

http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Le Coeur de Jésus et la divinisation du chrétien

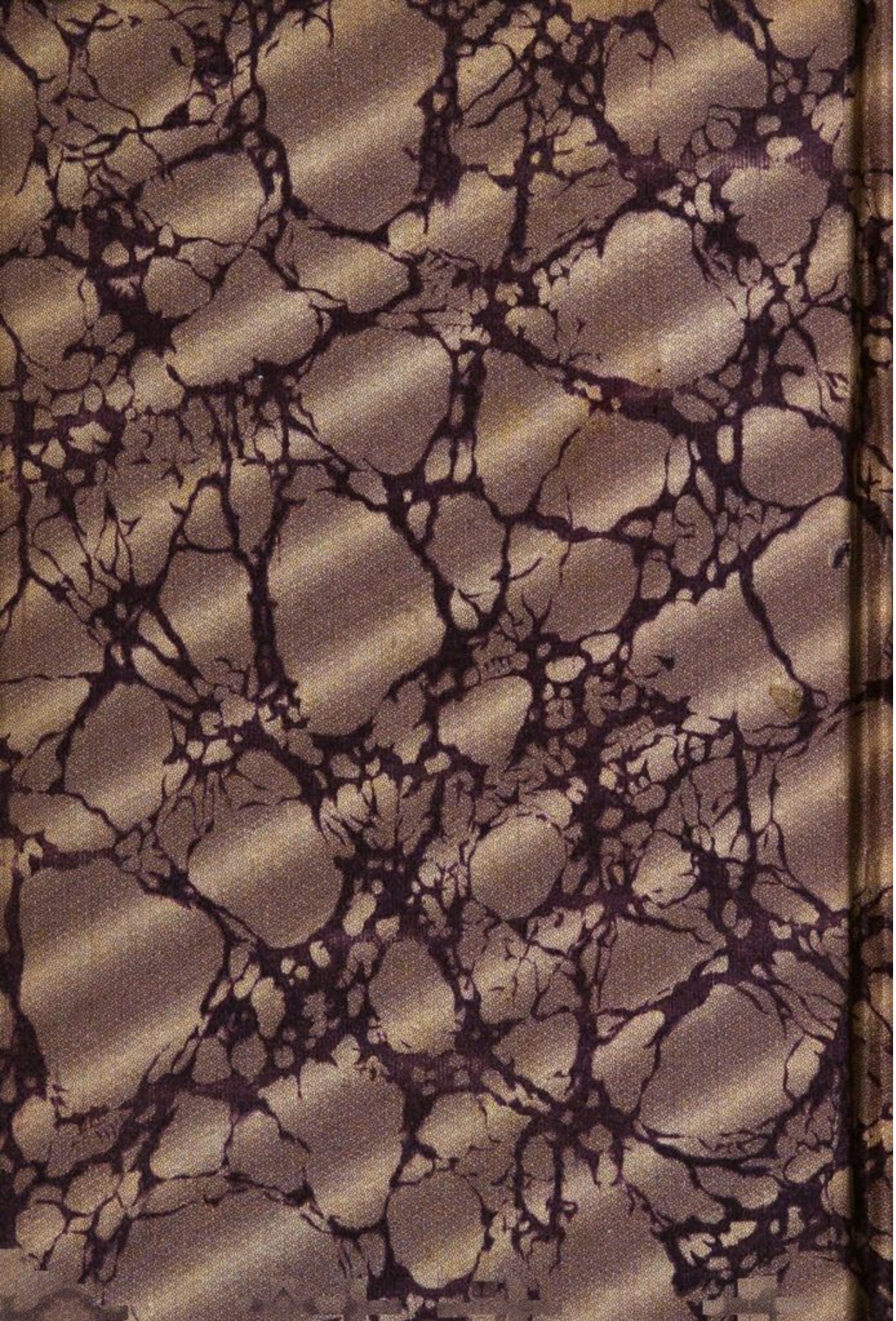
Auteur :Ramière, Henry, 1821-1884

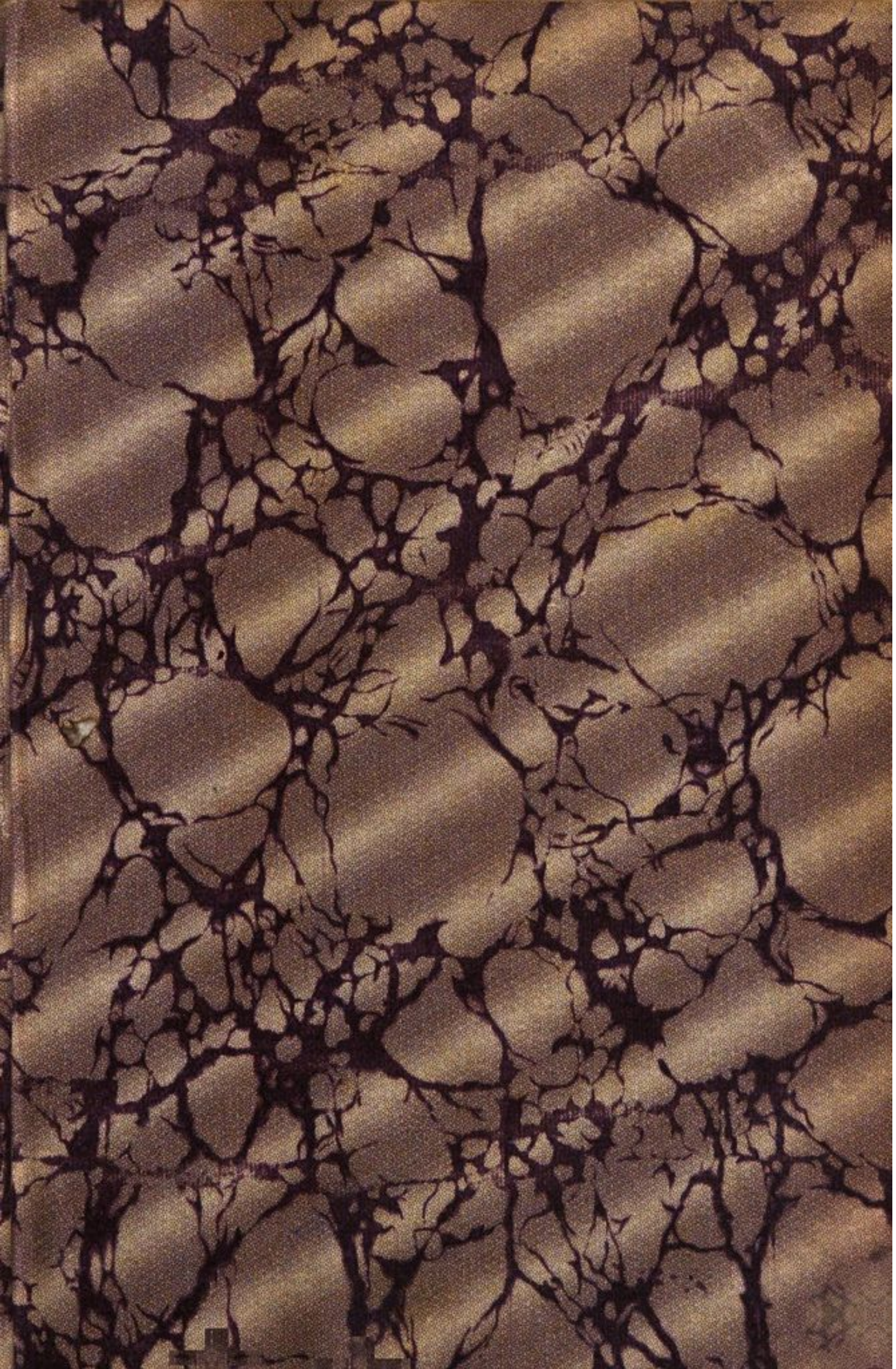
Date :1891

Cote : SJ A 323/357

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103782400

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence





A 323 / 357

LE CŒUR DE JÉSUS

ET LA

DIVINISATION DU CHRÉTIEN

BIBLIOTHEQUE S. J.
Les Fo[illegible]
60 - CHANTILLY

ARCHEVÊCHÉ
DE
TOULOUSE

Toulouse, le 4 février 1891.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez eu l'heureuse pensée de réunir en un volume les belles pages du P. Ramière éparses dans le *Messager du Cœur de* JÉSUS, et dans lesquelles le saint et docte religieux montre que DIEU, en travaillant à sa propre gloire, a voulu aussi glorifier l'homme jusqu'à la divinisation de sa vie et de ses actes. La lecture de ce volume est propre à élever, à soutenir, à encourager. Puisse-t-il être lu attentivement aussi par les hommes inconscients de leur dignité, oublieux de leur grandeur, livrés à la seule poursuite des honneurs terrestres, aussi faux qu'ils sont éphémères. Votre livre leur enseignera qu'il est pour nous tous une élévation autrement sublime, fruit de la participation du Fils de DIEU à notre humanité et de notre humanité à la divinité même du Fils de DIEU.

Le fait de l'appel de l'homme à cette élévation une fois établi, vous indiquez les moyens de l'atteindre, de la conserver, de la recouvrer même, si l'on a eu le malheur de la perdre. Ces moyens

sont généraux ou particuliers, et tous remontent aux mystères de notre sainte religion, à JÉSUS-CHRIST, à son sacré Cœur, source de toute grâce. De votre livre jaillit par conséquent la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, le guide et le conduit à sa fin.

C'est donc de tout cœur, mon Révérend Père, que je bénis votre travail, et que je souhaite un plein succès à votre livre.

Agréez, mon Révérend Père, l'assurance nouvelle de mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur.

† FLORIAN, Card. DESPREZ,

Archev. de Toulouse.

ÉVÊCHÉ
DE
RODEZ
ET DE
VABRES

Rodez, le 20 mars 1891.

MON TRÈS CHER PÈRE,

Je vous remercie bien de m'avoir envoyé le livre de votre regretté confrère, le P. Ramière, intitulé : *Le Cœur de* JÉSUS *et la Divinisation du chrétien.*

C'est une matière fort élevée et fort difficile à toucher, que l'excellent Père a su cependant traiter avec une grande rigueur théologique, qui n'exclut pas la chaleur d'une haute mysticité.

Lorsque je prends en main ces sortes de traités, j'ai toujours peur de me heurter aux trois ou quatre écueils suivants, contre lesquels choppent beaucoup d'auteurs qui ne sont pas suffisamment préparés à ces transcendantes études.

Obscurité et logomachie, me dis-je, voici ce qui va d'abord se présenter ; exagérations mystiques, de façon à tomber dans une sorte de panthéisme et une manière d'illuminisme verbeux, voilà ce qui va suivre ; ontologisme incorporatif de la personnalité ou, du moins, de l'activité de l'homme dans la personne de Notre-Seigneur, troisième écueil de ces sortes de traités, s'il s'agit d'un auteur théologien. Enfin, et c'est par là que je me termine, à moi-même, l'énumération de mes craintes, erreurs possibles sur le mystère de l'Incarnation, en attribuant, d'une manière forcée, à l'humanité *separa-*

tive, ce qui ne convient et ce qui n'est spécial qu'à la personnalité du Christ.

Telles sont, mon cher Père, les préventions que j'ai ordinairement contre ces livres qui, dans ces derniers temps, ont pris une certaine extension parmi nous, par le désir de faire grand et de hausser la taille de l'homme.

Ce n'est pas que ces idées soient nouvelles : le dix-septième siècle les a beaucoup connues ; parmi nous surtout le P. de Bérulle, le P. de Condren et M. Ollier les ont beaucoup propagées et développées, non sans quelques obscurités et quelques dangers de fausse interprétation.

Votre Compagnie, qui n'est restée en arrière de personne, pour les doctrines de haute mysticité, a su se défendre mieux qu'une autre des dangers que je viens de signaler, et, malgré les entraînements de la phrase oratoire, et la poussée de l'esprit et de la plume pour élargir son sujet, le flambeau de la théologie à la main, elle a toujours marché sûrement. Théologiquement et pratiquement, elle a créé la dévotion au sacré Cœur ; elle l'a justifiée, elle l'a défendue, elle l'a propagée ; et le livre que vous venez de publier, et qui était le plus difficile à concevoir et à réaliser en pareille matière, fait faire un nouveau pas et à la doctrine et à la pratique de ce culte de haute surélévation théologique et morale.

Je ne puis donc que vous remercier, mon très cher Père, vous et le regretté P. Ramière, de l'avoir composé et de me l'avoir envoyé.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

† ERNEST,

Évêque de Rodez et de Vabres.

tive, ce qui ne convient et ce qui n'est spécial qu'à la personnalité du Christ.

Telles sont, mon cher Père, les préventions que j'ai ordinairement contre ces livres qui, dans ces derniers temps, ont pris une certaine extension parmi nous, par le désir de faire grand et de hausser la taille de l'homme.

Ce n'est pas que ces idées soient nouvelles : le dix-septième siècle les a beaucoup connues ; parmi nous surtout le P. de Bérulle, le P. de Condren et M. Ollier les ont beaucoup propagées et développées, non sans quelques obscurités et quelques dangers de fausse interprétation.

Votre Compagnie, qui n'est restée en arrière de personne, pour les doctrines de haute mysticité, a su se défendre mieux qu'une autre des dangers que je viens de signaler, et, malgré les entraînements de la phrase oratoire, et la poussée de l'esprit et de la plume pour élargir son sujet, le flambeau de la théologie à la main, elle a toujours marché sûrement. Théologiquement et pratiquement, elle a créé la dévotion au sacré Cœur ; elle l'a justifiée, elle l'a défendue, elle l'a propagée ; et le livre que vous venez de publier, et qui était le plus difficile à concevoir et à réaliser en pareille matière, fait faire un nouveau pas et à la doctrine et à la pratique de ce culte de haute surélévation théologique et morale.

Je ne puis donc que vous remercier, mon très cher Père, vous et le regretté P. Ramière, de l'avoir composé et de me l'avoir envoyé.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

† ERNEST,

Évêque de Rodez et de Vabres.

LE CŒUR DE JÉSUS

ET LA

DIVINISATION DU CHRÉTIEN

PAR

Le P. Henry RAMIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Ouvrage revu et mis en ordre par un Père de la même Compagnie.



BIBLIOTHEQUE
Les Fond
40 - CHA

TOULOUSE

CHEZ LE DIRECTEUR DU *Messager du Cœur de* JÉSUS

16, rue des Fleurs, 16

1891

INTRODUCTION

I

« [1] Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, touché de nos mains, considéré à loisir, la vie éternelle qui était au sein du Père et qui nous est apparue, nous venons vous l'annoncer. Oui, nous vous annonçons ce que nous avons vu et entendu, afin que vous entriez en société avec nous, et que tous ensemble nous soyons les associés de DIEU le Père et de son Fils JÉSUS-CHRIST. Voilà l'objet du message que nous vous transmettons par écrit, afin que rien ne manque à votre joie. » (1 Jo. I, 1-4.)

C'est par ces solennelles paroles que saint Jean, l'évangéliste du Cœur de JÉSUS, commence sa première épître. Ces paroles ont un rapport manifeste avec celles par lesquelles débute l'Évangile du même Apôtre : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était dans le sein de DIEU, et le Verbe était DIEU. En lui était la vie. » Ces

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXX, p. 660 à 670.

deux débuts, dont l'un est le complément de l'autre nous présentent les deux parties de la bonne nouvelle, et comme les deux grands actes du drame divin.

Le premier acte de ce drame a pour théâtre le sein de DIEU. C'est jusqu'à cette sublime hauteur que l'Aigle de Pathmos nous élève dans son Évangile, pour nous faire contempler, dans l'éternité qui nous a précédés, les origines de cette gloire et de cette félicité que nous sommes destinés à posséder durant l'éternité qui va suivre. Mais dans son Épître il redescend de ces hauteurs, et il nous montre, transportée sur la terre, cette même vie, cette même gloire qui se dérobait à nos regards dans les profondeurs des cieux. Oui, cette vie éternelle qui était dans le sein du Père, elle nous est apparue, elle est devenue sensible ; nous avons pu la voir de nos yeux, la toucher de nos mains. Bien plus, elle s'est donnée à nous ; et il ne tient qu'à nous d'en partager les richesses avec ceux qui en sont par nature les propriétaires, avec DIEU le Père et avec son Fils JÉSUS-CHRIST. Tous nous pouvons, en nous unissant à ce Fils unique (1 Jo. v, 20), devenir non pas seulement de nom, mais en réalité les fils de DIEU. (1 Jo. III, 1.)

Nous l'avons entendu : la divinisation des fils des hommes par le Fils de DIEU fait homme, tel est le message que les Apôtres étaient chargés d'annoncer à tous les peuples de la terre et à tou-

tes les générations de l'humanité. Voilà le secret dont le Disciple bien-aimé avait reçu la confidence, tandis que sa tête reposait sur le Cœur du Sauveur. Il n'est pas étonnant qu'admis jusque dans le sanctuaire où le mystère s'accomplit, il nous l'ait révélé plus clairement que les autres évangélistes. Il peut dire avec plus de vérité que tous les autres : « Cette vie éternelle qui était dans le sein de DIEU, nous l'avons vue, nous l'avons touchée, » et nous venons, comme des témoins oculaires, vous en manifester les splendeurs.

II

Adressé à tous les chrétiens, ce message n'est malheureusement compris que d'un bien petit nombre. Voilà près de dix-neuf siècles que l'Église ne cesse de le redire aux hommes, et la plupart des hommes ne l'ont pas encore entendu ! Ah ! si, au lieu de leur offrir la bienheureuse éternité de la vie divine, on leur eût enseigné le secret de prolonger indéfiniment la misérable vie de la terre, il n'eût pas fallu tant d'années pour répandre, jusqu'aux extrémités de l'univers, la connaissance de ce secret ! Mais que voyons-nous ? Ces mêmes hommes, qui prêtent si volontiers l'oreille aux paroles absurdes des plus méprisables imposteurs, lorsque les témoins de DIEU, appuyant

sur les signes les plus éclatants la vérité de leurs affirmations, les appellent à devenir des dieux, ils se détournent avec mépris, comme si on venait les bercer de vaines chimères. Ils ne veulent pas croire qu'un DIEU, qui a souffert et qui est mort pour eux, les aime assez pour les faire vivre de sa vie et jouir de son bonheur. Ils préfèrent accorder leur créance aux tromperies de l'esprit mauvais qu'aux promesses de l'infaillible vérité, et ils font plus de sacrifices pour assurer leur damnation éternelle, qu'ils n'en devraient faire pour recevoir de JÉSUS-CHRIST leur éternelle divinisation.

Il y a là un vrai mystère, avouons-le; mais en voici un autre, peut-être plus étonnant encore : c'est que les chrétiens eux-mêmes, tout en accordant leur foi aux promesses divines, ne peuvent se résoudre à les accepter dans toute leur magnificence.

Ils craignent, sans doute, d'attribuer trop de bonté à Celui que, pourtant, ils nomment le bon DIEU. Ils se persuadent qu'il a mis de l'exagération dans ses promesses. Lorsqu'ils entendent dire qu'ils sont appelés à devenir les associés de la nature divine, les frères adoptifs de JÉSUS-CHRIST, les membres de son corps, les fils du Père céleste, à vivre dès maintenant de la vie de DIEU, pour jouir éternellement de son bonheur, la plupart d'entre eux ne voient là que des figures

de langage, de pieuses hyperboles. Ils ne songent pas que ces expressions sont celles qui reviennent le plus souvent sous la plume des Apôtres; que nulle part elles ne sont atténuées par la moindre réserve; et qu'à moins de supposer à ces interprètes de la vérité divine l'intention de nous induire en erreur, il faut les prendre dans leur sens propre et embrasser dans toute sa divine magnificence la dignité qu'elles nous conférent. Mais non : notre cœur est si étroit, notre condition naturelle si misérable, que nous ne pouvons nous faire à tant de grandeurs.

III

Prenez au hasard un chrétien, même parmi les plus pieux et les plus instruits, et demandez-lui comment il comprend cette adoption divine à laquelle il a été élevé par son baptême. Il vous répondra probablement qu'il y voit une miséricordieuse fiction, analogue à l'adoption qui est en usage parmi les hommes; l'attribution gratuite de l'héritage divin à des hommes incapables de le mériter; l'infusion de vertus morales dans les cœurs qui n'avaient pu les acquérir par leurs actes; en un mot, une perfection créée d'un ordre supérieur; mais rien de vraiment divin.

Une semblable manière de concevoir la vocation

du chrétien en rabaisse infiniment la sublimité. Oui, sans doute, nous avons reçu par JÉSUS-CHRIST des grâces créées très excellentes; mais nous avons reçu en même temps une grâce incréée. Les dons du Saint-Esprit ont été répandus dans nos cœurs; mais avec eux le Saint-Esprit lui-même nous a été réellement donné. Nous ne sommes pas élevés seulement au-dessus de notre nature, mais au-dessus de toute nature; en un mot, nous sommes réellement divinisés, capables de faire des actes vraiment divins et de mériter un bonheur dont l'objet est DIEU même. La subtilité des théologiens peut disputer sur certains points accessoires de cette doctrine; mais le fond de la doctrine est parfaitement certain. La vraie divinisation du chrétien est un dogme de foi, qu'on ne peut révoquer en doute sans donner un démenti aux saintes Écritures, et, en particulier renverser par sa base l'enseignement de saint Paul, le grand théologien de la loi nouvelle.

Combien donc il est déplorable que ce dogme si fondamental, si glorieux pour notre nature, si secourable pour notre faiblesse, soit aussi généralement ignoré des hommes, aussi mal compris par un grand nombre de chrétiens réputés instruits!...

IV

Mais pour bien exposer ce grand mystère et pour le bien comprendre, les lumières de la science humaine sont complètement impuissantes. Celui-là seul qui a pu concevoir et exécuter ce dessein ineffable peut nous aider à le saisir. Aussi saint Paul, qui en a fait l'objet presque unique de son enseignement, quelque assuré qu'il fût de l'assistance de l'Esprit-Saint se sentait-il pressé « de fléchir les genoux devant DIEU, le Père de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, afin d'obtenir pour ses disciples une lumière qui éclairât les yeux de leur âme », et les mit en état d'apprécier les richesses de leur héritage, d'élever leurs espérances à la hauteur de leur vocation et d'embrasser dans ses infinies dimensions ce que, dans son énergique langage, l'Apôtre nomme « la plénitude de DIEU. » (Eph. I, 18; III, 14-19.)

Comment ne pas trembler en nous apprêtant à exposer des mystères qui effrayaient une âme élevée au troisième ciel? Mais, d'un autre côté, comment reculer devant l'exposition d'une doctrine qui est le fondement de notre croyance et le principal objet de notre apostolat? Non, nous ne reculerons pas; car plus la doctrine du surnaturel est obscurcie de nos jours par le rationalisme,

plus nous sommes obligés de la mettre en lumière. Du reste, pour exposer cette doctrine, nous ne sommes pas livrés aux incertitudes et à la faiblesse de notre propre esprit. Nous avons pour nous guider et nous soutenir le triple appui des saintes Écritures, de la tradition et de la théologie catholiques. Nous pouvons donc nous avancer avec confiance, et promettre à nos lecteurs qu'en nous suivant ils ne s'égareront pas.

V

L'heure présente, si obscure et si troublée, paraîtra peut-être mal choisie pour une semblable étude; mais si on veut bien y réfléchir, on reconnaîtra que nous ne pouvions choisir un sujet d'étude plus propre à éclaircir et à calmer nos âmes, au milieu des obscurités et des agitations de l'heure présente. Nous venons d'entendre saint Jean promettre aux chrétiens une joie sans mesure dans l'intelligence du message que nous allons redire après lui. A quel moment tenait-il ce langage?... Aux plus mauvais jours de la tyrannie romaine, entre la persécution de Néron et celle de Domitien; à l'heure où le monde n'offrait en perspective aux disciples de JÉSUS-CHRIST que les bûchers et les bêtes féroces. A ces candidats du martyre, l'Apôtre, qui devait être plongé lui-

même dans une chaudière d'huile bouillante, promit une joie sans mélange ; et il ne tient qu'à nous de goûter également cette joie, si nous voulons la puiser à la même source, dans la société de DIEU, à laquelle il nous invite.

Qu'importe que de nouveau les nations frémissent, et que les peuples méditent de vains complots? Qu'importe que les sociétés modernes, pour s'être fondées ailleurs que sur la pierre de JÉSUS-CHRIST, « *petra autem erat Christus*, » subissent un écroulement général? Qu'importent les menaces qu'on profère contre nous et les excès auxquels on se livre? Rien en tout cela que DIEU n'ait permis ; et DIEU n'a pu le permettre qu'autant qu'il l'a vu tourner à l'accomplissement de ses desseins et à l'œuvre de notre divinisation. C'est là, en effet, l'œuvre divine par excellence.

VI

[1] Tournons donc nos regards, comme aussi toutes nos espérances, vers le Cœur de JÉSUS, qui est vraiment la vie de tout chrétien. C'est lui, en effet, qui répand sans cesse dans tous nos membres cette sève vitale qui les empêche de se flétrir et de se consumer. Soumis dès notre naissance à

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. VII, p. 69 à 78.

l'empire de la mort, qui nous enlève à chaque instant des parties de notre substance, nous ne pourrions résister à ses continuelles attaques, si notre cœur ne luttait sans relâche et ne nous rendait par un travail incessant tout ce que nous perdons. Nos autres organes ont leurs intervalles de repos; le cœur seul est toujours en mouvement. Il veille tandis que nous dormons, et, s'il venait à s'endormir, nous passerions au même instant des bras du sommeil dans les bras de la mort.

Si la fonction propre du cœur est d'entretenir la vie, il n'est pas douteux que notre Sauveur bien-aimé, en nous exhortant à l'honorer sous l'emblème de son divin Cœur, ait eu principalement en vue de nous faire comprendre qu'il était le principe de notre vie surnaturelle. C'est bien là, en effet, ainsi que nous le démontrerons dans les pages qui vont suivre, le vrai sens de la dévotion au sacré Cœur, et c'est par là que cette dévotion tient à l'essence même de la religion chrétienne.

Que nous enseigne cette religion sainte? Qu'en vertu de l'Incarnation du Fils de DIEU, tous les hommes sont appelés à vivre d'une vie vraiment divine, dont l'Homme-DIEU est le principe, et qui, après les avoir sanctifiés sur la terre, les fera jouir au ciel du bonheur de DIEU. Voilà le dogme capital qui résume tous les articles de notre foi,

sur lequel se fonde toute la morale chrétienne, et dont tous les exercices de notre culte doivent être la réalisation.

Mais, hélas ! cette grande et consolante doctrine n'est comprise qu'à demi par un grand nombre de chrétiens.

VII

Combien il en est, nous le répétons, même parmi les plus instruits et les plus pieux, qui, au lieu de saisir dans toute sa réalité cette vie divine dont le Cœur de Jésus est pour eux la source, n'y voient qu'une manière de parler ! Qui pourrait dire les grâces, les encouragements, les consolations dont ils se privent par cette déplorable méprise !

Il y a déjà plus de deux siècles, le plus illustre des commentateurs modernes de l'Écriture sainte déplorait ce funeste oubli : « Il en est bien peu, dit Corneille de la Pierre, qui sachent ce que je viens de démontrer sur ce grand bienfait ; ils sont moins nombreux encore ceux qui l'apprécient à sa juste valeur. Il n'est rien pourtant que chaque chrétien dût admirer et vénérer davantage en lui-même ; il n'est rien que les docteurs et les prédicateurs dussent inculquer avec plus de soin, afin que les fidèles sussent qu'ils portent Dieu même dans leurs cœurs, et afin qu'ils comprissent la

nécessité d'agir toujours, divinement, dans la compagnie de cet hôte divin [1]. »

Ces plaintes ne sont que trop bien fondées.

Si cette union réelle de nos âmes avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST par l'Esprit de DIEU, cette inhabitation substantielle du divin Esprit en nous, cette vie divine, qui nous a été donnée à notre baptême et qui a été accrue par les autres sacrements, ne sont pas de vaines paroles ; si elles sont, au contraire, les plus réelles de toutes les réalités, il est évident que de tous les dogmes de la religion chrétienne, il n'en est point de plus sublime, de plus consolant, de plus digne de nos méditations. Avoir réellement DIEU en soi, être de vrais porte-DIEU, quoi de plus grand ! Vivre de la vie de DIEU, de cette même vie qui au Ciel fait le bonheur des élus, quoi de plus consolant ! Avoir à sa disposition l'Esprit de DIEU, cet Esprit tout-puissant qui a donné aux saints la force de pratiquer de si admirables vertus, et en qui JÉSUS-CHRIST lui-même opérait ses miracles, quoi de plus propre à nous encourager ! Encore une fois, comment ce dogme capital, couronnement de la révélation tout entière et fondement de la piété chrétienne, peut-il être si peu connu des fidèles ?

Que Satan fasse tous ses efforts pour nous faire oublier cette dignité incomparable, cette sublime

[1] Cornelius a Lapide in Osée, I, 10.

espérance de notre vocation, ces richesses de notre céleste héritage, je le comprends; mais que nous, à qui DIEU a fait des dons aussi précieux, nous qu'il a appelés à participer à sa divinité, nous prenions si facilement le change, et nous tenions si peu de compte de ce qui devrait être le principal objet de nos pensées et la principale cause de nos joies, voilà ce qui ne se comprend plus.

VIII

Au moins, nous ne saurions attribuer cet oubli à DIEU lui-même; car, de tous les dogmes de notre foi, il n'en est point que le Seigneur et ses Apôtres nous aient plus clairement enseigné et plus fortement inculqué.

C'est le mystère de notre union avec lui qui forme le sujet principal du discours que le divin Maître adresse, après la Cène, à ses disciples. Le moment est venu de leur dire le dernier mot de sa doctrine et de leur montrer son amitié, en leur révélant tout ce qu'il a appris de son Père. Jusqu'ici, il n'a pu leur parler qu'en figures; mais maintenant il les a préparés, par la participation au sacrement de son amour, à entendre le grand secret de son amour; à apprendre qu'ils ne font qu'un avec lui, et que cette union en une même vie doit devenir assez intime pour être

l'image de l'union du Père et du Fils en une seule nature.

Ce mystère du divin amour, saint Paul, le grand théologien de la loi nouvelle, l'expose dans toutes ses épîtres; il le présente sous tous ses aspects; il établit sur cette base tous ses enseignements dogmatiques; il déduit de ce principe toutes ses instructions morales. JÉSUS-CHRIST est notre chef et nous sommes ses membres; nous sommes les enfants de DIEU, non pas en figure seulement, mais en réalité par notre incorporation au Fils unique du Père céleste; ce divin Sauveur nous a donné son Esprit, qui habite réellement en nous, qui nous apprend à prier comme JÉSUS-CHRIST, qui nous remplit des sentiments de JÉSUS-CHRIST, nous fait vivre de sa vie et nous ressuscitera un jour, pour nous faire jouir de son éternelle gloire; et c'est pour cela que nous devons être les imitateurs de JÉSUS-CHRIST, fuir le péché, nous aimer les uns les autres, glorifier en toutes choses ce DIEU que nous portons toujours en nous.

Nous venons de résumer en quelques mots toute la théologie de saint Paul.

IX

Et cette théologie, les premiers chrétiens l'avaient parfaitement comprise, et, quand ils

avaient à confesser leur foi devant leurs juges, ou à la défendre contre ses ennemis, c'est à ce dogme consolant qu'ils avaient recours. Ils ne craignaient pas de se donner à eux-mêmes, comme saint Ignace, le nom de *porte*-DIEU, et de déclarer, avec sainte Agnès, qu'ils avaient JÉSUS-CHRIST réellement présent au dedans d'eux-mêmes. Le sentiment de cette divine présence les rendait plus forts que les tourments.

Les écrits des plus anciens Pères sont tous remplis de cette doctrine. Mais elle a surtout été développée avec un éclat incomparable au quatrième siècle, alors que l'esprit de mensonge chercha à obscurcir, par l'hérésie de Macédonius, le dogme de la divinité du Saint-Esprit. Les docteurs que DIEU suscita pour combattre cette hérésie : saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Didyme d'Alexandrie, mais surtout saint Cyrille, tirent leurs principaux arguments de la présence réelle de ce divin Esprit dans les âmes et des effets tout divins qu'il y produit. Comment, disent-ils, un autre que DIEU pourrait-il déifier les âmes ; les faire vivre d'une même vie divine, quelque éloignées les unes des autres qu'elles puissent être ? Et pour montrer la vérité de cette déification que l'Esprit de JÉSUS-CHRIST produit en nous, ils se servent des comparaisons les plus frappantes. Ni l'union du vin avec l'eau, ni celle du parfum avec l'étoffe qu'il pénètre, du feu avec le fer qu'il

enflamme et qu'il rougit, de deux morceaux de cire fondus ensemble, ne leur paraissent assez intimes pour faire comprendre l'intimité et l'efficacité de l'union du divin Esprit avec l'âme du chrétien [1].

Ce consolant enseignement, si profondément enraciné dans les bases mêmes de la tradition chrétienne, n'a cessé de se perpétuer dans l'Église. Il est vrai qu'il n'occupe pas, dans les ouvrages des théologiens plus modernes, la place que lui avaient donnée les anciens Docteurs.

La raison en est simple : jadis, la théologie mystique n'était point distincte de la théologie dogmatique et polémique; plus tard, il a paru nécessaire de les séparer.

Or, les théologiens scolastiques ont laissé de côté ce qui, dans la doctrine chrétienne, a plus spécialement pour but de nourrir les affections du cœur, et ils se sont bornés à exposer les dogmes de foi plus directement en butte aux attaques de l'erreur. C'est ainsi que ce grand dogme de l'union réelle de JÉSUS-CHRIST avec les chrétiens, sans être omis entièrement par les maîtres de la théologie scolastique, n'a pourtant reçu tous ses dé-

[1] On peut voir le recueil de ces comparaisons et des autres textes des Pères développant cette même doctrine dans l'ouvrage du P. Petau sur *la Trinité,* liv. VIII, et dans celui du P. Thomassin sur *l'Incarnation,* liv. VI. Voir aussi les *Espérances de l'Église*, par le P. Ramière.

veloppements que des théologiens mystiques et des saints.

Mais un moment est venu où il a plu à JÉSUS-CHRIST de mettre de nouveau en lumière ce mystère d'amour, et de lui rendre, dans l'enseignement des prêtres et des fidèles, l'importance qu'il paraissait avoir perdue.

X

C'était au commencement du dix-septième siècle. Satan s'apprêtait à livrer à l'Église une double attaque, qui devait surpasser en violence toutes les luttes antérieures. D'un côté, il voulait par le jansénisme détruire la piété, en l'exagérant, et rendre l'union de l'âme avec DIEU impossible, en changeant l'humilité chrétienne en désespoir. D'un autre côté, il voulait, par le philosophisme, détruire la foi et exalter si fort la raison de l'homme, qu'il en vînt à mépriser cette union à laquelle son DIEU le destine. C'est lorsque va commencer cette double guerre que JÉSUS-CHRIST révèle à la B. Marguerite-Marie la dévotion à son divin Cœur, et c'est alors aussi qu'il suscite une vaillante phalange de saints prêtres, à qui il donne en mission de mettre en lumière le dogme de son union avec les chrétiens.

Un instant, on put espérer que le mystère de

l'amour divin allait, foyer ardent, rayonner sur le clergé français tout entier, et, par le clergé, sur les fidèles, et, par la France, sur tout le monde chrétien. Mais, hélas! les ténèbres de l'hérésie vinrent bientôt empêcher ce rayonnement salutaire; non seulement les fidèles, mais le clergé et quelques Ordres religieux se laissent entamer par les erreurs nouvelles.

La doctrine si catholique de l'inhabitation réelle du Saint-Esprit dans les âmes est discréditée par l'abus qu'en fait le jansénisme; le grand mouvement de rénovation religieuse que le dix-septième siècle avait vu naître survit à peine à ceux qui en avaient été les promoteurs, et, au bout d'un siècle, la France n'exerce plus guère sur le monde d'autre influence que celle de son incrédulité.

XI

Le Cœur de JÉSUS n'est pas vaincu pourtant, et, si notre nation a failli à sa mission, il y a deux siècles, elle saura réparer sa félonie. Les dons de DIEU sont sans repentance, et, quand il appelle, il sait se faire obéir. L'heure a sonné où la révélation faite à la bienheureuse fille de saint François de Sales va porter ses fruits; et en même temps que la dévotion au Cœur de JÉSUS, comme un germe longtemps caché sous le sol, apparait au

jour et couvre la terre, la théologie du Cœur de Jésus reparaît à son tour et trouve de puissants échos.

Le jansénisme est vaincu ; la fausse philosophie, trop puissante encore dans bien des intelligences, est pourtant à bout de systèmes et de sophismes. Nous seuls, écrivains catholiques, avons à présenter aux âmes une doctrine, nouvelle et ancienne tout à la fois, aussi savoureuse pour le cœur que lumineuse pour l'esprit. Embrassons cette doctrine par l'esprit et par le cœur tout ensemble. C'est en aimant, plus encore qu'en étudiant, qu'on arrive à la comprendre. Aimons donc, et aimons tous les jours davantage ; c'est ainsi que nous comprendrons mieux tous les jours combien réellement le Cœur de Jésus est notre vie [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. VII, p. 69 à 78.

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE PREMIER

Dans l'ordre présent DIEU veut être glorifié par la divinisation de l'homme [1].

I

DIEU a tout fait pour sa gloire : telle est la vérité fondamentale qu'il nous faut placer à la base de tout l'enseignement qui va suivre.

Aucun autre motif n'a pu porter ce DIEU infiniment riche et infiniment heureux à sortir de son repos pour créer le monde. Celui qui existe par lui-même doit trouver en lui-même tout ce qui est nécessaire à sa perfection et à son bonheur. Sa bonté infinie, essentiellement communicative, pourra bien faire sortir du néant des milliers de créatures, images nécessairement imparfaites de ses perfections; mais ce qu'il cherchera en elles, ce qu'il trouvera en elles, ce sera lui et toujours lui. Sa puissance d'aimer est sans doute infinie; mais tout infinie qu'elle est, elle se trouve pleinement absorbée par son infinie amabilité, et dès

[1] *Espérances de l'Église,* ch. 1er, a. 1, 2.

lors incapable de s'arrêter à de misérables ébauches.

Il était libre de créer ou de ne pas créer; mais s'il se déterminait à produire quelque chose hors de lui, il n'était pas libre de lui donner un autre but que lui-même, parce que seul il peut être le terme de ses actions. Il ne pourrait, sans se détruire, se dispenser de rapporter tout à lui. Premier principe de toutes choses, il en doit être aussi la fin dernière. C'est la loi de son être. Loi souverainement glorieuse, imposée par la souveraine perfection de son essence à sa toute-puissante volonté.

Dès lors, l'unique fin que sa sagesse a pu avoir en vue, quand il est sorti de son repos pour produire le monde, a été de se complaire et de s'aimer dans ses œuvres.

On ne saurait nier cette première loi sans nier l'évidence, et sans détruire tout à la fois la notion de DIEU et la notion de la créature. La raison aussi bien que la foi nous disent que si le moindre mouvement du moindre atome ne tendait pas directement ou indirectement vers DIEU, il faudrait nier, avec l'existence de DIEU, toute vérité et toute évidence.

Une fois cette vérité mise hors de conteste, on peut franchement aborder cette autre affirmation que, dans l'ordre présent, DIEU veut être glorifié par la divinisation de l'homme.

Parmi toutes les créatures, celles dont la nature représente le mieux la perfection divine, celles qui sont les plus à même de recevoir les communications de la divine félicité, ce sont sans contredit les créatures raisonnables, les anges et les hommes. C'est donc en elles, surtout, que DIEU réalisera les desseins d'amour qui l'ont porté à créer; c'est surtout en elles qu'il se glorifiera.

Il trouvera déjà sa gloire dans la production de cette âme, substance spirituelle comme lui et comme lui immortelle, dont la simplicité, image de sa simplicité ineffable, renferme pourtant en elle une si merveilleuse fécondité d'actes et de puissances. Mais cette gloire n'est que le principe de celle qu'il s'est proposée en lui donnant l'être. C'est principalement par le bonheur de la créature raisonnable, c'est par le développement de ses facultés, c'est par le commerce d'amour qu'il se dispose à lier avec elle, qu'il prétend être glorifié.

II

Mais quelle sera la nature de ce bonheur? Quelle sera la nature de ce commerce d'amour?

L'homme, borné en toutes ses facultés, ne pouvait avoir, comme idéal de l'évolution même la plus complète de son être, qu'une perfection naturelle, qu'un bonheur naturel. La plénitude de la

science, de l'amour, de la jouissance de DIEU dans les créatures et des créatures en DIEU, jointe à l'exemption de toute douleur et à la certitude de l'immortalité, voilà ce qui eût constitué le complet développement des facultés de l'homme, ce qui eût fait son bonheur naturel.

Ce bonheur eût suffi à l'homme, et DIEU ne devait pas autre chose à sa créature. Alors même qu'il n'eût accordé à sa créature ni une autre perfection ni une autre félicité, il se serait encore acquis des droits à son immortelle reconnaissance. Sa justice eût été pleinement satisfaite, et sa sagesse n'eût rien exigé de plus.

Mais ce qui eût suffi à sa sagesse et à sa justice n'a pu suffire à sa bonté. Cette félicité naturelle, qui eût pleinement rassasié les facultés de l'homme, n'a pu contenter l'ineffable besoin que DIEU éprouve de se communiquer. Par un acte d'épanchement dont nous ne comprendrons jamais l'infinie tendresse, il s'est donné lui-même à l'homme; il l'a fait entrer au partage de sa nature, de sa lumière, de son amour; il s'est constitué le terme, l'objet de notre félicité, en nous admettant à la claire vision de sa beauté et à la jouissance de sa bonté infinie.

Le voilà donc cet homme naguère perdu dans les abîmes du néant, cette argile vivante placée par la perfection de sa nature à la tête de la création, le voilà conduit par son DIEU à une

hauteur incommensurable, dans un monde qui domine tout ce qui est créé. En effet, cette destination de la créature raisonnable à jouir pendant toute l'éternité du bonheur même de DIEU, après avoir eu à sa disposition ici-bas les moyens propres à atteindre une fin aussi sublime, c'est ce qu'on nomme avec raison l'ordre surnaturel.

III

Cet ordre, avec tout ce qui le compose, est infiniment au-dessus, non seulement de la nature infirme et souillée de l'homme, non seulement au-dessus de la nature angélique la plus pure; mais surpasse encore la plus parfaite de toutes les créatures que DIEU voit au sommet de la hiérarchie indéfinie des êtres possibles. Le moindre des actes qui appartiennent à cet ordre est plus excellent que les plus admirables prodiges de l'ordre naturel, puisque ces actes sont, dans un sens très vrai, des actes divins, je veux dire des actes divins par communication, comme les actes de DIEU sont divins par nature.

Essayons de soulever le voile qui nous cache ces mystères, et demandons au Cœur de JÉSUS la grâce de contempler quelques-unes des magnificences renfermées en leurs glorieuses obscurités.

L'ordre, en général, est l'adaptation des moyens

à une fin donnée. La fin et les moyens, tels sont les éléments de tout ordre. Mais, comme les moyens ont leur raison d'être dans la fin, c'est celle-ci qu'il faut avant tout s'attacher à connaître, quand on veut acquérir une idée exacte d'un ordre quelconque.

Qu'est-ce donc que la fin surnaturelle? Nous avons vu que la fin naturelle consiste dans la connaissance, dans l'amour et dans la possession de DIEU, en tant qu'il se montre et se donne à nous par ses créatures. Bien différente et bien supérieure est la fin qui consiste dans la connaissance de DIEU immédiatement vu en lui-même, et par sa propre lumière; dans la jouissance de DIEU aimé par son propre amour; dans la possession, par conséquent, de son propre bonheur. La communication de sa félicité propre, voilà bien ce qui constitue la fin surnaturelle.

L'âme qui a atteint cette fin bienheureuse ne voit plus DIEU dans la création comme dans un miroir, elle ne saisit pas çà et là les reflets épars de ses perfections, elle le voit face à face [1]; elle plonge ses regards au foyer même de l'éternelle lumière; elle se noie dans cet océan, qui remplit avec une infinie plénitude les infinies facultés de DIEU même : elle entre dans la joie de son Sei-

[1] 1 Cor. XIII, 12.

gneur [1], elle s'abreuve au torrent de la divine volupté [2]; et, comme l'intelligence et la volonté reproduisent nécessairement en elles-mêmes l'image des objets auxquels elles s'attachent, cette âme, toute pénétrée des splendeurs de la divine lumière et des ardeurs de la divine charité, devient toute semblable à DIEU [3]. En s'attachant à lui par les liens d'un amour aussi délicieux qu'irrésistible, elle ne fait plus avec lui qu'un même esprit [4].

IV

La fin surnaturelle de l'homme, c'est donc la divinisation de l'homme à son dernier terme. Toutefois, entre cette divinisation et le panthéisme, il y a toute la distance qui sépare la divinité du néant; car le panthéisme, en prétendant absorber l'âme dans l'infini, n'aboutit qu'à son anéantissement. Au contraire, dans la fin surnaturelle, l'âme conserve son être, sa personnalité, ses facultés; c'est bien elle qui connaît, qui aime, qui jouit, mais elle connaît par le Verbe de DIEU; elle aime par l'Esprit de DIEU; elle jouit du bonheur de DIEU. Elle demeure tout entière,

[1] Matth. xxv, 21.
[2] Ps. xxxv, 9.
[3] 1 Jo. III, 2.
[4] 1 Cor. xv. 17.

et pourtant DIEU lui devient toutes choses [1]. Elle est toute en lui, comme il est tout en elle. Elle n'est pas DIEU, mais elle est divinisée. Elle est réellement admise au partage de la nature divine [2], non que cette nature se soit divisée, et soit sortie d'elle-même pour se transformer dans la nature de l'âme; elle a au contraire transformé l'âme en elle-même, en s'unissant à elle tout entière.

Une pareille dignité accordée à la créature ne peut qu'être surnaturelle, entièrement et absolument surnaturelle. Elle est surnaturelle pour l'homme, la dernière des innombrables espèces d'êtres raisonnables; elle l'est également pour le plus parfait des purs esprits, pour le plus élevé des séraphins. Elle était surnaturelle pour Adam innocent, aussi bien qu'elle l'est pour ses descendants déchus et coupables. Elle était surnaturelle en ce sens que les forces de notre nature ne sauraient l'acquérir, mais elle l'est encore en ce sens que notre esprit ne pourrait en avoir naturellement qu'un bien vague soupçon, et que les désirs naturels de notre cœur ne sauraient nous porter vers elle. « L'œil de l'homme n'a point vu, dit saint Paul, son oreille n'a point entendu, son cœur même ne saurait soupçonner ce que DIEU réserve à ceux qui l'aiment [3]. »

[1] 1 Cor. VI, 28.
[2] 2 Pet. I, 4.
[3] 1 Cor. II, 9.

DIEU ne nous devait donc en aucune manière de nous élever à cette fin magnifique, et de nous appeler à goûter ce bonheur. S'il l'a fait, c'est par l'exercice le plus libre de sa bonté. Il avait agi librement quand, par la création, il nous avait donné notre être fini. Mais il n'a pas agi moins librement quand, par notre élévation à l'ordre surnaturel, il nous a destinés à posséder son être infini. Le second de ces présents est, s'il est possible, plus gratuit encore que le premier.

V

Mais, si la fin surnaturelle est purement gratuite dans sa destination, elle ne saurait l'être dans sa rétribution. Nous n'avions aucun droit à ce que DIEU nous la proposât; mais, après qu'il a plu à DIEU de nous la proposer, nous devons l'acquérir. C'est une loi essentielle de l'être libre, qui doit être avec DIEU l'auteur de sa félicité, et qui ne peut être glorifié par son créateur durant l'éternité, qu'autant qu'il l'aura glorifié dans le temps. Cette loi aura son application dans l'ordre surnaturel, aussi bien qu'elle aurait dû l'avoir dans l'ordre naturel. Dans ces deux ordres également, la fin doit être une récompense et doit, par conséquent, être acquise par le mérite.

Mais le moyen de mériter le partage de la féli-

cité de DIEU, la claire vision de sa beauté, les jouissances de son amour!

Si le mérite, pour être vraiment mérite, doit conserver avec la récompense une parfaite proportion, ne faudra-t-il pas, pour que l'homme mérite une fin divine, qu'il ait en sa possession des moyens divins? Oui, sans doute; et c'est pour cela que la divinisation de l'homme, qui doit se terminer au ciel par sa gloire, commence et se perfectionne ici-bas par la grâce. La grâce est donc la semence de la gloire; l'une et l'autre sont composées des mêmes éléments; mais ces éléments, imparfaits dans la première, n'atteignent leur perfection que dans la seconde.

L'union avec DIEU par la gloire renferme, avons-nous dit, la claire vue de DIEU par sa propre lumière, l'adhésion à DIEU en vertu de son propre amour, enfin la jouissance du bonheur propre à DIEU. Dans la grâce aussi nous retrouverons ces trois genres d'union; elle aussi nous fera connaître DIEU par sa propre lumière, — c'est la foi; aimer DIEU par son propre amour, — c'est la charité; elle aussi nous fera tendre à la félicité de DIEU par l'espérance.

Mais au lieu que la lumière de gloire est le sens de DIEU présent et se dévoilant tout entier, la lumière de la foi est le sens de DIEU absent et se manifestant seulement par sa parole; au lieu que la jouissance du ciel résulte de la soif toujours

renaissante d'une volupté qui rassasie toujours, l'espérance de la terre soupire vers cette félicité divine, sans pouvoir l'atteindre encore; au lieu que la charité du ciel embrasse la beauté infinie qu'elle aime, la charité de la terre l'aime sans pouvoir encore l'embrasser.

VI

Ainsi les actes des vertus théologales, qui sont les principales formes de la grâce, ne diffèrent des actes par lesquels l'âme bienheureuse jouit de la gloire, que parce que les premiers poursuivent comme absent l'objet que les secondes atteignent dans sa présence immédiate. Du côté de l'âme, le mouvement est le même; elle se plonge là-haut dans l'océan de la bonté divine, en vertu de l'impulsion qu'elle a acquise ici-bas par l'exercice de la vertu. Le même amour qui retient le martyr sur l'échafaud, au milieu des tourments, lui fait goûter d'ineffables délices aussitôt que la mort lui a ouvert les portes de la patrie. DIEU se donne à tous les élus suivant leur capacité; mais cette capacité est différente suivant qu'ils l'ont développée davantage, sur la terre, par l'exercice des vertus. Plus ils ont augmenté ici-bas dans leur âme, sous l'influence de la grâce, la faim et la soif de DIEU, plus dans le ciel ils seront rassasiés.

La grâce n'est donc pas seulement la semence de la gloire, elle en est encore le principe et la mesure.

Par la grâce aussi bien que par la gloire, la divinité se communique à l'âme, mais elle ne se communique pas sous le même rapport. Il y a, en effet, dans la vie intime de DIEU deux rapports distincts : il est à la fois intelligence infinie et infinie vérité, amour suprême et suprême bonté, activité souveraine et parfait repos.

Ces deux éléments sont également nécessaires à son bonheur. Ce bonheur ne serait pas infini, s'il ne consistait pas dans l'infini rassasiement d'une tendance infinie.

Le bonheur pourtant consiste plutôt dans la plénitude du rassasiement. L'intensité de la tendance constitue plutôt la sainteté. Or, par la grâce, c'est sous le dernier rapport que DIEU se communique surtout à nous ; il nous communique son sens propre pour connaître sa vérité, et son esprit pour aimer sa beauté ; il nous les voile encore, et attend pour nous les communiquer que le crépuscule de l'épreuve ait fait place aux splendeurs de la gloire.

VII

Ainsi tout se comprend ; et la vie divine, déposée d'abord dans l'âme comme un germe imperceptible, va se développant peu à peu durant toute

la période de croissance, jusqu'à ce qu'ayant atteint sa pleine maturité, elle produise son fruit qui est le bonheur du paradis.

Il y aurait au contraire une disproportion manifeste entre la fin et les moyens, le mérite surnaturel ne serait plus mérite, et l'ordre surnaturel lui-même ne serait plus qu'un désordre, si la grâce n'était pas, comme la gloire, úne vraie participation à la nature divine.

Aussi est-ce à la grâce que cette qualification est attribuée par les saintes Écritures. Le juste de la terre, comme le bienheureux du ciel, est vraiment un être divinisé; et cette divinisation est tellement réelle et tellement certaine, que les saints docteurs s'appuient sur elle pour démontrer la divinité du Saint-Esprit, qui en est l'auteur.

« Pour diviniser des êtres qui dans leur nature n'ont rien de divin, ne faut-il pas avoir un pouvoir supérieur à celui d'une simple créature, demande saint Cyrille aux Ariens? Conçoit-on une créature déifiante? DIEU seul a ce pouvoir; et il l'exerce quand, par son Esprit, il communique aux âmes saintes ce que lui seul possède en propre [1]. » En vertu de cette communication, l'homme, qui jusque-là ne vivait que de la vie animale et raisonnable, commence à vivre d'une vie supérieure, de la vie divine.

[1] Cyrill. Alex. Dial. VII ad Herm.

C'est vraiment une seconde naissance [1]. La première existence date du jour où une âme spirituelle est venue vivifier son corps ; il naît une seconde fois, lorsque l'Esprit de DIEU vient vivifier son âme [2]. Dès lors, il y a en lui deux hommes qui luttent l'un contre l'autre, comme Jacob et Esaü luttaient dans le sein de Rébecca. L'un, le fils de l'homme, Esaü, est le premier par l'âge ; mais l'autre, Jacob, le fils de DIEU, l'héritier de la promesse, s'efforce de supplanter son frère. Comme tous les enfants d'Adam, le chrétien trouve en lui des instincts charnels, qui le portent vers la terre ; mais chez lui ces inspirations terrestres sont combattues par d'ineffables aspirations, qui le portent sans cesse en haut, et lui font mépriser tout ce qui passe.

Déjà, comme un petit monde, il rassemblait en lui, dans une harmonie merveilleuse, toutes les forces qui meuvent cet immense univers, les forces physiques, chimiques, vitales, spirituelles ; DIEU complète son chef-d'œuvre, en lui donnant, avec son Esprit, des forces divines.

Ce divin Esprit, en venant habiter l'âme du chrétien, communique à l'intelligence le sens de DIEU [3], il répand dans le cœur la charité de DIEU [4], il de-

[1] Jo. III, 5.
[2] Jo. I, 13.
[3] I Cor, II, 16.
[4] Rom., 55.

vient le principe de toutes ses tendances, le mobile de toutes ses actions. L'animal se conduit par l'instinct, l'homme se conduit par l'Esprit de DIEU [1]. C'est par l'Esprit de DIEU qu'il juge de tout ; c'est par lui qu'il prie et qu'il pousse vers le ciel d'ineffables gémissements, auxquels DIEU ne saurait rester sourd [2]. Ce divin Esprit est pour lui comme une seconde mémoire, et lui suggère, en temps opportun, ce qu'il lui importe de connaître [3]. Il est son conseil et le dirige par une action intérieure, qui ne lui laisse aucun doute sur ce qu'il doit faire [4]. Il est son inspirateur, et lui met dans la bouche ce qu'il doit dire [5]. Caché dans les profondeurs de la nature corruptible, comme le germe vivant au milieu du grain de blé, il fait naître la vie au sein de la mort, et, par un travail incessant, il façonne et transforme à la ressemblance de DIEU l'âme qui s'abandonne à son action [6].

VIII

Nous ne saurions donc en douter : dans les fatigues de l'épreuve, comme dans le délicieux repos

[1] Rom., VIII, 14.
[2] Rom., VIII, 26, 27.
[3] Jo., XIV, 26.
[4] 1 Jo., II, 27.
[5] Matt , X, 20.
[6] 2 Cor., III, 18.

de la patrie, la vie surnaturelle est une vie vraiment divine. Cette vie, sans doute, ne résulte pas de la confusion de l'être créé avec l'être incréé ; elle ne suppose pas, non plus, que l'homme subsiste par une personnalité divine ; ce qu'elle suppose, c'est qu'il agit divinement. Il conserve dans toute son intégrité, son être, sa personnalité, ses facultés propres ; mais à ces facultés naturelles viennent s'ajouter les vertus, qui sont comme des facultés surnaturelles ; et avec ces vertus, DIEU lui-même vient s'unir substantiellement au chrétien, et le faire vraiment participant de sa nature.

Il y aura donc, dans la grâce comme dans la gloire, quelque chose de créé et quelque chose d'incréé. De même qu'au ciel les âmes bienheureuses, éclairées par la splendeur du Verbe de DIEU, reçoivent en elles-mêmes une clarté qui les rend semblables à ce divin soleil et capables de s'unir avec lui ; ainsi, sur la terre, l'âme unie par la grâce à l'Esprit-Saint reçoit en elle-même, soit par des mouvements passagers, soit par des qualités permanentes, les influences de ce divin Esprit. Mais de même qu'au ciel la lumière de gloire n'empêche pas que l'union de l'âme avec le Verbe de DIEU ne soit immédiate, ainsi, sur la terre, la grâce créée n'empêche pas que l'âme ne soit unie immédiatement à l'Esprit-Saint.

IX

Redisons-le donc, et puissent tous les chrétiens qui liront ces pages le bien comprendre : non, ce n'est pas une vaine métaphore que cette divinisation de l'homme, qui nous est apparue comme la fin de tous les desseins du Créateur dans l'ordre présent. C'est la plus réelle de toutes les réalités. Les saints Docteurs qui ont reçu de DIEU une mission spéciale pour combattre les erreurs relatives au Saint-Esprit semblent ne pas trouver d'expression assez énergique, de comparaison assez saisissante, pour nous faire toucher du doigt l'intimité de cette union, par laquelle il se communique à l'âme juste.

Tantôt ils la comparent à l'union du parfum avec le vêtement, qu'il pénètre tout entier de son odeur[1]; tantôt à l'union de l'or avec le métal plus vil, qu'il revêt de son éclat[2]; tantôt à cette action, bien plus pénétrante encore, par laquelle le feu transforme le fer et lui donne toutes ses propriétés, l'*ignifie* en quelque sorte, sans cependant lui ôter sa nature propre; tantôt enfin à la communication de toutes les propriétés du vin à la goutte d'eau qui y est mêlée[3].

[1] S. Cyril. Alex., l. XI in Joan.
[2] S. Cyrill., dial. VII et l. V in Joan.
[3] Basil., l. V, adv. Eunom. Max. mart. hecat, 2, n° 26.

Ils prouvent que si, dans un sens très vrai, cette union n'était pas substantielle, elle ne pourrait produire les effets qui lui sont attribués. Elle doit nous délivrer de la mort et nous remplir de la vie de l'esprit ; elle doit restaurer en nous la ressemblance divine, effacée par le péché ; elle doit, surtout, nous faire devenir les fils adoptifs de DIEU.

Or, de pareils effets ne sauraient être attribués, suivant ces saints Docteurs, à une grâce qui serait séparée de la substance même de l'Esprit-Saint.

D'où ils concluent que l'habitation intime du Saint-Esprit dans nos âmes peut seule nous faire jouir de ces avantages [1].

X

Ces saints Docteurs ne nient sûrement pas qu'en contractant avec l'âme juste cette merveilleuse union, le divin Esprit ne produise, dans cette âme, des actes et des habitudes inhérents à l'âme elle-même, et par lesquelles elle est proprement constituée dans un état surnaturel. Les luthériens seuls ont osé dire que la justification consistait dans la simple application de la justice de DIEU, et non dans un don inhérent à l'âme, et par conséquent créé comme elle.

Quant aux Docteurs catholiques, ils n'ont

[1] S. Cyril. Alex. Dial. VII de Trin.

'amais, il est vrai, révoqué en doute l'existence dans l'âme juste d'une lumière surnaturelle créée, qui est la foi, et d'un amour surnaturel créé, qui est la charité; mais ce que les saints Pères ont enseigné, et ce que nous devons admettre après eux, c'est que la souveraine dignité et exaltation de la nature humaine ne consiste pas tant dans la réception de ces dons créés, quelque précieux qu'ils puissent être, que dans la possession de la personne même de l'Esprit-Saint, qui se joint à ses dons, et par eux habite en nous, nous vivifie, nous adopte, nous déifie, et nous pousse à toute sorte de bonnes œuvres [1].

XI

Nous venons de saisir, dans sa magnifique réalité, le grand but vers lequel se dirigent tous les desseins de la Providence : la divinisation de l'homme et des créatures raisonnables. Pour atteindre ce but, DIEU appelle à son aide toute la création. Il envoie ses anges, qui n'ont pas de plus glorieux ministère que l'éducation des âmes pour les préparer à leur céleste héritage. Les créatures matérielles elles-mêmes contribuent, de toutes leurs forces, à cette grande œuvre. Elles gémissent, nous dit saint Paul, et elles souffrent les

[1] Corn. à Lapide. Comm. sur Osée, ch. 1, v. 10.

douleurs d'un laborieux enfantement, appelées qu'elles sont à coopérer à la production des enfants de DIEU.

Quel beau jour que celui où cette grande œuvre du Très-Haut sera enfin consommée! Alors la création entière, que l'homme résume en lui-même, reviendra par lui au principe d'où elle est émanée. L'infini, qui est sorti en quelque sorte de lui-même par la création, y rentrera pour se reposer, pendant l'éternité, avec les âmes qui auront coopéré à ses desseins ; le cercle divin sera fermé.

La ressemblance divine reluira sur la face de la création avec une perfection incomparable, puisque l'image ne sera pas seulement conforme au divin prototype, mais lui sera unie de manière à resplendir de sa lumière. Toute la création spirituelle vivra de la vie divine et communiquera cette vie à la création matérielle, à laquelle elle se trouve unie par l'homme, comme par un brillant anneau. Le Créateur, pleinement glorifié par sa créature, fera rejaillir sur elle sa propre gloire. DIEU sera tout en toutes choses [1].

[1] *Les Espérances de l'Église,* 1re p., ch. I, art. 1 et 2.

CHAPITRE II

DIEU veut être glorifié par JÉSUS-CHRIST.

I

Le principe fondamental de toute la législation providentielle, nous venons de le voir, c'est que toutes les créatures ont essentiellement pour fin de glorifier DIEU, en reproduisant à un degré fini ses perfections infinies. Beauté souveraine, il ne peut donner aux œuvres de ses mains d'autre modèle que lui-même. Amour infini, il ne peut créer les volontés raisonnables que pour être heureuses dans la possession de son infinie bonté. Premier principe de toutes choses, il en doit être nécesairement la fin dernière. Mais ce n'est pas d'une manière quelconque que l'homme atteindra cette fin ; DIEU a décrété que ce serait par sa divinisation.

Voilà deux vérités établies ; mais ce ne sont là que les premières lignes du plan que s'est tracé DIEU dans la création de l'homme. Essayons de découvrir l'ensemble de ce plan, afin d'en admirer à loisir la magnifique conception.

Dieu pouvait, sans intermédiaire aucun, communiquer sa grâce à l'homme, l'élever à l'ordre surnaturel et retirer de lui la gloire qu'il a droit d'en attendre. Mais en ouvrier habile, il a donné à son œuvre une beauté, un achèvement que nulle intelligence créée n'aurait pu soupçonner. Pour combler la distance qui le séparait de l'homme, il a établi un médiateur dans lequel s'harmonisent, sans se confondre, toutes les perfections de la nature humaine et toutes les perfections de la nature divine. Ce médiateur est le Verbe incarné, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

D'après une opinion théologique très belle en elle-même, très glorieuse à Jésus-Christ, défendue par de grands théologiens et qui a de solides fondements dans les épîtres de saint Paul, l'Incarnation du Verbe aurait été décrétée avant même la chute d'Adam (nous parlons d'une priorité non de temps, mais de signes), comme suprême et suréminente manifestation de la gloire divine.

Dans cette opinion, Jésus-Christ nous apparaît naturellement comme le but final et souverain de toutes choses, et, dès lors, comme le premier objet qui ait été éternellement dans l'esprit du Créateur. L'autre doctrine qui enseigne que non seulement la Rédemption a été décrétée par suite de la prévision de la faute originelle, mais encore l'Incarnation elle-même, fait beaucoup

moins ressortir cette vérité : elle laisserait croire que la plus grande œuvre de DIEU fut un remède, j'ai presque dit un expédient qui, sans cette faute, n'aurait pas été employé [1].

Les défenseurs de cette dernière opinion prétendent, eux aussi, et ils le prouvent, quoique plus difficilement, que le Verbe incarné est bien réellement la fin de toutes les créatures.

II

Les théologiens des deux partis s'accordent, nous l'avons dit, à proclamer que le Verbe incarné est la fin de tout ce qui existe, et cela suffit à la question présente.

« DIEU, dit le docte Rupert, s'est conduit, à l'égard de son Fils bien-aimé, comme se conduirait un grand et puissant monarque envers l'héritier de sa couronne. Il lui a bâti un palais magnifique qu'il a richement meublé, et lui a fait une cour en rapport avec sa dignité. Car, pour lui, il a créé la terre, a fait luire au firmament ces milliers de flambeaux étincelants, a créé les Anges en nombre presque infini pour être ses serviteurs. Il faut bien se garder, ajoute le pieux docteur, d'être si

[1] Curci, *La Nature et la Grâce*. — J. B., auteur du *Surnaturel*.

enfants que de penser que DIEU n'ait eu aucun dessein de créer l'homme avant la chute des Anges.

« La vérité est que les hommes n'ont pas été créés pour les Anges, mais les Anges, comme toutes les autres créatures, ont été faits en vue d'un homme qui est Notre-Seigneur. Croyons donc et confessons, de bouche et de cœur, que tout a été créé pour former comme une couronne de gloire au Verbe incarné [1]. »

C'est dans ce sens que plusieurs Pères de l'Église interprètent ces paroles du livre des Proverbes : *Dominus possedit me, in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio.* Le Seigneur m'a possédé, c'est-à-dire, suivant les Septante, m'a fait, au commencement de ses voies, avant toute autre chose. Ces voies, ce sont les créatures qui conduisent à DIEU, comme un chemin conduit au terme ; mais avant toutes ces créatures, DIEU m'avait en vue, m'établissant déjà comme le terme de toute la création.

C'est dans le même sens que s'expliquent ces paroles de Notre-Seigneur, dans l'Apocalypse : *Ego sum alpha et omega, principium et finis.* Je suis le commencement, parce que je donne l'être à toutes les choses de la nature, de la grâce et de la gloire, en qualité de cause première, de cause exemplaire et de cause méritoire ; je suis

[1] Lib. 13 in Matth. — Lib. 3 de glorificatione Trinitatis.

la fin parce que tout est fait pour ma gloire : de sorte que tout vient de moi comme de son premier principe, et tout retourne à moi comme à sa fin dernière.

« Tout l'univers, observe saint Bernardin de Sienne, est comme une sphère intelligible, dont le centre est le Fils de DIEU, JÉSUS-CHRIST. Cet aimable Maître est, en effet, par rapport au monde, ce que le centre est à la circonférence. Tous les rayons, c'est-à-dire toutes les créatures, partent de ce point et y convergent en même temps. »

Saint François de Sales, dans son Traité de l'amour de DIEU, après avoir exposé la suite des décrets éternels relatifs à l'Incarnation, ajoute ces belles paroles : « Estant donc ainsi que toute volonté bien disposée qui se détermine de vouloir plusieurs objects également présents, aime mieux et avant tous celuy qui est le plus aimable; il s'ensuit que la souveraine Providence, faisant son éternel project et dessein de tout ce qu'elle produirait, elle voulut premièrement et aima, par une préférence d'excellence, le plus aimable object de son amour, qui est notre Sauveur; et puis, par ordre, les autres créatures selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'iceluy. »

« Ainsi tout a été fait pour ce divin Homme qui pour cela est appelé « aîné de toute créature; « possédé par la divine Majesté au commence-

« ment des voyes d'icelle, avant qu'elle fist chose « quelconque ; créé au commencement avant les « siècles : car en luy toutes choses sont faites, et « toutes choses sont en luy ; et il est le chef de toute « l'Église, tenant en tout et partout la primauté. »

« On ne plante principalement la vigne que pour le fruit ; et, partant, le fruit est le premier désiré et prétendu, quoy que les feuilles et les fleurs précèdent en la production. Ainsi, le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine et en ce projet éternel que la divine Providence fit de la production des créatures ; en contemplation de ce fruit désirable, fut plantée la vigne de l'univers et establie la succession de plusieurs générations qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devaient précéder, comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce raisin, dont la liqueur resjouit DIEU et les hommes. »

Dans le dessein qu'avait DIEU, dit saint Thomas, d'élever les choses créées à leur plus haut point de perfection, pouvait-il rien imaginer de plus sage et de mieux conduit que d'allier le Verbe de DIEU, principe de tout, à la nature humaine, dernière créature dans l'œuvre des six jours, afin de composer un Homme-DIEU en qui et à qui tout se réduisit.

[1] Par là, en effet, JÉSUS-CHRIST, renfermant en

[1] *Espérances de l'Église*, 1re p., a. 1, p. 89

lui le complément de notre nature, devient à un nouveau titre notre fin, et partant le principe de notre bonheur, puisque le bonheur est dans la possession de la fin. En JÉSUS-CHRIST, et en JÉSUS-CHRIST seul, les immenses vides de cette nature si riche et si pauvre à la fois se trouvent remplis. En dehors de JÉSUS-CHRIST, l'esprit de l'homme est en opposition nécessaire avec ses sens; l'activité de l'intelligence diminue la force de la volonté; l'intérêt et le devoir sont irréconciliablement divisés, les passions conspirent naturellement contre la vertu. Les vertus elles-mêmes luttent ensemble : la grandeur d'âme ne peut s'allier avec l'humilité, la force exclut la douceur, la sensibilité d'un cœur aimant ternit bientôt l'éclat de sa pureté, la hardiesse de l'intelligence ne s'achète qu'aux dépens de la simplicité de la foi.

III

Pour tout dire en un mot, en dehors de JÉSUS-CHRIST, la nature humaine ne peut trouver cette harmonieuse unité qui devrait faire et sa perfection et son bonheur; il n'y a que division, déchirement, lutte, faiblesse, inquiétude, désespoir.

En JÉSUS-CHRIST, et dans tous ceux qui le prennent sérieusement pour modèle, toutes les luttes s'apaisent, toutes les contradictions cessent, tou-

tes les oppositions se réconcilient. Contemplez le visage de ce divin Sauveur et abaissez ensuite vos regards sur les saints qui, comme autant de vivants miroirs, ont reflété ses traits bénis; voyez si dans la sérénité de ces fronts, dans l'éclat de ces yeux, dans la douceur de ces lèvres, tous les sentiments qui font la grandeur de l'âme humaine ne se révèlent pas à vous, dans leur plein épanouissement.

Une influence divine a passé par là, et elle a fait des hommes complets, en réunissant ensemble les choses que la nature semblait condamner à un irréconciliable antagonisme.

Les sens spiritualisés sont devenus les dociles instruments de la raison; les passions, ramenées à leurs véritables objets, aident la vertu à atteindre les vraies richesses, la vraie grandeur, les vraies jouissances. L'intelligence, trouvant dans la vérité souveraine le souverain bien, favorise par son développement le développement de la volonté; l'assurance de posséder éternellement cet objet unique de toutes les aspirations de l'âme, et d'en jouir en proportion des sacrifices faits pour lui dans le temps, unit indissolublement l'intérêt au devoir, et ne permet plus de séparer le bonheur de la vie présente de celui de la vie future.

Le Cœur de Jésus-Christ est donc la solution de toutes les énigmes qui, sans lui, eussent été insolubles; il est l'unité divine du cœur humain

qui, hors de lui, se divise en lambeaux. En lui et par lui, l'humilité, en détournant l'homme de chercher la grandeur dans le néant, la lui fait trouver en DIEU et s'allie avec les plus hautes aspirations. En lui la force, tranquillement appuyée sur DIEU et n'ayant plus besoin de violents efforts pour se soutenir, s'unit à la plus charmante douceur. En lui, le cœur le plus affectueux trouve pour sa sensibilité un savoureux aliment, qui le dispense de courir après de honteuses voluptés ; et il devient d'autant plus capable d'aimer tout ce qui est aimable qu'il acquiert plus d'empire sur ses appétits grossiers. En lui, enfin, l'amour ardent de la vérité rend l'intelligence d'autant plus hardie et plus confiante, dans sa poursuite, qu'elle est plus humble et plus docile à l'accepter quand, d'elle-même, elle se livre par le canal de la foi.

IV

Voilà l'homme tel que l'a fait JÉSUS-CHRIST. Le voilà dans son unité, dans sa perfection, dans sa paix sereine et inaltérable. Avant JÉSUS-CHRIST, l'homme était un édifice en ruine, dont les pierres magnifiquement taillées, mais violemment séparées les unes des autres, semblaient ne pouvoir plus se rejoindre ; le plan même de cet édifice s'était perdu, et les architectes qui avaient essayé

de le reconstruire n'avaient réussi qu'à le mutiler.

JÉSUS-CHRIST est venu, et il nous a montré, en lui-même, l'édifice divin reconstruit avec une splendeur qu'il n'avait jamais eue ; et désormais il ne tient qu'à nous de retrouver en lui cette unité, que nous chercherions vainement hors de lui. JÉSUS-CHRIST est l'homme parfait, l'homme type, l'homme par excellence. DIEU le Père en le donnant au monde, nous a dit, dans un sens bien différent de celui suivant lequel Pilate prononçait ces paroles, *Ecce homo*, voilà l'homme. Voilà l'idéal que j'ai conçu dès l'éternité, et que je vous appelle tous à réaliser dans la mesure de vos forces.

Le grand but de nos efforts doit donc être de tendre vers JÉSUS-CHRIST. « Que tout ce que vous faites, ou dites, soit fait ou dit au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. » Tel est le précepte de l'apôtre saint Paul. Sur quoi saint Augustin écrit : « Vous devez tendre vers JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est votre fin. Ce n'est pas une fin qui consume, mais une fin qui consomme ; car consumer, c'est perdre ; consommer, c'est achever et rendre une chose parfaite. JÉSUS-CHRIST est donc notre fin parce que nous sommes perfectionnés en lui, et par lui ; notre perfection est de parvenir à lui ; et, lorsque nous l'aurons atteint, nous aurons trouvé le bonheur. »

V

C'est l'admirable doctrine de saint Paul. Pour le grand Apôtre des Gentils, JÉSUS « est le premier né de toutes les créatures, parce que tout a été créé en lui dans le ciel et sur la terre : les choses visibles et invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, tout a été créé par lui et pour lui. Et il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. Il est le chef et la tête du corps de l'Église. Il est le premier principe et le premier né d'entre les morts, afin qu'il ait la primauté en tout. »

En établissant JÉSUS-CHRIST comme fin vers laquelle devait tendre l'humanité, DIEU nous donne clairement à entendre que, dans l'ordre actuel de la Providence, son dessein est que l'humanité le glorifie en glorifiant ce Fils bien-aimé, en qui il a mis toutes ses complaisances, et dans lequel la divinité habite corporellement.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en venant sur la terre, n'a pas eu d'autre but que de glorifier DIEU son Père, en lui rendant l'honneur que le péché lui avait ravi. « Tous ont péché, dit saint Paul, tous ont besoin de la gloire de DIEU. » Quelle est cette gloire de DIEU, dont tous les hommes pécheurs ont besoin pour rentrer en grâce avec Celui

qu'ils ont outragé? C'est, répond saint Cyrille, le Verbe incarné : voilà la gloire de DIEU manifestée aux hommes; et c'est ce qui nous explique pourquoi, sur le berceau de l'humble Enfant de Bethléem, les Anges proclament que la gloire de DIEU éclate jusque dans les profondeurs des cieux : *Gloria in excelsis* DEO!

C'est pour glorifier DIEU son Père par ses volontaires abaissements, qu'il passe les trente premières années de sa vie dans un atelier obscur, occupé à d'obscurs travaux ; c'est encore là le grand mobile de ses actions pendant sa vie publique. Quant à sa propre gloire, il n'en a nul souci : *Honorifico Patrem. Non quæro gloriam meam.* Je ne dois être regardé, semble-t-il nous dire, que comme la victime expiatrice du péché : aussi ma gloire n'est rien, pas plus que celle des hommes, dont je me suis porté caution : *Gloria mea nihil est.*

VI

Qu'est-ce à dire? JÉSUS-CHRIST ignore-t-il les grands desseins de DIEU son Père? Non; mais s'il a fallu que le Christ souffrit, pour entrer dans le royaume des cieux, il faut aussi que le Christ soit revêtu du manteau de l'ignominie, avant d'être revêtu du manteau de gloire. Les humiliations et la croix, voilà les préambules obligés du règne

glorieux que son Père l'appelle à partager avec lui.

Aussi — comme on peut le remarquer d'après l'Évangile de saint Jean — à mesure que la Passion approche, Notre-Seigneur s'entretient plus volontiers de sa propre gloire. Il prédit, dès lors, à ceux qui l'entourent que lorsqu'il sera attaché à l'arbre de la croix, sa puissance changera ce gibet d'ignominie en un trône de gloire, d'où il attirera tout à lui : *Cùm exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.*

Dans son dernier discours, qui est comme le chant du cygne, le testament de l'amour, il rappelle à son Père que l'heure est venue de le glorifier : « Mon Père, lui dit-il, je puis me rendre ce témoignage que je vous ai glorifié, car j'ai prêché votre nom aux peuples : c'était la mission que vous m'aviez confiée, je m'en suis acquitté; maintenant, mon Père, c'est l'heure de me glorifier à mon tour, de faire rayonner cette gloire dont j'ai joui, en vous, avant même l'existence de ce monde. »

Et DIEU le Père a écouté la voix de son Fils : au torrent des humiliations succède une brillante floraison de gloire. DIEU fait sortir son Fils triomphant du tombeau, le fait asseoir à sa droite dans le Ciel, au-dessus de toutes les principautés, de toutes les puissances; met toutes choses à ses pieds et le donne pour chef à toute l'Église; il

ordonne qu'à son nom tout genou fléchisse au Ciel, sur la terre et dans les enfers. Les Apôtres, instruments dociles de la volonté de DIEU, font retentir toutes les plages du nom de JÉSUS, et la puissance de ce nom fait éclater partout des prodiges.

Ainsi DIEU le Père a glorifié son Fils; il le glorifiera encore, et c'est par la gloire de son Fils qu'il sera lui-même glorifié, comme le prédit l'apôtre saint Pierre : « *Ut in omnibus honorificetur* DEUS *per* JESUM CHRISTUM. »

Ainsi sera réalisé ce plan magnifique que l'Apôtre nous signale, lorsqu'il nous avertit que toute la création a été faite pour nous : *omnia vestra sunt;* mais nous, nous sommes faits pour le Christ : *vos autem* Christi; le Christ pour DIEU : Christus *autem* DEI.

Merveilleuse gradation, qui prend les êtres au dernier degré et les fait remonter jusqu'à leur principe! Admirable hiérarchie, où l'Homme-DIEU, résumant en lui les perfections des esprits et des corps, se constitue le médiateur entre la créature et le Créateur.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre, qu'en citant la magnifique conclusion des décrets portés par le concile provincial du Puy, en 1873.

VII

« [1] Si nous recherchons la commune origine des erreurs que nous venons de condamner, il nous sera facile de voir qu'elles dérivent toutes d'une même source, qui est l'ignorance et le mépris de l'ordre surnaturel. Parmi ceux qui ont revêtu le Christ au baptême, combien ne le connaissent pas! Combien oublient la divine noblesse qu'il leur a confiée!

« Les ministres de la sainte Église doivent donc faire tous leurs efforts pour que les fidèles possèdent une exacte connaissance de l'ordre surnaturel; pour qu'ils admirent sa merveilleuse unité et savourent son ineffable suavité. Car les témoignages de DIEU offrent à notre intelligence les plus vives lumières; ils sont pour notre cœur plus doux que le miel et le nectar.

« Cette vérité, en effet, que nous devons croire de cœur et confesser de bouche, qu'est-elle autre chose que le Christ lui-même, que le Verbe du Père, de ce Père qui, après avoir de toute éternité mis ses complaisances en son Fils bien-aimé, nous l'a manifesté dans la plénitude des temps, non seulement pour nous le faire connaître, mais

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXX, p. 734 à 738.

aussi pour nous rendre participants de sa divinité!

« Car le grand sacrement de l'amour, le dessein de la divine bonté, c'est de restaurer dans le Christ tout ce qui est au ciel et sur la terre ; c'est de rattacher à lui, comme à leur commun chef, le monde des corps et celui des esprits ; c'est de ne faire plus, des anges et des hommes, qu'un seul corps, qui vive de la vie du Christ et qui jouisse éternellement de sa gloire.

« Le Christ est donc tout en toutes choses, puisque tout est de lui, par lui et en lui. Il est l'alpha et l'oméga, le principe et la fin. Lui seul manifeste DIEU aux hommes et unit les hommes à DIEU ; car il est l'unique médiateur entre DIEU et les hommes. Par lui comme par leur principe, et en lui comme en leur propre fin, toutes choses ont été créées ; il est lui-même avant tout, et toute chose ne subsiste qu'en lui.

« Le Christ-est tout en chacun des hommes, auxquels il communique sa perfection divine. Greffés sur le Christ par le baptême, les hommes sont élevés à l'ordre surnaturel, animés de l'Esprit du Christ qui les fait fils de DIEU, non seulement en paroles, mais en réalité.

« Aussi JÉSUS ne rougit-il pas de les appeler ses frères : en effet, il leur est uni par un double lien ; il s'est rendu participant de leur chair et de leur sang lorsque, dans le sein de la Vierge immacu-

lée, qui est à la fois la Mère du Christ et des hommes, il s'est adapté ce corps qu'il nous a donné en retour par la sainte Eucharistie; et il a voulu les rendre participants de son Esprit, qu'il a envoyé dans leurs âmes, et dans lequel ils crient : Abba! Père! Telle est donc la destinée de leur vie mortelle, de croître dans le Christ, jusqu'à ce qu'ayant atteint, dans toute sa mesure, la plénitude de l'âge et des mérites, ils participent à la gloire de leur divin Chef, comme ils auront participé à ses souffrances.

« Le Christ est tout dans l'Église, qui est son corps et son complément; vivant de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST, elle accomplit des œuvres semblables aux siennes, dans des proportions plus grandes encore. Elle enseigne à toutes les nations la même doctrine que lui-même autrefois prêchait aux Juifs; par le Vicaire du Christ et par les Évêques, successeurs des Apôtres, elle exerce la même autorité; elle ne cesse pas d'inculquer les mêmes vertus; elle administre la même grâce; elle guérit les mêmes langueurs, et quoiqu'à l'exemple du Christ, son Maître, elle passe en faisant le bien, elle se trouve en butte aux mêmes haines et soutient les mêmes persécutions.

« Mais, en même temps, elle est fortifiée par la vertu de son divin Chef; et, toujours combattue et toujours victorieuse, elle guérit les nations par le sang qui découle de ses blessures; et, continuelle-

ment mise à mort, elle ne cesse de vivifier le monde.

« Le Christ est tout dans les familles et dans la société. En effet, si les familles ont pour fin de donner au Christ de nouveaux membres, et de protéger leur formation, les peuples sont destinés à s'unir au corps du Christ, qui est l'Église, à aider son action, à défendre sa liberté et à seconder son développement. Dans la seule réalisation de cette fin, qui est leur subordination au Christ et à l'Église, les peuples et les familles peuvent trouver leur stabilité, leur repos et leur véritable bonheur.

« Sous le ciel, en effet, nul autre nom n'a été donné aux hommes, pour qu'ils cherchent en lui leur salut ; et personne ne peut donner à quelque société un autre fondement que le fondement déjà posé, qui est JÉSUS-CHRIST. Enfin JÉSUS-CHRIST est tout sur cette terre, à laquelle il a fait l'insigne honneur de lui emprunter le corps qu'il devait transporter bientôt sur les hauteurs du ciel.

« Ce monde est le sublime atelier où le ciseau du Sauveur sculpte les pierres vivantes qui doivent être placées, ensuite, au faîte du temple divin. Lorsque cet ouvrage, auquel la sagesse de DIEU travaille de toute éternité, c'est-à-dire lorsque la consommation des Saints et l'édification du corps de JÉSUS-CHRIST, sera arrivé à son terme, alors cessera la propagation du genre humain, qui a

été seulement ordonnée en vue du Christ; et la créature qui, maintenant, enfante dans la douleur et attend la révélation des fils de DIEU, entrera en communauté de leur gloire, lorsque cette révélation sera parfaite. Alors arrivera la fin, puisque toute chose aura été soumise au Christ, et que le Fils lui-même, avec tous ses membres, sera pleinement soumis à Celui qui s'est assujetti toute chose; alors ses ennemis, par les justes supplices qui puniront leur révolte, aussi bien que ses amis par leur félicité, glorifieront éternellement sa domination; car sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point enlevée, et son royaume ne tombera jamais en proie à la corruption.

« Plût au ciel que tous les maîtres de la doctrine chrétienne, par une contemplation assidue de sa magnifique unité, fussent embrasés d'amour pour elle, et remplissent aussi de ce même amour tous les cœurs chrétiens! Plût au ciel que tous les fidèles fixant sans cesse leurs regards vers JÉSUS, auteur et consommateur de la foi, et comprenant en lui leur divine grandeur, s'accoutumassent à mépriser le néant des choses visibles et temporelles, et à n'avoir plus de désir que pour ces trésors de gloire qui seront, un jour, leur héritage au milieu des saints! Plût au ciel que les yeux de leur âme étant éclairés, ils pussent embrasser du regard la longueur, la largeur, la sublimité

et la profondeur de cet héritage; comprendre la charité de JÉSUS-CHRIST, qui dépasse toute science, et être remplis de DIEU, suivant toute plénitude! »

CHAPITRE III

L'adoption divine, forme générale de notre divinisation.

I

Dieu veut que les hommes le glorifient; c'est son droit inaliénable, nécessaire. Il veut que les hommes le glorifient par leur divinisation ; là est le mystère dont la révélation est pour nous grosse de conséquences, et qui mérite dès lors toute notre attention.

En soi, cette divinisation peut être envisagée sous une double forme : une forme générale, qui consiste dans la simple adoption des hommes comme enfants de Dieu ; une forme particulière, qui consiste dans l'incorporation des hommes à Jésus-Christ.

De fait, c'est-à-dire d'après les lois actuelles qui régissent notre élévation à l'ordre surnaturel, l'adoption divine est une conséquence nécessaire de notre incorporation à Jésus-Christ. Devenus membres de Jésus-Christ nous participons à sa filiation divine, nous participons à cette grâce qui nous fait entrer dans une union intime avec la na-

ture divine. L'incorporation à JÉSUS-CHRIST ne se conçoit pas sans l'adoption divine, mais la réciproque n'existe pas. Absolument parlant, en effet, DIEU aurait pu, en dehors de l'incarnation de son Verbe, nous communiquer la grâce et nous élever par là à la dignité d'enfants de DIEU, quoique ce mode eût été beaucoup moins glorieux pour lui et pour nous.

Cette indépendance mutuelle suffit pour qu'on puisse étudier séparément et l'un et l'autre mode. Et, parce qu'il est plus naturel d'envisager le général avant le particulier, parlons d'abord de l'adoption divine, qui est la forme générale.

II

« [1] Voyez, dit saint Jean, jusqu'où s'est porté l'amour du Père à notre égard : il a voulu que nous fussions les fils de DIEU, non pas de nom seulement, mais en réalité. » (1 Jo. III, 1.) Grande merveille, en effet, faveur sublime, mais malheureusement trop peu connue de ceux-là même qui en sont l'objet. Chaque jour nous appelons DIEU notre Père, et nous avons si souvent répété cette parole, que nous avons fini par devenir insensibles à l'honneur incomparable que notre Créateur nous a fait, quand il nous a permis de la lui adresser.

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXII, p. 298 à 308.

Il nous semble tout simple de parler ainsi à DIEU ; et, faute de nous être jamais rendu bien compte de nos rapports avec lui, nous le traitons comme si notre naissance nous eût fait ses enfants.

Ainsi, le fils d'un mendiant, qu'un roi aurait arraché à la misère de sa première condition et adopté pour son héritier, aussi longtemps qu'il ignorerait la bonté dont il aurait été l'objet, pourrait se conduire comme s'il était né sur les marches du trône. Mais quelle ne serait pas son humilité et sa reconnaissance, lorsqu'il apprendrait à comparer la bassesse de son origine avec la dignité où l'aurait élevé la gratuite générosité de son père adoptif!

Misérable argile que nous sommes, ce n'est certes pas en nous que nous pourrons trouver quoi que ce soit qui nous autorise à appeler DIEU notre Père ; ce ne sera que par un effet de la libéralité de DIEU que nous pourrons légitimement user d'une appellation si honorifique. C'est ce dont il faut nous persuader intimement, afin que cette persuasion fasse germer en nos âmes ces deux sentiments si naturels et si agréables au Seigneur, l'humilité et la reconnaissance.

III

L'adoption divine, voilà la forme commune que revêt essentiellement la divinisation des esprits

créés. « A tous ceux qui l'ont reçu, dit saint Jean, il a donné le pouvoir de devenir les fils de DIEU ; ceux-là sont redevables de leur naissance non plus au sang, à la convoitise de la chair ou à la volonté de l'homme, mais à DIEU. » (Jo. I, 12.) Ces paroles nous font suffisamment comprendre que nous ne sommes, en aucune manière, redevables à notre nature de la qualité de fils de DIEU.

Saint Paul va nous fournir l'explication de la merveille annoncée par saint Jean. « Vous n'avez pas reçu, nous dit-il, l'esprit de servitude, cet esprit qui n'obéit qu'à l'aiguillon de la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption, cet esprit filial sous l'influence duquel nous crions à DIEU : Père, Père ! » (Rom. VIII, 15.) L'Apôtre nous met ici sous les yeux les deux ordres de relation dans lesquels la créature raisonnable peut se trouver vis-à-vis de son Créateur : l'esclavage et la filiation. DIEU peut être pour elle un maître seulement, ou bien un père.

Qui ne voit l'immense différence qui distingue les rapports de l'esclave avec son maître, des relations de l'enfant avec son père ? L'esclave est étranger à la famille du maître. Né d'un autre sang, appartenant peut-être par son origine à une race ennemie, il peut espérer d'être traité avec justice, tout au plus avec indulgence et bonté ; mais il ne saurait prétendre à recevoir de son maître ces témoignages de confiance et de ten-

dresse qu'un père prodigue à ses enfants. L'esclave est la chose de son maître. Il lui doit tout son travail, et, en retour, il n'a le droit d'attendre que la nourriture de chaque jour.

Que si, pour encourager ses efforts, le maître veut lui garantir un salaire, et lui assurer, pour ses vieux jours, le repos et le bien-être, l'esclave a plus qu'on ne lui doit, et il ne saurait témoigner trop de reconnaissance à un maître si généreux. Volontiers il se servira du nom de père, pour exprimer la bonté dont il est l'objet : mais en prononçant ce doux nom, il sait parfaitement qu'il n'a pas dans sa bouche le même sens que sur les lèvres du véritable fils. La paternité du maître à son égard est purement figurative. Aussi, l'esclave le plus favorisé se résigne-t-il à vivre en dehors de l'habitation du maître, à être exclu de sa table et de son foyer, à n'être pas même admis à s'entretenir avec lui face à face et cœur à cœur. Ce sont là autant de privilèges du fils.

Celui-ci, en effet, ne fait qu'un avec son père ; et l'instinct de la nature ne lui permet pas de jouir pleinement loin de lui, de la vie qu'il a reçue de lui. Tout leur est commun : le sang, la nourriture, l'habitation, les biens et les maux, les joies et les douleurs, les pensées, les sentiments et les intérêts.

Heureux et fier de se voir revivre dans son fils, le père travaillera à accroître son héritage

avec autant d'ardeur que s'il devait goûter lui-même le fruit de ses labeurs; et le fils, de son côté, endurera pour le service de son père plus de fatigues que l'esclave. Mais combien est doux pour son cœur le travail le plus rude pour ses bras! Ce n'est pas la crainte qui le pousse; ce n'est même pas l'intérêt qui le stimule. Il n'ignore pas que ses fatigues seront récompensées, et il n'est assurément pas indifférent à cette perspective; mais il est poussé par un motif plus noble. Sa plus douce récompense est la joie d'être agréable à son père. L'aimant comme la meilleure partie de lui-même, il ne trouve à rien plus d'avantage propre, qu'à rendre heureux celui auquel il est redevable de tout son bonheur.

IV

Tel est l'enfant et tel est l'esclave. Or, la différence qui les sépare l'un de l'autre est précisément celle qui distingue l'ordre naturel de l'ordre surnaturel, l'homme de la nature de l'homme de la grâce. Nous disons l'homme de la nature, et non l'homme du péché. Car, lors même que la créature raisonnable n'eût jamais péché, elle aurait pu n'être douée des dons de la grâce. Ces dons sont purement gratuits. DIEU, qui ne doit rien à l'homme, pas même l'être humain, lui doit

bien moins encore sa vie divine. Il aurait donc pu le créer, sans lui communiquer cette vie; lui donner simplement ses facultés naturelles, avec les secours intérieurs et extérieurs nécessaires pour le développement de ces facultés.

L'homme créé de la sorte aurait-il été l'enfant de DIEU?

Évidemment non, puisqu'il lui aurait manqué ce qui constitue proprement la filiation : la communauté de vie. Cet homme aurait reçu de DIEU sa vie humaine, et, à cause de cela, il aurait pu, dans un sens très impropre, appeler DIEU son père. Mais comme la vie donnée par DIEU à l'homme diffère infiniment de la vie de DIEU, la dignité de cet homme de la nature eût été infiniment inférieure à la dignité d'un vrai fils de DIEU. Il n'eût été, en réalité, que le serviteur et l'esclave de son Créateur; et les seuls noms qu'il aurait eu le droit de lui donner, en toute vérité, sont les noms de Seigneur et de Maître.

Il est vrai que ce Maître, infiniment débonnaire, n'eût pu résister, même dans l'ordre de la pure nature, au penchant irrésistible qui le porte à combler ses serviteurs de bienfaits. Il leur aurait manifesté son amour par ses dons, et révélé ses attributs par l'organe, la splendeur, la fécondité de ses œuvres. Il leur aurait permis d'entrevoir sa beauté dans le miroir des créatures, et d'entendre sa parole répétée par toutes les voix

qui, sur la terre et au ciel, ne cessent de chanter sa gloire.

Mais le voir lui-même face à face, s'entretenir avec lui cœur à cœur, pénétrer dans le secret de sa demeure, s'asseoir à sa table, s'enivrer de ses délices, être éclairé de sa lumière, brûler de son amour, vivre de sa vie et être heureux de sa félicité, voilà ce dont l'homme de la nature n'eût pas même conçu la possibilité. Poussé irrésistiblement à la recherche du bonheur, il eût justement attendu de la sagesse divine la satisfaction du désir qu'elle aurait allumé dans son cœur ; mais ce bonheur, bien que divin dans son objet, eût été purement humain en lui-même. C'eût été le salaire du serviteur, et non l'héritage de l'enfant. Le bonheur étant la plénitude de la vie, DIEU ne doit et ne peut donner son propre bonheur à la créature qui ne vit point de sa vie.

V

Tous ces privilèges auxquels l'homme de la nature n'eût pas eu le droit d'aspirer, appartiennent en propre à l'homme de la grâce. Et pourquoi? Parce que l'homme de la grâce n'est pas seulement le serviteur de DIEU ; il est réellement son enfant ; il l'est de nom et de fait : « *Ut filii* DEI *nominemur et simus.* » La paternité de DIEU

à son égard n'est plus une simple figure, c'est une paternité réelle, fondée sur une réelle communication de la vie de DIEU.

Rappelons-nous ce que nous avons précédemment démontré.

La grâce, disions-nous, n'est pas une pure qualité de l'âme. C'est, sans doute, une qualité, et la plus excellente de toutes ; elle est inhérente à l'âme et fait partie de son être ; mais elle ne peut y être produite et y demeurer qu'en vertu de l'union de l'âme avec l'Esprit-Saint, de même que l'atmosphère ne peut être illuminée qu'en vertu de son union avec le soleil, source de lumière. Quand donc il plaît à DIEU d'élever une de ses créatures à l'état surnaturel, il lui donne réellement son Esprit et, par conséquent, son amour substantiel et sa vie divine, car Dieu vit d'amour, et celui à qui l'amour divin est communiqué vit en DIEU comme DIEU vit en lui. (1 Jo. IV, 16.)

L'homme de la grâce est donc vraiment régénéré, c'est-à-dire engendré de nouveau. Sa première naissance l'avait fait vivre humainement, en lui donnant un homme pour père ; sa seconde naissance le fait vivre divinement, et, par conséquent, le constitue enfant de DIEU.

Écoutons le docte et pieux Lessius qui, mieux que tout autre théologien, nous expose ce doux mystère:

« Ce n'est pas en vertu de sa perfection intrinsèque (en tant qu'elle est une qualité créée) que

la grâce sanctifiante nous fait enfants de DIEU, mais parce qu'elle est, pour notre âme, comme le lien par lequel l'Esprit-Saint s'unit à nous et nous communique la nature divine : car ce qui fait qu'un homme est le fils d'un autre homme, ce n'est pas la réception d'un don quel qu'il soit, c'est la communication de la nature faite au fils par le père. De même donc que JÉSUS-CHRIST est Fils de DIEU en tant qu'il reçoit du Père la nature divine par l'union hypostatique, ainsi le chrétien est justement appelé fils de DIEU, parce qu'il reçoit cette même nature par l'union de la grâce. Il y a pourtant une grande différence entre ces trois manières de posséder la nature divine : le Verbe divin l'a reçue de telle manière qu'elle lui appartient essentiellement et par identité; l'humanité de JÉSUS-CHRIST la reçoit de manière à la posséder substantiellement, par l'union hypostatique; mais elle n'est unie aux âmes justes que par une union accidentelle, l'union de la grâce sanctifiante.

« Cette grâce n'est donc pas la forme principale qui nous constitue fils de DIEU, puisque cette forme est la divinité elle-même à nous communiquée, mais la grâce est le lien par lequel cette forme divine nous est unie; de même que l'union hypostatique fait de JÉSUS-CHRIST homme le Fils de DIEU, en tant qu'elle sert de lien entre son humanité et la personne du Verbe. » (*De summo Bono.*, l. II, c. I.)

VI

Cette lumineuse explication nous fait comprendre la distance quasi infinie qui sépare l'adoption divine de l'adoption purement humaine. Ici, nous ne voyons qu'une fiction généreuse, un changement dans les relations extérieures, mais rien de substantiel. L'enfant adoptif est introduit dans une maison où, auparavant, il n'était qu'un étranger; il est revêtu de vêtements plus riches; il s'asseoit à la table de celui que désormais il nommera son père, et il acquiert le droit de posséder un jour son héritage.

Tout cela est purement extérieur; mais, intérieurement, il n'y a rien de changé dans celui qui a été l'objet de cette faveur.

Par son sang, par sa substance, par sa vie, il demeure aussi étranger qu'auparavant au sang, à la substance de celui qui le reconnaît devant la loi comme son fils. C'est jusque-là, et pas plus loin, que peut aller la paternité humaine, désireuse d'étendre la sphère dans laquelle l'a renfermée sa fécondité naturelle. Mais tout autre est la vertu de la paternité divine. Par nature, elle ne peut produire qu'un seul Fils, dont l'infinie perfection épuise son infinie fécondité. Et pourtant, le penchant de sa générosité la pousse à augmenter sa

famille et à donner d'autres frères au Fils unique.

Que fera-t-elle pour cela? Se contentera-t-elle de les introduire dans sa maison, de les faire asseoir à sa table, de les appeler à partager son héritage? Tous ces privilèges appartiendront aux fils adoptifs, mais ce sera pour eux le résultat d'un autre privilège incomparablement plus précieux. Ils ne seront pas les fils de DIEU parce qu'ils sont ses héritiers, mais ils seront ses héritiers parce qu'ils sont ses fils (Rom. VIII, 17); et ils sont ses fils, parce qu'ils reçoivent, réellement, avec son Esprit, la communication de sa vie divine.

Ici, il n'y a plus rien de fictif, tout est réel.

DIEU ne se trompe pas, quand il nous nomme ses fils, puisqu'il reconnaît en nous la réalité de sa vie; et quand nous le nommons notre Père, nous ne nous faisons pas illusion, puisque ce nom est, sur nos lèvres, l'expression de l'amour vraiment divin qui anime nos cœurs.

Après Lessius, nous ne connaissons aucun théologien qui ait plus clairement exposé la nature de notre adoption divine que le savant commentateur de la sainte Écriture, Corneille de la Pierre. Nul n'a plus nettement affirmé et plus solidement établi la vérité de cette communication de la vie de DIEU, en vertu de laquelle nous sommes les fils adoptifs du Père céleste. Nul n'a mieux distingué, des dons accidentels de la grâce

et de la charité inhérente à l'âme, le don substantiel de la personne même du Saint-Esprit : *Ipsissima persona Spiritûs sancti.*

VII

Voyant certains théologiens tendre à supprimer ce second élément de notre adoption divine, incomparablement plus précieux que le premier, l'illustre docteur s'attache tellement à démontrer la réalité distincte de l'un et de l'autre, qu'il finit peut-être par les trop séparer. Il semble dire, en effet (In 1 Pet. 1, 4), qu'il y a deux adoptions divines, l'une plus accidentelle qui résulte de la grâce créée, l'autre qui est l'effet de la communication substantielle de la divinité par la personne de l'Esprit-Saint. Mais, en réalité, ce ne sont pas là deux adoptions, puisque la grâce créée, supposé qu'elle pût subsister seule dans l'âme, ne suffirait pas, comme Lessius vient de nous le démontrer, pour faire de nous les vrais fils de Dieu.

La communication réelle de la vie divine peut seule avoir cette vertu. Si donc nous voulons saisir la vérité tout entière, il faut considérer l'adoption divine du chrétien comme composée essentiellement de ces deux éléments.

Telle est, du reste, manifestement la pensée de Corneille de la Pierre : « Notre justification et

notre adoption consistent totalement dans la charité et la grâce inhérentes à l'âme, lesquelles renferment en elles-mêmes et apportent avec elles l'Esprit-Saint, auteur de la grâce et de la charité. On ne peut, en effet, séparer de l'Esprit-Saint la grâce d'adoption ; ni l'Esprit-Saint nous adoptant, de la grâce par laquelle nous sommes adoptés : de même que le rayon ne peut être détaché du soleil, ni le soleil du rayon ; de même que, dans ce rayon lui-même, la lumière ne peut être séparée de la chaleur, ni la chaleur de la lumière. L'Apôtre nous montre l'union de toutes ces choses, quand il nous dit que la charité de DIEU a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné. » (Loc. cit.)

Il est impossible de mieux exprimer et de mieux prouver cette consolante vérité. Aurons-nous réussi à la faire mieux comprendre? Serons-nous parvenus à faire goûter la réalité de cette adoption, qui fait de nous les vrais fils de DIEU? Cesserons-nous enfin de voir, dans nos plus divines prérogatives, de sublimes métaphores? Saurons-nous bien ce que nous disons quand nous appelons DIEU notre Père? Croirons-nous fermement que nous sommes vraiment ses fils, que nous appartenons réellement à sa famille ; et que, si notre adoption a été gratuite, le droit qu'elle nous confère à sa royauté et à son héritage est un droit de stricte justice ?

VIII

Oh ! si nous pouvions acquérir le sens de ces divines et éternelles réalités, combien il nous serait facile de mépriser les trompeuses et fugitives apparences qui, maintenant, nous éblouissent ! De quelle hauteur nous dominerions les choses basses et honteuses qui, maintenant, exercent sur nos cœurs une aussi funeste attraction ! Quand est-ce que la corruption s'empara de la terre et y attira les eaux du déluge ? C'est lorsque les fils de DIEU, oubliant leur dignité, commencèrent à jeter des yeux de convoitise sur les filles des hommes. Si nous voulons échapper au déluge et nous mettre à l'abri de la corruption, il suffit de nous rappeler ce que nous oublions aussi trop facilement, de quelle dignité surhumaine nous revêt notre titre de fils de DIEU, et quelles obligations elle nous impose [1].

« — Vous êtes fils de DIEU ! Souvenez-vous de votre dignité ! Lors donc que la chair vous sollicitera, répondez : je suis fils de DIEU ; je suis réservé à des destinées trop grandes pour me faire ton esclave. Lorsque le monde vous tentera, en étalant à vos yeux et son or et ses richesses, ré-

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXII, p. 298 à 308.

pondez : je suis fils de DIEU, ayant pour héritage des richesses célestes ; il est donc indigne de me laisser captiver par un grain de terre blanche ou jaune. Lorsque le démon vous tentera, faisant briller ses honneurs et ses pompes, répondez : Retire-toi, Satan, en enfer ! Que je me fasse le fils du diable, moi, le fils et l'héritier de DIEU ! Horreur ! Je suis né pour un règne éternel, je foule aux pieds et méprise tout ce qui est temporel.

« Vous êtes fils de DIEU ; à vous donc les œuvres grandes, difficiles, à vous les efforts incessants, à vous cette perfection dont votre Père céleste vous donne le modèle.

« *Estote ergo perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.*

« Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » (Math., v, 48.) (Cornel. à Lap. in Ep. Jo., III, 2.)

CHAPITRE IV

L'incorporation à JÉSUS-CHRIST, forme particulière de notre divinisation.

I

DIEU veut être glorifié par JÉSUS-CHRIST. Nous venons de le voir. DIEU veut-il aussi que la divinisation de l'homme, dans l'ordre présent, s'opère par JÉSUS-CHRIST? Question capitale et du plus haut intérêt pour tous les vrais serviteurs du Roi JÉSUS.

Qui ne voit, en effet, que la solution affirmative de cette difficulté grandit à l'infini le rôle de JÉSUS sur la terre, le constitue le bienfaiteur souverain de l'humanité, la source d'où a jailli tout bien, le restaurateur de toute la création, le centre, le nœud et la solution de toutes les questions du monde créé, et en particulier des hommes? C'est alors surtout que JÉSUS-CHRIST nous apparaît comme le médecin qui a guéri toutes nos blessures, comme l'ami dont les largesses ont rétabli notre fortune et notre honneur, le Roi souverain et immortel, à qui sont dus amour et gloire dans les siècles.

Or, à cette question : Dans l'ordre présent, la glorification de DIEU doit-elle résulter de la divinisation de l'homme par JÉSUS-CHRIST, nos cœurs doivent répondre, avec une débordante satisfaction : oui, il en est ainsi ; et toute notre gloire, tous nos titres d'honneur, toute notre élévation, nous les devons à JÉSUS-CHRIST.

[1] JÉSUS-CHRIST, en effet, ne possède pas seulement la perfection de notre nature, il possède encore la plénitude de la divinité, et il ne la possède que pour nous la communiquer. DIEU, en se faisant homme, n'a pas prétendu uniquement faire des hommes complets ; il a eu surtout en vue de faire des hommes divins. Ce DIEU incarné est vraiment pour l'humanité le type de toute vraie perfection, le terme de tout vrai progrès ; mais il est plus que cela : il nous élève à une perfection infiniment supérieure aux forces et aux exigences de notre condition native. S'il est l'exemplaire et le moteur souverain du monde de la matière et du monde des esprits, il est surtout le principe et la fin de l'ordre surnaturel. Par l'acte même par lequel il prend notre nature misérable, il lui communique sa vie divine ; il n'est pas seulement l'homme modèle, mais encore le chef de l'humanité divinisée.

Le Verbe de DIEU, en s'incarnant, n'a pas eu

[1] *Espérances de l'Église*, 1re part., a. 2, p. 98 à 101.

dessein de borner la communication de sa divinité à un seul corps, à une seule âme. Ses conseils d'amour avaient une portée plus étendue. Ils embrassaient le monde entier. C'était la nature humaine tout entière, et avec elle la nature angélique, qu'il désirait unir avec la nature divine.

De même que l'homme, composé d'un esprit et d'un corps, est le lien vivant de la création spirituelle et de la création matérielle, ainsi le Verbe incarné, composé d'un corps véritable, d'une âme et d'une personne divine, sera désormais non seulement le lien et le nœud vivant des deux mondes créés et du monde incréé, mais encore le Chef et le Cœur d'où la vie divine se répandra sur tous les ordres des créatures raisonnables.

Il est bien vrai qu'il n'y aura qu'une seule nature individuelle qui, par son union avec le Fils de DIEU, perdra sa personnalité créée, pour acquérir une personnalité divine et qui, par conséquent, pourra être appelée DIEU; mais toutes les autres natures appartenant à la race d'Adam seront appelées à s'unir à cette nature privilégiée et à recevoir, par cette union, une communication très réelle de sa vie divine. Il n'y aura qu'un seul Homme-DIEU; mais tous les hommes qui voudront accepter l'influence de l'Homme-DIEU pourront devenir des hommes divins, faire en lui des actes divins et arriver par lui à la félicité divine.

Approfondissons ce mystère. Nous avons vu déjà comment l'adoption divine est la forme générale de la divinisation de l'homme; étudions aujourd'hui la forme particulière de cette divinisation, qui consiste en l'incorporation des chrétiens à JÉSUS-CHRIST. C'est là que nous trouverons l'origine de notre grandeur, de notre noblesse.

II

[1] Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de DIEU, sont les fils de DIEU, dit saint Paul. (Rom., VIII, 14.) Celui-là, en effet, est notre vrai Père qui nous a communiqué sa vie. Il n'était donc pas nécessaire, pour nous autoriser à donner à DIEU ce doux titre, qu'il unît à notre nature la personne de son Fils unique. La grâce sanctifiante, résultant de l'union de nos âmes avec le Saint-Esprit, eût suffi pour nous constituer les fils adoptifs du Père céleste. Mais si réel et si relevé que fût ce mode d'adoption, il n'a pu satisfaire les aspirations de son amour. Il a voulu que notre divinisation fût encore plus sublime, que notre filiation divine fût plus réelle, et qu'elle établît un lien plus intime entre ses fils adoptifs et son Fils unique.

Qu'a-t-il fait pour cela? Il nous a incorporés à

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXII, p. 398 à 409.

cet éternel objet de ses complaisances, à cette parfaite image de sa beauté. De lui et de nous, il a fait un grand corps, dont son Fils est la tête et dont nous sommes les membres. Si nombreux que nous soyons, dit saint Paul, nous formons en JÉSUS-CHRIST un seul corps, et nous sommes par conséquent les membres l'un de l'autre. (Rom., XII, 5.)

JÉSUS-CHRIST, Chef des chrétiens; les chrétiens, membres de JÉSUS-CHRIST, voilà encore une de ces expressions de notre vocabulaire qui se représentent sans cesse dans les livres et dans les écrits des maîtres de la sainte doctrine, que nous entendons répéter chaque jour, que nous avons constamment sous les yeux, et dont le sens est pourtant aussi peu compris par les intelligences que le son en est familier à toutes les oreilles. Interrogez cent chrétiens, sur la portée réelle de la dignité qui leur est conférée par leur titre de membres de JÉSUS-CHRIST; demandez-leur si le corps mystique du divin Sauveur, dans lequel ils ont été insérés par le baptême, a plus de réalité qu'un corps moral quelconque, combien parmi eux sauront vous répondre?

En trouverez-vous dix, en trouverez-vous même deux qui se soient jamais préoccupés de chercher la valeur réelle de ces expressions, et qui, dans leur plus beau titre, aient jamais soupçonné autre chose qu'une figure de langage?

Si pourtant ils avaient lu avec quelque attention

les épîtres de saint Paul, ils auraient dû s'étonner de l'insistance avec laquelle l'Apôtre revient sur cette même idée, dont il fait la base de tous ses enseignements dogmatiques et moraux. Oui vraiment, il faut reconaître que, si l'incorporation des chrétiens à l'Homme-Dieu est une pure figure de langage, c'est sur une figure qu'est fondée toute la théologie du grand Apôtre. Mais il n'en est pas ainsi, à Dieu ne plaise! de même que notre titre de fils de Dieu, notre qualité de membres de Jésus-Christ n'est pas purement figurative, mais parfaitement réelle. Il en est de cette idée comme de tant d'autres vérités de l'ordre spirituel, dont les expressions, empruntées à l'ordre corporel, acquièrent une réalité plus solide et plus haute dans leur acception nouvelle. Le mot esprit lui-même appartient par son étymologie à la matière, puisque originairement il signifie souffle; qui ne voit pourtant que, dans un nouveau sens, il est aussi vrai et plus vrai que dans le premier? Ainsi, le mot corps, appliqué à l'Église, exprime, à un degré bien supérieur, tout ce qu'il y a de vérité dans cette expression lorsqu'elle est appliquée au corps humain, le plus parfait de tous les corps qui composent le monde matériel.

III

Pour nous en convaincre et entrer dans la pensée de saint Paul, considérons notre corps. Qu'y

verrons-nous? Une multitude de parties, qui diffèrent les unes des autres non seulement par leurs formes, mais par leurs fonctions et leurs propriétés. L'œil voit, l'oreille entend, la main palpe, le pied marche, le poumon respire, l'estomac digère les aliments; mais ces organes, si distincts et si divers qu'ils soient, ne forment pourtant pas autant de corps séparés : ils constituent un seul et même corps. — Pourquoi? Est-ce uniquement parce qu'ils sont matériellement unis ensemble?

Non : la plante parasite est unie de la sorte à l'arbre sur lequel elle végète, et pourtant elle ne fait point partie de l'arbre. Ce qui des branches et du tronc fait vraiment un seul arbre, ce qui des membres et de la tête fait un seul corps, c'est la vie qui leur est commune. Cette vie, en nous, a pour principe l'âme raisonnable, laquelle, présente à la fois dans la tête et dans les membres, maintient entre eux des relations vitales, les anime, les meut, les fait agir les uns sur les autres.

Écoutons saint Augustin éclaircissant, après saint Paul, par cette mystérieuse unité de notre corps physique, le mystère bien plus relevé de l'unité du corps mystique de Jésus-Christ. « Nous formons un seul corps, dit l'Apôtre saint Paul, et nous sommes animés d'un même esprit. »

Fixez votre attention sur ce qui se passe dans nos membres.

Si nombreux qu'ils soient, ils sont vivifiés par un même esprit. C'est mon esprit humain qui me fait homme, c'est lui qui tient tous mes membres unis ensemble. Je leur commande et ils se meuvent ; je tourne mes yeux pour voir, j'ouvre mes oreilles pour entendre, je remue ma langue pour parler, j'étends mes mains pour agir et mes pieds pour marcher : les fonctions de ces divers membres sont séparées, mais un seul esprit les gouverne tous ; ses ordres sont multiples, et multiples sont les actions qui en résultent ; mais celui qui commande et qui obéit est un. Ce qu'est notre esprit, c'est-à-dire notre âme pour nos membres, voilà ce qu'est l'Esprit-Saint pour les membres de JÉSUS-CHRIST et le corps de JÉSUS-CHRIST, qui est l'Église. Aussi, l'Apôtre, après nous avoir dit que nous formons avec JÉSUS-CHRIST un même corps, ne nous permet-il point de nous figurer ce corps comme privé de vie. Nous sommes un seul corps, nous dit-il. — Oui, mais ce corps est-il vivant? — Sans doute. — Et d'où lui vient sa vie? — D'un seul et même Esprit. » (Serm. 268, in die Pent.)

IV

Cette explication nous fait très bien comprendre l'unité du corps mystique de l'Église, mais elle ne nous dit pas pourquoi, dans ce corps, les fonc-

tions de chef sont attribuées à JÉSUS-CHRIST, tandis que les fidèles sont dits membres de cet Homme-DIEU. Pour saisir cette seconde vérité, revenons à notre propre corps.

Parmi les membres dont il est composé, il en est un qui exerce sur les autres une primauté manifeste : c'est la tête. Il n'est pas seulement placé au-dessus de tous, comme un roi assis sur son trône ; les fonctions qu'il exerce à l'égard des autres membres lui confèrent une supériorité plus incontestable encore que sa situation.

Supposons que de tous les points d'un royaume, des fils télégraphiques aboutissent au cabinet du monarque et l'avertissent, à chaque instant, des événements heureux ou malheureux qui intéressent ses sujets ; supposons de plus que, par un second moyen plus merveilleux encore, ce même monarque pût non seulement parler, mais agir sur tous les points de son royaume, où il jugerait son action utile ; cette double supposition, irréalisable à l'égard des monarchies les plus absolues, nous donnera une idée exacte du pouvoir souverain que la tête exerce à l'égard des autres membres de notre corps. En communication avec tous ces membres et avec toutes leurs parties, par un double faisceau de nerfs, la tête reçoit par les uns la communication instantanée de toutes les impressions que le corps éprouve, et, par les autres, elle lui imprime tous les mouvements qu'elle

a jugés utiles. La tête est donc, par rapport à tous les autres membres, centre de sentiment et principe de mouvement. Ce n'est pourtant pas par sa propre vertu que la tête possède et exerce, dans le corps, cette double primauté, mais par la vertu de l'âme. C'est l'âme qui, présente dans tout le corps, mais choisissant pour siège principal la tête, dans laquelle elle accomplit ses plus nobles opérations, y reçoit la nouvelle des impressions qui se produisent dans toute l'étendue du corps, et y donne ses ordres pour le gouvernement de ce petit monde. Plus docilement soumise à son influence que les autres membres, la tête transmet fidèlement cette influence; c'est par elle et par elle seule que les membres peuvent recevoir la vie de l'âme.

V

A ce point de vue encore notre corps est l'image sensible du corps mystique de JÉSUS-CHRIST. Sans doute, le Saint-Esprit, qui est l'âme de ce corps, est immédiatement uni à tous les membres. Sa présence réelle dans toutes les âmes en état de grâce est une vérité incontestable: mais c'est un dogme de foi également certain que le divin Esprit n'est communiqué aux âmes justes que par JÉSUS-CHRIST.

Saint Jean, après nous avoir montré dans le

Verbe fait chair la plénitude de la grâce et de la vérité, comme l'apanage inaliénable du Fils unique du Père, ajoute aussitôt : « Et c'est de cette plénitude que nous avons tous reçu, grâce pour grâce. » Dieu, en effet, n'a qu'un amour, celui de son Fils unique; c'est en lui qu'il a mis toutes ses complaisances; et comme l'amabilité de ce Fils est aussi infinie que sa puissance d'aimer, il ne saurait rien aimer hors de lui. — Nous ne pouvons donc être l'objet de son amour, qu'autant que nous sommes unis avec Jésus-Christ.

A Jésus-Christ, l'Esprit du Père a été donné sans mesure; et, avec cet Esprit, il a reçu dans toute sa plénitude la vie de la grâce; pour nous, nous ne possédons cette vie que dans la mesure de notre union avec notre divin Chef. C'est de lui que nous recevons tous ces dons surnaturels, dont il a par son droit propre la pleine possession. La sagesse, le conseil, la force, toutes les facultés divines par lesquelles se manifeste l'action du Saint-Esprit, ne s'exercent en nous qu'autant que nous participons à la divine énergie qu'elles impriment à l'âme du Sauveur.

Écoutons encore saint Augustin, nous signalant cette nouvelle ressemblance entre le corps humain et le corps de l'Homme-Dieu (*De agone Christiano, cap. XX*) : « Bien que l'âme anime et vivifie notre corps tout entier, dit-il, c'est par la tête qu'elle exerce tous les sens, ceux de la

vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher, tandis que dans les autres membres elle n'agit que par le sens du toucher ; aussi, tous les membres sont-ils placés au-dessous de la tête comme pour exécuter ses ordres, tandis qu'elle occupe le lieu le plus élevé pour tout diriger, parce qu'elle remplit, en quelque sorte, le rôle de l'âme, qui gouverne le corps. Ainsi, au-dessus du peuple de DIEU, qui forme son corps mystique, est placée la tête de ce corps, JÉSUS-CHRIST, homme et médiateur de DIEU et des hommes... et c'est pour cela que la sagesse divine s'est unie à cet homme d'une manière incomparablement plus excellente et plus sublime qu'aux autres saints. Eux sont sages, mais lui possède la plénitude de la divine sagesse. »

VI

Ce n'est donc pas seulement en figure, mais très réellement que JÉSUS-CHRIST est le chef mystique dont nous sommes les membres ; et l'épithète de mystique donnée à ce corps ne signifie pas qu'il manque de réalité : elle signifie qu'au lieu d'être composé de parties matérielles, comme notre corps physique, ce corps divin est composé d'âmes intelligentes. Mais il n'en est pas assurément moins réel pour cela, et son unité n'en est pas moins parfaite. Cette unité, sans doute, n'est

pas du même genre que celle de notre corps, dont toutes les parties forment ensemble une seule substance et constituent, avec l'âme, une seule personne. Dans le corps mystique de JÉSUS-CHRIST, il y a autant de substances et de personnes que de membres. Mais ces membres vivent tous d'une **seule et même vie**; et par le Saint-Esprit, principe de cette vie, ils sont unis ensemble plus étroitement et plus indissolublement que les membres de notre corps.

Le divin Esprit, en effet, en vertu de son immensité, rend les âmes dans lesquelles il habite plus présentes à JÉSUS-CHRIST, leur commun chef, et, par JÉSUS-CHRIST, plus intimement unies ensemble, que ne le sont nos membres à l'égard de la tête et du reste du corps. Les éléments dont se composent nos membres sont dans un flux perpétuel; chaque jour, à chaque instant, il s'en détache quelqu'un; et, dans quelques années, je n'en possèderai plus un seul de ceux qui, en ce moment, constituent cette partie matérielle de mon être. Au contraire, les âmes qui ont été une fois incorporées à JÉSUS-CHRIST ne peuvent plus être arrachées à ce divin Chef par aucune force, soit terrestre, soit infernale; elles ne peuvent perdre leur vie divine que par le suicide.

VII

Mais cette vie, qu'aucun pouvoir créé ne peut leur ravir malgré elles, elles ne peuvent la conserver qu'à une condition : c'est qu'elles demeureront unies à Celui de qui elles la tiennent. Et c'est par là que se complète la similitude entre le corps de JÉSUS-CHRIST et le nôtre. Qu'un de nos membres vienne à être séparé de la tête, il perd immédiatement la vie. Pourquoi? Parce que la source de la vie est dans la tête, et qu'en se séparant de cette source, le membre coupé a cessé d'en recevoir les écoulements. L'âme, qui a dans la tête son siège principal, cesse d'animer les parties du corps qui ne communiquent plus avec le théâtre de ses principales opérations; ne pouvant plus les sentir et les mouvoir, elle cesse de les vivifier. Le membre coupé pourra conserver quelque temps la forme que l'âme lui avait donnée; mais la pourriture ne tardera pas à s'en emparer, et bientôt on ne retrouvera plus en lui aucun vestige de la vie qu'il possédait.

Ainsi en est-il de l'âme qui s'est séparée en cessant d'adhérer, par la foi, aux enseignements de l'Église. L'Esprit de DIEU, qui l'animait, l'abandonne; elle perd toute vie surnaturelle; elle n'est plus capable de faire aucune œuvre mé-

ritoire, de porter aucun fruit pour l'éternité. C'est un sarment inutile que le fer du vigneron a séparé du cep et qui a, par là même, perdu toute sa fécondité. « Celui qui ne demeurera pas en moi, dit le Sauveur, sera rejeté comme un sarment détaché de la vigne, il sèchera, on le jettera au feu, et il y brûlera. »

VIII

Ce n'est pas tout péché qui sépare ainsi le chrétien du corps de JÉSUS-CHRIST. Un membre peut être malade ; il peut même être paralysé, et demeurer encore attaché au corps. Ainsi, le membre de JÉSUS-CHRIST peut être atteint de la maladie du péché véniel ; il peut même être privé, par le péché mortel, de la vie de la grâce, et pourtant appartenir encore à ce divin Chef. Deux liens nous unissent à lui : le lien de la foi qui nous fait chrétiens et le lien de la charité qui nous fait justes. Si ces deux liens venaient à se briser, nous n'aurions plus en nous aucun moyen de salut ; mais alors même que, avec la charité, nous aurions eu le malheur de perdre la santé et la vie surnaturelles, le corps du Sauveur, auquel nous demeurons attachés par la foi, nous fournirait de puissants moyens pour recouvrer ces biens inestimables.

« Celui qui a ressuscité JÉSUS notre Chef, dit

saint Augustin, est assez puissant pour guérir les membres malades, pourvu que, par leur impiété, ils ne se fassent pas séparer du corps, mais qu'ils y demeurent attachés jusqu'à ce qu'il ait pu les guérir. Car il ne faut jamais désespérer de la guérison d'un membre encore uni au corps; mais celui qui en a été retranché, n'est susceptible ni de guérison, ni de remède. » (*Serm.* 137, 1.)

IX

Ces explications suffisent pour démontrer ce que nous nous étions proposé : à savoir que la qualification de corps mystique de JÉSUS-CHRIST attribuée à l'Église, celle de Chef de l'Église attribuée à JÉSUS-CHRIST, enfin celle de membres de JÉSUS-CHRIST attribuée aux chrétiens, ont un sens tout autrement réel que les expressions analogues appliquées aux sociétés de cette terre. Quand on donne à une société le nom de corps moral, quand on parle du chef et des membres de ce corps, on sait parfaitement qu'aucune réalité physique ne répond à ces figures. Il y a, dans la société la plus unie, conformité parfaite de sentiments, accord de tendances, subordination des inférieurs aux supérieurs; mais tous ces soi-disant membres vivent de leur vie propre, et chacun d'entre eux possède une existence complète, en dehors de l'existence des autres.

Au contraire, dans le corps de JÉSUS-CHRIST, les membres, qui ont chacun leur vie propre comme hommes n'ont, comme chrétiens, qu'une seule et même vie ; et cette vie est la vie de JÉSUS-CHRIST. Ce n'est pas la vie humaine et naturelle de ce divin Sauveur, celle qui résulte de l'union de son âme et de son corps : c'est sa vie surnaturelle, celle qui résulte de l'union de son âme avec l'Esprit de DIEU. En nous communiquant réellement cet Esprit, il nous fait participer à sa grâce.

Cette grâce est l'onction dont parle l'Écriture, qui, versée avec abondance sur la tête d'Aaron, se répandit jusqu'aux extrémités de ses vêtements.

Ainsi, l'onction du divin Esprit, versée sur la tête du grand Prêtre de la loi nouvelle, s'est communiquée à toutes les parties de son corps. C'est la même grâce qui se répand de la tête aux membres, la même vie surnaturelle qui anime le Chef et le corps. Par cette grâce, JÉSUS-CHRIST agit en nous et nous fait agir en lui, de telle sorte que chacune de nos œuvres surnaturelles est plus l'œuvre de JÉSUS-CHRIST que la nôtre. Oui, c'est vraiment lui qui prie en nous ; c'est lui qui, en nous, parle, combat, souffre, s'immole ; il continue en nous son incarnation ; nous croissons en lui, et nous possédons l'étonnant pouvoir de faire croître DIEU en nous : *Crescit in augmentum* DEI [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXII, p. 398 à 409.

X

Cette incorporation du chrétien à JÉSUS-CHRIST était, pour saint Paul, un fait si incontestable qu'il en fait le fond de notre sainte religion.

Cérinthe, après Simon le Magicien, niait la résurrection des morts ; pour le combattre, le grand Apôtre ne veut pas d'autre arme que cet argument : JÉSUS-CHRIST est ressuscité, donc nous ressusciterons tous. Il y a, en effet, une connexion nécessaire entre ces deux assertions, si bien que l'une amène l'autre. Comment cela? Parce que, disent les saints Pères, JÉSUS-CHRIST, d'après saint Paul, est notre Chef, nous sommes ses membres ; nous formons donc un seul corps : mais ce corps ressuscité doit être vivant et parfait ; il faut donc que là où est la tête, là aussi soient les membres, afin que leur union intime et désormais indissoluble constitue « tout ce corps, compact et relié dans ses parties par des articulations dépendant les unes des autres, dans la fonction propre à chaque membre. » (Eph. IV, 16.)

Les membres ne pouvant pas être séparés du chef, si nous ne devons pas ressusciter JÉSUS-CHRIST lui-même n'est pas ressuscité : et, si JÉSUS-CHRIST n'est pas ressuscité, notre foi est vaine, nous sommes plongés dans le péché, et nous qui

nous berçons d'une espérance trompeuse, nous sommes les plus misérables des hommes (1 Cor. XV, 16).

Saint Paul fait donc de la vérité de notre incorporation à Notre-Seigneur la base de l'édifice religieux, l'appui de notre foi, le gage de notre espérance. C'est dans le même esprit que l'Église, au jour des Rameaux, après avoir exposé le symbole des palmes qu'elle met entre les mains de ses enfants, « demande instamment à DIEU le Père, par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, que, en ce même JÉSUS et par ce même JÉSUS dont il a bien voulu nous faire les membres, nous méritions de participer à la résurrection glorieuse de notre Chef. »

XI

Saint Paul, dans sa belle épître aux Éphésiens, où il développe si admirablement cette incorporation du chrétien à JÉSUS-CHRIST, tire deux conclusions des plus importantes, que nous devons tirer avec lui.

La première est que, du moment que nous sommes les membres qui constituent le corps de JÉSUS-CHRIST, nous ne pouvons avoir tous le même office et partant la même répartition de grâces; car, dit l'Apôtre, que serait un corps tout composé d'yeux, ou de mains, ou de pieds? une mons-

truosité. Chacun a reçu une fonction différente.

« Par son âme une et indivisible, dit sagement Mgr de Ségur, Notre-Seigneur accomplissait une infinité de fonctions différentes en chacune des parties qui composaient son corps sacré. Par le cerveau et par la tête, il pensait et dirigeait tout son corps ; par les yeux, et par les yeux seuls, il voyait pour tout le corps ; par les oreilles, il entendait ; par la langue, il parlait ; par la poitrine, il respirait ; par le cœur, il aimait ; et ainsi, de chacun de ses organes. Il y avait dans cette humanité adorable une merveilleuse unité, jointe à une mystérieuse multiplicité ; chaque partie était à sa place et accomplissait une fonction spéciale. Les unes avaient une fonction plus noble ; les autres, une vocation moins relevée ; mais toutes concouraient à la vie et à la perfection de l'ensemble.

« Cette même harmonie se retrouve dans le corps mystique de JÉSUS-CHRIST. L'Église est essentiellement une ; le moteur qui l'anime est un : c'est JÉSUS ; l'Esprit qui l'inspire et qui la vivifie est un : c'est le Saint-Esprit. Elle n'a pour tous qu'un seul et même baptême, qu'une seule et même foi ; tous combattent le même combat ; tous ont la même vocation éternelle et la même espérance ; tous vivent de la même vie, et cependant il y a, dans l'unité de ce corps, un nombre infini de vocations, distinctes les unes des autres ; il y a une

hiérarchie de fonctions divinement instituées pour le bien général. » (*Nos Grandeurs en* JÉSUS, 2e p., p. 67.)

Quelle est l'origine, la cause de ces différentes vocations, de cette distribution inégale des grâces?

Souvent, sans doute, la disposition du sujet : « DIEU, dit saint Jérôme, dont la magnificence est illimitée, mesure l'effusion de son Esprit à la capacité des vaisseaux, laissant échapper de cette précieuse liqueur autant qu'on en peut recevoir. La mer est immense, mais chacun n'y puise qu'autant qu'il peut en recevoir, qu'autant qu'il peut en porter; ainsi, le Saint-Esprit est immense en lui-même, mais son effusion se proportionne à la mesure de chacun. » Toutefois, suivant la remarque de saint Thomas, comme la préparation à la grâce n'est de l'homme qu'autant que DIEU lui-même prépare son libre arbitre, il faut avouer que la première cause de cette diversité vient de DIEU, qui dispense de différentes manières les dons de sa grâce, afin que de cette diversité de degrés naissent la beauté et la perfection de l'Église : de même que, dans la nature, il a établi divers degrés dans la perfection des êtres, pour que le tout soit parfait.

Aussi l'Apôtre, après avoir dit que la grâce a été donnée à chacun de nous selon la mesure de la donation de JÉSUS-CHRIST, et après avoir énuméré les différentes espèces de grâce, ajoute : pour la

consommation des saints, pour l'édification du corps de JÉSUS-CHRIST. (Sum. 1ª 2ª, q. 112, a. 4).

XII

Ah! sans doute, si nous voulons mesurer ces choses à l'aune de la pauvre raison humaine, nous y trouverons, l'amour propre aidant, je ne sais quelle irrégularité, qui semblera dépareiller l'ensemble. Mais à l'amour propre, toujours envieux de la gloire des autres, saint Paul répond avec un dédain superbe : « O homme, qui es-tu pour discuter les œuvres de DIEU? Est-ce que l'argile dit à son maître : Pourquoi m'as-tu façonnée de la sorte? Le potier n'est-il pas maître de disposer à son gré de la masse que pétrissent ses mains? » (Rom., IX, 20.)

A la raison, la foi répond que DIEU est souverainement juste; que toutes ses œuvres sont faites avec poids et mesure, et marquées au coin de la plus irréprochable sagesse.

Un jour, à la lueur incertaine de notre raison succèderont les brillantes clartés de la vision; alors l'œuvre de DIEU nous apparaîtra dans toute sa beauté, dans toute sa splendeur, dans tout le rayonnement de sa gloire; nous en admirerons l'harmonieux ensemble, et la merveilleuse disposition de chaque partie : nous pourrons alors

juger l'œuvre de DIEU, et DIEU sera justifié : *justificeris cum judicaberis*. Mais, dès ici-bas, laissons la foi suppléer l'éclat de la vision du Ciel, et, à sa lumière, reconnaissons que tout est bien ; soyons contents de la part qui nous est échue ; bénissons DIEU de celle qui est départie aux autres, et, dès à présent, nous unissant aux voix des élus, écrions-nous avec eux : « DIEU est admirable en ses saints, comme en toutes ses œuvres : » *Mirabilis* DEUS *in sanctis suis et in omnibus operibus suis ;* aussi grand dans la plus petite de ses créatures que dans la plus grande : *nec major in illis, nec minor in istis.* »

La seconde conclusion que saint Paul tire de cet enseignement est qu'étant membres de JÉSUS-CHRIST, nous devons nous montrer dignes du corps dont nous faisons partie. Vivre délicatement, alors que notre chef est couronné d'épines, ce serait honteux ; mais faire coopérer au mal le corps de JÉSUS-CHRIST, c'est un insupportable sacrilège. (1 Cor. VI, 15.) Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de JÉSUS-CHRIST ? (1 Cor. VI, 15.) Dès lors, mortifiez vos corps et, par cette mortification, complétez, continuez la passion de JÉSUS-CHRIST (Col. I, 14), afin que la vie de votre Chef circule plus abondante en vous, jusqu'à ce que ce corps mystique arrive à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. (Eph. IV, 13.)

« Mes frères, disait saint Augustin à son peu-

ple, — et nous pouvons bien nous appliquer ces paroles, — je vous ai toujours regardés comme quelque chose de bien grand ; mais je vous trouve bien plus grands encore, lorsque je considère les condescendances de mon divin Maître pour vous.

« Vous êtes le prix de l'Incarnation du Seigneur ; vous êtes le prix du sang du Seigneur ; vous êtes les membres de JÉSUS-CHRIST, et vous avez pour chef JÉSUS-CHRIST... Glorifiez donc et portez DIEU en votre corps ; c'est le DIEU qui est né pour vous ; c'est le DIEU qui est mort pour vous ; c'est le DIEU qui va jusqu'à demeurer en vous, si vous vivez comme il faut vivre. » (Serm. 372, 4, *de Nat. Dom.*)

— « Vous êtes le corps même du Christ, c'est l'Apôtre saint Paul qui nous le déclare, dit saint Anselme. Gardez donc et ce corps et ces membres avec tout l'honneur qui leur est dû. Vos yeux sont les yeux de JÉSUS-CHRIST. Tournerez-vous les yeux de JÉSUS-CHRIST, qui est la vérité, du côté de la vanité, et des bagatelles, et du mensonge? Vos lèvres sont les lèvres de JÉSUS-CHRIST : les ouvrirez-vous, je ne dis pas à la calomnie et aux paroles méchantes, mais même aux discours inutiles, aux conversations frivoles, ces lèvres consacrées au service de votre DIEU et à l'édification de vos frères? Avec quelle vigilance, avec quel respect, devons-nous gouverner tous nos sens et tous les membres de notre corps, puisque le Seigneur en personne préside à leur action ! » (Médit. XV.)

CHAPITRE V

Notre divinisation est l'œuvre propre du Cœur de JÉSUS

I

DIEU a dit : « C'est moi qui le proclame, vous êtes tous des dieux et des fils du Très-Haut. »

Un éloquent Évêque a développé cette solennelle affirmation avec toute la fraîcheur de poésie qui le caractérise : « Le jour de Pâques, au milieu des agneaux spirituels, tout lumineux du baptême, tout odorants de chrême, tout ivres de l'Eucharistie, les anciens fidèles chantaient, avec le prince des théologiens et des poètes, saint Grégoire : « Soyons comme le Christ, puisque le « Christ est comme nous; devenons dieux à cause « de lui, puisqu'à cause de nous il est homme : « *Efficiamur dii propter ipsum.* »

« Oui, *dieux!* Ne vous imaginez pas que DIEU soit jaloux de son titre de Dieu, qu'il tienne à le garder pour lui seul... DIEU a d'autres pensées. Il ne veut point, disent les théologiens, d'une solitude bienheureuse, d'une béatitude solitaire : *Nolit beatam solitudinem.* Son Cœur incomparable a

besoin de partager ses richesses. Ne pouvant communiquer son essence, il veut communiquer sa félicité; et délicat autant qu'il est généreux, il n'a garde d'imposer cette félicité même. Elle nous est offerte : c'est à nous de la choisir, de la conquérir, de nous l'assimiler et d'être les artisans de notre divine transfiguration. La foi nous greffe, dans le Christ, sur la tige de DIEU; le baptême nous transmet sa sève, les sacrements nous trempent de sa rosée, la parole nous lance sa lumière, la grâce nous berce de son souffle, l'Église nous cultive de ses mains; nous sommes des dieux en fleur : *Deus in florem*, comme dit un Père.

« Au fur et à mesure, DIEU transporte dans son Éden céleste les plantes divines qui ont atteint leur taille et qui ont fait la preuve de leurs fruits; et ce DIEU se tient debout dans la synagogue des dieux : DEUS *stetit in synagoga deorum* [1]. »

II

Notre divinisation est donc un fait avéré et incontestable. Ce que nous avons dit jusqu'ici le prouve suffisamment, et ce que nous dirons encore mettra cette vérité en tout son jour [2].

[1] Mgr Berteaud, évêque de Tulle.

[2] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXI, p. 85 à 94.

Mais, avant d'entrer dans le développement de ce grand sujet, demandons-nous si le chrétien peut avoir la consolation de dire que l'œuvre de sa divinisation est l'œuvre du Cœur de JÉSUS; s'il a le droit de dire du Cœur de JÉSUS ce que saint Pierre dit simplement de JÉSUS-CHRIST : « C'est par lui que nous sommes devenus participants de la nature divine. » (2 Pet. I, 4.)

Commençons donc par bien établir ce point, dont l'explication éclairera toute la suite de nos études.

On accuse souvent les écrivains qui parlent du Cœur de JÉSUS de sacrifier l'exactitude doctrinale à un faux mysticisme, inconnu à nos devanciers. Pourquoi, nous dit-on, divisez-vous la personne du Verbe incarné? Pourquoi parler du Cœur de JÉSUS et non pas simplement de JÉSUS-CHRIST?

Qu'on veuille bien écouter notre réponse, on comprendra que, loin d'obscurcir ou d'altérer la pureté de la doctrine catholique, la dévotion au Cœur de JÉSUS l'éclaire et en écarte les dangers d'erreur. Nous avouons que certains écrivains ont pu employer mal à propos les expressions qu'elle a introduites dans le vocabulaire chrétien; mais c'est sur leur ignorance, et non sur la dévotion elle-même qu'il faut faire peser la responsabilité de ce désordre. Pour y remédier, le moyen assurément facile est de préciser, comme nous allons le faire, le sens des mots, et de déter-

miner soigneusement la part du Cœur de JÉSUS dans l'œuvre de notre sanctification.

III

Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST? A cette question, tout chrétien tant soit peu instruit répondra sans hésiter : « JÉSUS-CHRIST est le Fils de DIEU fait homme pour nous sauver. » Tous savent donc que, dans la personne de ce divin Sauveur, il y a deux natures, et que, DIEU comme son Père, par sa nature divine, il est, par sa nature humaine, homme comme nous. Mais, si tous savent cela, tous ne le comprennent pas également.

Bien qu'ils aient appris, par leur catéchisme, que les deux natures de l'Homme-DIEU demeurent distinctes dans leur union, plusieurs les confondent dans leur pensée. Exagérant, jusqu'à en faire une grave erreur, la comparaison parfaitement juste employée par l'Église dans le symbole de saint Athanase, ils assimilent complètement l'union de l'humanité et de la divinité en JÉSUS-CHRIST à l'union du corps et de l'âme dans l'homme. Ils se représentent donc la divinité comme remplissant, dans le Sauveur, les mêmes fonctions que l'âme remplit en nous. Plusieurs même, peut-être, admettent innocemment, par pure ignorance, deux hérésies dangereuses, condamnées dès les pre-

miers siècles, lorsqu'elles furent criminellement soutenues, l'une par Eutychés, l'autre par Apollinaire.

La vérité est que l'humanité de JÉSUS-CHRIST est absolument de même nature que la nôtre ; car, nous dit Paul, « en se faisant notre frère, il nous est devenu semblable, en toutes choses, sauf le péché. » (Héb. 11, 17; IV, 15.) Sa nature humaine est comme la nôtre, composée d'une âme et d'un corps substantiellement unis; en lui, comme en nous, l'âme vivifie le corps, le meut, le gouverne, avec une parfaite liberté. Ce n'est pas en agissant sur cette humanité, mais uniquement en lui communiquant sa propre subsistance que la personne du Verbe de DIEU la divinise.

JÉSUS-CHRIST-Homme est DIEU parce que son humanité subsiste divinement; mais ses facultés humaines sont aussi libres, dans leur action, que s'il était simplement homme.

IV

Après avoir gravé dans notre esprit cette première notion, nous pouvons faire un pas de plus, et nous demander par laquelle de ses deux natures JÉSUS-CHRIST nous a sauvés. Est-ce par sa divinité ou par son humanité, qu'il a opéré notre rédemption? — L'une et l'autre ont contribué

à cette œuvre, mais d'une manière différente.

Trois conditions étaient nécessaires pour assurer notre salut : il fallait que nos fautes fussent expiées, que la grâce nous fût acquise, que la grâce fût répandue dans nos âmes. Chacune de ces trois conditions a été remplie par l'humanité du Sauveur : c'est comme homme qu'il a expié nos fautes; c'est encore comme homme qu'il nous a mérité la grâce et qu'il nous la communique; mais à chacune de ces trois conditions, la divinité attache le prix infini sans lequel elles demeuraient absolument inefficaces. « Son humanité nous sanctifie, dit saint Thomas, mais elle reçoit de la divinité la vertu d'opérer notre sanctification. » (III, 9, 8, a. 6.)

Les saints Docteurs expliquent dans ce sens le nom de *Christ*, que le Fils de DIEU a voulu prendre en même temps que le nom de JÉSUS. Celui-ci se rapporte plus spécialement à la première condition de notre salut, à l'expiation de nos fautes; le nom de Christ a un rapport plus direct avec la troisième condition, c'est-à-dire avec la sanctification de nos âmes. Christ, en effet, signifie oint; et l'huile de l'onction est le symbole de la grâce du Saint-Esprit. Mais comment le Fils de DIEU, qui est la sanctification par excellence, peut-il s'appeler Christ, c'est-à-dire oint, et par conséquent sanctifié? Saint Athanase va nous l'expliquer.

« Le Sauveur, dit-il, bien qu'il fût DIEU et que, comme DIEU, il eût le pouvoir de donner le Saint-Esprit, a voulu comme homme recevoir l'onction de ce divin Esprit, afin de le répandre sur les autres hommes. C'est ce qu'il nous fait comprendre, par les paroles rapportées dans l'Évangile de saint Jean : « Je les ai envoyés dans le monde et je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité. » En se servant de ces paroles, il nous montre assez qu'il n'a plus besoin de le recevoir d'ailleurs, mais qu'il a le pouvoir de le donner. Il ne dit pas, en effet, qu'il est sanctifié par un autre, mais qu'il se sanctifie lui-même, afin que nous soyons sanctifiés en vérité... C'est comme s'il disait : « Moi qui suis le Verbe du Père, je donne à mon humanité l'Esprit-Saint et je me sanctifie comme homme, afin que désormais tous les hommes soient sanctifiés en moi, qui suis la vérité. » *(Orat. 2, Adv. Arianos.)*

V

C'est ainsi que JÉSUS-CHRIST est devenu le Prêtre par excellence, le suprême Pontife de l'humanité. Tous les autres prêtres ne sont que ses ministres. Lui seul donne la grâce par sa vertu propre; et c'est de lui seul que les autres reçoi-

vent le pouvoir de la donner. Cette grâce prend sa source dans sa divinité ; mais c'est son humanité qui en est l'océan sans limites et le canal nécessaire : « Nous avons vu sa gloire, dit saint Jean, cette gloire qui lui appartient comme au Fils unique du Père, la plénitude de la grâce et de la vérité. Et c'est de sa plénitude, ajoute l'Évangéliste, que nous avons tous reçu. » (Jo. 1.)

Quoi de plus admirable que ce dessein de la divine bonté? La nature humaine s'était dépouillée de la grâce dont elle avait été enrichie à l'origine, et, par les souillures dont elle s'était couverte, elle s'était rendue indigne et incapable de recouvrer ce trésor. Le Fils de Dieu se fait homme, et, à l'humanité qui ne forme avec lui qu'une seule personne, il donne la plénitude de cette grâce, qui, désormais, n'aura plus de peine à s'étendre de lui à la race entière avec laquelle il s'est allié.

Grand mystère de notre salut, mais dont nous ne saisirions plus l'harmonie et la beauté si, confondant en Jésus-Christ les deux natures, nous ne savions pas distinguer la part qui revient à chacune d'elles, dans l'œuvre commune.

VI

Nous ne serons plus exposés à ce danger, quand nous comprendrons ce que c'est que d'attribuer

spécialement notre sanctification au Cœur de JÉSUS. Nous savons très bien que c'est par son union avec la divinité que le Cœur de JÉSUS possède la vertu de nous sanctifier : aussi n'excluons-nous pas de cette œuvre la divinité de JÉSUS-CHRIST ; mais notre pensée se porte directement sur son humanité. Ce n'est pas, en effet, comme DIEU que JÉSUS-CHRIST a un cœur. Comme DIEU, il est pur esprit et, par conséquent, il n'y a en lui, sous ce rapport, rien de corporel et de sensible.

On peut bien, par une figure de langage, parler du Cœur de DIEU, pour signaler son amour ; mais, comme le Fils de DIEU n'a pas un amour distinct de celui de son Père, ce serait une erreur contraire à la foi que d'attribuer, même dans ce sens purement symbolique, à JÉSUS-CHRIST, considéré comme DIEU, un cœur qui lui appartînt en propre. Non, le Cœur de JÉSUS, c'est son Cœur humain, ce Cœur tout semblable au nôtre, pétri du même limon que le nôtre, et, comme le nôtre, organe des affections de sa sainte âme.

VII

Nous pouvons maintenant répondre à ceux qui nous demandent pourquoi nous parlons du *Cœur de* JÉSUS, au lieu de dire simplement JÉSUS-CHRIST.

Ce n'est pas assurément que les serviteurs de ce

Cœur divin le cèdent à qui que ce soit dans leur respect, leur amour et leur confiance dans le Nom de JÉSUS. Mais à ce divin Nom, qui leur représente la personne tout entière, ils aiment à joindre l'appellation spéciale du Cœur, afin de mieux fixer leurs pensées. JÉSUS-CHRIST, c'est bien le Sauveur miséricordieux, mais c'est aussi le DIEU très-haut, le maître tout-puissant, le juge terrible ; quand je dis le *Cœur de* JÉSUS, tous ses attributs effrayants disparaissent, en quelque sorte, pour ne plus laisser devant mes yeux que l'ami compatissant, le doux agneau immolé pour expier mes fautes, le frère dévoué qui, avec ma nature, a voulu prendre toutes mes infirmités.

Le nom de JÉSUS rapprochait déjà de mon esprit ce grand DIEU qui, dans sa propre nature, habite une lumière inaccessible. En devenant JÉSUS, il est descendu de ces hauteurs pour s'abaisser au niveau de ma misère. Mais quand je dis le *Cœur de* JÉSUS, je vois le Sauveur encore plus rapproché de moi, si c'est possible ; je regarde en lui le point par lequel il veut s'unir à moi et m'invite à m'unir à lui. Je découvre en lui le principe immédiat de ma sanctification.

VIII

Je ne me suis pas, en effet, complètement expliqué ce doux mystère, lorsque j'ai compris qu'il a

été accompli par l'humanité du Sauveur, en vertu de la dignité infinie de sa divinité. L'humanité elle-même renferme, dans l'unité de sa nature, des puissances très différentes. Elle est composée d'un corps et d'une âme ; dans le corps, il y a de nombreux organes ; dans l'âme, il y a plusieurs facultés : la mémoire, l'imagination, l'intelligence, les affections sensibles, la volonté raisonnable. L'Homme-Dieu avait, comme nous, des mouvements naturels et nécessaires, et il avait aussi des actions libres. Par laquelle de ces différentes puissances a-t-il été notre Sauveur ? Est-ce nécessairement ou librement qu'il nous a rachetés ? Est-ce nécessairement ou librement qu'il opère encore notre sanctification ?

Ce n'est évidemment pas là une de ces questions oiseuses qu'a pu se poser quelquefois, dans le loisir des écoles, la subtilité des théologiens. C'est au contraire une question capitale, dont la solution doit régler nos rapports avec Jésus-Christ.

Il est évident que ces rapports auront un caractère tout différent, suivant que nous considérerons notre salut comme un résultat nécessaire de l'incarnation du Fils de Dieu, ou comme l'effet de son libre choix. Or, à cette question si importante il n'y a qu'une réponse, et c'est celle qui est résumée dans ce mot : le *Cœur de* Jésus.

Oui, c'est par un mouvement de son Cœur, c'est

par une détermination libre de son immense amour que Jésus m'a racheté. « Il s'est offert, dit le Prophète, parce qu'il l'a voulu. » — « Il m'a aimé, s'écrie à son tour saint Paul ; et c'est par amour qu'il s'est livré pour moi. » C'est par les efforts répétés de ce libre et tendre amour qu'il a mérité pour nous les grâces du salut, et c'est par l'action constante et toujours libre de cet amour qu'il répand ses grâces dans mon âme.

Si donc l'amour humain de Jésus-Christ a, comme notre propre amour, le cœur pour organe ; si l'usage commun et la révélation faite par Jésus-Christ lui-même à la bienheureuse Marguerite-Marie nous autorisent à identifier son Cœur avec son amour, nous pouvons et nous devons dire que l'œuvre de notre divinisation est vraiment l'œuvre propre du Cœur de Jésus. Cette formule exprime, avec toute la clarté désirable, le grand mystère dont nous nous sommes engagés à démontrer la réalité. Elle nous dit, d'abord, que la participation à la nature divine est communiquée aux hommes par l'humanité du Fils de Dieu ; elle nous fait comprendre, de plus, que cette communication est le résultat de l'amour aussi gratuit que magnifique, aussi libre que puissant, aussi tendre que fort, de ce charitable Sauveur.

IX

Cette formule est donc irréprochable autant que touchante. Elle nous fait envisager le Cœur de Jésus comme un océan immense, où les eaux de la divinité ont été répandues dans toute leur plénitude, et d'où elles se déversent, par mille canaux, sur toutes les âmes justes qui peuplent le ciel, la terre et le purgatoire. A toutes ces âmes, le Cœur de Jésus communique sa vie, ses sentiments, sa sainteté. Il vit en elles et il les fait vivre en lui, et leur vie est divine comme la sienne.

C'est de lui que les bienheureux du ciel reçoivent le pouvoir de jouir divinement ; c'est par lui que les justes de la terre livrent des combats divins et remportent de divins triomphes ; par lui encore, que les âmes du purgatoire souffrent divinement.

Le Cœur de Jésus est vraiment le foyer de la vie divine ; il est le centre du monde surnaturel, et, puisque le monde de la nature n'a été créé et n'existe qu'en vue de l'ordre divin, le Cœur de Jésus, principe de tous les mouvements et de toute l'harmonie de cet ordre, est dans un sens très vrai le centre de la création [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXXI, p. 85 à 94.

X

Ces préliminaires étant posés, nous n'avons plus à craindre l'équivoque ; mais, sûrs d'être bien compris, nous pourrons montrer aux âmes chrétiennes que le Cœur de Jésus est la source de la vie divine qui circule dans nos veines ; qu'il est la source de cette vie par l'incarnation, par la rédemption, par la grâce, par les sacrements, par la justification, par le mérite, par la grâce actuelle, en un mot par tous ces moyens divins qui, comme autant de canaux, nous communiquent la vie surnaturelle et nous déifient.

Aucune étude, croyons-nous, n'est plus propre que celle-là à nous faire envisager sous son jour véritable la dévotion au Cœur de Jésus, à nous en faire concevoir l'incomparable excellence, à nous en faire savourer l'ineffable douceur.

DEUXIÈME PARTIE

MOYENS GÉNÉRAUX DE NOTRE DIVINISATION

CHAPITRE PREMIER

L'Incarnation.

I

Que les jugements de DIEU sont incompréhensibles, et combien sont insondables les voies par lesquelles il parvient au terme ! Jamais l'homme ne saura la raison des œuvres de DIEU[1]. Voilà ce que nous affirme l'Esprit-Saint. Et que peut, en effet, l'intelligence humaine abandonnée à ses propres forces ! Que peut cette faible étincelle, à la lumière incertaine, indécise, pour sonder de telles profondeurs ! Mais si la foi vient lui prêter le concours de son éclat, ensemble elles projetteront quelques lueurs, qui nous permettront de contempler la beauté de ces œuvres et de ces voies.

Sans doute, il restera toujours des parties obscures et inexplorables pour nos faibles regards ; mais ce que nous en découvrirons suffira pour ravir notre esprit et embraser notre cœur. Un jour,

[1] Rom. XI, 13. — Eccl. VIII, 17.

à la lumière même de DIEU, nous pourrons admirer ces voies dans toute leur magnificence; et cette vue causera à nos âmes des transports indicibles. Mais, dès ici-bas, notre part est déjà belle : il faut savoir s'en contenter, et surtout savoir en profiter.

DIEU — nous venons de le voir dans le chapitre qui précède — veut notre divinisation par notre incorporation à JÉSUS-CHRIST. Mais pour atteindre ce but, quelle a été la voie qu'il a suivie? Une voie dont les deux termes sont des abîmes : l'Incarnation, la Rédemption. L'Incarnation, abîme d'humilité, voilà le principe ; la Rédemption, abîme de douleurs, voilà la fin.

Rapprochons ces deux termes, afin d'en mieux saisir les rapports, et comprenons ce qu'il en a coûté à notre Sauveur pour nous élever à la dignité d'enfants de DIEU, et ce que nous devons à son Cœur d'avoir imaginé un moyen de salut si admirable, si miséricordieux.

II

[1] Admis avant nous à contempler ces beautés, saint Jean entendit une voix qui disait : « Voici le tabernacle où DIEU veut habiter avec les hom-

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXII, p. 191 à 201.

mes; il y demeurera avec eux, il sera leur DIEU toujours présent, et eux seront son peuple. Là, il essuiera les larmes de leurs yeux. Il chassera loin d'eux tout deuil, toute plainte, toute douleur. La mort n'y aura aucun accès. » (Apoc. XXI, 3.)

Promesses magnifiques, mais qui, pourtant, sont loin de nous faire connaître encore toute la vérité.

Dans ce temple de la grâce et de la gloire surnaturelle, DIEU n'habite pas seulement avec nous; il s'y unit à nous par un lien incomparablement plus étroit. Il fait lui-même avec nous partie de ce temple; comme nous en sommes les pierres vivantes (1 Pet. II, 5), il en est la pierre angulaire et le couronnement magnifique. (Ephes. II, 20.) Lui et nous, nous ne faisons qu'un même édifice, un même temple spirituel : le vrai temple, dont celui de Salomon, malgré toute sa splendeur, n'était que l'image grossière. (Apoc. XXI, 22; 1 Cor. III, 17.) C'est jusque là, en effet, que s'est porté son amour envers sa créature. Il ne lui a pas suffi de départir aux anges et aux hommes ses dons surnaturels; il a choisi, parmi tous les êtres créés, un être auquel il s'est donné tout entier et par lequel il se donne à tous les autres. Celui-là n'est pas seulement un homme divinisé; c'est un Homme-DIEU, et en lui, par conséquent, l'œuvre de la divinisation de l'homme atteint sa perfection la plus haute.

Si donc nous voulons comprendre cette œuvre

dans toute sa beauté, si nous voulons nous faire une idée juste de l'honneur incomparable que DIEU a fait à notre nature, c'est sur JÉSUS-CHRIST qu'il faut fixer nos regards; il faut considérer ce que JÉSUS-CHRIST est dans la pensée de DIEU, ce qu'il est en lui-même, et ce que nous sommes en lui.

III

Ce divin Sauveur nous a donné la clef de la grande énigme qu'il porte en lui-même, quand il a dit : « DIEU a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. » Elle était absolument insoluble, pour la raison humaine, l'énigme renfermée dans ces deux mots : DIEU-Homme, Verbe incarné.

Vainement, on chercherait dans le langage humain des paroles qui expriment des idées plus dissemblables, des attributs plus difficiles à réunir dans un même sujet, que les mots DIEU et Homme, Verbe et chair. Comment donc ces oppositions ont-elles été réconciliées et ces extrêmes réunis? *Sic* DEUS *dilexit... ut daret*. DIEU a aimé; il a aimé en DIEU, et, comme tout amour tend à donner et à proportionner la magnificence de ses dons à sa propre mesure, un DIEU aimant n'a pas trouvé d'autre don digne de lui qu'un autre lui-même. Il ne s'est donc arrêté que lorsqu'il

s'est donné tout entier. Telle est, en deux mots, l'histoire du divin amour et, par conséquent, l'histoire du monde, œuvre du divin amour.

C'est une succession d'efforts, par lesquels son infinie générosité cherche à se satisfaire, sans pouvoir y parvenir, jusqu'à ce qu'il ne lui reste rien plus à donner.

Il commence à puiser dans les trésors de sa puissance. Il en tire les merveilles du monde matériel : les cieux et la terre, la lumière, le mouvement, la vie. Après avoir achevé cette première œuvre, il l'approuve, il reconnaît qu'elle est bonne; et, pourtant, il ne peut se reposer encore. Si complète que soit la création matérielle, il lui manque encore l'infini, puisqu'il lui manque l'intelligence et l'amour, la puissance de connaître et de remercier son auteur.

DIEU se remet donc au travail : il produit une intelligence raisonnable, un cœur aimant, une âme faite à son image, capable de le connaître, de s'entretenir avec lui, de le glorifier. Son amour vient de se révéler avec un nouvel éclat; mais combien il serait loin encore d'être satisfait, si la créature raisonnable demeurait renfermée dans les étroites limites de ses forces naturelles!

Si elle ne connaissait DIEU que dans ses œuvres, si elle n'avait avec lui d'autres rapports que ceux du serviteur avec son maître, si elle ne pouvait jouir de lui que dans ses dons, elle

lui demeurerait étrangère, elle ne le posséderait pas réellement, DIEU ne se serait vraiment pas donné à elle. Or, il aime tant, qu'il éprouve l'irrésistible besoin de se donner : *Sic dilexit... ut daret.*

Il fera un nouvel effort : à cette intelligence raisonnable, il fera luire la lumière de son Verbe ; dans ce cœur aimant, il répandra le feu de sa charité ; à cette âme vivant d'une vie humaine, il inoculera sa vie divine. Il se mettra en rapports directs avec sa créature, lui parlera, la guidera, agira avec elle ; la rendra capable de faire ses œuvres et de mériter sa divine félicité. Voilà donc l'homme divinisé ; le voilà vraiment en possession de son DIEU. L'amour divin est-il satisfait? Est-il arrivé au bout de ses effusions ? Parti du néant, il a élevé un édifice qui, d'étage en étage, s'élève vers l'infini ; l'homme et l'ange, divinisés par la grâce, occupent le sommet de cet édifice. Qu'y manque-t-il encore ? Il y manque le couronnement.

IV

L'homme et l'ange divinisés sont bien près de DIEU, mais ils ne sont pas DIEU. Ils possèdent réellement la divinité, mais ils ne la possèdent pas parfaitement : car celui-là seul possède parfaitement la divinité qui peut dire en toute vérité :

Je suis DIEU. L'homme et l'ange peuvent le dire, mais dans un sens restreint. Tout n'est donc pas fait encore : il reste au divin Amour un abîme immense à combler. Rien ne l'oblige, sans doute, à aller plus loin. Comme il pouvait ne pas créer, comme il était libre de laisser la créature dans l'ordre naturel, il est, à plus forte raison, parfaitement libre de se borner à cette divinisation restreinte de la créature raisonnable, qui l'élève déjà infiniment au-dessus de sa nature. Mais non : tant qu'il reste quelque chose à donner, il ne saurait être satisfait. Il ira jusqu'au bout, il comblera le vide qui sépare encore de lui son œuvre; il mettra à l'édifice divin son divin couronnement.

Entre tous les esprits qui vivent de la vie divine, il y en aura un qui possèdera, de plus, une subsistance divine; et cet esprit ne sera pas un esprit angélique, il sera un esprit uni à un corps; il appartiendra à la dernière des innombrables espèces d'êtres raisonnables; à celle qui, plus voisine du monde corporel, ne fait qu'un avec lui par la partie inférieure de son être. C'est à l'homme, c'est à la chair, que le Verbe de DIEU s'unira de manière à ne faire qu'un avec elle; il prendra ses infirmités et lui donnera toutes ses gloires; le Verbe sera chair et l'homme sera DIEU.

Maintenant, enfin, le divin Amour doit se dé-

clarer satisfait, car, en vérité, il ne saurait aller plus loin : *Sic dilexit... ut Filium suum unigenitum daret.* Il a aimé infiniment; aussi a-t-il donné l'infini; et il l'a donné autant qu'il pouvait être donné. Le dessein conçu dans l'éternité a été réalisé dans la plénitude des temps (Eph. 1, 9, 10); l'œuvre divine a reçu dans l'Homme-Dieu son couronnement; tout l'espace qui séparait le néant de l'infini est comblé; la divinisation de la nature humaine a atteint sa suprême perfection.

V

Nous voici donc arrivés au sanctuaire le plus auguste du vrai temple de Dieu. Arrêtons-nous et adorons, avant de pénétrer dans ce Saint des Saints. Le voile qui en fermait l'entrée aux fils de l'ancienne alliance a été déchiré; et, pourvu que la foi nous y introduise, nous pouvons librement en contempler l'ineffable beauté.

Le mystère naturel que nous portons en nous-mêmes, et qui unit en nous le monde des corps à celui des esprits, nous aide à concevoir quelque idée du mystère surnaturel qui s'est accompli dans le sein de Marie, lorsque Dieu est devenu homme et que l'homme est devenu Dieu. C'est l'Église elle-même qui nous signale cette analogie, dans le symbole de saint Athanase : « Comme

l'âme raisonnable et la chair ne sont qu'un seul homme, ainsi l'homme et DIEU ne font qu'un seul Christ. » Il y a donc entre ces deux unions une grande analogie, bien que la similitude n'aille pas jusqu'à la parfaite égalité. La considération de leur différence nous aidera, autant que celle de leur ressemblance, à comprendre ce qui fait en ce moment l'objet de notre étude.

Nous trouvons, en nous, deux natures non seulement dissemblables, mais encore opposées par leurs propriétés : le corps est composé de parties, tandis que l'âme est simple; celle-ci peut connaître, vouloir, se déterminer librement, tandis que celui-là, incapable d'agir sur lui-même, subit aveuglément et irrésistiblement les actions que les autres corps exercent sur lui. Et cependant, ces deux natures sont en nous tellement unies, qu'elles ne forment qu'une seule personne. Nous disons tous : je pense, je marche, je vois. C'est bien le même moi, et par conséquent la même personne, qui produit ces différentes actions et se les attribue; et pourtant, la première de ces actions est spirituelle, la seconde est corporelle, la troisième est spirituelle et corporelle tout à la fois.

VI

Mais il y a plus. Les deux natures dont l'homme est composé ne constituent pas seulement une

seule et même personne : elles forment encore une seule et même nature complète. Dans l'homme, en effet, l'âme n'est pas purement spirituelle, de même que le corps n'est pas purement matériel. Il y a dans l'âme des facultés qui ne s'exercent que par le corps, de même qu'il y a dans le corps des organes qui n'agissent qu'avec le concours de l'âme. Comment l'âme pourrait-elle sentir les objets extérieurs sans le corps, et comment l'œil pourrait-il voir sans l'âme? Aussi, pour distinguer en nous les deux parties de notre être, si dissemblables qu'elles soient, avons-nous besoin d'un effort de réflexion. Tout homme, que dis-je, tout enfant, sans qu'on ait besoin de l'instruire, distingue le rouge du noir; tandis que l'enfant et l'homme fait, lui-même, ont besoin d'être aidés, pour discerner en eux-mêmes l'âme et le corps.

Le sentiment que nous avons tous de nous-mêmes, dès l'origine de notre vie, nous présente notre nature, dans son unité, comme une nature à la fois corporelle et spirituelle, comme un corps animé et un esprit incarné.

Telle est l'admirable et mystérieuse union par laquelle le Créateur a voulu rassembler, dans l'homme, les deux grandes œuvres de ses mains, la matière et l'esprit. Comment s'y prendra-t-il, lorsqu'il voudra s'unir lui-même à sa créature, et rassembler des extrêmes aussi éloignés que son infinie perfection et le néant de notre humanité?

Pourra-t-il faire de la nature humaine et de sa nature divine une seule et même nature? Évidemment non : ce serait détruire à la fois l'une et l'autre. La nature humaine ne pourrait devenir divine, sans cesser d'être ce qu'elle est ; la nature divine, essentiellement immuable, ne peut, en restant elle-même, subir le changement radical qui en ferait une nature humaine. Donc, en JÉSUS-CHRIST, les deux natures demeurent dans leur intégrité, et il ne s'opère en elles aucune confusion, aucun mélange. L'union de l'humanité et de la divinité, en lui, est purement hypostatique ou personnelle ; mais elle n'est pas pour cela moins étroite.

VII

En quoi consiste précisément cette union? C'est ce que nous saurons au ciel. Ici-bas, où toutes les unions qui font la beauté du monde physique, nous offrent des obscurités impénétrables ; où nous sommes incapables d'expliquer le mystère qui, de deux gaz différents, fait une goutte d'eau, nous devons nous résigner à ne pas comprendre l'union suprême qui forme le couronnement du monde physique et du monde moral. Qu'il nous suffise de savoir que, par cette union, la personne du Verbe s'est approprié toutes les infirmités de la nature humaine, en même temps qu'elle attribuait,

en pleine propriété, à la nature humaine toutes les richesses de la nature divine. De même qu'en nous une même personne dit : je suis spirituel et je suis corporel ; je pense, je vois ; ainsi en JÉSUS-CHRIST, une même personne a pu dire en toute vérité : je suis né d'hier et j'étais avant les siècles ; le Père est plus grand que moi et le Père et moi nous ne sommes qu'un ; je suis le principe de la vie et je suis sujet à la mort ; je suis homme et je suis DIEU.

Oui, JÉSUS-CHRIST homme est vraiment DIEU, et il l'a toujours été, sans jamais cesser d'être homme. Son humanité n'a pas existé un seul instant sans être unie à la personne du Verbe ; et cette union l'a fait divinement subsister, antérieurement à toute action qu'elle eût pu produire.

VIII

Il faut distinguer soigneusement dans l'Homme-DIEU deux prérogatives, qui sont en lui inséparables, mais qui ne sont pas, pour cela, identiques : sa subsistance divine et sa vie divine ; sa subsistance divine, en vertu de laquelle il est DIEU, et sa vie divine, en vertu de laquelle il agit divinement.

Chacune de ces deux prérogatives est le résultat d'une certaine union de l'humanité du

Sauveur avec la divinité, mais elles diffèrent par les conditions de l'union. JÉSUS-CHRIST est DIEU, parce que sa nature humaine, au lieu d'avoir une existence indépendante, est unie à la personne du Verbe, qui la termine et la complète, sans lui rien ôter de son intégrité ; de même que le splendide palais, construit à Versailles par Louis XIV, complète le modeste château bâti par son père, et lui ôte son existence indépendante, non en le détruisant ou en l'altérant, mais en l'agrandissant.

Par suite de cette première union, les actions de JÉSUS-CHRIST auraient été les actions d'un DIEU, et par conséquent des actions divines, lors même qu'elles eussent été uniquement produites par les facultés humaines du Sauveur. Mais il n'en pouvait être ainsi : les actions de l'Homme-DIEU devaient, de plus, être divines et surnaturelles en elles-mêmes. Il était impossible que, subsistant divinement, il ne vécût pas divinement. L'union de sa nature humaine avec la personne du Verbe exigeait donc cette première union qui, dans l'Écriture, est plus spécialement attribuée au Saint-Esprit, et qui a pour terme les facultés de l'âme sainte du Sauveur. Il était impossible que le Verbe de DIEU, en s'appropriant cette âme et en lui donnant sa propre subsistance, ne lui communiquât, en même temps, son Esprit.

Aussi avait-il été prédit, par Isaïe, que la tige de

Jessé ayant produit sa fleur, l'Esprit du Seigneur se reposerait sur elle, avec la plénitude de ses dons (Is. XI, 2). Et saint Jean-Baptiste témoigne que cette prédiction s'est accomplie, et qu'en mettant toutes ses richesses entre les mains de son Verbe incarné, DIEU le Père lui a donné sans mesure son Esprit. (Jo. I, 34, 35.) Les œuvres de l'Homme-DIEU sont donc doublement divines : d'abord, parce qu'elles sont les œuvres d'un DIEU, et, en second lieu, parce qu'elles sont faites avec le concours de la grâce surnaturelle, et sous l'influence de l'Esprit de DIEU.

IX

Il importe de ne point perdre de vue cette distinction, qui nous sera plus tard d'un grand secours, pour expliquer la part qui revient au Verbe incarné dans l'œuvre de notre divinisation. Mais déjà, nous pouvons nous convaincre que cette part doit être très large, et qu'en lui, non seulement l'humanité, mais la création entière a été vraiment divinisée. Saint Paul a exprimé, avec autant de justesse que de magnificence, les résultats de l'incarnation du Verbe de DIEU, lorsque, créant pour cela un mot dont aucune version n'a pu rendre l'énergie, il a dit que toutes choses, celles du ciel comme celles de la terre, ont été

rattachées à lui comme les membres au chef, et par lui rattachées à la divinité. C'est ce que notre Vulgate exprime par les mots : *instaurare omnia in Christo.*

JÉSUS-CHRIST, en effet, rassemble dans son âme toutes les facultés de l'ordre spirituel ; comme, dans son corps, il rassemble toutes les forces du monde physique. En faisant de l'homme un petit monde, suivant l'expression des anciens ; en réunissant en lui tous les éléments qui composent l'univers, DIEU avait posé les préliminaires de la parfaite unification de toutes choses, but de tous ses desseins : *secundum beneplacitum ejus quod proposuit in eo.* Quand donc est arrivée la plénitude des temps, il lui a suffi d'unir hypostatiquement ce petit monde avec la personne de son Verbe, pour que l'univers entier, qui se résume dans l'homme, fût divinisé dans l'Homme-DIEU : *in dispensatione plenitudinis temporum, instaurare (recapitulare) omnia in Christo.*

X

Ainsi, en vertu de cette première union par laquelle il subsiste lui-même divinement, JÉSUS-CHRIST confère déjà à la création tout entière une dignité incomparable. Par cela même qu'il est vraiment DIEU, lui qui, par sa nature humaine,

ne fait qu'un avec nous et avec toute la création, il nous autorise à nous considérer comme divinisés en lui. Mais il ne saurait s'arrêter là. De même qu'il ne peut subsister divinement sans vivre divinement, il ne peut non plus se contenter de nous communiquer sa dignité divine sans nous communiquer sa vie divine. Et cette seconde communication sera bien plus intime que la première.

Celle-ci ne peut nous être attribuée que par une relation extrinsèque; celle-là, au contraire, nous sera donnée en réalité. Être vraiment DIEU, c'est la prérogative exclusive du Fils premier-né de MARIE. (Luc, II, 7.) Vivre divinement, c'est le patrimoine que ce généreux premier-né partage avec tous ses frères : s'il garde pour lui l'union hypostatique, qui est essentiellement incommunicable, il nous communique son esprit, sa grâce, son héritage éternel.

XI

[1] Quelle gloire pour l'humanité ! Et aussi quel sujet d'espérance ! Non, la malédiction antique ne peut plus subsister, en présence de ce mystère de grâce et d'amour. Comment l'humanité serait-elle

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. VII, p. 131 à 135.

maudite, alors qu'elle a au milieu d'elle l'organe de toutes les bénédictions célestes? N'est-ce pas dans son Verbe que DIEU le Père bénit toutes ses œuvres? Et ce Verbe lui-même, cette parole bonne par excellence, qui exprime parfaitement l'infinie bonté du Père, n'est-elle pas la première de toutes les bénédictions, la bénédiction souveraine, celle dans laquelle s'épuise en quelque sorte toute la bienveillance divine? N'est-ce pas de lui que DIEU le Père a dit : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances? »

Et quand ce Bien-aimé du Père devient l'un de nous, quand il veut bien être la chair de notre chair et l'os de nos os, nous pourrions craindre que DIEU nous maudisse? Non, c'en est fait, depuis que le Cœur de DIEU bat dans la poitrine de l'humanité, l'humanité est réconciliée avec DIEU, quoique les effets de la réconciliation ne soient peut-être pas encore répandus jusqu'aux extrémités de ce grand corps. Quand on veut distinguer un corps vivant d'un cadavre, on palpe le cœur, et si on peut s'assurer que le cœur bat, on n'a plus de doute : tous les membres seraient-ils glacés, la source de la vie n'est pas tarie, elle n'est qu'obstruée. Le désert n'est plus le désert, du moment où les eaux vives commencent à s'y répandre : il ne faut plus à ces eaux vivifiantes que des canaux, pour que le désert se dépouille de la stérilité qui le couvre encore, et se pare de

verdure et de fleurs. Ainsi en est-il de notre terre, depuis que la source des eaux vives a été ouverte au milieu d'elle.

Ces eaux n'en ont pas encore, il est vrai, arrosé toutes les parties ; il y a encore bien des ronces, bien des rochers arides, bien des plages incultes. Ne l'appelez pourtant pas un désert, car elle a au milieu d'elle le principe d'une fécondité infinie.

Et déjà, voyez germer ces fleurs odorantes, ces vertus célestes, non seulement dans le Cœur de JÉSUS lui-même, mais dans tous les cœurs qui sont en contact avec lui, dans le Cœur de MARIE, dans celui de saint JOSEPH, dans tous ceux des saints personnages qui approchent la maison de Nazareth! Qu'y a-t-il de plus pur au ciel? Qu'y a-t-il de plus vivant? Les Anges eux-mêmes ne quittent-ils pas les célestes parvis pour venir puiser, aux sources du Sauveur, des délices qu'ils n'ont point encore goûtées? Et si le Cœur de JÉSUS est pour les Anges eux-mêmes, depuis le premier instant de l'incarnation, le principe d'une vie nouvelle, n'est-il pas encore, à bien plus juste titre, la vie des hommes?

XII

Oui, dès ce premier instant, il est déjà notre vie, dans un sens très vrai. Par lui déjà nous

vivons en DIEU? nous sommes ses vrais fils, comme parle saint Jean. Quoique nous ne lui soyons pas encore unis par les liens ineffables qu'il désire contracter, plus tard, avec chacun de nous, déjà pourtant, il nous appartient et nous lui appartenons; il est en nous et nous sommes en lui. Déjà un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; le cœur de ce petit enfant, qui est le Cœur de notre DIEU, est aussi notre cœur; et par lui nous pouvons appeler son Père notre Père.

Par lui, nous recevons le pouvoir de devenir les fils de DIEU, et il ne tient qu'à nous d'user de ce pouvoir. Ce Cœur est comme une porte immense, qui rétablit entre la terre et le ciel les communications interrompues par le péché.

Cette porte ouvre à la fois sur le ciel et sur la terre : sur le ciel, parce que le Cœur de JÉSUS est le Cœur d'un DIEU; comment le Cœur d'un DIEU ne serait-il pas en rapport direct avec le ciel? N'est-il pas plutôt le ciel même! Cette porte ouvre aussi sur la terre, puisque c'est le Cœur d'un homme, et d'un homme qui est né pour le salut de tous les autres hommes, qui les appelle tous à entrer par lui dans la région de la vie, de la sainteté et du bonheur. « Réjouis-toi, maison de Sion, s'écrie le Prophète, tressaille d'allégresse, chante un cantique de louanges, parce que tu possèdes au milieu de toi le Grand, le Saint d'Israël. » Il y a,

en effet déjà, dans cette possession de notre DIEU au milieu de nous, le sujet d'une immense joie.

Et pourquoi y pensons-nous si peu? Pourquoi fixons-nous, de préférence, nos regards sur les causes de honte et de tristesse que nous offre l'humanité, au lieu de les fixer sur ce qui absorbe en quelque sorte l'attention de DIEU même, sur ce qui le dédommage surabondamment des outrages que la terre lui prodigue?

XIII

Oui, l'humanité est méchante et corrompue dans un trop grand nombre de ses membres.

Quand on voit, dans des êtres de notre race, tant d'ignorance, de férocité, d'abrutissement, de méchanceté calculée, de lâche ingratitude, d'infernale impiété, on rougit d'être homme, et d'avoir avec ces monstres quelque chose de commun.

Mais quand on songe que cette nature, si dégradée dans quelques-uns de ses membres, est élevée en JÉSUS-CHRIST à une dignité divine, qu'un cœur d'homme aime DIEU plus que tous les Anges ensemble et lui rend autant de gloire qu'il mérite d'en recevoir, on se réconcilie avec cette nature si misérable, et on commence à tout espérer pour elle. Oui, espérons beaucoup; car ce que DIEU a déjà fait pour nous autorise les plus ma-

gnifiques espérances. Quand Dieu le Père s'est déterminé à nous donner son Fils unique, il nous connaissait avec toutes nos misères et toutes nos méchancetés; il prévoyait toutes nos ingratitudes et nos résistances, toute notre folie et notre impiété; si, malgré cela, il nous a livré son plus précieux trésor, c'est qu'il était résolu à vaincre notre malice par sa bonté, notre ingratitude par son indulgence, notre misère par sa libéralité.

Et si Dieu veut remporter cette victoire, qui pourra l'en empêcher? Ne nous laissons donc pas abattre par l'acharnement de la lutte, par les grondements de l'orage, par les nuées qui s'amoncellent autour de nous; tant qu'on ne nous enlèvera pas le Cœur de Jésus, nous aurons, au milieu même du chaos, le principe d'une création nouvelle, et une promesse infaillible de la vie au sein des ombres de la mort [1].

XIV

« Le Verbe de Dieu s'est fait homme, dirons-nous avec saint Jean Chrysostôme; ô chrétien, entends cela et donne l'essor à ta pensée. Que si nos splendides doctrines sur ton exaltation surnaturelle éblouissent ton esprit et déconcertent ta modestie, apprends de l'abaissement du Dieu

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. VII, p. 131 à 135.

incarné à croire ce que l'on t'enseigne de ta dignité transcendante. Car enfin, autant que la raison humaine peut être arbitre de ces choses, il y a beaucoup plus de difficultés à ce qu'un DIEU devienne homme, qu'à ce que l'homme soit constitué Fils de DIEU. Dans tous les cas, la première merveille ouvre la porte à la seconde.

« Non, ce n'est pas en vain et sans résultat que le Verbe est descendu si bas; mais bien pour nous élever à sa hauteur. Il est né selon la chair, pour te régénérer selon l'esprit; il est devenu Fils de la Vierge, afin que tu ne sois plus simplement le fils de la femme; lui qui est le vrai et naturel Fils de DIEU, il s'est fait Fils de David et d'Abraham, pour te faire toi-même fils du Très-Haut [1]. »

Concluons par ces paroles de saint Grégoire de Nazianze : « Rendons à notre modèle la gloire que doit lui rendre son image; reconnaissons notre dignité, honorons notre exemplaire en l'imitant, comprenons la force du mystère, sachons pourquoi le Christ s'est fait homme. Soyons comme le Christ, puisque le Christ a été comme nous; devenons des dieux à cause de lui, puisqu'il est devenu homme à cause de nous.

« S'il a pris ce qu'il y a d'inférieur en nous, c'est afin de nous communiquer ce qu'il y a de supé-

[1] Hom. II, *in Matth.* II.

rieur en lui. S'il s'est fait pauvre, c'est pour nous enrichir par sa pauvreté; s'il a pris la forme d'un esclave, c'est pour nous conquérir à la liberté; s'il est descendu jusque sur la terre, c'est pour nous élever jusqu'au ciel; s'il a été tenté, c'est pour nous faire remporter la victoire; s'il a été humilié, c'est pour nous combler d'honneur; s'il est mort, c'est pour nous donner la vie; s'il est monté au ciel, c'est pour nous attirer avec lui jusqu'au ciel, nous qui gisions à terre, accablés sous le poids du péché [1]. »

[1] Saint Grég. Naz. *Or.* XLI, 8, 19.

CHAPITRE II

La Rédemption [1]

I

Nous avons compris le dessein que DIEU a conçu, de toute éternité, par rapport aux hommes. Il les a destinés à s'unir à lui, par des liens incomparablement plus étroits que ceux qui résultaient nécessairement de leur création et de leur nature. Il a voulu qu'ils fussent ses enfants, qu'ils héritassent de son bonheur durant l'éternité, et que, pour mériter ce bonheur, ils vécussent déjà de sa vie sur la terre. Pour accomplir ce dessein, il nous a envoyé son Fils, l'a fait notre frère en le revêtant de notre humaine nature, et nous a donné ainsi le pouvoir de devenir ses cohéritiers, en recevant la communication de la vie divine.

Cette vie réside déjà dans toute sa plénitude au sein de l'humanité, puisque le Cœur de JÉSUS, qui en est la source, est le cœur d'un enfant

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. VII, p. 236 à 243.

d'Adam. Mais cela ne suffit pas : la vie divine ne doit pas rester enfermée dans cette source; il faut qu'elle en jaillisse, et qu'elle se répande jusqu'aux extrémités du grand corps qu'elle est destinée à animer. Mais c'est ici que des difficultés, en apparence insurmontables, s'élèvent devant celui qui a entrepris la grande œuvre de notre régénération.

Si l'homme fût demeuré innocent, rien n'eût été plus doux et plus glorieux que la tâche du divin Médiateur. Il serait venu au milieu des hommes, disposés par la pratique de toutes les vertus à écouter ses enseignements et à recevoir ses bienfaits. Le soleil de justice se serait levé sur le monde des âmes, comme l'astre-roi se lève, par un jour de printemps, dans un ciel sans nuages, déjà rayonnant des splendeurs de l'aurore. En le voyant apparaître dans tout l'éclat de sa beauté et dans toute la suavité de son amour, les hommes se seraient précipités à ses pieds, en le proclamant leur Roi; ou plutôt, ils se seraient pressés sur son Cœur, en se reconnaissant pour ses enfants; et dans ce divin Cœur ils auraient puisé, avec transport, ces eaux de la grâce qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

II

Il n'en a pas été ainsi, et la mission du Verbe incarné, sur la terre, au lieu de gloires et de consolations, ne lui a rapporté que des ignominies et des amertumes. Pourquoi? Parce que les hommes, à qui il venait communiquer sa vie, s'étaient mis par leurs péchés en état de mort. Au lieu d'être demeurés innocents, ils s'étaient rendus coupables.

Pendant quatre mille ans, ils n'avaient fait autre chose que d'accumuler des montagnes de crimes, dans la voie qui devait les ramener à DIEU; ils avaient accru, par les plus monstrueuses iniquités, la dette déjà irrémissible dont le premier péché les avait chargés, à l'égard de l'éternelle justice.

Avant de leur communiquer sa vie divine, de leur départir ses grâces, d'en faire les héritiers du bonheur céleste, il fallait donc que le Verbe incarné acquittât leurs dettes immenses, expiât leurs crimes, détruisît leur mort. Car, cette grande œuvre de la divinisation de l'humanité ne devait pas être l'œuvre de la seule miséricorde.

Tous les attributs de DIEU devaient y concourir également, et y trouver une égale gloire. La justice offensée, par le péché, devait être pleine-

ment satisfaite, tandis que la bonté y déploierait toutes ses magnificences par la réhabilitation du pécheur. Il fallait que cette œuvre renfermât, tout ensemble, le plus gratuit de tous les bienfaits et la plus haute de toutes les satisfactions; qu'elle fût pour l'homme un don surnaturel et, en même temps, un mérite péniblement conquis; qu'elle lui amenât un bonheur infiniment supérieur à toutes les exigences de sa nature, et pourtant rigoureusement dû à ses travaux et à ses combats.

Voilà l'œuvre de la Rédemption, telle qu'elle fut présentée au Cœur de JÉSUS, dès l'instant où ce divin Cœur sortit des mains de DIEU. Avant d'examiner comment il l'a accomplie, efforçons-nous d'en bien saisir les difficultés.

III

Et d'abord, comprenons en quoi consiste cette mort du péché, que le Cœur de JÉSUS devait détruire avant de nous communiquer sa vie.

De même qu'il y a deux sortes de péchés, le péché originel et le péché actuel, il y a aussi deux sortes de mort, bien différentes l'une de l'autre, mais toutes deux naturellement indestructibles.

Le péché originel consiste dans la privation de la vie surnaturelle que DIEU avait donnée à Adam pour la transmettre à tous les hommes, mais dont

celui-ci s'est privé et nous a tous privés, par sa coupable prévarication. Cette vie ne nous était pas due; et c'est pour cela que DIEU a pu, sans injustice, nous en priver, lorsque notre premier père a refusé d'accomplir les conditions auxquelles elle devait nous être transmise. La privation de cette vie n'en constitue pas moins une mort véritable; car qu'est-ce que la mort, sinon la privation de la vie?

Les éléments matériels dont se compose un cadavre auraient très bien pu n'en jamais faire partie; et, n'ayant jamais possédé la vie humaine, ils n'auraient pas été capables de souffrir la mort; mais, après qu'ils ont joui de la vie, ils ne peuvent en être privés sans mourir. Ainsi en est-il de l'humanité : si jamais elle n'eût eu en partage la vie surnaturelle, l'absence de cette vie ne serait pas une mort; mais cette vie lui avait été donnée au commencement; tous ses membres étaient destinés à en jouir et à se la communiquer les uns aux autres. Elle a été tarie à la source, et les desseins miséricordieux du Créateur ont été renversés, dès l'origine, par celui qui en devait être le premier coopérateur. L'humanité est donc vraiment morte, tous les nouveaux membres qui lui naissent dépouillés de cette vie divine sont mort-nés. Et, avant de permettre que cette vie leur soit rendue par le divin Médiateur, la justice suprême a le droit d'exiger que la prévarication

par laquelle ils en ont été privés soit rigoureusement expiée.

Première tâche imposée au Cœur de JÉSUS : réparer la rébellion de notre premier père, et détruire l'obstacle qu'elle avait mis à l'effusion de la grâce surnaturelle dans l'âme de ses enfants.

IV

Cette tâche n'est pas la seule : il en est une autre bien plus douloureuse. A cette première mort, dont ils étaient les victimes, les hommes avaient ajouté une seconde mort, dont ils étaient seuls responsables, la mort du péché actuel. Et ce second péché n'était pas unique, comme le premier ; il s'était multiplié depuis le commencement des siècles, et il devait se multiplier, jusqu'à la fin, dans la plus effrayante proportion.

Ce qu'Adam a fait une fois, tous les enfants d'Adam le font pour leur propre compte ; et la plupart d'entre eux, non pas une fois, mais des milliers de fois. Ils se révoltent contre l'autorité de DIEU, violent sa loi, méprisent également ses promesses et ses menaces, souillent leur nature si noble des turpitudes les plus honteuses. Qui comptera le nombre de ces prévarications, de ces cruautés, de ces ignominies, devant lesquelles recule l'instinct de la nature et dont les hommes se sont

souillés depuis le commencement du monde!

Il ne s'agit plus ici de la simple privation d'une qualité surnaturelle : il y a dégradation positive et coupable de la dignité naturelle, abus criminel des facultés les plus nobles, prostitution délibérée d'une âme raisonnable. Aussi, ce second péché mérite-t-il un châtiment incomparablement plus douloureux que le premier. Le péché originel est puni par la divine justice, dans l'âme qui n'a pas d'autres souillures, de la seule peine du dam, c'est-à-dire de la privation de la gloire surnaturelle; et il y a tout lieu de croire que, pour l'âme à laquelle la grâce surnaturelle n'a jamais été donnée, cette privation de la gloire, qui en aurait dû être le couronnement, n'est pas la cause d'une vraie douleur. Mais le péché actuel mérite des douleurs positives, proportionnées à sa gravité. Il constitue une mort incomparablement plus ignominieuse.

La mort causée par le péché originel peut très bien être comparée à celle de l'arbre qui ne possède plus la vie, dont on ne peut plus attendre de fruits, mais qui conserve pourtant encore une certaine beauté et peut servir à bien de nobles usages. La mort du péché actuel, c'est la pourriture du tombeau, qui ne laisse bientôt plus, aux membres, ni leur vigueur, ni leur forme, mais en fait, pour tous les vivants, un objet d'horreur et d'infection.

V

Ces deux péchés ont pourtant cela de commun, qu'ils sont naturellement irréparables. Comment, en effet, et par qui pourraient-ils être réparés? Tous les deux ont également la vertu de priver l'homme de la vie surnaturelle. Comment cette vie, librement perdue, pourrait-elle être rachetée?

Quelle est la créature assez riche, pour pouvoir offrir à DIEU une monnaie dont le prix soit comparable au prix de cette vie? Si elle est vraiment, comme nous ne pouvons en douter, la vie de DIEU communiquée à la créature, n'est-il pas évident que tout ce que la créature pourra donner à DIEU, en échange, sera d'un prix infiniment inférieur?

D'ailleurs, tout péché outrage DIEU : c'est la négation de ses attributs, le mépris de son autorité et de sa dignité, la violation de ses droits essentiels de souverain Seigneur et de fin dernière. Et qui ne sait que l'outrage s'aggrave en proportion de la dignité de la personne offensée, tandis que l'honneur se mesure sur la dignité de celui qui le rend? Ici, nous avons une personne offensée dont la dignité est infinie, tandis que l'offenseur, tiré du néant par celui-là même qu'il a outragé, est à une distance infinie au-dessous de lui. Comment un être aussi vil pourrait-il dédommager

une majesté aussi haute de l'injure qu'il lui a faite? Tous les hommages qu'il lui rendra se mesureront sur sa dignité qui est néant, tandis que la gloire qu'il s'agit de rendre à DIEU est infinie comme DIEU. Rien n'est donc plus manifeste : la créature, si noble qu'elle soit, est absolument incapable de réparer dignement le péché.

Pour qu'elle pût offrir à la divine justice une satisfaction rigoureuse, il faudrait qu'elle fût infinie, c'est-à-dire qu'elle fût DIEU; mais elle serait, par là même, incapable d'expier le péché; car, pour expier, il faut souffrir; et comment un DIEU peut-il souffrir? DIEU est l'être infiniment heureux; or, il n'est pas plus possible de concevoir la souffrance dans l'être infiniment heureux, qu'il n'est possible de concevoir un cercle carré : ce sont deux notions contradictoires, qui s'excluent nécessairement.

VI

Nouvelle impossibilité : pour expier le péché, il faut être innocent; car dans un être criminel tout est souillé, ses souffrances sont des punitions, et des punitions toujours inférieures à la faute.

Cette faute a outragé DIEU mortellement; elles ne sauraient donc être présentées comme des expiations, au moins comme des expiations rigoureuses.

La miséricorde peut y trouver un motif d'indulgence, en considération de l'impuissance où l'infortuné est réduit d'offrir des hommages plus dignes ; mais la justice et la sainteté ne sont sûrement pas obligées à les tenir pour une compensation suffisante de la gloire qu'il a ravie à son Créateur. Ces attributs ne seront pas satisfaits, tant qu'une victime parfaitement pure ne se sera pas immolée pour l'expiation des iniquités. Et si une pareille victime se rencontre, si elle s'immole volontairement, si son immolation est aux yeux de DIEU d'une valeur surabondante, la satisfaction ne sera pas encore rigoureuse : car une des conditions de la satisfaction rigoureuse est qu'elle soit offerte par celui-là même qui s'est rendu coupable de l'offense.

Ainsi d'un côté, si la victime est coupable, elle est incapable d'expier son crime, pour cause d'indignité ; si elle est innocente, elle est encore incapable, à cause de son innocence même.

Combien d'impossibilités accumulées ! Et comment les hommes pourront-ils être sauvés, s'ils ne peuvent l'être qu'en offrant à la justice de DIEU une satisfaction rigoureuse, à laquelle s'opposent des obstacles aussi insurmontables.

Ils seront sauvés pourtant, parce qu'il n'y a pas d'obstacle insurmontable pour l'amour du Cœur de JÉSUS. Au moment même de l'Incarnation, la mission qui allait incomber à l'Homme-DIEU fut

révélée à son intelligence, dans toute son étendue et toute sa difficulté; et à ce même moment son Cœur, par un immense effort d'amour, renversa tous les obstacles, fit disparaître toutes les impossibilités, et réalisa ce qui vient de nous paraître irréalisable.

Oui, c'est bien le Cœur de JÉSUS qui a fait cette merveille, c'est son amour, son amour seul; et non pas seulement cet amour qui lui appartient comme au Fils de DIEU, et qui lui est commun avec le Père; c'est aussi son amour humain, cet amour qui lui appartient comme au Fils de l'Homme et par lequel, dès le premier instant de son Incarnation, il a commencé à chérir les hommes coupables, comme des frères, avec une ineffable tendresse. C'est cet amour qui, librement, spontanément, dès la première palpitation qu'il a fait éprouver au Cœur de JÉSUS, a embrassé l'œuvre si épineuse de notre rédemption et, dès cet instant, l'a accomplie.

VII

[1] Voilà donc les conditions de notre rédemption, telles qu'elles ont été présentées au Cœur de JÉSUS, au moment où ce divin Cœur a été formé dans le sein de la B. Vierge MARIE.

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. VII, p. 297 à 307.

Il n'est pas une de ces conditions qui n'eût dû paraître absolument irréalisable à l'intelligence angélique, aussi bien qu'à la raison humaine. Il fallait trouver réunies dans un même être la faculté d'expier, propre à la créature, et une dignité infinie, qui ne peut appartenir qu'au Créateur. Il fallait que l'homme, pour racheter la vie divine qu'il avait perdue, pût offrir à DIEU une rançon d'une valeur égale au prix de cette vie. Il fallait que la victime, immolée pour réparer les iniquités du monde, fût tout ensemble parfaitement innocente de ces iniquités et réellement responsable de chacune d'elles; qu'elle fût assez chargée de ces crimes pour que la divine justice pût les punir en la frappant, et assez exempte de toute souillure pour que la punition satisfît pleinement la divine sainteté. Ne sont-ce pas là autant d'impossibilités véritables? Et comment le Cœur de JÉSUS trouvera-t-il, dans son amour, le pouvoir de les réaliser? C'est saint Paul qui va nous le dire.

Cet Apôtre incomparable, qui partage avec saint Jean le privilège d'avoir pénétré plus profondément que tout autre dans les intimes profondeurs du Cœur de JÉSUS, nous fait reconnaître, dans un passage des Psaumes, l'expression des sentiments dont ce divin Cœur a été animé dès le premier instant de son existence. Après avoir prouvé, au chapitre dixième de son Épître aux Hébreux, l'insuffisance de toutes les victimes anciennes, pour

le rachat de nos âmes, il ajoute : « Aussi le Sauveur, en entrant dans le monde, dit à DIEU son Père : Vous avez rejeté, comme insuffisantes, les victimes et les offrandes de la loi ancienne, et, pour les remplacer, vous m'avez donné un corps. Les holocaustes offerts en expiation du péché n'ont pu vous satisfaire ; alors j'ai dit : Me voici ; je suis prêt à réaliser ce qui a été prédit de moi dès le commencement, dans les Écritures, et disposé à accomplir votre volonté. »

VIII

Voilà, en quelques mots, l'acte d'offrande qui a sauvé le monde.

Saint Paul nous fait connaître le lieu et le moment où cet acte solennel a été prononcé : c'est dans le sein de MARIE, dans ce sanctuaire très pur, ce véritable saint des saints, au moment même de l'Incarnation. Ce moment, en effet, est celui où le Verbe de DIEU est entré dans le monde.

Il était bien auparavant dans le monde, comme DIEU ; mais il n'y était pas entré ; il le remplissait et le débordait par son immensité, sans en faire partie d'aucune manière. Dès l'instant où il est devenu homme, il a commencé à appartenir par son humanité à la création ; il est vraiment entré dans le monde. C'est donc alors que par le lan-

gage, non des lèvres, mais du Cœur, l'Agneau de DIEU a embrassé, dans toute son étendue et dans toute sa difficulté, l'œuvre de notre régénération. C'est alors qu'il a commencé à s'immoler pour notre salut.

Il a compris, dès ce premier instant de sa vie, que son corps lui était donné pour suppléer à l'insuffisance de toutes les victimes anciennes, et il a vu réunies en lui les conditions qui, hors de lui, sont irréalisables. La sainte humanité du Sauveur concilie, en effet, en elle-même, toutes les oppositions. Elle est créée et finie en elle-même; et pourtant, en vertu de son union avec la personne du Fils de DIEU, elle possède une dignité infinie. Elle est passible, et, par conséquent, elle peut s'immoler pour l'expiation du péché ; et, d'un autre côté, elle peut donner à son immolation une valeur égale à celle des biens célestes que nous avons perdus. Elle appartient à l'humanité coupable par son origine, qui en fait la chair de notre chair et l'os de nos os; mais, d'un autre côté, elle reçoit une sainteté infinie, soit de la personne du Verbe, qui lui est unie hypostatiquement, soit de la personne du Saint-Esprit, qui lui est donnée par le Verbe et habite en elle, comme dans son temple.

IX

Rien ne manque donc à la victime, pour qu'elle puisse suppléer à l'insuffisance de tous les anciens sacrifices, détruise notre mort et nous rende la vie ; rien, excepté son libre consentement. Car son immolation ne doit pas être contrainte, mais spontanée. Qu'elle se prononce donc, tout est prêt pour l'holocauste. L'autel est dressé, et on ne saurait en trouver un plus digne ; les cieux sont dans l'attente ; la terre soupire depuis quatre mille ans après cette expiation, qui devient chaque jour plus urgente ; les conditions sont nettement posées par la justice divine ; tous les instruments du supplice sont étalés devant la victime : ce sont les privations, les ignominies, les persécutions, les ingratitudes, les trahisons, les fouets, les crachats, les souffrances, la croix, les clous, la couronne d'épines, le fiel et le vinaigre, l'agonie, la mort.

C'est tout cet immense appareil de tortures qui, pendant trente-trois ans, va déchirer le corps et l'âme du Verbe incarné ; il s'agit, pour lui, d'en subir toutes les douleurs, rassemblées en un même moment, par la prévision qui les lui rend déjà présentes. Il dépend de lui de consommer déjà, dans son Cœur, l'holocauste qui devra ensuite

être reproduit successivement dans son corps.

Son amour tient déjà le couteau, pour faire commencer, avec la vie même du Sauveur, cette longue mort qui se terminera sur la croix. Son consentement libre va être le coup fatal, par lequel il s'infligera, à lui-même, tous les châtiments mérités par nos iniquités. Mais qu'attendons-nous? Ce coup a été déjà porté. A peine la sainte âme du Sauveur a-t-elle connu le sacrifice qui lui était demandé, que son Cœur l'a accompli : « Alors j'ai dit : me voici; » alors, sans retard, immédiatement; ç'a été son premier acte. En même temps qu'il s'est uni à DIEU, par l'élan du plus filial amour, ce divin Cœur s'est uni à nous, identifié avec nous, par le transport de la plus fraternelle sympathie. Ni le nombre, ni l'horreur de nos crimes ne l'ont arrêté. Loin d'y voir un motif de nous livrer à la réprobation, sa miséricorde n'y a vu qu'un encouragement à s'immoler pour notre salut.

X

Comment expliquer cette donation si complète, cette immolation si spontanée et si absolue d'un Cœur infiniment saint, en faveur d'êtres infiniment coupables? Il n'y a évidemment qu'une explication, qui puisse rendre raison de ce mystère; c'est celle que saint Paul nous donne quand il

nous dit : « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi. »

Il nous a aimés, ce mot dit tout. S'il renferme en lui-même un grand mystère, il éclaircit tous les autres mystères. Que ne fait pas un amour ardent, même dans le cœur si faible et si étroit d'une créature ? Mais, s'il s'empare du Cœur d'un DIEU, qu'est-ce donc qui pourra nous étonner de sa part ?

Ici pourtant, il est quelque chose qui peut, à juste titre, nous paraître étonnant, même de la part d'un amour sans mesure. Que le Cœur de JÉSUS ne se soit pas laissé arrêter par la perspective des douleurs auxquelles l'expiation de nos péchés allait le condamner, je le comprends ; mais, parmi les conditions qui lui étaient imposées, il en était une qui devait lui paraître incomparablement plus dure, c'était la nécessité de s'approprier nos fautes.

Nous l'avons compris, en effet, et ce divin Cœur l'a compris incomparablement mieux que nous : l'expiation qu'il voulait offrir pour nous ne pouvait être une satisfaction rigoureuse, qu'autant qu'elle serait offerte par le coupable lui-même.

Si celui qui expie est étranger à celui qui a commis l'offense, il y a de sa part acte de dévouement, et, de la part de celui qui accepte l'expiation, il y a acte de bonté, motivé par une certaine convenance. Mais ni d'un côté, ni de l'autre, la stricte justice n'intervient. Il faut pourtant

qu'elle intervienne dans la rédemption de l'homme. Sans cela, tous les divins attributs ne seraient pas également glorifiés. Il faut donc que notre victime devienne vraiment responsable pour nos iniquités; que DIEU puisse voir nos crimes en elle, afin de pouvoir les punir en elle. Si le Verbe incarné veut satisfaire rigoureusement pour les pécheurs, il doit devenir lui-même péché, suivant l'énergique expression de saint Paul; sans cela, nous pourrons bien être pardonnés, mais nous ne pourrons pas être rachetés.

XI

Voilà indubitablement, entre toutes les conditions de notre régénération, celle qui dut paraître au Cœur de JÉSUS plus douloureuse. Les souffrances, la mort, quelque répugnantes qu'elles fussent à un Homme-DIEU, n'avaient pas de quoi l'épouvanter. Il suffit de savoir aimer, pour savoir souffrir et mourir. Mais qui pourra concevoir la répugnance que le Cœur de JÉSUS dut éprouver, quand il se vit dans la nécessité, pour expier nos crimes, de se les approprier, de s'en revêtir comme d'un manteau, de paraître, devant la sainteté infinie de DIEU son Père, chargé de toutes les iniquités du monde, comme s'il les avait réellement commises; lui si pur, si rempli de respect

pour la majesté de son Père, d'amour pour sa bonté, de haine pour la faute la plus légère ; quelle honte, quelle torture, quelle agonie ! Si quelque chose eût pu faire reculer le Cœur de JÉSUS, c'est bien sûrement cette affreuse nécessité. Et pourtant, il ne recule pas ; il accepte, avec le fardeau de nos douleurs, le fardeau incomparablement plus écrasant de nos crimes ; et cela non pas en figure, mais en vérité : *Vere languores nostros ipse tulit*, dit Isaïe, *et dolores nostros ipse portavit*. Il a vraiment pris sur lui nos maladies, et il s'est chargé de nos douleurs. Les commentateurs les plus autorisés rapportent ces paroles aux maladies morales de nos âmes, à nos péchés, aussi bien qu'à nos douleurs physiques et corporelles.

Voilà le double faix qui a pesé sur le Cœur de JÉSUS, dès sa première palpitation. Alors s'est accomplie cette autre parole du prophète : « DIEU a mis *en lui* toutes nos iniquités. » Saint Paul n'a fait que répéter ces oracles, quand il dit : « Celui qui ne connaissait pas le péché, DIEU l'a fait pour nous péché, afin qu'en lui vous deveniez une même chose avec la justice même de DIEU. »

Il faut l'avouer : cette imputation réelle et non figurative des iniquités des hommes à l'Homme-DIEU, qui a été le principe de l'imputation également réelle de la sainteté de l'Homme-DIEU aux hommes pécheurs, est la partie la plus mystérieuse du grand mystère de notre Rédemption. Il est im-

possible pourtant de le révoquer en doute, en présence des témoignages que nous venons de citer, et de bien d'autres, qu'il eût été facile de leur adjoindre.

Mais, à vrai dire, ce mystère s'explique par un autre mystère. Puisque le Verbe incarné voulait devenir le Chef de l'humanité, et faire de tous les hommes les vrais membres de son corps mystique, il fallait bien qu'il s'appropriât les infirmités de ces membres, afin de pouvoir leur communiquer ses propres mérites. Est-il possible que dans un corps vivant un membre souffre, sans que la tête sente le contre-coup de la douleur? Si, comme nous l'avons montré, notre incorporation à JÉSUS-CHRIST n'est pas une simple figure de langage, mais une réalité aussi vraie qu'elle est glorieuse pour nous, la transfusion de nos crimes dans le Cœur très saint de JÉSUS ne saurait être non plus une simple figure : c'est une réalité aussi vraie qu'elle est douloureuse pour lui.

XII

Comment douter, en effet, que cette acceptation de nos crimes, dont le poids a commencé à écraser le Cœur de JÉSUS dès le premier instant de sa vie, ait été, pour lui, la cause d'une passion incomparablement plus insupportable que celle qu'il

endura sur le Calvaire? C'est la vraie passion de son Cœur, celle qu'il nomme dans l'Écriture son amertume très amère, et au prix de laquelle les tourments corporels furent, pour lui, de vrais rafraîchissements. Aussi voyez : sa passion corporelle ne fait naître en lui qu'un ardent désir. « Je dois être baptisé d'un baptême, dit-il, en parlant du sang qu'il doit répandre dans le prétoire, et comme je me sens pressé jusqu'à ce qu'il soit achevé! » Il soupire après ces tortures, comme le malade, accablé par une maladie douloureuse, soupire après le fer salutaire qui doit le guérir.

Mais quand, par la bouche des prophètes, il exprime les sentiments que lui cause le poids de nos crimes, il fait entendre les soupirs les plus douloureux. « Mon DIEU, mon DIEU, s'écrie-t-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? la voix de mes péchés éloigne de moi le salut. » Et n'est-ce pas là le calice que, dans son agonie au Jardin des Oliviers, il supplie son Père d'éloigner de lui? Si ses angoisses, durant cette heure cruelle, eussent été causées par la crainte des tourments, le sentiment actuel de ces tourments lui aurait arraché des soupirs bien plus aigus. Mais non, sous le fouet des bourreaux, il ne fera pas entendre une plainte, tandis qu'à Gethsémani, il lui a plu de laisser paraître au dehors sa passion véritable, celle que depuis trente-trois ans il porte cachée au plus intime de son Cœur. Au Calvaire, il sera aidé par son

amour à lutter contre la douleur; au Jardin des Olives, c'est son amour qui rend sa douleur plus vive et le sentiment de nos péchés plus douloureux. Ce qui devait le soutenir, l'accable : comment pourrait-il ne pas succomber?

Nous oublions trop cette passion du Cœur de Jésus. Nous ne le remercions pas assez de cette marque d'amour, la plus signalée de toutes, qu'il nous a donnée en prenant réellement la responsabilité de nos crimes, en se faisant péché pour nous.

Si nous y pensions plus souvent, notre reconnaissance envers ce Sauveur infiniment charitable serait bien plus vive. Nous comprendrions mieux la portée du mot de saint Paul : « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi. » Non, en vérité, la raison humaine n'eût jamais cru possible qu'un Dieu pût aimer ses créatures jusqu'à cet excès, les aimer jusqu'à se rendre en quelque sorte son propre ennemi, jusqu'à attirer sur lui-même les coups de sa propre justice; se faire péché, sans rien perdre de sa sainteté, mais, au contraire, pour communiquer sa sainteté aux pécheurs; concilier ainsi les exigences de la justice et de la miséricorde; faire de notre régénération l'œuvre d'un amour incomparablement plus généreux et plus gratuit que si le pardon nous eût été accordé sans condition et, en même temps, en faire une œuvre de satisfaction, incomparablement plus rigoureuse

que si le genre humain tout entier eût été précipité, pour l'éternité, dans les brasiers de l'enfer.

« Il était convenable, dit saint Paul, que Celui par qui et pour qui sont toutes choses, et qui avait appelé ses créatures à la gloire d'être ses enfants, procurât, par la passion de son Fils, la consommation du salut dont ce même Fils était le premier auteur. — Lorsque nous étions morts par le péché, JÉSUS-CHRIST nous a fait revivre avec lui, nous remettant toutes nos fautes, effaçant la cédule qui nous était contraire, et arrachant l'arrêt de condamnation pour le clouer à sa croix. » (Heb. II, 10. Col. II, 13, 14.)

XIII

Oui, redisons-le en terminant : l'amour d'un DIEU pouvait seul faire de pareilles merveilles. Mais après qu'il les a accomplies, après que, pour nous sauver et pour se faire aimer de nous, il a réalisé l'impossible et aplani les plus insurmontables obstacles, qui n'aimerait un pareil amour? Qui resterait indifférent à l'égard d'un dévouement aussi immérité et aussi inconcevable? Qui contesterait au Cœur de JÉSUS les droits que son sacrifice lui a donnés sur les cœurs de tous les hommes? Qui ne déplorerait l'ingratitude d'un si grand nombre d'âmes, rachetées par ce divin Sauveur, et qui s'obstinent à lui demeurer étrangères?

Qui ne soupirerait après l'avènement de son règne, et ne travaillerait de tout son pouvoir à le hâter?

Et qui ne répèterait après saint Paul : « Que celui-là soit anathème, qui n'aime pas le Sauveur JÉSUS! ce Sauveur qui est l'image de DIEU invisible et le premier-né de toute créature; car tout a été fait en lui au ciel et sur la terre, les choses visibles et invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les puissances ; tout a été créé par lui et pour lui ; et il est avant tous, et toutes choses subsistent en lui. Il est le chef et la tête du corps de l'Église ; il est le principe de tout, et il est le premier-né d'entre les morts, afin qu'il tienne partout le premier rang. Il a plu, en effet, à son Père de faire résider en lui toute plénitude, de réconcilier toutes choses en lui et par lui, et de pacifier, par le sang de sa croix, tout ce qui est sur la terre, tout ce qui est au ciel[1]. » (Coloss. I, 15, 20.)

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t, VIII, p. 175 à 189.

CHAPITRE III

La Grâce [1].

I

Par l'Incarnation, le Cœur de Jésus a porté au sein de notre nature maudite la vie divine, dont il a reçu la plénitude ; par la Rédemption, il nous a acquis, en détruisant notre mort, la puissance de recevoir cette vie. Que reste-t-il encore à faire ? Une seule chose : communiquer cette vie à chacun de nous, comme il l'a communiquée dans sa propre personne à notre nature ; appliquer à chaque homme les mérites du sang divin, répandu sur le Calvaire pour toute l'humanité ; faire participer tous les membres de ce grand corps, chacun suivant sa mesure, à la plénitude de lumière, de force, de bonheur, accordée à leur divin Chef.

Quand ce but sera atteint, autant qu'il peut l'être sans léser notre liberté, l'œuvre du Verbe incarné sera consommée. Si aux miracles d'amour déjà opérés par le Cœur de Jésus ne se joignait pas ce dernier miracle, sa sagesse et sa bonté seraient

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. VII, p. 297 à 307.

également en défaut, et les flots de sang répandus pour nous seraient condamnés à une irrémédiable stérilité. Mais ne pensez pas que ce Cœur infiniment généreux puisse laisser ainsi son œuvre inachevée. Attendez-vous, au contraire, à le voir déployer toutes les magnificences de son amour, dans ce couronnement de ses travaux et dans l'effusion de sa grâce.

La *grâce*, tel est, en effet, le nom que porte, dans le langage chrétien, cette participation à la vie divine de JÉSUS-CHRIST, cette extension des fruits précieux de l'Incarnation à chacun des membres de la famille humaine.

C'est donc surtout par la grâce que le Cœur de JÉSUS est notre vie; et, si nous voulons bien connaître les rapports intimes qui nous lient à ce divin Cœur, il importe par-dessus tout de bien comprendre en quoi consiste la grâce.

D'un autre côté, si nous voulons bien comprendre la nature de la grâce, ses effets merveilleux, son excellence incomparable, nous ne pouvons mieux faire que de l'envisager comme le lien vital qui unit nos cœurs au Cœur de JÉSUS. Cette question est donc du plus haut intérêt.

II

Nous avons affirmé d'abord que la vie de la grâce, qui nous fait chrétiens, est une vie vrai-

ment divine. — Rien n'est plus certain : rien ne découle plus évidemment des principes de notre sainte foi, rien n'est plus clairement enseigné dans l'Évangile, plus solidement prouvé par la théologie catholique. Pourquoi faut-il ajouter que rien n'est plus rarement compris par les chrétiens?

Cette vie divine, dont nous parlons, nous appartient pourtant aussi réellement que toutes nos autres vies. Car nous avons plusieurs vies, quoique nous n'ayons qu'une seule âme et une seule nature : nous avons reçu, de nos parents selon la chair, la vie végétative, qui nous est commune avec les plantes; la vie animale, qui nous est commune avec les brutes; la vie raisonnable, qui nous est commune avec les autres hommes; mais, le jour de notre baptême, nous avons reçu de l'Église une quatrième vie, qui nous est commune avec les Anges et avec DIEU lui-même, puisqu'elle est une participation à sa propre vie.

Si nous voulons savoir en quoi cette vie consiste, il faut d'abord nous demander, en général, ce que c'est que la vie.

La vie, dit un adage ancien, est dans le mouvement, *vita in motu*. Il n'y a pas de vie, en effet, là où il n'y a ni mouvement actuel, ni puissance de se mouvoir; mais tout mouvement ne constitue pas la vie. L'eau du fleuve se meut, et pourtant elle ne vit pas; la pierre peut se mouvoir, sans devenir vivante : c'est que ces êtres, et tous

les autres qu'on appelle inanimés, reçoivent leurs mouvements du dehors. L'être vivant, au contraire, c'est celui qui se meut en lui-même, et qui possède en lui-même le principe et le terme de ses mouvements.

Voyez cette humble graine, que le vent promène çà et là, et qu'il finit par jeter en terre. Jusqu'ici elle ne manifestait pas plus de vie qu'un grain de sable. Elle n'avait aucun mouvement propre, et subissait sans résistance toutes les impulsions venues du dehors. Mais à peine est-elle restée quelques jours dans la terre, que ses forces vitales, endormies jusque-là, se réveillent; le germe, d'abord imperceptible, qu'elle contenait se développe; il pousse au dehors des racines qui pompent les sucs de la terre; une tige de plus en plus vigoureuse fend le sol, paraît au jour, se couvre de feuilles au moyen desquelles elle aspire le suc de l'air. Dès lors, entre toutes les parties de la plante, s'établit un échange non interrompu de services; chaque organe contribue à la conservation et à l'accroissement du corps entier, la sève monte, descend, se répand dans toutes les branches, et leur communique la vie du tronc; bientôt, cette vie se montrera dans toute sa magnificence et toute sa fécondité : ces branches, qui couronnent la tige, se couronneront elles-mêmes de fleurs; aux fleurs succéderont les fruits, et, dans chaque fruit, seront contenues de nombreuses

graines, dont chacune peut produire une plante semblable à celle d'où elle est sortie.

Voilà la vie à son plus humble degré, la vie végétative, qui place, dans l'échelle des êtres, la plus petite plante au-dessus du plus beau diamant. Le diamant, par son éclat, l'emporte de beaucoup sur le brin d'herbe; mais il n'a pas au dedans de lui-même, comme le brin d'herbe, la puissance de se mouvoir, de se nourrir, de s'accroître et de se reproduire : et c'est pour cela qu'il est inanimé, tandis que le brin d'herbe est un être vivant.

III

La vie est donc l'état d'un être qui possède en lui-même la puissance de se mouvoir; et elle est, par conséquent, d'autant plus parfaite que cette puissance est plus intime, et que les mouvements qu'elle produit sont plus énergiques, plus variés, plus parfaits.

C'est pour cela que la vie animale est bien plus parfaite que la vie végétative. Voyez, en effet, combien sont plus variés les mouvements dont la première de ces deux vies est le principe. Au lieu d'être attaché au sol, comme la plante, et d'attendre comme elle sa nourriture de l'air et de la terre qui l'environnent, l'animal va chercher au loin l'aliment nécessaire à sa conservation; il fuit

le danger, se défend contre ses ennemis, voit, entend, flaire, palpe; il accomplit souvent de merveilleux ouvrages, et, avec une organisation presque aussi parfaite que celle de l'homme, il possède des instincts que la science de l'homme ne peut qu'admirer sans les comprendre.

Cependant, la vie de l'âme humaine est incomparablement plus parfaite encore, parce que les mouvements qu'elle produit sont d'un ordre incomparablement plus élevé. Tandis que l'animal, dans l'accomplissement de ses plus merveilleux ouvrages, est guidé par un instinct aveugle, l'homme se rend compte de ses actes; il apprend, il comprend, il invente; il connaît la raison des choses, il en devine la fin, il poursuit un but éloigné, il voit la vérité invisible, il s'élève jusqu'à l'infini. Sa volonté n'est pas moins puissante que son intelligence : par elle il peut dominer l'attrait du bien sensible, aimer le sacrifice, se dévouer pour le bien de ses frères, travailler pour l'éternité.

Quelle vie que celle-là! et que peut-il y avoir au-dessus? Rien peut-être dans le monde créé; car, si les purs esprits possèdent, dans un degré de perfection supérieur au nôtre, la vie raisonnable, ils sont pourtant dans le même ordre que nous, et nous n'avons aucun motif de penser que DIEU puisse créer un ordre supérieur à celui-là.

Et pourtant, comme chrétiens, nous sommes

établis dans un ordre incomparablement supérieur. Le petit enfant qu'on vient de baptiser, possède une vie bien plus élevée au-dessus de la vie raisonnable que la vie raisonnable est élevée au-dessus de la vie animale. La perfection naturelle des esprits purs ne peut pas se comparer à la perfection surnaturelle dont il vient d'être enrichi; et DIEU qui, à chaque instant de l'interminable éternité, peut créer des êtres plus excellents les uns que les autres, ne peut rien trouver, dans les immenses trésors de sa toute-puissance, qui ne soit au-dessous de la dignité de ce petit enfant.

C'est que cet enfant vient de recevoir un don supérieur à toute nature créée et « créable », suivant l'expression de la théologie ; il vient de recevoir en lui la vie divine de la grâce.

IV

Mais en quoi donc consiste cette vie divine? Elle consiste dans la puissance de produire des mouvements et des actes divins.

De même que cet enfant a reçu de ses parents humains, avec la vie rationnelle, la puissance de connaître les vérités rationnelles, de même, en devenant chrétien, il a reçu de l'Église, mère de son âme, la puissance de connaître les vérités

divines. Ces vérités, aucune créature ne peut les deviner par ses forces naturelles, parce qu'elles appartiennent à la vie intime de DIEU. « Ce qui est dans l'homme, nous dit saint Paul, personne ne peut le connaître, si ce n'est l'esprit de l'homme; ainsi ce qui est en DIEU, personne ne le peut connaître, si ce n'est l'Esprit de DIEU. » (1 Cor. II, 21.)

Quelque parfaite que soit une créature, elle est toujours bornée, et, par conséquent, à une distance infinie de l'essence divine, qui est infinie. En la créant, DIEU l'a mise hors de lui, et l'a exclue du commerce ineffable qu'ont entre elles les trois divines personnes, dont les rapports constituent sa vie intime. Ces rapports, nul ne les connaît naturellement que les divines personnes elles-mêmes. C'est l'intérieur de DIEU, où nul ne peut pénétrer, à moins que DIEU lui-même ne lui en ouvre la porte : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils voudra bien le révéler. » (Mat. XI, 27.) Ce sont les paroles de JÉSUS-CHRIST lui-même. Aussi, quand Pierre montrera, par sa confession généreuse, qu'il possède cette connaissance surnaturelle du Fils de DIEU, le divin Maître lui dira : « Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean : ce que vous venez de dire ne vous a point été révélé par la chair et le sang, mais par mon Père, qui est dans les cieux. » (Mat. XVI, 17.)

Eh bien ! ces vérités réservées, ces secrets de DIEU, que l'Ange lui-même ne peut deviner, l'enfant chrétien vient de recevoir, dans son baptême, la puissance de les connaître ; à sa raison naturelle vient d'être ajoutée une intelligence surnaturelle ; la lumière de DIEU vient de lui être donnée, et par cette lumière il verra l'intérieur même de DIEU ; il pourra le connaître dans la Trinité de ses personnes : ici-bas dans le demi-jour de la foi, et plus tard dans toutes les splendeurs d'une claire vision.

Et de même qu'il connaît DIEU dans sa propre lumière, il l'aime par son propre amour ; car la volonté doit toujours marcher de pair avec l'intelligence. En ce moment, les facultés divines de cet enfant n'agissent pas plus que ses facultés humaines ; mais attendez un peu, et vous verrez naître dans son cœur des sentiments que la nature n'a jamais conçus. Il aimera DIEU comme un bon Père ; le craindra, non pas d'une crainte servile, mais d'une crainte toute filiale, qui redoute l'offense bien plus que le châtiment ; il se confiera dans sa paternelle bonté au milieu même des plus cruelles épreuves, et accomplira gaiment, pour lui plaire, les plus douloureux sacrifices.

V

Ces facultés divines sont accompagnées, dans le cœur du chrétien, d'ambitions également divines. DIEU lui a dit : « C'est moi-même qui veux être ta récompense. » (Gen. XV, 1.) Et en même temps il a allumé, dans son cœur, des désirs qu'aucun bonheur créé ne peut satisfaire. A chaque être la Sagesse divine doit destiner un bonheur en rapport avec sa capacité ; et c'est parce qu'aucun être ne possède naturellement une capacité divine, que DIEU ne doit à aucune de ses créatures son propre bonheur. Mais ce qu'il ne doit à personne, DIEU, par pure libéralité, le destine et le promet au chrétien ; et il lui donne, en même temps, la capacité pour recevoir ce bonheur et la puissance pour le mériter.

Que faut-il de plus, pour que le chrétien possède une vie vraiment divine? Ne suffit-il pas qu'il ait au-dedans de lui le pouvoir d'acquérir des connaissances divines, de concevoir un amour, des espérances et des désirs divins, de mériter et de posséder le bonheur même de DIEU?

Si ces dons nous ont été réellement départis, comme nous ne pouvons en douter, saint Pierre n'a-t-il pas le droit de dire, avec une parfaite vérité et dans un sens qui n'a rien de figuratif, que

nous avons été faits participants de la nature divine? (2 Pet. I, 4.) Oui, ces paroles sont d'une rigoureuse exactitude; car la nature, c'est l'être en tant qu'il est le principe de ses opérations. L'être divin nous a précisément été donné sous ce rapport.

A la nature humaine de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ce même être infini a été communiqué d'une manière bien différente. L'humanité de ce divin Sauveur a été faite participante de la personnalité du Verbe de DIEU; aussi subsiste-t-elle en lui, et ne fait-elle avec lui qu'une même personne. Mais nous, nous avons chacun notre personnalité propre, et c'est pour cela que nous ne sommes pas dieux, comme JÉSUS-CHRIST est DIEU. Ce qui est divin en nous, ce n'est pas notre substance, ce sont nos opérations; nous sommes participants, non de la personnalité divine, mais de la divine nature; nous ne sommes pas des hommes-dieux, mais des hommes divins.

VI

L'Écriture pourtant donne, à plusieurs reprises, le nom de *dieux* aux hommes et aux anges élevés à l'état surnaturel. Ainsi, il est dit, au Psaume XLIX : « DIEU se tient debout dans l'assemblée des dieux. » Ce nom nous convient, en

effet, puisque nous avons en nous quelque chose qui est réellement divin ; mais comme cette divinité n'est en nous qu'un magnifique accident, et n'affecte pas notre substance, nous sommes loin d'être dieux au même titre que JÉSUS-CHRIST.

« Il est évident, — dit saint Augustin, commentant ces paroles, — que les hommes sont appelés dieux en tant qu'ils sont déifiés par la grâce, mais non en tant qu'ils sont nés de la substance divine. Ils ont été déifiés par celui-là même qui les a justifiés, parce que, en les justifiant, il les a faits enfants de DIEU. « Il leur a donné la puissance de devenir enfants de DIEU, » dit l'Évangéliste. (Jo. I, 12).

Si nous sommes devenus enfants de DIEU, nous sommes évidemment devenus dieux, mais, par la grâce de l'adoption et non par la génération naturelle. DIEU n'a qu'un Fils unique, DIEU comme lui, et un même DIEU avec son Père ; les autres, qui deviennent dieux, le deviennent par sa grâce. Ils ne naissent pas de sa substance, et ne sont jamais les égaux du Fils unique ; mais, par une concession bienveillante, ils sont unis à lui et entrent en participation de son héritage. »

La divinité du chrétien est donc très différente de celle de JÉSUS-CHRIST, mais sa divinisation n'en est pas moins très réelle. Nous ne sommes pas des dieux dans le sens rigoureux de ce mot, mais nous sommes vraiment déifiés.

VII

Ce mot de déification revient à chaque instant sous la plume des saints Docteurs, et il est le seul qui exprime clairement l'état du chrétien, orné de la grâce de Jésus-Christ. Le mot de *surnaturel*, plus communément employé, n'a pas la même clarté, car il peut se rapporter à des dons ou à des opérations qui surpassent les forces et les exigences de la nature humaine, sans élever cette nature à l'état divin. La résurrection d'un mort est une œuvre surnaturelle, et pourtant le mort ressuscité n'est pas nécessairement enrichi des dons de la grâce. La connaissance des choses éloignées, qui serait pour l'homme une faculté surnaturelle, ne le serait pas pour un ange. Au contraire, la foi, l'espérance, la charité, le bonheur du ciel sont choses également inaccessibles aux forces de toutes les créatures, même les plus parfaites. Pourquoi? Parce que ce sont des dons vraiment divins et qu'ils ne peuvent, par conséquent, appartenir à une créature qu'autant qu'elle est déifiée.

C'est ce qu'explique très bien l'Ange de l'école, le grand saint Thomas : « Le don de la grâce, dit-il, surpasse toutes les facultés de la nature créée, parce qu'il n'est autre chose qu'une parti-

cipation de la nature divine, qui surpasse toute autre nature. Il est, par conséquent, de toute impossibilité qu'une créature produise la grâce. Le fer ne peut recevoir les propriétés du feu, qu'autant qu'il est mis dans le feu ; de même DIEU seul peut déifier une créature, en l'admettant à la participation de sa nature divine. » (1, II, q. 112, a. 1.)

Longtemps avant le Docteur angélique, saint Cyrille d'Alexandrie faisait, contre les ennemis de la divinité du Saint-Esprit, un raisonnement tout semblable. « Comment pourrait-il arriver, leur disait-il, qu'une nature créée pût faire dieux ceux qui ne sont pas dieux? Une créature déifiante ne se peut concevoir. DIEU seul a le pouvoir de déifier les âmes justes, auxquelles il accorde, par son Esprit, une participation à la dignité qui lui est propre. » (Dial. VII, adv. Herm.)

On le voit : la divinisation du chrétien était, pour ce saint Docteur, et pour toute l'Église de son temps, chose si certaine et si constante, qu'on ne craignait pas de s'appuyer sur cette vérité pour en déduire la divinité du Saint-Esprit.

VIII

D'après tout ce qui précède, on voit que la grâce habituelle est bien réellement un don surnaturel, qui nous fait entrer en participation de la nature divine.

Par nature divine, il faut entendre ici cette perfection primitive et primordiale qui est comme la racine des attributs de DIEU, et le principe de ses opérations; car, par la nature des choses, les philosophes n'ont jamais entendu autre chose que ce degré de chaque être d'où dérivent ses propriétés et ses opérations. Or, la grâce sanctifiante imite, dans l'âme, cette perfection primitive et primordiale que nous concevons comme principe en DIEU.

De même que DIEU, par sa nature, est la racine de ses attributs divins, et a une inclination (qui en DIEU est DIEU lui-même) à se voir intuitivement, à s'aimer d'un amour béatifique ou divin et à faire tout hors de lui pour lui-même, ainsi l'homme spirituel, régénéré par la grâce sanctifiante, a une inclination à voir DIEU intuitivement, à l'aimer d'un amour divin, à faire toutes ses actions pour DIEU seul. Cette grâce sanctifiante est encore la racine de la charité et des vertus infuses, qui sont les images des perfections divines et les conséquences de la grâce. La grâce sanctifiante est donc une participation à la nature divine, par laquelle l'âme tend à voir DIEU tel qu'il est en lui-même [1].

Mais quelle est la nature intime de cette grâce elle-même? Au dire du docteur Angélique, la

[1] Contenson. — *Theologia mentis et cordis.*

grâce sanctifiante est une forme, une qualité de l'âme, sur laquelle elle n'agit pas comme cause efficiente, mais comme cause formelle, absolument comme la blancheur ne produit pas la muraille, mais la rend blanche. C'est une forme accidentelle de la substance de l'âme, par laquelle DIEU donne ce qui est en lui substantiellement. Ce que DIEU possède par sa nature, par son infinie perfection, est infiniment parfait; mais ce que l'âme possède par grâce est contingent, limité, imparfait. La grâce est quelque chose de créé, en ce sens que les hommes sont créés selon la grâce en un être nouveau, de rien, c'est-à-dire sans aucun mérite de leur part.

La grâce n'est ni une vertu, ni une substance, mais la nature divine participée, qui produit dans l'âme du chrétien une qualité, une habitude. D'où il suit que la grâce est plutôt dans l'essence de l'âme, que dans ses facultés. De même que l'homme participe à la connaissance divine par sa faculté de connaître, et acquiert une puissance surnaturelle et divine qui est la foi; de même qu'il participe à l'amour divin par sa volonté ou faculté d'agir, et acquiert une puissance surnaturelle et divine qui est la charité; ainsi, il participe par l'essence et la nature même de son âme à la nature divine, et acquiert une certaine ressemblance avec DIEU par une espèce de régénération, ou nouvelle création.

IX

Telle est la nature de cette grâce, qui produit en nous des effets merveilleux, dont nous n'apprécierons qu'au Ciel la magnificence. Le docteur Séraphique, saint Bonaventure, les résume en ces termes :

« La grâce est le don qui fait de notre âme l'épouse de JÉSUS-CHRIST, la fille du Père Éternel et le temple du Saint-Esprit. Et ce don tout gratuit de la bonté divine purifie l'âme, l'illumine et la perfectionne; il la vivifie, la réforme et l'affermit; il l'élève jusqu'à DIEU, la fait ressembler à DIEU, l'unit à DIEU... Comme notre âme n'entre en conformité avec la Sainte Trinité que par la force de la vertu qui nous purifie, nous affermit et nous élève, et par l'illumination de la vérité qui nous éclaire, nous réforme et nous fait ressembler à DIEU; enfin, comme c'est cet ensemble de dons qui nous rend dignes des complaisances et de l'amour de notre DIEU, il s'ensuit que cette influence déifique prend le nom général de grâce, qui exprime merveilleusement et résume les différents effets de cette effusion du divin amour [1]. »

[1] Brevil. p. V, c. 1.

L'illustre conférencier de Notre-Dame, le P. Monsabré, décrivait naguère à son tour, en un magnifique langage, les effets de la grâce dans l'âme.

X

« Nous sommes participants, dit-il, de la nature divine. Ne craignons pas de professer hautement ce dogme et de nourrir notre âme de cette consolante doctrine. Jamais elle ne fut plus nécessaire pour soutenir le courage des chrétiens, et pour repousser les attaques de nos ennemis. Satan renouvelle, avec plus d'astuce que jamais, la tentative qui lui réussit si bien dans le paradis terrestre ; il dit aux hommes : « Vous serez comme des dieux, si vous secouez le joug de DIEU. » Cette suggestion est le plus monstrueux de tous les mensonges. Pourquoi? Parce qu'elle est la perversion de la plus utile de toutes les vérités. Ce qu'il y a de faux dans la parole de Satan, ce n'est pas que l'homme puisse espérer d'être semblable à DIEU, puisque DIEU lui-même lui a fait cette destinée, en le créant à sa ressemblance et en lui ordonnant d'être parfait comme il est parfait. Le crime consiste à rechercher la ressemblance de DIEU dans la révolte contre DIEU, à s'appuyer, pour renverser l'homme, sur la noble ambition qui devait élever l'homme jusqu'à DIEU : voilà aujourd'hui, comme

au premier jour du monde, tout le secret de la tactique de Satan. »

Comment déjouer cette tactique? Nous n'avons pas de meilleurs moyens que de faire connaître à l'homme sa véritable grandeur, et de donner à son immense ambition le seul objet qui puisse la satisfaire.

A ce faux semblant de divinité que le panthéisme fait miroiter à ses yeux, et qui n'est autre chose que l'anéantissement de sa personnalité, de ses facultés, de son être, nous opposons la divinisation très réelle que JÉSUS-CHRIST lui offre et qui, laissant à la nature humaine sa complète intégrité, lui surajoute le don magnifique de la nature divine. Dès lors, cette monstrueuse erreur n'aura plus de prise sur les âmes. Le vide qu'elle prétend combler sera déjà divinement rempli; les aspirations qu'elle cherche à tromper seront pleinement satisfaites.

Nous-mêmes, rendons-nous inaccessibles à la séduction, en nous pénétrant tous les jours plus intimement de la vérité; apprécions, comme ils le méritent, les dons que DIEU nous a faits (1 Cor. II, 12), et nous ne serons plus tentés de courir après des chimères. Ouvrons les yeux de notre cœur pour connaître les magnifiques espérances de notre vocation, les trésors de gloire qui composent notre héritage dans le séjour des Saints (Eph. I, 18), et nous n'aurons plus de peine

à dédaigner toutes les promesses et toutes les menaces du monde. Dès que nous comprendrons bien que nous sommes des dieux, nous n'aurons plus d'autre crainte que celle de redevenir des hommes [1].

« Participants de la nature et de la vie de DIEU, nous opérons divinement. Pensées, désirs, actions, tout prend en nos âmes des proportions infinies, parce que tout est imprégné de la vertu du Très-Haut et transformé par une sève divine.

« Voyez cet arbre couvert de fleurs blanches comme la neige : qu'il est gracieux sous sa parure de printemps, et que de promesses il ne fait pas pour la saison des fruits ! L'été l'a nourri de sa lumière, de sa chaleur, de ses pluies fécondes; l'automne arrive, il est temps de cueillir. Mais, vain espoir, les fleurs trompeuses n'ont produit que des baies âcres et sauvages. N'arrachez pas, l'arbre est bon. Coupez les branches folles dont il s'est couronné; concentrez, dans l'œil d'une greffe, toute la sève qui monte des racines au sommet et attendez. Le sauvageon redouble d'efforts, on dirait qu'il a compris l'opération qui lui donne une nouvelle vie. La greffe s'assimile les généreuses effluves qui s'élancent vers elle; elle les pénètre de sa vertu, les déploie en une seconde couronne, où vous viendrez bientôt cueillir des fruits doux et

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. VIII, p. 175 à 189.

savoureux. C'est pourtant bien le même tronc, ce sont les mêmes racines, et vous le diriez, les mêmes branches. L'activité originelle de la nature demeure tout entière, mais elle est transformée. Image frappante de la transformation de nos œuvres par la grâce. Elles procèdent par nature, mais la nature a été ombragée par la vertu du Très-Haut [1]. »

[1] P. Monsabré. *Vie divine de l'homme.*

CHAPITRE IV

La grâce dans le Cœur de JÉSUS.

I

A peine Notre-Dame eut-elle prononcé le *fiat* libérateur, que le Verbe, s'élançant des hauteurs des cieux, vint s'emparer de cette humanité languissante, pour la faire sienne et opérer par elle les grands desseins qu'il avait conçus dans sa miséricorde. *Exultavit ut gigas ad currendam viam suam.* Dès ce premier instant, l'âme humaine de JÉSUS parut pleine de beauté aux regards de DIEU, qui lui donna amoureusement le baiser de paix, en lui disant : « Tu es ma fille bien-aimée, belle entre mille et il n'y a nulle tache en toi. » La divinité remplissait cette âme et surabondait sur le corps, en sorte que saint Paul a pu dire qu'en JÉSUS la divinité habitait corporellement.

Quand le fer est soumis à l'action du feu, celui-ci le pénètre et s'identifie pour ainsi dire avec lui : c'est du fer toujours, mais du fer embrasé. L'union du Verbe avec l'humanité surpasse incomparablement cette union, cependant si grande, du fer et

du feu. Le Verbe, en effet, absorbe en sa personnalité celle de l'humanité et, tout en laissant subsister la nature, il veut que sa personne la compénètre et l'élève à une dignité que nulle intelligence humaine ne saurait concevoir. Cette seule union du Verbe avec l'humanité rend celle-ci pure, innocente, belle, sans tache, digne de l'amour surnaturel de DIEU.

II

Faut-il en conclure que la grâce sanctifiante ou habituelle n'a pas été donnée à l'âme de JÉSUS, ou que du moins cette grâce ne pourrait lui être d'aucune utilité? . . . . . .

Saint Augustin affirme positivement le contraire : « JÉSUS-CHRIST, dit-il, est plein de grâce, parce que DIEU l'a oint par le Saint-Esprit, non point avec une huile visible, mais avec le don de la grâce. C'est ce don que représente l'huile visible que l'Église emploie à l'égard des baptisés [1]. » Telle était aussi l'opinion de saint Cyrille et de saint Jean Chrysostôme, basée sur des raisons de convenance qui ont frappé tous les théologiens, et les ont amenés à conclure, presque unanimement, à l'existence de la grâce sanctifiante dans l'âme de JÉSUS-CHRIST.

[1] De Trinitate, ch. XXVI.

Toutes les créatures reçoivent de DIEU la grâce et la gloire, dit le Psalmiste, *gratiam et gloriam dabit Dominus*[1]. DIEU est donc le foyer d'où la grâce rayonne, la source unique et première d'où découle cette eau vive qui répand la vie. Plus on est près du foyer, plus on ressent de chaleur; plus on est près de la source, plus on est à même de puiser une eau abondante et pure. Or, quelle créature a jamais été plus voisine de la divinité que l'humanité du Sauveur! Il y a bien, sans doute, une ligne de démarcation entre elle et la personne du Verbe qui la soutient; mais le Verbe s'est tellement approprié cette humanité, que de leur union il résulte un seul être, qui est l'Homme-DIEU.

C'est toujours le Verbe, mais ce n'est plus le Verbe seulement; c'est toujours le corps et l'âme d'un homme, mais ce n'est plus un corps et une âme seulement : c'est le Verbe incarné; c'est-à-dire le Verbe pénétrant toute cette humanité, comme un baume qui pénètre de sa suave odeur le corps auquel il se mêle[2]. Voilà donc cette âme de JÉSUS-CHRIST unie cœur à cœur avec la divinité; aussi ne peut-elle se soustraire à la grâce de DIEU qui l'inonde de toutes parts, et la remplit de toute la plénitude dont est capable une créature.

[1] PS. LXXXIII, vers. 1.

[2] Voir Mgr de Ségur : *Nos grandeurs en* JÉSUS.

III

Cette plénitude, tout la réclamait en Notre-Seigneur : son intelligence, qui était destinée à pénétrer jusque dans le plus intime des mystères, jusque dans le cœur de la divinité; sa volonté, qui devait aimer DIEU d'un amour surnaturel dont la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur dépassent toute conception; sa nature humaine, qui, vivifiée mais non détruite par la personne divine, devait subsister tout entière. Elle est, il est vrai, l'instrument du Verbe, mais non l'instrument inerte, inconscient, du manœuvre; elle est un instrument animé qui a sa vie propre, son mode d'action propre, son autonomie. Il faut donc à cette nature un principe d'action qui dirige, qui perfectionne ses actes; il faut à cette nature, essentiellement humaine, un élément qui la surnaturalise et la fasse entrer en participation de la nature divine; or, tel est l'effet de la grâce, tel est son magnifique apanage.

Les attributions de la personnalité divine et de la grâce en JÉSUS-CHRIST demeurent parfaitement distinctes. Par elle-même et à ne considérer que son effet formel, l'union hypostatique communique à l'humanité la dignité de la personne, c'est-à-dire une dignité divine et, dès lors, rend cette hu-

manité éminemment sainte et agréable aux yeux de DIEU, incapable de contracter la moindre souillure. Mais pour que le Verbe communique toute sa perfection, il doit aussi donner, autant du moins que la créature peut la recevoir, la perfection, la sainteté de sa nature divine ; et c'est la grâce, qu'on a si justement appelée un écoulement de la nature divine dans la nature humaine, c'est elle qui donne à l'âme cette beauté, cette forme qui la proportionne à la gloire qui lui est réservée.

IV

Qu'est-ce qui sanctifie le corps? se demande Suarez. C'est une disposition intérieure, secrète, qui maîtrise ses mouvements, les maintient dans l'ordre, tout en facilitant ses opérations honnêtes.

Sans doute, la personne du Verbe sanctifie la chair dont il se revêt, puisqu'elle devient la chair de DIEU ; toutefois, pour qu'elle soit élevée à cet état de sainteté que requiert sa nature, elle réclame, en outre, cette disposition intérieure qui établit l'ordre entre les facultés, ce que ne produit point, du moins formellement, la présence de la deuxième personne de la Sainte Trinité. Il en est ainsi de l'âme de JÉSUS-CHRIST. Ennoblie, sanctifiée par la présence du Verbe, elle n'a atteint toute la perfection dont elle est capable que lorsque la grâce

est venue lui communiquer cet effet physique, cette disposition particulière qui perfectionne son mode d'action et que nous nommons la grâce.

Il est vrai que ce n'est là qu'une perfection, si je puis parler ainsi, extrinsèque, accidentelle, éminemment renfermée dans celle que confère la personnalité divine ; mais elle convient si bien au Verbe de DIEU incarné, qu'on ne saurait la lui dénier sans témérité. Elle n'est point une conséquence nécessaire de la présence du Verbe ; elle repose, en effet, uniquement sur le bon plaisir de DIEU ; mais elle s'ajuste, s'adapte à cette présence d'une façon si harmonieuse, si parfaite, qu'elle semble en être la compagne naturelle et inséparable.

Quand le soleil se lève à l'horizon, la splendeur de sa lumière enveloppe la terre d'un manteau brillant de clarté ; cette splendeur n'est point le soleil, mais elle l'accompagne fidèlement, et ne s'en sépare jamais : c'est une image, dit saint Thomas, de la grâce sanctifiante et de l'union hypostatique. Celle-ci est le soleil brillant, qui s'élève à l'horizon de la nature humaine, et aussitôt la grâce, splendeur de ce soleil, inonde l'âme de ses éblouissantes clartés.

A l'instant même où le Verbe s'incarna dans les chastes flancs de MARIE, son âme fut embellie par la grâce sanctifiante, qui lui fut donnée dans toute sa plénitude ; et si plus tard l'Évangéliste

nous dit que l'enfant de Nazareth croissait en âge et en grâce, il ne faut entendre ces mots que des manifestations extérieures de cette grâce, qui, à l'intérieur, n'était susceptible ni d'augmentation ni de diminution. Dès sa création, l'âme de JÉSUS reçut toute la grâce qui devait être son partage pendant toute l'éternité.

V

« Nous l'avons vu, dit saint Jean, et il était *plein de grâce* et de vérité [1]. » Sur cette parole de saint Jean, les docteurs remarquent, avec raison, que cette expression est susceptible de sens divers.

Quelquefois, l'Écriture sainte l'emploie pour marquer une grande abondance de grâces, qui s'étend à toutes les œuvres de vertu, à toutes les puissances. C'est ainsi que saint Paul souhaite aux Éphésiens d'être remplis de la plénitude de DIEU : *ut impleamini in omnem plenitudinem* DEI [2].

Quelquefois, l'Écriture veut faire ressortir par là une grâce de choix, qui est conférée à l'âme en vue de la mission que DIEU lui réserve. C'est en ce sens que MARIE est saluée par l'Ange, « pleine de grâce, » parce qu'elle avait reçu toutes les grâces

[1] Joan., c. I, vers. 14.
[2] Eph., c. III, vers. 19.

attachées et proportionnées à sa dignité de Mère de DIEU.

Ce n'est qu'en JÉSUS-CHRIST seul que le mot « plénitude de grâce » doit être pris dans toute l'étendue de sa signification. Toutes les grâces des autres créatures, réunies ensemble et comparées à la grâce de JÉSUS-CHRIST, sont ce qu'est le ruisseau de la prairie au vaste Océan; car, tandis que la grâce a été donnée aux autres créatures suivant une certaine répartition déterminée, elle a été donnée sans mesure aucune à JÉSUS. Aussi quoique cette grâce soit, par essence, finie, puisqu'elle est créée et de même espèce que celle qui nous est conférée, elle est en JÉSUS si surabondante, si suréminente, qu'on peut à bon droit l'appeler infinie. Dès lors, en effet, qu'elle est en quelque sorte unie à la personne du Verbe, elle puise dans cette union une dignité infinie, de même que cette union communique une excellence infinie à l'humanité de notre Sauveur, à sa chair, qui est comme divinisée.

Ne voyons-nous pas, en outre, que les œuvres de Notre-Seigneur acquièrent une portée infinie, grâce à cette union? C'est elle qui donne un mérite infini aux actions du Sauveur, une satisfaction infinie à toutes ses actions pénales, c'est-à-dire faites par principe de pénitence. Eh bien! cette union influe également sur la grâce sanctifiante, et lui donne une puissance d'action infinie, en sorte

que cette grâce rend l'âme de Notre-Seigneur infiniment agréable et sainte aux yeux de DIEU. Je dis infiniment sainte, mais il ne faut pas oublier que toujours il subsistera une différence entre cette sainteté conférée à l'âme de Notre-Seigneur par la grâce et la sainteté de DIEU ; celle-ci est infinie par essence, l'autre ne l'est que par communication.

VI

La conclusion pratique de tout ceci, c'est que chacun de nous doit mettre en pratique le conseil de l'Apôtre, et s'approcher avec confiance du trône de la grâce, afin d'y puiser miséricorde. Quel est ce trône de grâce? C'est le Cœur de JÉSUS, car c'est là que règne la charité ; c'est là, par conséquent, que siège la grâce, comme une reine pleine de majesté et de bienveillance. Ne craignons pas, c'est JÉSUS lui-même qui nous appelle : « Venez, nous dit-il par la bouche d'Isaïe, venez et achetez sans argent, sans aucun échange, le vin et le lait[1]. » Ce vin, ce lait, c'est la grâce qui s'insinue si doucement dans l'âme en respectant sa liberté, mais qui lui communique en même temps une force, une vigueur qui centuple ses forces naturelles.

Le Cœur de JÉSUS est la source d'eau vive qui rejaillit à la vie éternelle, c'est-à-dire de la grâce ;

[1] Isaïe, c. LXV, v. 1.

cette source a été ouverte au Calvaire par la lance de Longin; que tous ceux qui veulent puiser la grâce s'approchent donc du Cœur de Jésus.

Et que craindrions-nous? N'est-ce pas pour nous que Dieu a déposé cette surabondance de grâces dans le Cœur de son Fils? Et le Cœur de Jésus désire-t-il autre chose que de nous enrichir des trésors dont il est dépositaire?

C'est à chaque page du livre des révélations faites à la B. Marguerite-Marie, que nous pouvons constater ce désir du bon Maitre. Écoutons quelques-unes de ses paroles : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande et qu'il se manifeste à eux, *pour les enrichir de ses précieux trésors.* »

— « L'aimable Cœur de Jésus, dit la Bienheureuse, a un désir infini d'être connu et aimé de ses créatures, dans lesquelles il veut établir son empire, comme la source de tout bien, afin de pourvoir à leurs besoins. »

— « Je le dis avec assurance, si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il eût pour cet aimable Rédempteur, qui ne la pratiquât. Notre-Seigneur réserve des trésors incompréhensibles, pour tous ceux qui s'emploieront à établir cette dévotion. »

— « Il m'a souvent promis que ceux qui seraient dévoués à son sacré Cœur ne périraient jamais et que, comme il est la source de toutes les bénédictions, il les répandrait, avec abondance, dans tous les lieux où serait posée l'image de cet aimable Cœur pour y être aimé et honoré. »

Je trouve, dans les lettres de la Bienheureuse, un fait qui prouve combien il importe que nous surtout, Prêtres de JÉSUS-CHRIST, nous recourions à ce Cœur plein de grâces, pour nous d'abord, et aussi pour les âmes qui nous sont confiées.

Un Religieux de la Compagnie avait été prié par la Bienheureuse de donner ses soins à la confection d'une gravure du Sacré-Cœur. Comme il était empêché par d'autres travaux, il y eut bien des retards à la composition de cette planche.

« Ce bon Père, écrit la Sainte, est tellement occupé par Mgr d'Autun, à la conversion des hérétiques, qu'il n'a pas de temps ni de loisir pour travailler à cette œuvre, que l'adorable Cœur de notre Maître désire avec tant d'ardeur. Vous ne sauriez croire, ma très-aimée Mère, combien ce retardement m'afflige et me fait souffrir. Il faut que je vous avoue, confidentiellement, que je crois que c'est la cause qu'il se convertit si peu d'infidèles dans cette ville. Il me semble entendre continuellement ces paroles : que si le bon Père s'était acquitté, premièrement, de ce qu'il avait promis au sacré Cœur, JÉSUS aurait changé et

converti les cœurs de ces infidèles, par le plaisir qu'il aurait de se voir honoré dans cette image qu'il désire; mais, puisqu'on préfère d'autres choses, quoiqu'à sa gloire, à celle de lui donner ce contentement, qu'il endurcira le cœur de ces infidèles, et que les travaux de cette mission seront sans beaucoup de fruit! »

N'y a-t-il pas là une grande leçon, un enseignement de la plus haute importance? Le sacré Cœur de Jésus avant tout, voilà le premier moyen, parce que c'est là qu'est la source de toutes les grâces, comme nous allons le prouver dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

Le Cœur de JÉSUS source de toute grâce.

I

Quelques Pères de l'Église déclarent que la mort du Christ a été avantageuse à toute la création, *emolumentum omnibus creaturis;* ils appuient leur assertion sur des raisons de convenance et sur le témoignage de saint Paul, affirmant que le Christ a goûté la mort pour tout[1].

« Le monde matériel — a dit avec justesse un orateur — les êtres même sans raison, même privés de sentiment, ne peuvent trouver leur raison adéquate, le perfectionnement qui leur convient, que dans le surnaturel, et, dès lors, que dans le Christ et par le Christ. Mais j'ai trop peu dit, en affirmant que le surnaturel explique et perfectionne le monde matériel : je devais dire qu'il l'ennoblit, qu'il lui donne une valeur incomparable, en le faisant participer autant que le comporte sa

[1] Hebr. II, 9. Le texte grec porte, en effet, ὑπὲρ παντός, *pro omni, pro quolibet*, et non ὑπερ πάντων.

nature, à l'élévation à laquelle l'homme lui-même a été porté. J'espère pouvoir vous faire comprendre que le monde matériel n'a point été exclu de cette grande restauration de toutes choses, dans le Christ, que DIEU se propose d'opérer. *Proposuit... instaurare omnia in Christo* [1]; et que même il fut alors embelli autant qu'il en était susceptible [2]. »

Laissons à d'autres le soin de développer cette considération; pour nous, bornons-nous à étudier la salutaire influence de l'Homme-DIEU sur les créatures raisonnables. C'est d'elles qu'il est vraiment le Chef, la tête, le cœur; c'est à elles qu'il communique une vie bien supérieure à celle de la nature, une vie divine qui, de tous les Anges et de tous les hommes, ne forme qu'un même corps, *vos estis corpus Christi.*

II

L'Écriture sainte nous répète souvent que Notre-Seigneur est la source de la grâce; que la grâce et la vérité ont été faites par JÉSUS-CHRIST; que c'est par son Fils bien-aimé que DIEU donne sa grâce. Toutes ces expressions nous révèlent une vérité de la plus haute importance, dont il

[1] Eph. I, 9, 10.
[2] P. Curci. *La nature et la grâce,* t. I, 15e discours.

faut avoir une intime connaissance avant que d'étudier les moyens par lesquels Notre-Seigneur nous communique cette divine grâce.

Quelque intime que soit l'union du Verbe avec l'humanité, en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, il est bien évident qu'en lui les opérations divines restent parfaitement distinctes des opérations humaines. Dès lors, ce qu'il faut se demander, tout d'abord, c'est si la grâce est produite par la divinité ou par l'humanité.

Quelques théologiens, suivant les attraits d'une piété mal éclairée, ont osé dire que l'humanité, dans le Sauveur, était la cause principale de la grâce et exerçait sur elle une action directe et physique. C'est là une erreur, et la vérité est que, dans la création de la grâce, l'humanité ne concourt que comme instrument; aussi le Concile de Trente, traitant de la cause efficiente propre et principale de la grâce, parle toujours de DIEU à l'exclusion de l'humanité. Du reste, la raison ne le persuade-t-elle pas suffisamment? Les effets ne peuvent pas être d'un ordre différent que la cause qui les produit; la grâce, étant d'un ordre infiniment élevé au-dessus de la nature humaine, ne peut donc être produite par elle, mais réclame impérieusement un autre auteur.

Mais alors dans quel sens l'Écriture sainte et tous les Pères proclament-ils JÉSUS-CHRIST auteur de la grâce? Cherchons à bien comprendre cette

vérité. En nous faisant pénétrer plus avant dans le Cœur de Jésus, elle nous y attachera davantage; en nous révélant tous les bienfaits que nous en avons reçus, elle embrasera nos cœurs de reconnaissance et d'amour.

III

Que pouvons-nous dans l'ordre surnaturel de la grâce? Un mot résume notre puissance : Rien. Nous ne pouvons pas même prononcer le nom de notre Sauveur ; sans elle, nous ne pouvons pas même avoir un commencement de foi profitable à notre salut : « car, dit le Concile d'Orange, si quelqu'un soutient que le commencement de la foi... par laquelle nous croyons en Celui qui justifie l'impie... n'est pas le résultat du don de la grâce, mais nous vient naturellement, il est opposé aux dogmes apostoliques [1]. » Il n'est pas une seule œuvre de l'ordre naturel qui puisse mériter la grâce, non seulement, pour parler le langage de l'École, de *condigno*, mais même de *congruo*. DIEU l'a permis, afin que l'homme se maintînt dans l'humilité, en reconnaissant son entière dépendance de DIEU pour tout ce qui regarde son salut.

Nous ne pouvons donc faire aucune œuvre sur-

[1] Cf. 5.

naturelle sans la grâce ; et cette grâce nous ne pouvons pas la mériter, quelque effort que nous fassions. Nous voilà certes réduits à la dernière misère ; et si quelque ami ne vient nous aider dans notre indigence, nous sommes infailliblement perdus. Mais consolons-nous, cet ami bienfaisant, assez riche pour nous faire l'aumône de la grâce, existe : c'est JÉSUS, qui, par ses mérites infinis, nous a mérité la grâce et que, pour cela, nous saluons avec raison du titre d'*auteur de la grâce*.

IV

JÉSUS-CHRIST nous a mérité la grâce ! Quels mystères d'amour ne nous révèlent point ces simples paroles ! Le Verbe, égal en tout à son Père, ne pouvait mériter ; mais, dans son amour pour nous, il opère un prodige qui lui permettra de réaliser en même temps toutes les conditions requises pour le mérite. Il descend du ciel, revêt sa divinité des livrées de l'humanité, unit cette nature humaine à sa nature divine dans l'unité de sa personne. Dès lors, cet Homme-DIEU, homme parfait, DIEU égal au Père et au Saint-Esprit, possède toutes les qualités requises au mérite, portées au plus haut point de leur perfection.

Tandis, en effet, que son âme, dans sa partie supérieure, contemplera la face de DIEU et jouira

déjà du bonheur de la patrie, dans sa partie inférieure elle sera sujette à toutes nos infirmités ; son corps sera soumis à de rudes labeurs, et ce sera au prix de bien des souffrances qu'il pourra entrer dans le royaume de la gloire, vers lequel il s'achemine péniblement, comme tout homme venu en ce monde. En Jésus, la volonté divine voudra et aimera nécessairement ; mais sa volonté humaine restera parfaitement libre, et se trouvera, par ce fait, dans la possibilité d'offrir à Dieu son Père le sacrifice de ses actes et, par conséquent, de mériter.

Quand je dis que le Christ était libre, je ne prétends pas que sa volonté pût se porter au mal : elle était au contraire déterminée au bien ; mais il faut remarquer, avec saint Thomas, que le pouvoir de se porter au péché, bien loin d'être la perfection de la liberté, en est la ruine, le défaut, le déficit. Jamais la volonté humaine n'est plus libre que lorsque, renonçant au projet insensé de se faire sa propre règle, elle prend pour règle de conduite la volonté même de Dieu, toujours infaillible.

En dehors de la volonté divine, la volonté humaine ne rencontre que des fers, c'est-à-dire l'esclavage. *Qui facit peccatum, servus est peccati* [1].

[1] Jo. VIII, v, 34.

V

JÉSUS-CHRIST était libre, il a donc pu nous mériter la grâce. Mais ce qui rehausse infiniment le mérite de Notre-Seigneur, c'est que toutes ses actions étaient les actions d'un Homme-DIEU.

« Dire que sa volonté humaine, unie avec la divine par le lien de la charité et de la grâce sanctifiante, qu'elle avait dans toute l'abondance qui était convenable à l'âme d'un Homme-DIEU, méritait plus, en tout ce qu'elle faisait, qu'aucun esprit humain ne saurait comprendre, parce que la grandeur de ses mérites se mesure à la grandeur de sa grâce, c'est dire beaucoup; toutefois, ce n'est pas dire que ses mérites fussent infinis, puisque sa grâce sanctifiante, qui est leur mesure, étant une créature, n'est pas infinie.

« Mais si vous considérez l'union hypostatique, qui fait que cet homme qui agit, qui souffre, qui mérite, est vraiment DIEU, vous avez trouvé le principe de la valeur et de la dignité infinie de tous ses mérites. Ne regardez pas seulement que ses actions procèdent de l'humanité; mais pesez que c'est de l'humanité tout abîmée, toute transformée en DIEU, toute pénétrée de l'onction divine, toute brillante des éclairs de la divinité; et vous jugerez bien qu'elle ne faisait rien qui ne fût tout

divin et d'une valeur infinie. Ne regardez pas seulement que cette sainte humanité était toute comblée, et, s'il faut dire ainsi, toute regorgeante de la grâce sanctifiante ; mais voyez qu'étant unie avec la nature divine, pour n'être qu'une même personne avec elle, il semble qu'elle avait, par là, comme une certaine racine qui donnait jusque dans la divinité et dans tous les attributs divins, pour en tirer une vie, une vigueur, une excellence, une dignité infinie, qu'elle répandait sur toutes ses œuvres, et qui leur donnait un mérite vraiment infini [1]. »

Mais, ô mon JÉSUS, où mon esprit ne se perd pas moins dans ses investigations, c'est lorsqu'il vient à considérer la longueur, la largeur, la profondeur des mérites que vous avez accumulés pendant votre vie mortelle. Car, je crois que vous avez mérité, dès le premier instant de votre existence, jusqu'au moment suprême où votre voix mourante annonçait à la terre que l'œuvre de notre rédemption était consommée! Je crois que vous avez mérité, par chacun de vos actes et dans chaque instant de la durée de ces actes, et que le moindre de ces actes, durant le plus court de ces instants, avait une valeur infinie. Je crois que pendant ces trente-trois années d'existence passible, ni votre intelligence, ni votre volonté

[1] D'Argentan. *Grandeurs de* JÉSUS-CHRIST.

n'ont cessé un seul instant, le jour, la nuit, de produire des actes!

Pourquoi donc cette prodigalité? Pourquoi cette accumulation de mérites infinis, alors qu'un seul de ces actes aurait abondamment suffi à mériter la grâce à tous les hommes, multipliés à l'infini?

L'Apôtre nous en donne la raison : « JÉSUS, nous dit-il, a agi ainsi, afin de montrer aux siècles futurs les abondantes richesses de sa grâce, que dans sa bonté il répand sur nous [1]. » Sans crainte d'être démenti dans l'assurance qu'il nous donne de son amour, il peut nous dire : « Voyez ces trésors incalculables de grâce, de bénédiction, de mérites, que j'ai amassés pour vous, et jugez de mon amour! » Un tel témoignage comporte-t-il le moindre doute?

VI

JÉSUS-CHRIST a travaillé pour nous, il a mérité pour nous, et les biens qui nous reviennent de ces mérites sont innombrables. Je ne parle pas des anges, qui doivent aussi aux mérites prévus de JÉSUS-CHRIST toutes les grâces qu'ils ont reçues. « Nous avons tous reçu de sa plénitude », dit saint Jean : tous, c'est-à-dire, suivant la remarque de saint Thomas, tous les Apôtres, les patriarches,

[1] Eph. II, 77.

les prophètes, les justes qui ont été, qui sont, qui seront, voire même les anges... parce que la plénitude de grâce qui est dans le Christ est la cause de toutes les grâces qui sont dans toutes les créatures raisonnables.

Aussi, saint Grégoire, sur ces paroles de l'Écriture, « nul n'est hors de toi [1], » dit qu'il faut entendre; également, « nul n'est saint hors de toi, » car nul parmi les hommes, nul parmi les anges, n'est saint, si ce n'est par le Christ.

Mais je ne veux envisager ici que les hommes, ces hommes pécheurs qui ont si souvent offensé la majesté de DIEU. Que doivent-ils aux mérites de JÉSUS-CHRIST?

Ah! comptez les feuilles qui sont aux arbres des forêts, comptez les grains de sable du rivage, comptez les gouttes d'eau qui composent l'immensité des océans, et vous n'aurez pas encore le nombre des biens, des avantages qui, des mérites du Sauveur, découlent sur l'humanité.

« Béni soit le DIEU et le Père de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui nous a comblés en JÉSUS-CHRIST de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le Ciel, ainsi qu'il nous a élus en lui avant la création du monde, pour l'amour qu'il nous a porté, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses yeux : nous ayant prédestinés

[1] Lib. 1 Reg. c. 2.

par un effet de sa bonne volonté, pour nous rendre ses enfants adoptifs par JÉSUS-CHRIST, afin que la louange et la gloire en soit toute donnée à sa grâce, par laquelle il nous a remplis de bénédictions en son Fils bien-aimé [1]. »

Saint Paul, par ces courtes, mais substantielles paroles qu'il écrit à tous les saints d'Éphèse, c'est-à-dire à tous les fidèles dans le Christ, soulève une partie du voile qui nous cache l'immense trésor de grâces renfermées dans les mérites du Sauveur. Arrêtons-y un instant nos regards.

Ainsi, chrétien, mon frère, DIEU de toute éternité a en vue son Fils JÉSUS-CHRIST, qu'il établit le roi de la création, le type idéal de toutes les créatures; mais avant de faire jaillir le monde, avant de créer les cieux et la terre, il vous choisit de toute éternité, pour être du nombre de ceux qui doivent composer la cour de son Fils chéri : *Elegit nos in Ipso ante mundi constitutionem.*

Le péché, il est vrai, semble venir déchirer ce plan premier; mais DIEU saura bien, par un prodige de sa droite, le refaire et plus grand et plus beau, toujours par son Fils JÉSUS : *Proposuit omnia instaurare in Christo, sive quæ in cœlis, sive quæ in terra sunt.* Pour nous, ce JÉSUS, qui primitivement était destiné à être uniquement un roi de gloire, deviendra un homme de douleur; il

[1] Eph. v. 3.

montera sur une croix, et de son Cœur entr'ouvert il fera couler sur nous un sang réparateur, qui effacera toutes nos souillures. *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum.* Mais pour la gloire de cette grâce, *in laudem gloriæ gratiæ suæ,* afin d'en faire éclater au grand jour la puissance, la merveilleuse fécondité, il nous prédestine à devenir les fils adoptifs de DIEU; et cette gloire, nous la devons tout entière aux mérites de JÉSUS-CHRIST : *Qui prædestinat nos in adoptionem filiorum per* JESUM CHRISTUM.

VII

Ainsi vous voilà, grâce à JÉSUS-CHRIST, appelé à devenir l'habitant du ciel, l'héritier des richesses du Père éternel, vous à qui le néant seul était dû. Certes, confondez-vous, abîmez-vous devant cette surabondance d'honneurs qui, de la croix, rejaillit sur vous. Mais DIEU ne fait pas les choses à demi : il atteint son but avec force et suavité et déploie, dans l'exécution de ses desseins, toute la grandeur qui sied à sa puissance. Vous êtes destiné à devenir le cohéritier de JÉSUS-CHRIST, à être l'enfant de DIEU : de combien de grâces ne faudra-t-il pas enrichir votre pauvre nature, pour la porter et la maintenir à ce degré d'élévation et de gloire!

Aussi DIEU n'épargnera rien, et, par JÉSUS-CHRIST, il vous bénira de toutes les bénédictions spirituelles : *qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo.* « C'est pourquoi, dit saint Ambroise, toute grâce venant du Christ, si quelqu'un méprise le Christ et croit néanmoins pouvoir être béni de DIEU, celui-là se trompe infailliblement. »

Considérez, dans le détail, que c'est à la grâce de JÉSUS que vous devez d'être né dans un pays catholique, d'une famille catholique. C'est bien JÉSUS qui vous a mérité le baptême, et ce magnifique cortège de vertus et de dons qui accompagnent la justification. Lorsque la grâce sanctifiante descend dans une âme, au moment où l'eau régénératrice coule sur le front du nouveau chrétien, elle y descend en reine, accompagnée de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, de toutes les vertus morales et des dons du Saint-Esprit.

C'est JÉSUS qui vous fait grandir dans la vertu et dirige vos pas; car sa grâce prévient, accompagne et couronne toutes vos œuvres. Ce n'est pas vous seul qui travaillez, mais la grâce de JÉSUS avec vous; c'est à elle que vous devez tout ce que vous avez de bon, de pieux, de saint en vous, puisque sans elle aucune de vos actions ne saurait être agréée de DIEU [1].

[1] Con. Tr. I, 6. cf. 16.

Reconnaissez la grâce de Jésus dans cette bonne inspiration qui traverse votre esprit, dans ce bon mouvement qui fait battre votre cœur, dans ce bon désir qui vous porte vers le bien, vers la vertu. Lorsque la tentation vous importune de ses aiguillons, la grâce de Jésus est là qui excite votre courage et multiplie vos forces. Que de fois peut-être, hélas! vous avez trahi la cause de Jésus! que de fois vous avez foulé aux pieds son sang précieux, vous l'avez crucifié de nouveau dans votre cœur!

Ah! que vous auriez bien mérité que Jésus vous privât à tout jamais de son sacré trésor, et qu'il vous laissât à la merci de l'ennemi auquel vous vous livriez! mais, ô prodige de la bonté, de l'amour, de la charité, il vient frapper de nouveau à la porte de votre cœur, de ce cœur où vous lui avez fait souffrir tant d'affronts, d'où vous l'avez ignominieusement chassé, et il vous conjure de le réintégrer dans son royaume légitime.

Vous vous repentez, c'est bien; mais sachez que c'est encore à sa grâce que vous devez cet acte de contrition qui brise votre cœur; c'est à ses mérites que vous devez le pardon de toutes les fautes mortelles et vénielles que vous avez eu le malheur de commettre, comme c'est à eux que vous êtes redevable de la persévérance finale, ce don des dons, ce don suprême de la grâce.

A l'heure de la mort, lorsque tout vous abandonnera, richesses, parents, amis, Jésus, lui, vo-

tre véritable ami, ne vous abandonnera pas : il tiendra pour vous ouvert le trésor de ses mérites, et permettra à son Église d'y puiser à pleines mains, pour arracher votre âme aux flammes du purgatoire. Grâce à ses mérites, enfin, le Ciel s'ouvrira devant vous et vous pourrez, pendant toute l'éternité, rendre gloire à cet Agneau immolé dès le commencement du monde, dont le sang vous a délivré de la servitude du péché, et vous a assuré la vie éternelle [1].

VIII

Comme cette courte énumération des bienfaits dont chacun de nous est redevable aux mérites de Notre-Seigneur nous fait bien saisir la vérité de la comparaison qu'employait le bon Maître, lorsqu'il disait : « Je suis la vigne, vous êtes les rameaux ! »

Les rameaux, en effet, doivent tout au cep qui les supporte, la naissance et la croissance ; c'est par lui qu'ils vivent, qu'ils bourgeonnent, se couvrent de feuilles, de fleurs et de fruits. Nous devons tout à Jésus, dans l'ordre surnaturel ; nous lui devons même beaucoup dans les circonstances de l'ordre naturel qui ont un rapport plus direct

[1] Rom. v. Tit. 3.

avec notre prédestination, depuis notre naissance à la grâce jusqu'à la consommation dans la gloire [1].

Dieu avait promis à son Fils bien-aimé que s'il mourait pour l'expiation des péchés, il verrait surgir une nombreuse postérité : *Si posuerit animam pro peccato, videbit semen longævum.* Un jour, il nous sera donné de voir ce pacte sortir son plein effet. Oh ! qu'il sera glorieux pour Jésus, ce jour solennel où ce Roi de gloire apparaîtra dans les airs, escorté de ses légions d'Anges qui le proclameront leur souverain, accompagné de cette multitude innombrable de patriarches, de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs et de vierges qui l'acclameront comme leur Rédempteur, et feront retentir les cieux de cet hymne triomphal qu'entendit l'Ange de Pathmos : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir l'amour, l'honneur, la gloire et la bénédiction dans tous les siècles des siècles. »

En attendant ce jour béni où il nous sera permis, espérons-le, de nous mêler à ces saintes

[1] Qui omnia in omnibus adimpletur (Eph. I, 23) dit saint Paul. Quidquid sapientiæ, quidquid virtutis te habere confidis, Dei virtuti, Dei sapientiæ, deputa Christo : origo fluminum et fontium mare est ; virtutum et scientiarum, Dominus Jesus Christus. (Aug. in I. Ps. 108.)

Le Concile de Trente dit à son tour : Toute notre gloire vient du Christ, en qui nous vivons, en qui nous méritons, en qui nous satisfaisons, opérant en lui de dignes fruits de pénitence. C'est de lui que ces œuvres tirent leur efficace, c'est par lui qu'elles sont offertes au Père, et par lui le Père les accepte. (S. 14, cf. 8.)

phalanges et d'exalter notre Roi, mettons, dès à présent, tous nos soins à ne rien laisser perdre des grands avantages que nous pouvons retirer des mérites de JÉSUS-CHRIST. A l'exemple de notre Mère, la sainte Église, demandons à DIEU tout ce dont nous avons besoin, mais demandons-lui au nom des mérites de son Fils JÉSUS-CHRIST : *Per Dominum Nostrum* JESUM CHRISTUM:

« J'ai lu souvent dans Louis de Blois, dit le V. Louis du Pont, qu'il faut offrir tout ce que nous faisons en l'union des mérites de JÉSUS : ma pauvreté en union avec la pauvreté de JÉSUS, mes actes d'obéissance en union avec l'obéissance du Sauveur, mes travaux en union avec les travaux de JÉSUS, et ainsi du reste. C'est là offrir mes actions à DIEU, les unissant et les incorporant à celles que JÉSUS a faites pour moi. Nos actions reçoivent de cette offrande et de cette union un certain lustre et un plus grand prix, qui les rend plus agréables à DIEU. Par cette pratique, en effet, nous reconnaissons que JÉSUS-CHRIST est notre chef, le principe de tout bien et notre médiateur ; car nous demandons avec obsécration, faisant valoir ses mérites comme des titres, qui nous donnent droit d'être exaucés [1]. »

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici ne nous amène-t-il pas à conclure, très légitimement, que

[1] *Vie du P. du Pont*, ch. XVIII, p. 143.

le Cœur de Jésus est la source de toute grâce? Car, quel chrétien peut s'y tromper? quelle est la raison première et dernière de toute la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le nœud de toutes ses actions, sinon son amour pour nous, dont son Cœur est le symbole le plus expressif? L'Apôtre nous laisse-t-il le moindre doute sur ce sujet? *Dilexit*, Il m'a aimé! Voilà le mot qui est la clef de tous les mystères. Il m'a aimé, et, parce qu'il m'a aimé, il est venu sur la terre, il a souffert, il a mérité, il s'est livré tout entier pour mon plus grand bien, pour mon avantage [1].

O Cœur de Jésus, je commence à peine de considérer vos grandeurs, et déjà vous m'apparaissez comme le foyer d'où rayonne toute lumière; comme le véritable centre, d'où émane tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, tout ce qui est grand, tout ce qui est saint!

Oui, ma vie, ma vraie vie, ce sera votre divin Cœur; ma pensée, ce sera votre Cœur; mon espérance, ce sera votre Cœur; mon amour, ce sera votre Cœur! Pour moi, vouloir, parler, opérer, ce sera votre Cœur : je ne veux, je n'aime que votre Cœur; ce que je fais, ce que je pense, ce que je dis, ce doit être votre divin Cœur [2].

[1] Gal. II, 20. — Eph. V, 2.
[2] *Corn. a Lap. Effig. sancti Pauli.*

CHAPITRE VI

Le Cœur de JÉSUS, sanctuaire du Saint-Esprit [1].

I

Saint Jean rapporte que les disciples de Jean-Baptiste, étonnés des succès de JÉSUS et jaloux de la gloire de leur maître, vinrent le trouver et lui dirent : « Maître, celui qui était avec nous au delà du Jourdain et à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tout le monde va à lui. »

L'humble précurseur leur répondit, avec une grandeur d'âme qui servira à jamais de modèle à tous les hommes apostoliques : « L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui est donné du ciel. Ma mission à moi, c'est de préparer les voies au Messie ; je suis l'ami de l'Époux, et c'est pour moi un bonheur assez grand que d'entendre la voix de l'Époux. Il faut qu'il croisse et que je diminue. Moi, je suis de la terre, et mon langage tient de la terre ; lui, au contraire, vient de DIEU et il ne dit que des paroles de DIEU, car il a reçu sans me-

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. I, p. 109 à 118.

sure l'Esprit du Père. Le Père aime le Fils et lui a mis toutes choses entre les mains. »

Nous n'avons rapporté cet admirable témoignage qu'en abrégé, et nous ne pouvons nous arrêter à développer toutes les instructions qu'il renferme. Un seul mot va nous occuper, parce qu'il nous fait connaître les relations du Cœur de JÉSUS avec le Saint-Esprit, dont il est le sanctuaire, et, par conséquent, avec DIEU le Père, qui répand en lui sans mesure ce divin Esprit.

Nous sommes heureux de saisir cette occasion pour rattacher à la dévotion au sacré Cœur une autre dévotion, malheureusement trop peu connue des chrétiens, la dévotion au Saint-Esprit.

Sans doute, tous les chrétiens connaissent bien le nom de cette adorable personne de la Trinité; ils l'invoquent, chaque fois qu'ils font le signe de la Croix : ils confessent son existence, chaque fois qu'ils récitent le Symbole ; mais plusieurs d'entre eux bornent là tous leurs rapports avec le Saint-Esprit. Et pourtant, s'ils sont enfants de DIEU, s'ils ont quelques droits à l'héritage du ciel, ils le doivent à l'habitation intime de ce divin Esprit dans leur âme ; c'est par lui qu'ils vivent de la vie de DIEU, c'est lui qui doit être leur maître et leur guide, et c'est par l'intimité de leur union avec lui que se mesurent leurs progrès dans la sainteté.

II

Le Saint-Esprit est l'amour substantiel du Père et du Fils; et puisque le cœur est, dans le langage humain, l'expression de l'amour, on pourrait nommer ce divin Esprit le Cœur de la divinité.

C'est en lui que la vie divine obtient sa plénitude, car la vie de DIEU consiste dans l'infinie connaissance de son infinie vérité et dans le souverain amour de sa souveraine bonté. En se connaissant lui-même, DIEU produit une image de lui-même, parfaitement égale à Celui par qui elle est produite : c'est le Verbe, la seconde personne de la sainte Trinité. Mais il ne suffit pas à DIEU de se connaître. Sa vie ne serait ni parfaite ni heureuse, si, à la pleine connaissance de la vérité, ne se joignait un plein amour de sa bonté. Et comment pourrait-il ne pas s'aimer, alors que son infinie amabilité lui est si parfaitement connue? Il s'aime donc, et, en s'aimant lui-même, il aime en lui tout ce qui est aimable, puisque tout ce qui est hors de DIEU n'a d'autre amabilité que celle dont DIEU veut bien lui faire l'aumône purement gratuite.

Dès l'éternité, alors que nous n'étions rien en nous-mêmes, DIEU trouvait déjà en nous une amabilité qui lui permettait de nous aimer, comme il s'aimait lui-même; mais cette amabilité, il ne la

trouvait en nous que parce qu'il nous la donnait.

Le Saint-Esprit est le terme éternel de cet éternel amour par lequel DIEU s'aime lui-même, et par lequel il aime en lui-même tout ce qui est aimable. C'est dans sa production que se consomme la vie de DIEU : car il est impossible de concevoir rien, au delà de ce parfait amour du bien souverain. C'est par lui que DIEU jouit pleinement de sa perfection ; c'est par lui qu'il est souverainement heureux. Car, selon saint Augustin, être heureux, c'est posséder ce que l'on aime, quand on aime ce qui est vraiment aimable. Quelque infinies que soient la perfection et l'intelligence de DIEU, s'il ne s'aimait pas autant qu'il se connaît, il manquerait l'infini à sa vie, à son bonheur. L'Esprit-Saint est donc comme le sceau de la perfection divine. Il est le lien ineffable qui unit dans un même amour le Père et le Fils. Après s'être distinguées l'une de l'autre par la connaissance, ces deux divines personnes sont ramenées l'une vers l'autre par l'amour, et le nœud qui les unit, c'est le divin Esprit.

III

Ce n'est donc pas sans motif que, lorsque saint Jean a voulu définir DIEU par un seul mot, il a dit : DIEU est amour : DEUS *charitas est*. Tous les autres noms de DIEU peuvent bien exprimer son être,

sa majesté, sa puissance; mais il n'en est qu'un seul qui puisse nous donner une idée claire de sa vie, et c'est ce mot : il aime. Quand donc nous voudrons savoir comment nous pourrons perfectionner en nous l'image de DIEU, nous initier à sa vie et participer à son bonheur, c'est au divin Esprit qu'il faudra nous adresser, afin qu'il nous apprenne à aimer comme DIEU aime. Car nous sommes faits à l'image de DIEU et nous ne pouvons, par conséquent, acquérir la perfection et le bonheur à d'autres conditions que DIEU lui-même.

Comprenons-le donc : si, en nous, l'amour du bien n'égale la connaissance de la vérité; si, en perfectionnant notre intelligence, nous oublions de perfectionner notre cœur, nous ne vivrons qu'à moitié, et nous serons incomparablement plus malheureux que si notre esprit était moins cultivé, puisque nos connaissances, plus parfaites, auront créé en nous des besoins que le désordre de nos affections ne nous permettra pas de satisfaire.

DIEU lui-même, tout DIEU qu'il est, cesserait d'être DIEU, si par impossible le Saint-Esprit, qui est comme son cœur, n'était pas parfaitement égal au Père et au Verbe; comment donc espérerions-nous d'être heureux nous-mêmes si, en souffrant que les affections de notre cœur fussent en opposition avec les lumières de notre esprit, nous mutilions en nous-mêmes l'image de la divine Trinité !

IV

Nous savons maintenant ce qu'est le Saint-Esprit en lui-même. Il y a entre lui et les deux autres divines personnes cette différence que, seul, dans la sainte Trinité, il est produit et ne produit pas. DIEU le Père n'est pas produit, et il produit le Fils et le Saint-Esprit ; DIEU le Fils est produit par le Père et produit avec lui le Saint-Esprit ; mais DIEU le Saint-Esprit, produit par le Père et le Fils, ne produit aucune autre personne.

Mais les saints Docteurs remarquent que le Saint-Esprit semble vouloir se dédommager, par sa fécondité hors de DIEU, de cette sorte de stérilité qui est son caractère propre au sein de la divine nature. C'est à lui, en effet, que sont attribuées d'une manière spéciale les plus excellentes opérations de DIEU, les opérations surnaturelles.

Déjà la sainte Écriture nous montre, aux premiers jours du monde, le Saint-Esprit fécondant le chaos et lui donnant la vertu de produire la vie. Mais son action est bien plus manifeste, lorsqu'il s'agit de produire une création nouvelle et de communiquer aux créatures raisonnables la vie de DIEU.

C'est là l'œuvre propre de l'Esprit-Saint, et cette œuvre s'appelle la grâce. Sans la grâce, notre vie

aurait bien pu avoir, avec la vie de DIEU, une ressemblance éloignée ; mais notre Créateur a voulu contracter avec nous une parenté plus étroite ; il veut que nous arrivions, un jour, à le connaître comme il se connaît, à l'aimer comme il s'aime et à être heureux de son bonheur. Et comme nous ne pouvions accomplir par nos forces naturelles cette destinée surnaturelle, il nous a donné son Esprit, qui nous fait faire ce que nous ne pourrions faire par nous-mêmes.

V

Toute la providence de DIEU sur l'humanité a donc eu pour but la communication, de plus en plus parfaite, de ce divin Esprit aux enfants d'Adam : plusieurs Docteurs trouvent le principe de cette communication dans l'acte même par lequel DIEU créa l'homme. Après avoir formé son corps du limon de la terre, l'Ecriture nous dit qu'il souffla sur son visage un souffle de vie. Ce souffle peut être rapporté à l'âme, qui anime le corps et le fait vivre d'une vie à la fois animale et raisonnable. Mais nous pouvons aussi l'entendre du véritable Esprit de DIEU, principe de la vie surnaturelle, qu'Adam reçut, en même temps qu'il recevait la vie naturelle, et qu'il devait transmettre, avec elle, à tous ses descendants.

Mais cette première communication de l'Esprit de DIEU à l'humanité n'était encore que bien imparfaite. Bien des siècles devaient s'écouler, avant que la grâce de ce divin Esprit, qui jusque-là n'avait coulé sur la terre que comme un mince filet d'eau, ne l'inondât comme un nouveau déluge.

Enfin, le moment prédit par les prophètes est arrivé.

Une tige est sortie de la race de Jessé, et de cette tige est sortie une fleur, et sur cette fleur l'Esprit de DIEU s'est reposé. La tige produite par la racine de Jessé, c'est la Vierge MARIE, fille de David ; la fleur bénie sortie de cette tige, c'est le Sauveur JÉSUS. Sur cette fleur, l'Esprit de DIEU s'est reposé ; c'est-à-dire, suivant l'explication d'un saint Père, que ce divin Esprit a été uni à l'âme du Sauveur par une union plus complète et plus permanente qu'il ne l'avait été aux Patriarches et aux Prophètes. A cette sainte âme le Saint-Esprit n'a pas été donné avec mesure, comme aux autres hommes, mais dans toute sa plénitude.

Voilà ce qu'Isaïe nous avait prédit ; nous avons entendu saint Jean-Baptiste rendre témoignage à l'accomplissement de cette prophétie, et joindre à ce témoignage une irrécusable preuve. DIEU le Père, dit-il, aime son Fils et lui a mis toutes choses entre les mains ; il ne peut donc lui avoir mesuré le don de son Esprit.

VI

Comment supposer, en effet, que DIEU le Père, en donnant son Fils unique à l'humanité sainte du Sauveur, de manière à ne faire de cette humanité adorable et de la personne de son Fils qu'une seule personne, lui ait refusé le don par excellence, celui de son Esprit?

D'un autre côté, comment se pourrait-il faire que le Verbe de DIEU, qui est avec son Père le principe du Saint-Esprit; qui a, par conséquent, aussi bien que son Père le droit de le donner et de l'envoyer, n'en fit pas don, avant tout, à l'âme sainte à laquelle il se donne tout entier lui-même? Si ce divin Esprit est la consommation de sa vie, peut-il vouloir qu'il ne vivifie pas cette âme, dont la vie sera désormais sa propre vie?

Il est un autre motif qui exige que la vie du divin Esprit soit communiquée, dans toute sa plénitude, à l'âme sainte du Sauveur : c'est que son divin Cœur doit être la source d'où cette vie se répandra sur le monde. Dès lors, nous comprenons déjà que ce Cœur adorable est l'Océan sans rivages, où les flots de cette vie divine doivent se répandre sans mesure. Si l'humanité tout entière est le temple que le Saint-Esprit se construit à lui-même, dans la suite des âges, le Cœur de JÉSUS est le sanctuaire de ce temple. Nous disons le Cœur de

Jésus, et non pas seulement l'humanité sainte du Sauveur, parce que, dans cette humanité adorable, le cœur, organe spécial de l'amour humain, est aussi par là même le siège spécial de l'amour divin.

C'est donc dans le Cœur de Jésus que l'Esprit de Dieu avait établi sa demeure, et c'est de là qu'il dirigeait tous les mouvements de son humanité sainte. « Mon amour est le poids qui m'entraîne, a dit saint Augustin : c'est lui qui me porte, partout où je me porte. *Amor meus pondus meum, illo feror quocumque feror.* » Notre divin Maître n'était pas, sous ce rapport, dans une condition différente du reste des hommes ; lui aussi il était gouverné, entraîné par son amour ; mais son amour lui-même était gouverné par l'amour divin, le Saint-Esprit.

« Toutes les actions de notre Sauveur, dit saint Basile, se faisaient sous l'influence de l'Esprit de Dieu. C'est ce divin Esprit qui conduisit Jésus au désert, où il devait être tenté par Satan. C'est par lui qu'il faisait des miracles, ainsi qu'il l'atteste lui-même, quand il dit : « Si c'est par l'Es- « prit de Dieu que je chasse les démons... » C'est à l'Esprit-Saint encore que l'Écriture attribue les vertus du Cœur de Jésus, celles même qui semblent appartenir en propre à l'esprit, comme l'intelligence, le conseil et la science [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. I, p. 109 à 118.

VII

Eh bien, ce divin Esprit, qui fait du Cœur de JÉSUS son temple privilégié, où il opère des prodiges de vertu, veut aussi venir en nous; mais c'est le Cœur de JÉSUS qui nous le communique.

Et de qui pourrions-nous le recevoir sinon de celui qui, possédant en propre cet Esprit de vie, est descendu du ciel pour nous le communiquer? Qui pourrait donner l'Esprit du Fils, sinon le Fils lui-même?

Il est vrai que DIEU le Père partage avec son Fils unique la possession de ce divin Esprit. Ils le produisent ensemble, par un seul et même acte et, par conséquent, ils le donnent ensemble à qui ils veulent. Aussi, avons-nous entendu JÉSUS-CHRIST nous dire, dans un même discours, qu'il nous donnerait l'Esprit de vérité, et que cet Esprit nous serait donné par son Père. Mais, de même que le Fils ne le donne que par la volonté du Père (Jo. XV, 26), le Père ne le donne qu'au nom de JÉSUS-CHRIST. (Jo. XIV, 26.) En envoyant son Fils dans le monde, et en l'unissant à une nature semblable à la nôtre, DIEU le Père a transporté, en quelque sorte, sur cet Homme-DIEU, tous ses droits sur l'humanité et sur la création entière.

Il lui a conféré sur tout ce qui existe un empire

absolu (Ps. II, 6), un plein pouvoir de gouverner, de juger, de ressusciter, de vivifier, non pas seulement en tant qu'il est le Fils de DIEU, mais en tant qu'il est le Fils de l'homme. (Jo. V, 21 seq.) C'est le Fils de l'homme, et non pas seulement le Verbe de DIEU, qui se nomme dans l'Apocalypse l'alpha et l'oméga, le principe et la fin. (Apoc. XXII, 13.) C'est le Verbe fait chair dont il est dit qu'il nous est apparu, plein de grâce et de vérité, et que nous avons tous reçu de sa plénitude. (Jo. I, 14, 16.)

Enfin, quand JÉSUS-CHRIST nous affirme qu'il est la vigne, dont nous sommes les sarments; que sans lui nous ne pouvons rien faire, tandis que, unis à lui, nous sommes certains de porter beaucoup de fruits (Jo. XV, 1 seq.), ces paroles, suivant la remarque de saint Augustin, se rapportent directement à son humanité. (August. Tract. 80 in Jo.) Or, cette sève que le cep divin transmet à ses branches, cette influence constante par laquelle le Cœur de JÉSUS veut communiquer sa vie et sa fécondité, n'est autre chose que la grâce du divin Esprit.

VIII

Ainsi il n'est pas douteux que la grâce ne nous vienne du Cœur de l'Homme-DIEU. De même donc que l'Esprit de DIEU est notre vie, en tant qu'il

donne à notre âme la vie de DIEU, de même le Cœur de JÉSUS est notre vie, en tant que seul il peut nous communiquer l'Esprit de DIEU. Il est l'unique source d'où ce divin Esprit puisse se répandre sur les âmes. Celles-là seules vivent, qui sont en constante communication avec cette source : dès que le canal qui les unit à elle est rompu, elles n'ont plus en partage que la stérilité et la mort.

Et ce n'est pas sans raison que nous attribuons spécialement au divin Cœur de JÉSUS cette prérogative, d'être la vie de nos âmes; car le cœur, nous l'avons déjà compris, est l'organe de l'amour. L'Esprit de DIEU, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils, habite donc dans le Cœur de JÉSUS comme dans un sanctuaire privilégié, et c'est de là, par conséquent, qu'il se répand sur nos âmes. Mais pour venir à nous il faut qu'il attende, en quelque sorte, du Cœur de JÉSUS une nouvelle mission ; car aucun homme ne peut le posséder, qu'autant que l'Homme-DIEU le lui donne par un acte libre de son amour, et par un mouvement spontané de son Cœur.

De même qu'en nous le cœur, par ses continuels battements, envoie dans tous les membres le sang, qui y entretient la chaleur et la vie, ainsi le Cœur de JÉSUS, par des pulsations bien plus continues et bien plus puissantes, répand sans cesse, dans tous les membres de son Église, l'Esprit-Saint qui

les fait vivre divinement. Un membre qui ne recevrait plus d'influence du cœur, serait un membre mort. Le chrétien qui ne reçoit plus l'influence du Cœur de JÉSUS a perdu la vie de DIEU; il est paralysé; et, s'il ne se soumet de nouveau à cette influence vivifiante, il ne peut échapper à l'éternelle mort.

IX

Tels sont nos rapports avec le Cœur de JÉSUS. Ce divin Cœur est réellement, pour tous les hommes, la source de la grâce. La grâce, en effet, n'est autre chose que la vie surnaturelle, produite dans les âmes par leur union avec le Saint-Esprit. De même que la vie de notre corps résulte de son union avec l'âme, de même la vie de notre âme, qui est la grâce, résulte de son union avec l'Esprit de DIEU. Mais comme l'âme ne demeure unie avec les membres du corps qu'autant que ces membres eux-mêmes demeurent unis avec le cœur, ainsi l'Esprit de DIEU ne demeure uni avec le chrétien qu'autant que le chrétien reste uni avec le Cœur de JÉSUS. Qu'un instrument meurtrier coupe les veines et les artères qui joignent le cœur à la main, qu'arrivera-t-il? La main perdra sa chaleur, son mouvement, sa vie, et elle tombera en dissolution; ainsi en est-il de l'âme que la prière et les sacrements, ces canaux de la grâce, n'unis-

sent plus au Cœur de JÉSUS : elle perd toute sa chaleur, toute sa force ; bientôt, vous la verrez en proie à la mort du péché et à la pourriture de tous les vices.

Le divin Maître nous inculque lui-même cette vérité, de la manière la plus énergique, quand il nous dit : « Je suis la vigne, et vous êtes les sarments. De même que le sarment ne peut porter aucun fruit, qu'autant qu'il demeure uni à la vigne, ainsi en sera-t-il de vous, si vous ne demeurez unis à moi. Si quelqu'un se sépare de moi, il sera jeté dehors, comme un sarment desséché, et on le mettra au feu pour y brûler. Car sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

Et comment, en effet, pourrions-nous quelque chose, dans l'ordre du salut, sans le secours de Celui qui est l'auteur et le consommateur de notre salut ? Comment pourrions-nous mériter l'héritage du ciel, sans l'aide de Celui qui est l'unique et universel héritier de DIEU le Père ? Comment pourrions-nous acquérir le partage de la divinité, sans l'appui du DIEU qui ne s'est fait homme que pour nous diviniser ?

X

Nous pouvons donc l'affirmer avec la plus complète certitude : toutes les fois que nous faisons un acte surnaturel, nous sommes sous l'influence

actuelle et présente du Cœur de JÉSUS ; si ce divin Cœur ne touchait notre cœur, nous ne pourrions ni croire, ni espérer, ni aimer, ni accomplir surnaturellement le moindre sacrifice, ni gagner le moindre mérite. De même que le mouvement des artères, à l'extrémité de notre corps, n'est autre chose que le contre-coup des battements du cœur ; ainsi le moindre acte surnaturel, dans le dernier des chrétiens, n'est que le contre-coup des mouvements du Cœur de JÉSUS.

Ce divin Cœur est donc vraiment le Cœur de l'Église. En même temps qu'il donne, comme source du sang, la vie physique au corps naturel du Christ, il donne, comme organe de l'amour de ce divin Sauveur, la vie surnaturelle à son corps mystique. Et c'est pour cela que l'Église est appelée le corps du Christ ; car elle ne reçoit pas moins réellement la vie de son Esprit, que notre corps reçoit la vie de notre âme.

Sans doute, l'Esprit de DIEU, que le Cœur de JÉSUS nous communique, ne s'unit pas avec nous de manière à ne former avec nous qu'une seule personne. Sous ce rapport, son union avec notre âme est moins étroite que l'union de notre âme avec notre corps ; mais sous d'autres rapports elle est bien plus intime, puisque ce divin Esprit pénètre bien mieux toutes les facultés de notre âme, que notre âme ne pénètre les membres de notre corps.

Elle est surtout bien plus indissoluble. L'union de notre âme avec notre corps est si fragile, qu'elle se dissout continuellement. A chaque instant, nous perdons quelques-unes des parties de notre substance, en attendant que notre corps tout entier nous soit arraché, par l'irrésistible pouvoir de la mort. Il n'en est pas ainsi du corps de JÉSUS-CHRIST. Quand le Cœur de ce divin Sauveur a saisi une âme et se l'est unie par les biens de l'amour, il n'est pas sur la terre, il n'est pas dans l'enfer de puissance capable de la lui arracher; seule cette âme a le pouvoir de détruire, en elle, la vie divine par le plus affreux des suicides.

Qui ne comprend maintenant quelle influence exerce, sur l'homme tout entier et sur le développement même de l'intelligence, un cœur où le Saint-Esprit règne en maître? Concluons-en que, nous aussi, si nous le voulons, nous pouvons faire des œuvres divines.

Pour cela, qu'avons-nous à faire? Imiter le Cœur de JÉSUS et n'agir, comme lui, que sous l'influence de l'Esprit de DIEU. C'est ainsi que la dévotion au Saint-Esprit se confondra, en nous, avec la dévotion au sacré Cœur, et que nous nous remplirons, suivant l'expression de saint Paul, de la plénitude de DIEU [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. I, p. 119.

CHAPITRE VII

La présence réelle du Saint-Esprit dans nos âmes, cause prochaine de notre divinisation.

I

[1] L'éloquent évêque de Tulle, Mgr Berteaud, qui excellait à rendre sensibles, par de gracieuses images, les dogmes les plus sublimes de notre religion, aimait à dire des jeunes chrétiens, pour faire comprendre leur dignité suréminente, qu'ils sont des « dieux en fleurs. » Cette expression poétique est parfaitement conforme aux enseignements de la plus saine théologie. Celui-là est Dieu qui possède la nature divine. Si donc, comme saint Pierre nous l'enseigne, nous avons été admis par JÉSUS-CHRIST au partage de cette divine nature, nous sommes dieux, mais dieux par participation.

La divinité n'est pas en nous comme elle est en JÉSUS-CHRIST, qui la possède en propre, pleine et parfaite dès l'origine. Notre divinisation va croissant, comme la plante, qui n'est d'abord qu'un

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXI, p. 121 à 134.

germe imperceptible, et qui, ensuite, se développe, fleurit et finit par produire son fruit. Ainsi le chrétien ne possède, d'abord, que le germe de la substance divine : *Initium substantiæ ejus* (Heb., III, 14); et le temps de la vie présente lui est donné pour cultiver ce germe et le développer, pour croître en DIEU et faire croître DIEU en lui : *crescit in augmentum* DEI (Col. II, 19), jusqu'à ce que la plante divine, pleinement épanouie, produise, dans le ciel, son fruit, qui est le bonheur divin.

Mais il ne suffit pas de croire ces choses : il faut nous efforcer de les comprendre; car c'est surtout à ces titres de notre divin héritage que s'applique la parole de saint Anselme : « Celui-là est coupable de négligence, qui ne s'efforce pas de saisir par l'intelligence ce que sa foi lui révèle. »

Consultons donc les saints Docteurs, ces hommes que DIEU a inondés de sa lumière, afin qu'ils en réfléchissent sur nous le doux éclat. Demandons-leur en quoi, précisément, consiste la divinisation du chrétien.

II

L'un des plus éclairés parmi eux, l'un de ceux en qui la lumière de la vérité a été accompagnée d'une plus vive ardeur de charité, le séraphique saint Bonaventure nous répond (in II,

d. XXVI, q. 2) : « Quand on cherche à expliquer en quoi consiste le don de la grâce, qui rend l'homme semblable à DIEU, les sages émettent des avis différents. Il y a, en effet, dans cette question, des points certains, déterminés par la foi, et d'autres laissés aux investigations de la raison. Ce que la foi et l'Écriture établissent avec certitude, c'est, d'abord, que sans le don de la grâce il est impossible de plaire à DIEU ; c'est, en second lieu, que l'homme ne peut être agréable à DIEU qu'autant qu'il reçoit l'Esprit-Saint, don incréé. Aussi, tous ceux qui ont une idée juste de ce mystère reconnaissent-ils que, dans toutes les âmes justifiées par la grâce, l'Esprit-Saint, don incréé, habite réellement. Et si quelqu'un pensait le contraire, il devrait être considéré comme un hérétique. »

Voilà donc ce qu'il y a de plus certain, selon saint Bonaventure, dans la doctrine catholique sur la sanctification du chrétien : c'est que ce privilège ne consiste pas uniquement dans une perfection créée, si excellente qu'elle soit.

Sans doute, nous avons en nous une perfection de ce genre ; et nous comprendrons plus tard que ce point, encore plus ou moins discutable au temps de saint Bonaventure, a été mis hors de contestation par le Concile de Trente. Mais ce qui aux yeux du Docteur séraphique est incontestable encore, c'est que l'âme en état de grâce possède réellement le Saint-Esprit et, avec lui, la Trinité

tout entière. Saint Bonaventure n'hésite pas à déclarer hérétique celui qui nierait ce dogme de foi; et il est d'accord, sur ce point, avec tous les maîtres de la doctrine catholique. Le plus autorisé de tous, saint Thomas, affirme, avec la même assurance, que ce serait une erreur contraire à la foi de dire que le chrétien en état de grâce possède uniquement les dons du Saint-Esprit, et non pas sa personne. (1 q. XLIII, a. 3.)

III

En effet, il n'est guère de vérité plus fréquemment et plus clairement énoncée, dans les divines Écritures, que ce dogme, si consolant, de la présence réelle du Saint-Esprit dans l'âme du chrétien. Le divin Maître, qui avait bien des fois inculqué ce dogme à ses Apôtres, durant les trois années de sa vie publique, le leur rappelle, avec une insistance particulière, la veille de sa mort, et l'expose avec une clarté qui ne laisse place à aucun doute. C'est dans l'assurance de cette présence réelle, intime, perpétuelle du Saint-Esprit dans leurs cœurs, qu'il prétend leur faire trouver, non seulement une consolation dans la tristesse que leur cause son prochain éloignement, mais une compensation surabondante à la perte immense qu'ils vont faire, quand il les quittera.

« Je ne vous laisserai pas orphelins, dit-il; je prierai pour vous mon Père; et il vous donnera un autre Paraclet, un consolateur, qui demeurera avec vous éternellement. Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli vos cœurs; mais je vous dis la vérité : il vous est expédient que je m'en aille, car si je ne m'en allais, le Paraclet ne viendrait pas à vous; si, au contraire, je m'en vais, je vous l'enverrai. »

En entendant des promesses aussi claires, des assurances aussi positives, comment les Apôtres purent-ils douter que le divin Esprit dût leur être donné réellement, et qu'il dût habiter réellement dans leurs âmes? S'il n'avait dû être que moralement uni à eux, s'ils n'avaient dû le posséder qu'en figure, ou par un intermédiaire quelconque, comment cette possession figurative, comment cette union morale, auraient-elles pu remplacer, et remplacer avec avantage, la présence substantielle du Fils de Dieu et leur union si intime avec lui?

Si Jésus-Christ a prétendu promettre le don réel de son Esprit, il s'est servi des termes les plus propres à expliquer sa pensée, et on ne voit pas comment il aurait pu en employer de plus clairs. Si, au contraire, il avait voulu exprimer une simple ressemblance avec la sainteté divine, dont il avait eu dessein de doter ses Apôtres, il aurait employé, pour exprimer cette pensée, le

langage le plus impropre, et il aurait induit en erreur ceux qui l'écoutaient.

IV

Nous ne pouvons donc avoir, à ce sujet, aucun doute; et comme les promesses du Sauveur ne s'adressent pas aux Apôtres seulement, mais à tous les chrétiens qui, jusqu'à la fin des siècles, seront sanctifiés par les successeurs des Apôtres, ce qui s'accomplit visiblement, à l'égard de ceux-ci, le jour de la Pentecôte, s'accomplit invisiblement, mais très réellement à l'égard de tous ceux qui sont régénérés par le baptême, et oints de l'huile sainte dans la Confirmation. Le Saint-Esprit n'est pas donné à tous dans la même mesure, mais tous le reçoivent avec la même réalité.

Aussi saint Paul ne craint-il pas d'interpeller tous les chrétiens et de leur rappeler ce dogme, comme un des premiers éléments de leur croyance, qu'il n'est permis à aucun d'eux ni d'ignorer, ni d'oublier. « Ne savez-vous pas, nous dit-il, que vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint, qui est en vous, que vous avez reçu de DIEU et dont la présence en vous fait que vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes? » (1 Cor. IV, 19.)

Aux yeux de saint Paul, c'est la présence ou l'absence du Saint-Esprit qui fait la différence

des âmes. Celles qui possèdent ce divin Esprit sont vivantes, comme notre corps est vivant quand l'âme est présente en lui ; mais les âmes en qui le Saint-Esprit n'habite pas ne sont que des cadavres. Il y a sans doute des degrés dans la vie, comme il y en a tant dans la mort ; parce que les âmes vivantes peuvent être plus ou moins intimement unies avec le Saint-Esprit ; et les âmes mortes, plus ou moins éloignées de lui ; mais pour toutes cette union est le principe de la vie, et elle est, par conséquent, aussi réelle que la vie elle-même.

V

Éclairés par ces enseignements si précis des saintes Écritures, les premiers chrétiens se nourrissaient de la méditation de ce dogme ; ils y cherchaient leur consolation dans les douleurs des persécutions, et leur force dans la lutte contre les tyrans. Quand saint Ignace d'Antioche fut conduit devant le juge, pour y rendre compte de sa foi, celui-ci lui demanda son nom : « Je m'appelle Théophore, porte-Dieu, » lui répondit le saint évêque.

Il avait oublié son nom d'homme, parce qu'il avait cessé de vivre d'une vie purement humaine ; il n'avait plus conscience que de la présence, en lui, du Dieu dont il était le temple vivant. Et la

jeune martyre sainte Lucie, quand le tyran, étonné de sa hardiesse, la menaça de la faire taire en la condamnant à la flagellation : « Les paroles ne sauraient manquer aux serviteurs de JÉSUS-CHRIST, répondit-elle, puisque leur Maître a promis que, lorsqu'ils seraient devant les juges, son Esprit parlerait par leur bouche. — L'Esprit-Saint est donc en toi? reprend le païen. — Oui, répartit la vierge, ceux qui vivent dans la chasteté et la piété sont le temple de l'Esprit-Saint. » Et elle ne tarda pas à prouver, par un miracle, la vérité de cette affirmation; car le juge incrédule ayant ordonné, pour la démentir, de conduire dans un lieu de débauches celle qui se glorifiait d'être le sanctuaire vivant de la Divinité, aucune force ne put la faire mouvoir : la force du Saint-Esprit en fit une colonne inébranlable.

Mais voici un fait plus remarquable encore, qui montre combien les chrétiens étaient profondément convaincus de la présence réelle de l'Esprit-Saint dans leurs âmes, et de leur réelle divinisation par son influence. Lorsque les hérésiarques Eunomius et Macédonius, dignes successeurs d'Arius, osèrent enseigner que le Saint-Esprit n'était, comme le Verbe de DIEU lui-même, qu'une créature, voici la réponse des saints Docteurs : « Il n'y a qu'un DIEU qui puisse être présent dans tous les lieux à la fois, qui puisse pénétrer dans les âmes, les remplir de lui-même, et les diviniser

par son union avec elles; or, le Saint-Esprit fait toutes ces choses; le Saint-Esprit n'est donc pas une créature, mais il est vraiment DIEU. »

Et nous ajoutons : on ne prouve bien une vérité contestée qu'en la déduisant d'une autre vérité plus claire, ou du moins plus généralement admise; quand donc les Docteurs dont nous venons de parler prouvaient que le Saint-Esprit est DIEU, parce qu'il est présent dans les âmes justes et les divinise, ils supposaient que ceux même qui niaient sa divinité étaient contraints de confesser la réalité de sa présence, et de la divinisation qui en est le résultat.

VI

Nous venons de résumer la victorieuse argumentation qu'opposent, sous mille formes différentes, aux ennemis de l'Esprit-Saint, les Pères du quatrième et du cinquième siècle. Il serait facile de multiplier leurs témoignages. Contentons-nous d'en citer quelques-uns.

Écoutons d'abord saint Cyrille d'Alexandrie qui, mieux que tous les autres, a mis dans tout son jour ce grand mystère : « Je demanderai à mes adversaires si une nature créée peut faire dieux ceux qui ne sont pas dieux? Conçoit-on une créature déifiante? Évidemment, ce pouvoir ne peut

être attribué qu'à DIEU lui-même. C'est lui qui, en donnant son Esprit aux âmes justes, les fait participer à ce qu'il possède en propre. C'est par cet Esprit que nous devenons semblables à Celui qui seul est Fils par nature, et que nous méritons d'être appelés, comme lui, dieux et fils de DIEU... Puis donc que le pouvoir de diviniser par soi-même est supérieur à la condition d'une créature, quelle qu'elle soit, on ne saurait ranger l'Esprit-Saint parmi les créatures. » (Dial. VII, de Trinit.)

Le même Père dit encore dans le même livre :

« Nous sommes appelés temples de DIEU, et le titre de dieux nous est même donné. Demandez-en la raison à nos adversaires, d'après lesquels la grâce à laquelle nous participons est, non une réalité substantielle, mais une pure qualité. A DIEU ne plaise qu'il en soit ainsi! Nous sommes les temples du Saint-Esprit existant et subsistant; et le nom de dieux ne nous est pas donné à tort, puisque, par notre union avec ce divin Esprit, nous participons à sa nature divine. »

Saint Athanase emploie un argument semblable, dans son épître à Sérapion : « Le Saint-Esprit, dit-il, est le baume et le sceau par lequel le Verbe de DIEU consacre et marque ceux qui lui appartiennent; et tous ceux qui ont été marqués de ce sceau sont, d'après saint Pierre, associés à la nature divine... Mais cette association

n'aurait aucune réalité, si l'Esprit-Saint était une créature. Puis donc que nous sommes réellement associés à JÉSUS-CHRIST et à DIEU, il est évident que cette onction, ce sceau, n'appartient pas à la nature créée, mais à la nature du Fils, qui, en nous donnant son propre Esprit, nous unit à lui et à son Père. C'est ce que nous enseigne saint Jean, quand il écrit : « Nous sommes assurés que nous « demeurons en DIEU et que DIEU demeure en « nous, puisqu'il nous donne son Esprit. » Si donc notre union avec le Saint-Esprit nous fait participer à la nature divine, il serait insensé de dire qu'il ne possède pas lui-même cette nature, mais qu'il est du nombre des êtres créés. C'est parce qu'il est DIEU, qu'il peut être en nous et nous faire dieux. »

Didyme d'Alexandrie, dans son *Traité de l'Esprit-Saint* (Livre I), présente sous un autre jour cette même preuve : « Il est dit de certains hommes qu'ils sont pleins de l'Esprit-Saint; mais jamais, ni dans l'Écriture sainte, ni dans le langage commun, on n'a dit d'un homme qu'il était plein d'une créature... Une pareille propriété ne peut convenir qu'à la nature divine. On peut bien dire d'un homme qu'il est plein de vertu et de science. Mais ce n'est pas à la manière de ces qualités, que le Saint-Esprit remplit les âmes; c'est par sa substance qu'il se communique aux âmes. Lui, qui est la bonté subsistante, remplit de

sa nature sanctifiante tout ce qui est vraiment bon, et c'est ainsi que certains justes sont pleins de l'Esprit-Saint. » Il y a donc une différence essentielle entre la présence réelle du Saint-Esprit, dans les âmes qu'il sanctifie, et la présence des anges aux âmes qu'ils assistent; celle-ci est nécessairement limitée, comme les anges eux-mêmes; celle-là est infinie.

Écoutons encore Didyme (au livre du Saint-Esprit) : « L'Ange qui assistait l'Apôtre, lorsqu'il était en Asie, ne pouvait pas, en même temps, assister les autres Apôtres, dispersés dans les différentes parties de l'univers; tandis que l'Esprit-Saint est présent non seulement aux hommes les plus éloignés les uns des autres, mais à tous les anges, à toutes les principautés, à tous les trônes, à toutes les dominations; et non seulement il les assiste, mais encore il habite en eux. » Et de là, Dydime conclut que le Saint-Esprit est DIEU, tandis que l'ange est une pure créature.

VII

Il n'est pas nécessaire de nous étendre davantage pour atteindre le but que nous avons en vue.

Il est évident qu'aux yeux des Docteurs qui ont interprété avec le plus d'autorité et défendu le plus victorieusement la doctrine de l'Église

relativement au Saint-Esprit, la divinité de cette troisième personne de la sainte Trinité n'est pas un dogme plus certain que sa présence réelle dans nos âmes et notre réelle divinisation par notre union avec lui. Saint Bonaventure a donc eu raison de distinguer ce dogme des explications que les sages peuvent en donner. Nous examinerons plus tard ces explications; mais, dès aujourd'hui, nous pouvons et nous devons faire un acte de foi sur le dogme lui-même. Oui, avec la même certitude avec laquelle nous croyons à l'existence de DIEU et à la divinité de JÉSUS-CHRIST, nous pouvons et nous devons croire que, par JÉSUS-CHRIST, nous avons reçu l'Esprit de DIEU, et que, si nous sommes en état de grâce, cet hôte divin est réellement en nous, comme dans ses tabernacles vivants, et nous fait réellement participer à la nature divine.

Il est à peine besoin de faire remarquer que cette présence du divin Esprit dans l'âme juste est toute différente de celle qui résulte de l'immensité divine, par laquelle les trois personnes de la sainte Trinité sont partout, même dans l'enfer.

Le Fils de DIEU lui aussi est immense et présent partout : cela n'empêche pas que nous l'adorions spécialement dans la sainte Eucharistie, parce que nous savons qu'il est là spécialement présent; qu'il est là pour se donner à nous. Ainsi,

par la grâce, le Saint-Esprit est en nous pour s'unir à nous, pour se donner, pour nous sanctifier.

C'est une présence particulière, indépendante en quelque manière de la première. Suarez l'explique en disant que si, par impossible, l'immensité divine ne rendait pas le Saint-Esprit présent en nous, il y serait amené par la grâce. On peut supposer l'homme le plus pauvre à côté d'un immense trésor, sans que cette proximité le rende plus riche. Ce qui fait la richesse, ce n'est pas la proximité, mais la possession de l'or. Telle est la différence entre l'âme juste et l'âme du pécheur. Le pécheur, le damné lui-même ont à côté d'eux, en eux, le bien infini; et cependant, ils demeurent dans leur indigence, parce que ce trésor ne leur appartient pas; tandis que le chrétien en état de grâce a en lui le Saint-Esprit et, avec lui, la plénitude des grâces célestes, comme un trésor dont il est déjà le propriétaire et dans lequel il peut puiser sans mesure.

VIII

Qu'il est grand le bonheur du chrétien ! Qu'elle est sublime sa dignité ! Combien cette vérité, fermement saisie par notre intelligence, aurait de pouvoir pour élargir notre cœur! Quelle in-

fluence elle aurait sur notre vie entière, si elle nous était constamment présente! La persuasion où nous sommes de la présence réelle du corps de JÉSUS-CHRIST dans le ciboire, nous inspire, pour la profanation de ce vase de métal, la plus profonde horreur. Quelle horreur aussi nous aurions pour la moindre profanation de notre corps, si nous ne perdions pas de vue cet autre dogme de foi, certain autant que le premier, la présence réelle en nous de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST?

Est-ce que ce divin Esprit est moins saint que la chair sacrée de l'Homme-DIEU? Ou bien pensons-nous qu'il attache plus d'importance à la sainteté de ces vases d'or et de ces temples matériels, qu'à celle de ses temples vivants et de ses tabernacles spirituels?

On ne saurait en douter : la facilité d'un si grand nombre de chrétiens à tomber dans les fautes les plus honteuses tient, surtout, à l'oubli de cette vérité, sur laquelle saint Paul s'appuyait principalement pour rendre le péché odieux et, en quelque sorte, impossible aux premiers fidèles.

La dévotion au Cœur de JÉSUS, destinée à régénérer toutes les classes de la société chrétienne, n'y arrivera qu'en rendant à tous, prêtres, religieux, simples chrétiens, la parfaite intelligence de ce dogme, le profond sentiment de leur dignité suréminente, l'énergie du sens divin. Si donc

nous voulons que cette dévotion porte en nous tous ses fruits; si nous voulons coopérer à la réalisation des consolantes promesses qui en ont accompagné la révélation, accoutumons-nous à l'envisager sous cet aspect; travaillons à populariser cette doctrine, et, avec elle, comme avec un levier divin, nous soulèverons au-dessus de la terre les âmes, que le naturalisme de notre siècle y tient si misérablement attachées [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXXI, p. 121 à 134.

CHAPITRE VIII

Comment l'Esprit de JÉSUS-CHRIST opère cette divinisation [1].

I

Quomodo fiet istud? Comment s'accomplira ce miracle? Tel est le cri d'humble étonnement qu'arrache, au Cœur de MARIE, l'annonce du grand mystère qui doit consommer, dans son sein, la divinisation de l'humanité. Comment puis-je devenir mère, et mère de mon DIEU, moi fille d'Adam, astreinte par un vœu irrévocable à une perpétuelle stérilité? Et si celui qui doit naître de moi est le Fils de David, comment peut-il être, en même temps, le Fils du Très Haut? S'il possède en réalité la nature humaine, comment peut-il posséder la nature divine? *Quomodo fiet istud?*

Nous aussi, nous voyons se dresser, devant notre raison, des impossibilités semblables, lorsqu'on nous annonce le conseil divin qui nous fait participer à l'incarnation du Verbe de DIEU. Car,

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXI, p. 262 à 277.

s'il n'y a pas entre ces deux mystères une parfaite similitude, il y a une étroite analogie ; et l'un n'est pas moins que l'autre supérieur aux forces et aux exigences de notre nature. Nous pouvons donc, nous aussi, demander comme l'humble Vierge de Nazareth : *Quomodo fiet istud?* Comment cela se peut-il faire? — Comme MARIE nous ferons cette question, non dans un esprit de défiance ou de téméraire curiosité, mais au contraire comme de vrais enfants de DIEU, aussi reconnaissants qu'étonnés des grandeurs auxquelles la bonté de leur Père les appelle, et désireux d'en connaître la vraie nature, afin de se mettre mieux en état de les recevoir.

A notre question ainsi posée, le messager du divin amour répondra, dans un sens différent, mais avec la même vérité, ce que l'Archange répondit à MARIE : « L'Esprit saint viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; aussi, ce qui naîtra de vous sera saint et son nom sera le fils de DIEU. »

II

Nous avons médité la premier partie de cette réponse, et nous en avons reconnu, par rapport à nous, l'exacte et glorieuse vérité. Ce même Esprit, qui descendit dans le sein de MARIE pour la pré-

parer à devenir la mère de son DIEU, a été envoyé dans nos cœurs pour nous donner une nouvelle naissance, faire de nous les fils adoptifs du Père céleste et les frères de JÉSUS-CHRIST. »

« Parce que DIEU voulait faire de vous ses fils, dit saint Paul, il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, dans lequel nous crions : Père ! Père ! » (Gal. IV, 6.) Ces deux missions, différentes par leurs résultats, sont également réelles, et l'une est le complément de l'autre. L'Esprit de DIEU est donc en nous, si nous avons le bonheur d'être en état de grâce, aussi réellement qu'il était en MARIE ; et comme, dans le sein de MARIE, il formait l'Homme-DIEU, il fait de nous, en nous unissant à JÉSUS-CHRIST, des hommes divins.

Voilà ce que nous savons avec une parfaite certitude, et sur quoi nous pouvons et nous devons faire un acte de foi. Mais il nous reste à comprendre, autant qu'il peut être donné à l'intelligence humaine de le comprendre, en quoi précisément consiste notre divinisation. Pour arriver à nous faire une idée juste, il faut écarter, d'abord, les erreurs dans lesquelles sont tombés ceux qui, pour expliquer ce mystère, ont consulté les lumières trompeuses de leur raison, plutôt que les enseignements des saintes Écritures et de la tradition catholique. Il nous sera bien plus facile de savoir ce qu'est réellement notre divinisation, lorsque nous saurons ce qu'elle n'est pas.

III

Ce n'est pas, d'abord, une divinisation de pure ressemblance, résultant de la perfection plus grande qu'un homme peut acquérir en développant les facultés qui font, de sa nature, l'image de DIEU.

Un peintre habile peut reproduire sur la toile les traits et l'expression d'un homme vivant, de telle sorte qu'on le reconnaisse au premier coup d'œil et qu'on dise : C'est lui ! Cependant, nul ne s'y trompe, et, entre l'image de la vie et la vie elle-même, il y a toujours un abîme. Ainsi l'homme, qui par nature est l'image de DIEU, peut rendre cette image de plus en plus ressemblante, en perfectionnant son intelligence par la connaissance de la vérité et sa volonté par l'amour du bien. Certains hommes se sont élevés de la sorte à une telle hauteur, qu'on les a nommés *divins* : c'est ainsi qu'on dit le divin Platon; et c'est encore dans le même sens qu'en voyant un chef-d'œuvre de l'art, on dit : c'est divinement beau. DIEU étant le type souverain de toute perfection, les œuvres de la nature et de l'art sont d'autant plus divines, qu'elles approchent davantage de la perfection.

La divinisation du chrétién est-elle de cette nature? — Nullement; et voici ce qu'enseignent,

d'un commun accord, les interprètes de la foi chrétienne. Supposez qu'un homme fît, pendant des siècles et pendant l'éternité entière, des progrès continuels dans la perfection propre à sa nature; que son intelligence s'élevât de plus en plus dans la connaissance de la vérité, et que sa volonté montât, avec une rapidité égale, l'échelle de la vertu; arrivé au sommet, cet homme, qui aurait acquis avec DIEU toute la ressemblance dont sa nature est susceptible, serait infiniment au-dessous de la perfection conférée à l'enfant chrétien par son baptême. Pourquoi? Parce que la divinisation de cet homme serait purement figurative, tandis que celle de l'enfant chrétien est réelle.

Le premier est un portrait ressemblant, mais ce n'est qu'un portrait; tandis que dans le second, outre la ressemblance de la beauté divine, il y a la beauté divine elle-même. Supposez un portrait miraculeusement transparent, de telle sorte que celui dont il reproduit les traits y applique son propre visage, voie par les yeux, parle par la bouche, l'anime de sa vie; cette supposition, naturellement irréalisable, vous donnera une idée de la différence qui sépare la divinisation de la nature humaine par la grâce, de la ressemblance divine que cette nature peut acquérir par ses propres forces.

Ce que nous disons de la nature humaine, nous

pouvons le dire également de la nature angélique.

D'après saint Thomas, il y a, parmi les purs esprits, autant d'espèces différentes qu'il y a d'individus distincts : au moins est-il indubitable que les célestes hiérarchies sont différentes les unes des autres, et qu'elles vont croissant en perfection, des simples anges, jusqu'aux séraphins. Eh bien, si les plus excellents de ces purs esprits eussent été laissés dans leur condition naturelle, bien que leur perfection eût été incomparablement supérieure à la perfection naturelle de l'homme, eux aussi fussent restés infiniment au-dessous de l'enfant baptisé, parce que cet enfant a été réellement élevé par son baptême à l'ordre divin, et que l'ordre divin est infiniment supérieur à l'ordre angélique ; si éminente qu'eût été la beauté de ces anges, ç'eût été encore une beauté créée ; tandis que l'enfant baptisé, nous l'avons vu, possède réellement en lui-même la beauté incréée.

IV

Mais comment ces deux genres de perfection s'unissent-ils dans l'âme du chrétien en état de grâce ?

Faut-il concevoir la sainteté de cette âme comme résultant d'une sorte d'application de la sainteté divine? Voilà un vase de fer sale et rouillé.

Un habile orfèvre le saisit, et, sans en changer la nature, sans même en ôter la rouille, il l'entoure d'une plaque d'or, si bien ajustée qu'elle prend toutes les formes du vase et en cache à tous les yeux la difformité. Est-ce de la sorte que nous sommes sanctifiés et divinisés? Luther l'a pensé; mais cette erreur a été anathématisée par le saint Concile de Trente. Selon l'hérésiarque, le pécheur peut être justifié sans être délivré de ses souillures, et sans se défaire de son attachement au péché. Il suffit qu'il s'applique, par une foi ferme, la justice de JÉSUS-CHRIST : dès lors, il devient juste par cette justice; ses péchés, sans être détruits, sont recouverts. DIEU ne voit plus en lui les souillures de l'homme coupable, mais uniquement la sainteté de son divin Fils. Ainsi JÉSUS-CHRIST, au lieu de détruire nos péchés, n'aurait fait que les dissimuler; au lieu de nous diviniser réellement, il aurait entouré nos souillures du manteau de sa divinité.

Le saint Concile de Trente, pour confondre cette doctrine impie, a défini que, dans sa justification, l'homme pécheur reçoit une justice qui lui est propre et qui, au lieu des affections coupables dont elle le délivre, fait naître dans son cœur la charité divine et toutes les autres vertus surnaturelles.

Il est donc de foi que l'homme n'est pas justifié et divinisé par la seule présence, dans son cœur, de

la grâce et de la charité incréée, qui est l'Esprit-Saint. Pour que notre sanctification soit réelle, il faut que nous possédions en nous-mêmes la sainteté ; qu'elle nous appartienne comme nous appartiennent les vertus naturelles, que nous pouvons acquérir par le bon usage de notre liberté.

Donc, la divinisation du chrétien ne résulte pas plus de la simple application de la divinité à son âme, que de la simple ressemblance entre cette âme et la divinité. Ces deux explications pèchent également par défaut : la première n'attribue à l'âme rien de vraiment divin ; la seconde, en rapprochant de nous la divinité, la laisse en dehors de nous. Ni l'une ni l'autre ne nous divinise réellement.

V

Mais quoi ? Pour nous faire une idée juste de cette divinisation, faut-il la concevoir comme une sorte de transsubstantiation ? Serions-nous changés en Dieu, soit par la grâce, sur la terre ; soit au ciel, par la gloire, comme le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ par les paroles de la consécration ?

C'est ce qu'enseignaient, paraît-il, ou, pour mieux dire, c'est ce que rêvaient certains faux mystiques du treizième siècle, d'après lesquels l'âme, arrivée à sa perfection, se dépouille de son être propre

et se plonge dans l'océan de l'être divin. Interpréter dans ce sens certaines expressions figurées de l'Écriture et des saints Pères, c'est changer la plus sublime de toutes les vérités en une absurdité manifeste. Nous dépouiller de notre être propre, ne serait pas nous diviniser, mais nous anéantir.

Comment, d'ailleurs, la créature peut-elle jamais s'unir à DIEU de manière que son être borné soit confondu avec l'être infini de DIEU? Il y a là, évidemment, une contradiction aussi choquante que dans la transformation en vertu de laquelle les ténèbres se confondraient avec la lumière. Éloignons de notre esprit cette absurdité, et reconnaissons que notre divinisation ne peut pas consister dans la confusion de notre être avec l'être de DIEU.

Elle ne peut pas consister, non plus, dans cette autre espèce d'union divine que quelques disciples d'Eutychès avaient attribuée à l'humanité du Sauveur, et que Michel Servet, brûlé vif à Genève par Calvin, avait étendue à toutes les âmes justes.

Selon ces hérétiques, la divinité animerait et vivifierait l'humanité comme, dans l'homme, l'âme anime et vivifie le corps. De même donc que l'âme et le corps, bien que distincts, ne forment en nous qu'une seule nature, ainsi la divinité deviendrait une seule et même nature avec l'humanité. Cette seconde erreur, réprouvée par la raison elle-

même, a été expressément condamnée par l'Église, lorsqu'elle a défini contre les Eutychiens que, même dans l'Homme-Dieu, entre la nature divine et la nature humaine il ne peut y avoir ni confusion, ni mélange.

Il est un troisième genre d'union qui n'est nullement impossible, puisqu'elle a été réalisée en Jésus-Christ, mais à laquelle les autres hommes ne sauraient aspirer, puisqu'elle est le privilège exclusif de l'Homme-Dieu : c'est celui en vertu de laquelle la nature humaine, tout en demeurant distincte de la nature divine, ne forme avec elle qu'une seule personne. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher en quoi précisément consiste cette union. Nous essaierions vainement, du reste, de sonder les profondeurs de cet ineffable mystère. Qu'il nous suffise de dire que ce qui en fait l'incomparable grandeur et élève Jésus-Christ, considéré comme homme, infiniment au-dessus des natures créées les plus parfaites et des âmes ornées des dons les plus excellents de la grâce, c'est que, en vertu de cette union, Jésus-Christ homme est vraiment Dieu, sans cesser d'être vraiment homme. Son nom propre, nous l'avons dit, est l'Homme-Dieu, tandis que le chrétien est un homme divinisé.

VI

Les trois dernières explications pèchent donc par excès, autant que les premières péchaient par défaut. La vérité tient le milieu entre ces deux extrêmes. Mais ce milieu, qui nous l'indiquera? C'est quelque chose, sans doute, que d'avoir écarté les fausses idées que nous pouvions nous faire de notre divinisation; mais il reste encore à trouver la vraie solution de cet intéressant problème. Et ne semble-t-il pas qu'en réfutant les solutions erronées, nous avons prouvé qu'il est insoluble?

Car, d'un côté, nous avons montré que notre divinisation n'est ni purement figurative, ni purement imputative; qu'elle ne résulte ni de la simple possession d'une perfection créée par laquelle nous serions plus semblables à DIEU, ni de la simple présence dans notre âme de la perfection incréée.

Mais, d'un autre côté, nous avons reconnu que cette divinisation ne peut aller jusqu'à confondre notre être, notre substance, notre personnalité avec l'être, la substance et la personnalité de DIEU.

En quoi donc peut-elle consister? Comment serons-nous vraiment divinisés, si nous ne devenons pas vraiment des dieux? Et comment trou-

ver un milieu entre la divinisation réelle et physique, qui fait de JÉSUS-CHRIST un Homme-DIEU, et la divinisation purement figurative et morale, qui résulte de la similitude entre nos dispositions et celles de DIEU?

VII

Deux comparaisons familières aux saints Docteurs, et reproduites par les deux principaux chefs de l'école catholique, saint Thomas et saint Bonaventure, nous mettront sur la voie de l'explication de ce doux mystère.

La première comparaison est empruntée à la lumière matérielle. Pour que la terre soit éclairée, deux conditions sont nécessaires : d'abord, que le soleil s'élève sur l'horizon; en second lieu, qu'il répande ses rayons dans l'atmosphère. Ces deux choses sont distinctes; et la preuve, c'est que, dans une éclipse totale de soleil, bien que cet astre demeure au-dessus de l'horizon, nous sommes plongés dans les ténèbres. L'illumination de l'atmosphère requiert donc, comme condition première, la présence du soleil; mais elle demande, de plus, que du soleil, comme de son foyer, la lumière rayonne sur la nature entière. Ainsi, d'après saint Bonaventure, la justification et la divinisation du chrétien sont le résultat de deux sortes de grâces : la grâce incréée, c'est-à-dire le

Saint-Esprit, est comme le soleil, et la grâce créée est le rayonnement de ce divin soleil dans l'âme juste. « De même, en effet, que l'atmosphère ne peut être vraiment illuminée que par l'influence du soleil matériel; ainsi le soleil spirituel, qui est DIEU, en s'unissant à l'âme, répand en elle une influence qui l'éclaire, la réforme, la vivifie... Et comme la lumière a le pouvoir de rendre les corps qu'elle éclaire de ses rayons semblables à la source d'où elle émane, ainsi la grâce assimile les âmes à la source de la lumière spirituelle, qui est DIEU. (2 Dist., XXVI, q. 2.)

Saint Thomas emploie une autre image, qui nous aidera peut-être encore mieux à nous faire une juste idée du mystère de notre divinisation : celle du fer plongé dans le feu. Ce fer n'a pas perdu sa nature première, sa substance est demeurée la même : c'est encore vraiment du fer; et pourtant, il s'est dépouillé de toutes les qualités naturelles du fer, pour se revêtir des qualités contraires du feu. Au lieu d'être obscur, froid, résistant, il est devenu ductile, brillant et brûlant comme le feu; il n'a pas été changé en feu, mais il a été *ignifié*, embrasé. Ainsi, dans la pensée de saint Thomas, le chrétien, à qui DIEU se donne par la grâce sanctifiante, garde sa nature humaine et sa personnalité humaine, mais il acquiert des forces divines, des qualités divines; il ne devient pas DIEU, mais il devient un homme divin.

Et cette divinisation n'est pas l'effet d'une pure ressemblance, telle que la création pourrait la produire dans l'ordre naturel. Elle ne peut être que le résultat de l'union intime de l'âme avec la divinité et de l'influence immédiate de la divinité sur l'âme. « Car, de même que le feu a seul le pouvoir d'ignifier, ainsi aucune influence ne peut diviniser l'âme, si ce n'est l'influence de la divinité, donnant en même temps à l'âme et la participation à sa ressemblance et la participation à sa nature : « *Sic necesse est quod solus* DEUS *deificet, communicando consortium divinæ naturæ per quamdam similitudinis participationem, sicut impossibile est quod aliquid. igniat nisi solus ignis.* » (1. II, q. 112, a. 1.)

VIII

Ces comparaisons ne font pas, sans doute, évanouir toutes les obscurités du mystère de notre divinisation : comme tous les autres mystères, celui-là ne sera complètement éclairci qu'au ciel. Mais déjà, nous pouvons, à l'aide de cette lumière, nous faire une idée nette de la dignité infinie que la grâce nous confère. Nous pouvons déterminer exactement la position que notre union avec JÉSUS-CHRIST nous assigne, à une distance infinie au-dessous de cet Homme-DIEU, mais à une dis-

tance également infinie au-dessus de tout ce qui est purement créé. Nous avons trouvé ce milieu que nous cherchions, entre la divinisation purement morale et figurative et celle qui nous dépouillerait de notre être pour nous revêtir de l'être de DIEU, entre la simple ressemblance et l'incarnation.

Sans doute, dans le fer embrasé, il y a la ressemblance du feu, mais ce n'est pas une ressemblance que le peintre le plus habile puisse obtenir à l'aide des plus vives couleurs; elle ne peut résulter que de la présence et de l'action du feu lui-même. La présence du feu et l'embrasement du fer sont deux choses distinctes, puisque l'embrasement est une manière d'être du fer, tandis que la présence du feu est une relation de ce même feu avec une substance étrangère; mais ces deux choses, si distinctes qu'elles soient, sont inséparables l'une de l'autre; le feu ne peut être uni au fer sans l'embraser, et l'embrasement du fer ne peut résulter que de son union avec le feu.

Ainsi l'âme juste possède en elle-même une sainteté distincte du Saint-Esprit; mais cette sainteté est inséparable de la présence du Saint-Esprit dans cette âme et, par là, elle est infiniment supérieure à la sainteté la plus haute que pourrait acquérir une âme que le Saint-Esprit n'habiterait pas. Cette dernière âme ne pourrait être divinisée que moralement, par la ressemblance de ses dis-

positions avec celles de DIEU ; tandis que le chrétien est divinisé physiquement, et, dans un sens, substantiellement, puisque, sans devenir une même substance et une même personne avec DIEU, il possède en lui la substance de DIEU et reçoit la communication de sa vie.

IX

Revenons maintenant aux grands Docteurs du quatrième et du cinquième siècles ; et, dans les écrits de ces défenseurs attitrés du Saint-Esprit, nous trouverons le lumineux développement de la doctrine dont les Docteurs scolastiques viennent de nous offrir le résumé.

Nous avons déjà vu les premiers cherchant dans la divinisation réelle du chrétien un argument irréfragable, pour prouver la divinité de l'Esprit-Saint, qui accomplit en nous cette œuvre. Mais ils ne se contentent pas de cette indication générale. Pour corroborer leur démonstration, ils étudient la nature intime de cette action du Saint-Esprit dans les âmes ; et c'est ainsi qu'ils sont amenés à nous dévoiler, autant qu'il est permis de le faire ici-bas, les profondeurs du grand mystère. Ils se servent pour cela de différentes comparaisons, qui tendent toutes à mettre en lumière les deux points que nous venons d'établir :

l'union non seulement morale mais physique du Saint-Esprit avec l'âme du chrétien, et la ressemblance divine qui résulte pour l'âme de cette union, et qui diffère absolument de toute ressemblance acquise par les seules forces de la nature.

Écoutons saint Basile, développant la comparaison que, dans son admirable concision, saint Thomas s'est contenté d'indiquer en deux mots.

« Comme le fer, placé au milieu d'un brasier, ne cesse pas d'être du fer ; mais embrasé, ignifié par la force de son union avec le feu, il en contracte la couleur, la vertu, la nature : ainsi les esprits sanctifiés acquièrent, par leur union avec Celui qui est saint par essence, une sainteté qui pénètre leur substance et leur devient comme une seconde nature. La différence entre eux et le Saint-Esprit, c'est que celui-ci est saint par nature, tandis que les autres ne le sont que par communication. » (L. III, c. Eunom, p. 374.) Et qu'est-ce que cette sainteté, qui est par nature dans le Saint-Esprit et par communication dans nos âmes? C'est, répond saint Basile, la vie divine, que le Saint-Esprit possède en propre, et que les chrétiens reçoivent de lui : « Car cette vie, que l'Esprit répand dans les âmes distinctes de lui quant à la substance, ne se sépare point de lui ; mais de même que, lorsque le feu chauffe de l'eau ou tout autre corps, la même chaleur est en partie dans le feu et en partie dans l'eau ; ainsi le Saint-Es-

prit possède en lui-même la vie divine, et ceux qui le reçoivent acquièrent, par là même, cette vie divine et céleste, comme il convient à des dieux. (C. Eunom. I, V. page 322.)

Saint Athanase emploie deux autres images : celle du baume qui consacre les rois et les prêtres, et celle du sceau qui imprime son image dans la cire : « Le Saint-Esprit, dit-il, est le baume par lequel le Verbe consacre les âmes, le sceau par lequel il les marque : ceux qui ont reçu l'impression de ce sceau entrent en participation de la nature divine, comme l'affirme saint Pierre. C'est ainsi que, par l'Esprit, nous devenons tous les associés de DIEU. C'est ce que saint Jean nous enseigne, de son côté, quand il écrit : « Nous connaissons que nous demeurons en DIEU et DIEU en nous, à ce signe, qu'il nous a donné de son Esprit. » Mais si la participation du Saint-Esprit nous rend participants de la nature divine, il serait insensé de prétendre que le Saint-Esprit ne possède pas cette nature, et qu'il est du nombre des êtres créés. S'il nous fait dieux, il faut évidemment que sa nature soit la nature de DIEU. » (Epist. I, ad. Serap., p. 537.)

Saint Cyrille d'Alexandrie raisonne de la même manière, et explique encore plus clairement sa pensée, en commentant les paroles de saint Paul : « Vous êtes marqués du sceau de l'Esprit. » (Eph. I, 14.)

« Si le sceau du Saint-Esprit restaure en nous la forme divine, comment donc peut-il être créé Celui par lequel l'image de l'essence incréée est imprimée dans nos âmes? Il ne faut pas, en effet, se représenter le Saint-Esprit ainsi qu'un peintre, qui trace en nous la ressemblance de l'essence divine, comme d'une chose différente de lui ; mais étant DIEU lui-même et procédant de DIEU, il s'imprime invisiblement dans les cœurs de ceux qui le reçoivent, comme un sceau s'imprime sur la cire ; et c'est de la sorte que l'image de DIEU est réformée dans la nature humaine, par là même qu'elle entre en participation de DIEU. » (Thess. ; p. 360.)

On voit avec quel soin ces saints Docteurs distinguent la divinisation réelle produite, dans l'âme du chrétien, par son union physique avec l'Esprit-Saint, de la divinisation purement figurative qui résulterait d'une simple conformité de sentiments.

« Non, dit expressément saint Cyrille, la simple conformité de notre volonté avec celle de DIEU ne suffirait pas à former, en nous, cette image et cette similitude physique; il faut encore, pour produire ce résultat, la ressemblance de nature et la conformité parfaite qui émane de l'essence même de DIEU, présente en nous... Pour que nous soyons vraiment conformes à DIEU, il faut que la forme suprême, qui est le Verbe de DIEU, s'imprime par son Esprit dans nos âmes. » (Dial. v, p. 557.)

X

Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations ; mais ce qui précède nous semble suffisant pour établir, avec une parfaite certitude, la doctrine fondamentale qui est l'objet de la présente étude. Le lecteur qui a pu nous suivre jusqu'au point où nous sommes arrivés, sous la conduite de nos saints guides, ne sera plus en danger de s'égarer ni à droite, ni à gauche, et il pourra, en toute sûreté, fixer sa demeure dans cette région que notre esprit ne devrait jamais quitter. N'est-ce pas là, en effet, le Thabor de l'âme chrétienne?

Ce n'est plus JÉSUS-CHRIST seul que nous voyons se transfigurer : nous-mêmes, sans nous dépouiller de notre enveloppe mortelle, nous participons déjà à sa transfiguration. Aux yeux des hommes qui n'aperçoivent que les apparences, nous sommes encore des hommes comme eux ; mais au regard de DIEU, qui voit les réalités, nous sommes vraiment des dieux. Sans nous exagérer la portée de cette divinisation, nous ne serons plus tentés, désormais, d'en méconnaître la réalité. Nous savons qu'elle ne nous dépouille pas de notre être, pour nous identifier avec l'être divin ; qu'elle ne nous ôte pas notre personnalité, pour nous donner, comme à JÉSUS-CHRIST, une personnalité di-

vine ; mais que, par le Saint-Esprit, qui est leur amour subsistant, DIEU le Père et DIEU le Fils habitent substantiellement en nous, nous sont physiquement unis, nous communiquent leur vie, leur manière d'être, leurs pensées, leurs sentiments, leur dignité, leur destinée.

XI

Tels sont les trésors que le Fils de DIEU est venu nous apporter du ciel et qui, seuls, ont pu motiver les abaissements de son incarnation et les ignominies de sa mort. Je comprends maintenant ce qui, en dehors de cette doctrine, était, non seulement inintelligible, mais contradictoire.

Qu'un DIEU se fît homme et répandît son sang pour rendre aux hommes une perfection humaine, c'eût été abdiquer sa sagesse, sa dignité, sa divinité ; mais qu'un DIEU se fasse homme pour diviniser les hommes, est un dessein aussi digne de sa sagesse que de son amour. Grâces éternelles soient rendues à ce DIEU infiniment bon, pour ce don ineffable. *Gratias* DEO *super inenarrabili dono ejus !* [1]

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXI, p. 262 à 277.

CHAPITRE IX

La part spéciale du Saint-Esprit dans l'œuvre de notre divinisation [1].

I

Dans les enseignements de l'Écriture et des Docteurs, relativement à la divinisation du chrétien, il est une formule qui revient sans cesse, que nous sommes nous-mêmes obligés d'employer fréquemment, et qui risquerait d'être mal comprise, si nous n'en déterminions le sens avec précision : cette œuvre est constamment attribuée au Saint-Esprit, comme son œuvre spéciale.

Une tradition aussi constante qu'universelle divise, entre les trois personnes de la Trinité, les opérations par lesquelles nous sommes tirés du néant et conduits à notre éternelle félicité : la création est attribuée au Père, la rédemption au Fils et la sanctification au Saint-Esprit. Quelle est la portée de cette attribution ? Signifie-t-elle que notre sanctification est réellement l'œuvre

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXXI, p. 501 à 515.

propre du Saint-Esprit, ou bien cette œuvre lui est-elle simplement *appropriée ?*

Le lecteur va saisir le sens de ces deux mots et il pourra, en même temps, apprécier la gravité de la question qui nous occupe, par la comparaison de la part attribuée au Saint-Esprit avec celle qui revient aux deux autres divines personnes. C'est dans un sens tout différent que nous rapportons la création à DIEU le Père et la rédemption à DIEU le Fils ; et la différence est si capitale, qu'on mériterait également d'être condamné comme hérétique, si l'on soutenait que le Père seul nous a créés, ou si l'on niait que le Fils seul nous ait rachetés.

La foi chrétienne, en effet, nous enseigne que la toute-puissance, comme les autres attributs de la divinité, est commune aux trois personnes, et que, par conséquent, elles ont pris une part égale à la création, qui est le principal exercice de cette puissance infinie. Mais comme, dans la Trinité, le Père est, par rapport aux deux autres personnes, le principe de la puissance aussi bien que de l'être, nous lui rapportons spécialement l'opération par laquelle la divinité tout entière est, pour tous les êtres créés, le principe de l'existence. La création lui est donc justement appropriée, bien qu'elle ne lui soit pas exclusivement propre.

Quand il s'agit de la rédemption, au contraire, la foi nous dit que, si les trois personnes ont

travaillé ensemble à cette œuvre, en créant la nature humaine du Sauveur, une seule personne, celle du Fils, s'est unie à cette nature, lui a communiqué sa subsistance, est née, a souffert et est morte en elle, et par cette mort nous a rachetés. Certains novateurs des premiers siècles avaient nié cette vérité. Comprenant mal l'unité de la nature divine, ils en concluaient que DIEU le Père avait souffert aussi réellement que DIEU le Fils; et ils ont mérité par là d'être anathématisés par l'Église, sous le nom de Patripassiens.

Ces deux dogmes sont donc également certains: la création est une œuvre commune aux trois personnes, et simplement appropriée à DIEU le Père; la rédemption, au contraire, est une œuvre exclusivement propre à DIEU le Fils.

Mais que faut-il penser de l'œuvre de notre sanctification? Dans quel sens est-elle attribuée au Saint-Esprit? Faut-il l'assimiler à l'œuvre de la création, attribuée par simple appropriation à DIEU le Père; ou la considérer comme l'œuvre propre de la troisième personne, au même titre que la rédemption est l'œuvre propre de la seconde?

Ici, nous ne trouverons pas la même évidence, soit dans le sujet lui-même, soit dans les monuments de la tradition. Il est pourtant, en cette matière, des points admis de tous, et qu'on ne pourrait rejeter sans s'écarter de la foi. Nous allons

les établir, avec toute la précision possible ; et quand nous aurons rempli ce devoir, nous pourrons indiquer, brièvement, les opinions des docteurs sur le côté de ce problème qui est sujet à controverse.

II

Le cardinal Franzelin, qui, dans son *Traité de la Trinité*, a discuté cette question avec plus d'ampleur et de lucidité qu'aucun autre théologien moderne, résume ainsi les points qui ne donnent lieu à aucun doute. D'un côté, « la doctrine de l'Écriture et des Pères sur l'union du Saint-Esprit avec les justes, démontre avec évidence que, dans ce qui se rapporte à cette union et à l'inhabitation sanctifiante, il y a quelque chose de propre et de personnel à l'Esprit-Saint. Mais, d'un autre côté, cette propriété du divin Esprit ne saurait préjudicier, en rien, à l'unité des trois personnes dans leurs opérations et relations à l'égard des créatures. » Quelques développements feront toucher au doigt le sens et la vérité de cette double affirmation.

Ouvrons le Nouveau Testament, et cherchons les pages où il est parlé du divin Esprit. Partout, une même fonction lui est attribuée : celle de sanctifier les âmes. Il est vrai que le Père et le Fils ne sont pas étrangers à cette œuvre : qui

pourrait le penser? Le sacrement qui nous régénère nous est conféré au nom des trois personnes; toutes les trois viennent dans l'âme juste, et y font leur demeure. Il n'est pas douteux, cependant, qu'une part spéciale est constamment réservée au Saint-Esprit. De même que le Fils de DIEU a été envoyé par son Père pour sauver le monde, ainsi, après avoir rempli sa mission, il promet d'envoyer son Esprit pour la compléter, par la sanctification des âmes. C'est ce divin Paraclet qui consolera les disciples du départ de leur Maître bien-aimé; il tiendra sa place auprès d'eux, les instruira de toutes choses, leur rappellera et leur fera comprendre tout ce que JÉSUS-CHRIST leur a enseigné. Ce n'est pas une fois, mais à quatre reprises, que le Sauveur annonce à ses Apôtres cette mission invisible du Saint-Esprit, comme devant succéder à sa mission visible et la remplacer avec avantage. Car elle doit être si réelle et porter tant de fruits, que, pour en avoir la complète jouissance, il est expédient aux Apôtres d'être privés des joies que leur procure la société visible de leur Maître.

Est-il possible de ne pas voir, dans ce langage, l'expression d'une fonction spéciale confiée au Saint-Esprit dans l'œuvre de la sanctification des âmes?

Dix jours après l'ascension du Sauveur, les promesses qu'il a faites à ses Apôtres sont visi-

blement réalisées. Le Saint-Esprit descend du ciel en forme de langues de feu ; et, à peine sa flamme a-t-elle touché le front des Apôtres, qu'ils sont transformés en des hommes nouveaux. Leur intelligence s'illumine de clartés inconnues ; leur cœur s'embrase d'une ardeur qui ne doit plus s'éteindre. Sanctifiés eux-mêmes, ils exercent incontinent le pouvoir de sanctifier les hommes.

Ici encore, il n'est pas possible de méconnaître une intervention spéciale du Saint-Esprit.

Aussi, saint Paul, qui bientôt subira à son tour cette divine influence, en fera constamment honneur à l'Esprit de DIEU. Sa théologie n'est autre chose que le magnifique exposé de l'union de ce divin Esprit avec l'âme du chrétien. Il nous le montre habitant dans cette âme, comme dans son temple ; la faisant vivre d'une vie divine, lui donnant la force de lutter contre les penchants de la chair, lui communiquant une sagesse infiniment supérieure à la sagesse de ce monde, lui inspirant les sentiments de JÉSUS-CHRIST, l'embrasant des flammes de la charité divine, priant en elle et lui apprenant à invoquer DIEU avec un amour filial, déposant en elle le germe de l'éternelle vie et devenant, pour elle, le gage de la divine félicité.

Comment supposer qu'à un langage aussi énergique et aussi constant, à des affirmations aussi précises et aussi fréquemment réitérées, ne réponde, dans la réalité des choses, aucune action

spéciale du Saint-Esprit dans la sanctification des âmes ?

III

Cette supposition n'est pas moins évidemment démentie par la tradition que par la sainte Écriture.

Le nom même de *Saint*-Esprit, que l'Église a toujours donné à la troisième personne de la Trinité, est une preuve de cette action. Car, ce nom, pour être caractéristique et pour distinguer exactement la troisième personne du Père et du Fils, doit se rapporter à une propriété qui soit dans le Saint-Esprit autrement que dans les deux autres personnes. Or, ce n'est pas en lui-même que le Saint-Esprit possède la *sainteté* autrement que le Père et le Fils; ce nom ne peut donc lui convenir spécialement, qu'autant qu'il a une part spéciale dans l'œuvre de notre sanctification; parce que, comme s'exprime le catéchisme romain, « il répand en nous la vie spirituelle et nous met en état, par ses saintes inspirations, de faire des œuvres dignes de la vie éternelle. » .

Il est, suivant l'expression de l'Apôtre, « l'Esprit de sanctification. » Aussi, les Docteurs de l'Église lui attribuent-ils, comme son caractère propre, « la vertu sanctifiante. » Ils nous disent encore que sa propriété distinctive est d'être « le don » par excellence. Tandis que le Fils procède du

Père par voie de naissance, dit saint Augustin, l'Esprit procède du Père et du Fils par voie de donation : *procedit non quomodo natus, sed quomodo datus*. Non pas qu'il soit essentiellement donné aux créatures : l'œuvre de la sanctification des âmes étant aussi libre que celle de la rédemption, l'existence du Saint-Esprit en est indépendante. Mais, comme il est l'amour subsistant du Père et du Fils, et comme l'amour est le premier don que se font ceux qui s'aiment, il est dans la nature du Saint-Esprit de pouvoir être donné à tous ceux qui deviendront les objets de l'amour divin.

Les saints Docteurs déduisent encore la réalité de la mission du Saint-Esprit de ce fait, attesté par les Écritures, qu'il habite en nous et que, par lui, le Père et le Fils y habitent également, comme inséparables de lui; ils nous disent qu'en imprimant en nous son image, il nous fait ressembler au Fils qui nous l'envoie, et par le Fils au Père; qu'en nous unissant à lui, il nous unit au Père et au Fils. Il serait facile d'appuyer ces assertions sur les témoignages les plus précis. Ce n'est pas d'un texte isolé, mais de tout l'ensemble de la doctrine des Pères que ressort cette part spéciale du Saint-Esprit dans l'œuvre de notre divinisation.

Le cardinal Franzelin est donc parfaitement fondé à nous présenter ce point comme indubitable.

IV

Mais la seconde assertion de l'éminent théologien n'est pas moins certaine : « La part propre et personnelle du Saint-Esprit dans l'œuvre de notre sanctification ne saurait préjudicier à l'unité des trois personnes dans toutes les opérations et relations extérieures. »

Nous voudrions mettre cette vérité dans tout son jour : car, nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit pas suffisamment comprise, même par tous les chrétiens instruits.

On se laisse quelquefois tromper par le sens que nous offre le mot « personne », appliqué aux créatures. On transporte ce sens dans la divinité, et on conçoit les trois personnes divines comme trois natures distinctes, bien que semblables. Ainsi, on se représente le Père comme commandant à son Fils, et le Fils comme obéissant à son Père. Quand les prédicateurs parlent du conseil de la divine Trinité, dans lequel a été décrétée l'Incarnation du Verbe, on prend à la lettre ces expressions figurées, et, dans ce conseil auguste, on donne à chaque personne une voix. Cette manière de concevoir la Trinité n'est pas autre chose que l'erreur du trithéisme; car, si le Père, le Fils et le Saint-Esprit pouvaient s'entretenir ensemble,

s'interroger et se répondre, commander et obéir l'un à l'autre, ils auraient trois intelligences, trois volontés, trois natures distinctives : ce seraient réellement trois dieux ; et leur unité ne serait plus qu'une unité spécifique, comme l'unité de trois hommes que nous pourrions supposer parfaitement semblables en toutes choses.

Pour que les trois personnes ne fassent qu'un seul DIEU, il faut qu'elles ne soient pas seulement semblables, mais identiques quant à leurs propriétés naturelles : qu'elles aient une seule et même intelligence, une seule et même volonté et, par conséquent, une seule et même action. Comment donc peuvent-elles être des personnes distinctes, et en quoi consiste leur distinction ? Leur distinction consiste uniquement en ce que cette nature unique est communiquée par l'une de ces personnes et reçue par l'autre. Le Père produit le Fils, le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit. Produire et être produit sont deux relations non seulement différentes, mais opposées : c'est dans cette opposition relative, et en cela seulement que consiste la distinction des personnes. Ne cherchons pas à comprendre ce mystère ; mais attachons-nous-y par la foi, comme à une vérité indubitable.

C'est ce que la théologie exprime par cet axiome : *In divinis omnia unum sunt, ubi non obstat relationis oppositio ;* en DIEU toutes choses sont un, sauf les relations opposées des personnes.

V

De cette vérité s'en déduit une autre, également certaine. Comme les relations des divines personnes appartiennent à la vie intime de DIEU, la distinction qu'elles établissent ne saurait s'étendre aux œuvres qu'il plaira à DIEU de produire hors de lui. Ces œuvres seront nécessairement communes aux trois personnes; et c'est pour cela que nous avons signalé, plus haut, l'erreur dans laquelle nous tomberions, si nous prétendions attribuer exclusivement la création à DIEU le Père. Tous les théologiens catholiques sont d'accord à soutenir cet autre axiome : *Omnes operationes ad extra communes sunt tribus personis ;* toutes les opérations extérieures de DIEU sont communes aux trois personnes.

Mais, s'il en est ainsi, comment se peut-il faire que la Rédemption soit propre à DIEU le Fils? N'est-ce pas une œuvre extérieure à DIEU? — Non, la Rédemption n'est pas purement et simplement une œuvre extérieure : par un côté, elle se rattache à la vie intime de DIEU. La création de l'humanité du Sauveur, sa conservation, ses mouvements spirituels et corporels, tout cela appartient à l'ordre extérieur de la création, et tout cela, par conséquent, est l'œuvre commune des

trois personnes. Mais, ce qui est propre au Verbe de DIEU, c'est l'union en vertu de laquelle il communique à cette nature humaine la subsistance qu'il reçoit de son Père, cette propriété qui fait de lui le Fils de DIEU. Par cette union, la nature humaine de JÉSUS-CHRIST pénètre en quelque sorte dans la vie intime de DIEU, et participe aux relations des divines personnes.

VI

Appliquons maintenant ces principes à la question qui nous occupe. Dans la divinisation du chrétien, nous pouvons considérer trois choses : la présence de DIEU dans l'âme; l'union de l'âme avec DIEU, présent en elle; et la manière d'être qui résulte, pour l'âme, de cette union. Que peut-il y avoir, dans cette œuvre, de propre au Saint-Esprit? Ce n'est pas la première de ces trois conditions : à savoir la présence de DIEU dans l'âme juste; car le Saint-Esprit, étant inséparable du Père et du Fils, il ne saurait habiter dans une âme, sans que ces deux divines personnes y habitent avec lui. C'est, du reste, ce que JÉSUS-CHRIST nous enseigne expressément, dans le même discours où il promet d'envoyer son Esprit dans les âmes de ses disciples; car il leur promet en même temps que, s'ils observent ses commandements,

il viendra en eux avec son Père et fera en eux sa demeure.

On ne saurait non plus attribuer au Saint-Esprit, comme son œuvre propre, cette manière d'être surnaturelle qui résulte, dans l'âme, de son union avec la divinité. Car, cette qualité que nous avons nommée, avec tous les théologiens, « la grâce créée, » par là même qu'elle est créée, est l'œuvre des trois personnes. Toutes les habitudes et toutes les opérations de l'ordre divin, bien qu'elles ne soient pas produites uniquement par les forces naturelles de l'âme, sont pourtant en elle, modifient ses facultés, sont le fruit de sa libre activité, et, par conséquent, ont pour cause première cette action divine, commune au Père, au Fils et au Saint-Esprit, qui produit, conserve, meut et gouverne tout dans l'univers.

VII

Soit donc que l'on considère la grâce comme l'habitation de Dieu dans l'âme, soit qu'on envisage la manière d'être surnaturelle qui distingue l'âme divinisée, on ne saurait attribuer ni l'un ni l'autre de ces effets au Saint-Esprit, à l'exclusion des deux autres personnes.

Il est pourtant indubitable que la grâce, considérée sous ces deux aspects, est constamment

appropriée au Saint-Esprit par l'Écriture et par les saints Docteurs. Pourquoi cela? Le cardinal Franzelin en donne trois raisons principales.

D'abord, la divinisation des âmes est, de toutes les œuvres de DIEU, celle où son amour se montre avec plus d'éclat et agit avec plus d'énergie. Or, le Saint-Esprit est l'amour subsistant du Père et du Fils; c'est le terme substantiel de l'acte par lequel DIEU aime son infinie bonté et aime, en elle, ses créatures. C'est donc par ce divin Esprit que le Père et le Fils sont poussés à opérer la divinisation des âmes; c'est lui qui est, à un titre spécial, le principe de la grâce.

En second lieu, l'union des âmes avec DIEU par la grâce n'a pas seulement l'amour divin pour principe, mais encore pour lien; car c'est par son amour que DIEU s'attache à sa créature, et c'est en répondant à cet amour, par un amour mutuel, que la créature accepte et consomme son union avec son créateur. Puis donc que le Père et le Fils s'aiment par le Saint-Esprit, c'est également par ce divin Esprit qu'ils s'unissent aux âmes; c'est lui qui devient le lien substantiel de leur union avec DIEU et entre elles, de même qu'en DIEU il consomme l'unité des divines personnes.

« Le Père et le Fils, dit saint Augustin, nous font communier avec eux et entre nous par ce qui leur est commun, à savoir par l'Esprit-Saint, DIEU et don de DIEU. » (Serm. XI, *de Verb. Dom.*)

VIII

Tout ce que nous venons d'établir est certain et admis, sans contestation, par les théologiens catholiques. Mais est-ce là toute la vérité? Ces explications suffisent-elles à justifier les affirmations si énergiques de la sainte Écriture et des Docteurs de l'Église? L'union de l'âme juste avec le Saint-Esprit n'est-elle pas plus étroite et plus réelle?

Pour répondre à cette question, il faudrait nous engager dans le domaine de la controverse, ce qui ne convient nullement à notre dessein. Qu'il nous suffise d'indiquer en deux mots, à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à ces hautes spéculations, le point de la difficulté et ce qui nous paraît pouvoir être un principe de solution.

Les deux théologiens modernes qui se sont plus spécialement attachés à l'étude et à l'exposition de la tradition ecclésiastique, Petau et Thomassin, ont accumulé de nombreux témoignages des saints Pères, d'où il semble résulter que la sanctification des âmes est vraiment l'œuvre propre du Saint-Esprit, non pas que les deux autres personnes ne coopèrent pas à cette œuvre comme elles coopèrent à l'Incarnation, mais, de même que la Trinité tout entière divinise substantiellement l'humanité de JÉSUS-CHRIST en l'unissant à

la personne du Verbe, ainsi la Trinité tout entière diviniserait accidentellement l'âme juste en l'unissant à la personne du Saint-Esprit.

Nous ne rapporterons pas les textes nombreux qui donnent à ce sentiment une certaine vraisemblance. Il trouve, à notre avis, son appui principal dans les paroles de l'Évangile que nous avons rapportées plus haut, et par lesquelles le Sauveur promet d'envoyer son Esprit pour tenir sa place auprès de ses disciples. Impossible de révoquer en doute la réalité de cette mission. Ce serait donner un démenti à la vérité souveraine, qui ne pouvait s'exprimer plus clairement. Ce serait donner le droit aux hérétiques de contester la réalité de la personne même de l'Esprit saint ; car les textes que nous venons de rappeler sont ceux par lesquels la personnalité de ce divin Esprit est plus irréfragablement établie.

Comment, disons-nous aux sociniens, comment le Saint-Esprit pourrait-il être envoyé par le Père et par le Fils, s'il n'était une personne distincte de l'un et de l'autre? Une mission réelle suppose la réelle distinction de celui qui envoie et de celui qui est envoyé. Toute la force de cet argument, on le voit, repose sur la réalité de la mission du Saint-Esprit dans les âmes qu'il sanctifie. Mais cette mission elle-même suppose que le Saint-Esprit a, dans la sanctification des âmes, une part spéciale ; qu'il y contribue autrement que les

autres personnes. Il n'est réellement envoyé, et cette mission ne le distingue réellement du Père et du Fils qu'autant que l'opération en vue de laquelle il est envoyé est, elle-même, réelle et distincte.

Le cardinal Franzelin, d'accord avec tous les théologiens, distingue deux sortes de missions relativement aux personnes divines : la mission visible, qui consiste dans la manifestation de leur présence, et la mission invisible, qui consiste dans une spéciale union qu'elles contractent avec les créatures : *per specialem conjunctionem cum creatura.*

De cette notion incontestable, on peut déduire un argument qui nous semble parfaitement démonstratif : la mission invisible du Saint-Esprit dans les âmes justes est une mission personnelle, puisqu'elle sert à prouver son existence personnelle ; or, cette mission consiste dans l'union spéciale que le Saint-Esprit contracte avec l'âme juste ; donc, cette union est personnelle.

IX

Mais comment admettre cette union spéciale du Saint-Esprit avec l'âme juste, sans détruire ce que nous avons établi plus haut, et sans nier l'unité d'action des personnes divines dans toutes leurs relations extérieures ?

La difficulté est sérieuse, mais elle ne nous paraît pourtant pas insoluble. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit de l'Incarnation, qui est aussi, sous certains rapports, une œuvre extérieure à DIEU et ne laisse pas pourtant que d'être, sous un autre rapport, propre à la personne du Verbe. N'y a-t-il pas quelque chose de semblable dans l'œuvre de la sanctification des âmes?

Nous avons distingué dans cette œuvre trois choses : la présence de DIEU dans l'âme, l'union de cette âme avec DIEU et la manière d'être surnaturelle qui résulte de cette union. Que le Père et le Fils soient réellement présents, dans l'âme juste, avec le Saint-Esprit; qu'ils coopèrent également à la production des habitudes et des actes surnaturels de cette âme, nous l'avons reconnu et démontré; mais il reste un troisième point que la plupart des théologiens perdent trop de vue, et où se trouve, peut-être, la solution de la difficulté présente.

Tout le monde admet, dans l'âme juste, la grâce incréée et la grâce créée; mais, après avoir affirmé ce double élément de la sanctification des âmes, on parle de cette œuvre comme si elle consistait uniquement dans la grâce créée, et comme si, entre la manière d'être de l'âme divinisée et la présence en elle de la divinité, il n'y avait aucun lien. Cependant les enseignements de l'Écriture et des saints Pères s'accordent à nous

présenter la grâce créée comme le résultat de l'union de l'âme avec le Saint-Esprit, qui est la grâce incréée. « La charité de DIEU a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné. » (Rom. v, 5.) « Ce qui nous fait connaître que DIEU demeure en nous et nous en lui, c'est qu'il nous a donné de son Esprit. » (Jo. IV, 13.)

Ces textes, auxquels il serait facile d'en joindre grand nombre d'autres, semblent nous autoriser à considérer l'âme juste comme unie accidentellement à la divinité par le Saint-Esprit, de même que l'humanité du Sauveur est unie substantiellement à la divinité par la personne du Verbe. Dire cela, ce n'est pas attribuer au Saint-Esprit plus qu'au Verbe une œuvre extérieure qui n'appartienne pas également aux deux autres personnes; car la première de ces unions n'est pas plus une œuvre extérieure que la seconde.

X

Mais, dira-t-on, comment le Saint-Esprit, qui n'a en propre que sa personnalité, peut-il communiquer à l'âme juste ce qui lui est propre, sans lui communiquer sa personnalité? Cette nouvelle difficulté est plus grave encore que la première, mais elle ne nous paraît pas plus insoluble.

Le Saint-Esprit, il est vrai, n'a en propre que sa

personnalité ; mais cette personnalité exerce, au sein de la divinité, une double fonction, par laquelle, sans préjudice de son intrinsèque simplicité, elle peut avoir avec les créatures deux relations différentes : elle est le terme de la nature divine, et elle est aussi le terme de la volonté divine ; car la troisième personne procède des deux autres par la volonté, comme la seconde procède de la première par l'intelligence.

Tous les théologiens le disent : le Saint-Esprit est la charité subsistante. Pourquoi n'admettrait-on pas que ce divin Esprit se communique à l'âme comme charité, sans lui faire part de sa subsistance ? Pourquoi la volonté du chrétien ne pourrait-elle pas s'unir physiquement avec la volonté de DIEU par le terme substantiel de son acte, sans que la nature du chrétien reçût la communication de la personnalité divine ? Ne faut-il pas reconnaître qu'il en est ainsi pour les anges et les saints du ciel ? Voyant DIEU tel qu'il est en lui-même, le connaissant comme il se connaît, l'aimant comme il s'aime, admis au partage de sa vie intime, leur intelligence est immédiatement unie au Verbe qui est le terme de l'intelligence divine, comme leur volonté est unie au Saint-Esprit qui est le terme de la divine volonté.

Ici-bas, nous sommes privés de la manifestation du Verbe ; nous ne le saisissons que par la foi, laquelle diffère essentiellement de la lumière

de gloire, dont elle est l'ébauche. Mais la charité de la terre est de même nature que la charité du ciel, et on en pourrait conclure, ce semble, que la première comme la seconde établit, entre la volonté du chrétien et l'Esprit de DIEU, une union spéciale.

En vertu de cette union, l'âme serait sanctifiée et sanctifiée divinement, puisque la sainteté consiste essentiellement dans la charité, et que la charité dont elle brûlerait serait le résultat de son union avec la charité subsistante de DIEU.

Dans cette hypothèse, la parole de saint Paul est vraie à la lettre : « La charité de DIEU est répandue dans l'âme juste par l'Esprit-Saint qui lui est donné ; » et la part spéciale attribuée au Saint-Esprit dans cette œuvre ne préjudicie en rien à l'action commune des trois personnes. Nous conservons aux témoignages de l'Ecriture et des Pères toute leur énergie, sans ébranler en rien les principes admis par les théologiens [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXI, p. 505 à 515.

CHAPITRE X

L'esprit chrétien, sceau de notre divinisation [1].

I

Nous le savons maintenant à n'en pouvoir plus douter : si nous sommes vraiment chrétiens, il y a en nous quelque chose qui nous appartient réellement et qui, pourtant, nous élève au-dessus de nous-mêmes ; un être vraiment divin, qui nous fait sortir de la sphère des choses créées ; une troisième vie, qui est venue le jour de notre baptême s'ajouter à la vie animale et à la vie raisonnable, que nous avions reçues de la nature, supérieure aux deux autres, infiniment plus que la vie raisonnable ne l'est à la vie animale.

Cet être divin du chrétien a, dans l'Écriture, un nom dont le langage usuel a altéré la signification, et qu'il nous faut aujourd'hui bien comprendre : il se nomme l'*esprit*. Par sa nature, l'homme est un composé de corps et d'âme ; par la grâce, le chrétien possède, outre la vie du corps et de

[2] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXXI, p. 612 à 623.

l'âme, la « vie de l'esprit. » Aussi, les vrais disciples du Sauveur sont-ils appelés, par saint Paul, des hommes spirituels, tandis qu'il désigne par le nom d'hommes charnels, d'hommes animaux, tous ceux que l'Esprit de JÉSUS-CHRIST n'a pas affranchis de la servitude de leurs penchants corrompus. Aux yeux de l'Apôtre, la vie de l'esprit est la seule véritable; pour lui, il n'y a de vivants que les hommes chez qui cette vie est assez forte pour étouffer celle de la chair. (Rom. VIII, 13.)

Qu'est-ce donc que cet esprit, dont il est ici question? L'Écriture qui, à chaque instant, emploie ce mot, ne lui donne pas toujours le même sens; et il est parfois difficile de discerner si l'esprit dont elle nous parle est l'Esprit de DIEU ou notre propre esprit : différence profonde assurément, puisque, entre l'Esprit de DIEU et l'esprit créé le plus parfait, il y a une distance infinie.

N'est-il pas bien glorieux, pour nous, que notre ressemblance avec l'Esprit créateur puisse aller jusqu'au point de nous faire confondre avec lui? C'est ce qu'il a délibérément voulu en employant, pour désigner le résultat de notre union avec lui, un mot à double sens, qui peut se rapporter à lui aussi bien qu'à nous. Cette divine amphibologie nous est rendue sensible par un fait récent, que nous croyons devoir rappeler, ne fût-ce que pour prouver à nos lecteurs l'importance doctrinale des moindres détails de la sainte liturgie.

II

Tous ceux qui suivent avec une intelligente attention les offices de l'Église, ont dû le remarquer : la formule qui termine la plupart des oraisons est parfois modifiée. Au lieu de dire : Par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, nous disons : Dans l'unité du même Saint-Esprit ; *in unitate ejusdem Spiritus Sancti.* Cela suppose qu'il a été parlé du Saint-Esprit dans l'oraison ainsi terminée.

Or, il y a déjà quelques années, la sacrée Congrégation des Rites ordonna que ce mot *ejusdem* fut retranché dans la terminaison de plusieurs oraisons auxquelles il avait été ajouté. Il y était pourtant parlé de l'esprit de grâce, et le mot *ejusdem* avait été inséré dans la supposition que cet esprit ne pouvait être que l'Esprit-Saint. En faisant retrancher ce mot, la sacrée Congrégation décidait que l'esprit en question était plutôt l'esprit du chrétien, uni par la grâce à l'Esprit de DIEU, et animé de sa divine influence. Faut-il donc croire que l'insertion du mot *ejusdem* entraînât une erreur dogmatique, et qu'en prononçant cette parole, avant sa suppression, les ministres de l'Église eussent innocemment, mais réellement

attribué à DIEU ce qui se rapporte à la créature? Nullement; car tout ce qui se dit de l'esprit du chrétien, en tant qu'il vit de la vie surnaturelle, peut justement être rapporté à l'Esprit de DIEU, comme à son principe. Entre l'un et l'autre, il y a le même rapport qu'entre le visage d'un homme et l'image de lui-même que ce visage peint dans un miroir, par les rayons de lumière qu'il y réfléchit.

De même qu'on peut porter sur l'image des jugements qui se rapportent avec une vérité égale à la réalité, ainsi l'on peut attribuer à l'esprit de grâce, qui est dans le chrétien, des qualités et des prérogatives qui, par elles-mêmes, n'appartiendraient qu'à l'Esprit de DIEU. S'il y a confusion, elle n'a pas d'autre principe que l'ineffable bonté du Saint-Esprit, lequel, en se mirant dans l'âme juste, se plaît à la transformer, de telle sorte qu'on puisse la confondre avec lui : *in eamdem imaginem transformamur, tanquam a Domini Spiritu* (2 Cor. III, 18.)

III

Il suffit, du reste, d'ouvrir les Écritures, et spécialement les Épîtres de saint Paul, pour se convaincre que le divin inspirateur des écrivains sacrés, loin de redouter l'assimilation de l'esprit du chrétien avec lui-même, la recherche et s'y

complaît. Le mot esprit, qui revient constamment sous la plume de l'Apôtre, se rapporte tantôt à l'Esprit de DIEU, tantôt à notre esprit. Parfois, les deux sens sont mêlés dans une même phrase; et, parfois aussi, on a lieu de se demander lequel des deux a été dans la pensée de l'Apôtre.

Dans certains textes, on ne peut douter qu'il n'ait en vue le Saint-Esprit, la troisième personne de la Trinité; par exemple, quand il nous dit : « La charité de DIEU a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné. » (Rom. v, 5.) « Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du Saint-Esprit? » (Cor. VI, 19.) « Parce que vous êtes ses fils, DIEU a envoyé en vous l'Esprit de son Fils, qui crie en vous : Père, Père! » (Gal. IV, 6.)

Mais voici un texte, semblable à ce dernier, où il ne s'agit plus de l'Esprit de DIEU, mais du nôtre : « Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude qui inspire la crainte, mais l'esprit d'adoption des enfants, par lequel nous crions : Père, Père! » L'assimilation entre DIEU et nous, dont nous parlions naguère, se montre ici dans tout son éclat; et, bien que le moment ne soit pas encore venu de dire les merveilles de notre adoption divine, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, dans ce rapprochement de ces deux textes de saint Paul, l'étroite union de ces deux esprits.

D'un côté, c'est l'Esprit du Fils qui est envoyé dans nos cœurs, et qui crie en nous : Père, Père ! D'un autre côté, c'est notre propre esprit qui, dans le sentiment de sa divine adoption, pousse vers DIEU le même cri. Ce mot, en effet, résume toute la prière du Cœur de JÉSUS. Le Fils de DIEU, en prenant une âme humaine, l'a remplie de l'Esprit-Saint, qui procède de lui, et lui a donné le droit de s'adresser à DIEU, comme à son vrai Père. Mais voilà que du Cœur de JÉSUS, l'Esprit du Fils vient dans notre cœur, et dans ce cœur, comme dans celui de JÉSUS, il tient à DIEU ce même langage, il crie dans nos cœurs : Père, Père ! et il nous invite à joindre notre voix à la sienne.

En effet, dit saint Paul, « l'Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes les fils du DIEU. » (Rom. VIII, 16.) Si nous prêtons l'oreille à sa voix, et si nous cédons librement à sa divine influence, notre esprit s'animera de ses sentiments ; il concevra envers DIEU un amour et une confiance toute filiale ; il unira ses cris à ceux de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST ; il chantera avec lui à l'unisson ; et il dira avec le même accent : « Père ! Père ! »

Écoutez encore le même Apôtre, exprimant, par l'emploi affecté des deux sens du même mot, la communauté de vie et de destinée qui résulte de l'union de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST avec l'esprit

du chrétien. « Vous ne vivez plus de la chair, dit-il à ses disciples, mais de l'esprit, si pourtant l'Esprit de DIEU habite en vous ; mais celui qui n'a pas l'Esprit de JÉSUS-CHRIST ne lui appartient pas. »

Que si JÉSUS-CHRIST est en vous, votre corps peut bien être sujet à la mort, à cause du péché, mais votre esprit est vivant, à cause de la justification. Que si l'Esprit de celui qui a ressuscité JÉSUS-CHRIST d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité JÉSUS-CHRIST vous ressuscitera vous-mêmes, en considération de son Esprit, qui fait en vous son habitation. » (Rom. VIII, 9-13.)

IV

Toute cette doctrine de saint Paul, sur la similitude et le rapport des deux esprits, se résume dans une comparaison, dont les saints Pères se sont attachés à faire ressortir la vérité et la beauté. « Vous êtes scellés, dit l'Apôtre aux Ephésiens, du sceau de l'Esprit-Saint. » (Eph. I, 13.) Écoutons saint Athanase, développant cette pensée dans l'épître à Sérapion : « Le Saint-Esprit, dit-il, est le sceau dont le Verbe se sert, pour imprimer sa ressemblance sur les créatures ; ce sceau porte en lui-même la forme de celui qui l'emploie. Quand donc JÉSUS-CHRIST imprime en nous ce sceau (en

nous donnant son Esprit), nous prenons sa forme, suivant ce que dit l'Apôtre : « Mes petits enfants, j'éprouve pour vous de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que je voie JÉSUS-CHRIST formé en vous. » C'est ainsi que la créature devient, par l'Esprit, associée au Verbe et que, par lui, nous entrons tous en participation de la divinité. »

Il suffit de presser un peu cette comparaison, pour saisir le rapport de la doctrine des deux esprits, que nous exposons, en ce moment, avec les principes établis précédemment sur la grâce incréée et la grâce créée.

Prenez un sceau, et appliquez-le sur la cire. Si la cire est suffisamment molle, l'empreinte qu'elle recevra sera la reproduction, exacte et complète, des linéaments gravés sur le métal : si bien, que vous aurez des deux côtés la même figure, avec cette seule différence que cette figure est, dans le sceau, comme dans son principe et, dans la cire, comme dans son sujet. Dans le sceau elle est active, en quelque sorte, elle se donne elle-même; tandis que, dans la cire, elle est reçue plus passivement. C'est l'image du résultat produit dans l'âme par son union avec l'Esprit de DIEU.

Ce divin Esprit ne se contente pas de se rendre substantiellement présent à cette âme : il s'unit à elle et lui imprime ses sentiments. « Il agit en elle, dit saint Thomas, de telle manière qu'elle

commence à être accidentellement ce qu'il est substantiellement lui-même : *Id quod substantialiter est in* DEO, *accidentaliter est in anima participante divinam bonitatem.* » (1 2ᵉ, q. 110, a. 2, ad. 2.) Il se produit donc dans cette âme de nouvelles lumières, de nouveaux sentiments, de nouvelles forces, une nouvelle vie, infiniment supérieure aux lumières, aux sentiments, aux facultés, à la vie naturelle de la créature raisonnable, et image parfaite de la vie de DIEU.

V

Voilà ce que l'Écriture nomme l'esprit du chrétien. Ce n'est pas la substance même de l'Esprit de DIEU, bien qu'il suppose la présence réelle et substantielle de ce divin Esprit dans l'âme ; ce n'est pas, non plus, une troisième substance incomplète, distincte de l'âme, comme l'âme est distincte du corps. Non, l'esprit du chrétien consiste dans un ensemble de facultés, d'habitudes, d'actes, qui appartiennent à ce genre de perfections que la théologie nomme accidentelles, parce qu'elles sont ajoutées à la substance de l'âme. Mais ce sont des accidents divins, qui apportent à l'âme une perfection infiniment supérieure à celle qui peut, naturellement, appartenir aux substances les plus excellentes.

Cet esprit est à la fois un et multiple, comme notre vie naturelle qui, naissant d'un même principe, l'âme raisonnable, comprend une merveilleuse variété de forces et de tendances. Ainsi, notre vie divine est formée en nous par un seul esprit, qui est à notre âme raisonnable ce que notre âme elle-même est à notre corps : « Renouvelez-vous, nous dit saint Paul, dans l'esprit de votre âme : *renovamini spiritu mentis vestræ* (Eph. IV, 23), mais cet esprit unique de notre âme produit, en s'appliquant à nos facultés, une multitude d'esprits qui sont, à son égard, ce que les branches sont à l'arbre. Il y en a autant qu'il y a, dans l'ordre surnaturel, de vertus et de dons gratuits.

Il y a, en effet, l'esprit de foi et l'esprit d'amour ; il y a l'esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science, de piété et de crainte de DIEU ; il y a l'esprit de prophétie ; et combien d'autres encore ! Ce sont là comme autant de forces divines, différentes quant à leurs manifestations, mais identiques dans leur principe. Et quel est ce principe ? C'est d'abord l'Esprit de DIEU qui, par son union avec l'âme, la rend capable de produire des œuvres surnaturelles : *hæc omnia operatur unus atque idem Spiritus* (1 Cor. XII, 11) ; et, dans l'âme elle-même, c'est la grâce sanctifiante, qui fait d'elle un même esprit avec DIEU : *qui adhæret* DEO *unus spiritus est.*

Oui, saint Paul a bien dit : un même esprit ; car

nous serions éloignés de la vérité en supposant que, dans la divinisation de notre âme, le sceau divin se sépare de son empreinte. Lorsque, dans l'ordre matériel, nous faisons cette séparation, il nous est très facile de distinguer l'empreinte, demeurée sur la cire, du sceau par lequel elle a été produite. Mais avant que vous n'ayez éloigné l'un de l'autre, lorsque le sceau est encore adhérent à la cire, ne fait-il pas un, réellement, avec son empreinte ? La cire et le métal sont bien deux substances ; mais ces deux substances sont unies par une même figure, qui est activement dans l'un et passivement dans l'autre. Or, l'âme chrétienne, divinisée par l'esprit de JÉSUS-CHRIST, ne se sépare point de ce sceau divin. Si elle avait le malheur de s'en séparer, la divinisation cesserait par là-même.

Elle demeure donc constamment sous sa féconde pression. Elle lui adhère et subit son influence. Il ne cesse de s'imprimer en elle et de se l'assimiler ; elle ne fait donc, vraiment, qu'un même esprit avec lui ; et nous comprenons que le mot « esprit, » employé pour exprimer cette ineffable union, puisse être rapporté à l'une ou à l'autre des deux substances entre lesquelles elle se produit : *Qui adhæret* DEO *unus spiritus est.*

VI

Ces explications nous permettent de résoudre un problème qui est, pour nous, d'une importance éminemment pratique. On dit de certains hommes qu'ils ont un bon esprit ; d'autres, qu'ils sont animés d'un mauvais esprit. Quel peut-être le sens chrétien de ces paroles ? Nous n'entendons certainement pas affirmer que tous ceux auxquels nous nous voyons contraints d'attribuer un mauvais esprit sont en état de péché mortel. Mais, d'un autre côté, si nous les supposons en état de grâce, ne devons-nous pas reconnaître qu'ils ont en eux l'Esprit de DIEU, lequel est par excellence le bon Esprit ? N'ont-ils pas également, dans la grâce elle-même, cet esprit d'adoption qui les fait reconnaître de DIEU comme ses enfants ? Comment un mauvais esprit serait-il compatible avec la possession de ce double bon esprit ? Il ne l'est que trop, malheureusement ; et, pour avoir l'explication de ce fait, dont l'expérience quotidienne démontre la réalité, rappelons-nous ce que nous avons naguère reconnu. C'est par le bon Esprit que le chrétien est chrétien ; mais, en devenant chrétien, il ne cesse pas d'être homme.

Cette troisième vie, que la grâce du Christ lui a conférée, n'a pas détruit, en lui, les deux vies infé-

rieures : la vie animale et la vie raisonnable. Il reste donc libre, même après avoir reçu l'Esprit de DIEU, de suivre l'impulsion de ses instincts animaux et de ses inclinations égoïstes. Si, par ce double courant, il se laisse entraîner jusqu'au péché mortel, il détruit en lui la vie divine, il « éteint l'esprit, » suivant l'expression de saint Paul (1 Thess. v, 19); mais, sans en venir à cet excès, de combien d'infidélités il pourra se rendre coupable ! Quelles tristes habitudes de duplicité, de malignité, de jalousie, d'égoïsme, il pourra contracter ! Le bon Esprit sera en lui durant tout ce temps; mais loin de laisser paraître, dans sa conduite, l'influence de cet hôte divin, ce chrétien imparfait ne manifestera que des mouvements et des tendances contraires ; et, par conséquent, tous ceux qui le verront agir, jugeant l'arbre par ses fruits et l'âme par ses habitudes, diront de lui, avec raison, qu'il a un mauvais esprit.

VII

Quel est donc le chrétien dont on peut dire, en toute vérité, qu'il est animé d'un bon esprit? C'est celui qui ne se contente pas d'avoir en lui l'Esprit de DIEU, mais qui habituellement agit sous son influence ; qui le consulte dans ses doutes, écoute attentivement ses inspirations, suit docilement

son impulsion ; qui s'efforce en toute occurrence de vivre, non selon la volonté de la chair, ni selon les vues purement humaines, mais comme un véritable enfant de DIEU (Jo. I, 13); celui qui se tient constamment en garde contre les pièges du mauvais esprit, et qui, par l'exercice d'une infatigable vigilance, a acquis l'art de les discerner et l'habitude de s'en préserver.

Art aussi rare qu'il est précieux. La sainteté consistant, tout entière, dans la fidélité à suivre les inspirations du bon Esprit, on ne pourra jamais l'acquérir si, avant tout, on n'apprend pas à discerner ces inspirations, des illusions par lesquelles le mauvais esprit s'efforce, constamment, de séduire ceux qu'il ne peut entraîner par des tentations manifestes. La science du discernement des esprits est donc une des branches les plus importantes de la grande science des saints.

Il n'en est point dont l'usage soit plus continuel ; en effet, nous sommes toujours sous l'influence de ces divers esprits. D'un côté, nous sommes poussés au bien par l'Esprit de DIEU, par nos bons anges, et par les inclinations surnaturelles de notre âme; de l'autre nous sommes inclinés au mal, soit apparent, soit dissimulé, par l'ange de Satan et par les inclinations corrompues de notre nature; si nous ne nous armons pas d'une infatigable vigilance et d'une inébranlable résolution, nous serons immanquablement ren-

versés par la violence des tentations, ou égarés dans les sentiers funestes de l'illusion.

VIII

Combien donc il est indispensable que, dociles à la recommandation si encourageante du divin Maître, nous demandions sans cesse le bon esprit à notre Père des Cieux, qui ne peut le refuser à ses enfants! (Luc, XI, 13.) Mais ne nous contentons pas de demander cet esprit qui doit nous venir du ciel; rappelons-nous qu'il y a, en nous-mêmes, un autre esprit qui, né de DIEU, ne peut se soutenir et se développer que par notre libre coopération.

DIEU n'a pas attendu nos demandes pour nous marquer de son sceau. Nous avions reçu l'empreinte divine avant d'en pouvoir apprécier la valeur, avant de nous connaître nous-mêmes. Mais nous ne sommes pas une cire morte, en qui cette empreinte puisse être toujours reçue passivement. Nous sommes libres de l'effacer en nous, comme de laisser le divin amour la graver plus profondément dans notre âme. Nous vivons déjà par l'esprit; mais il dépend de nous de marcher plus rapidement, d'agir plus énergiquement sous son influence. (Gal. v, 25.) Nous pouvons nous renouveler sans cesse dans l'esprit de notre âme

(Ephes. IV, 23) ; et, en nous assujettissant de plus en plus à la loi de l'esprit de vie, compléter notre affranchissement de la servitude du péché et de la mort [1]. (Rom. VIII, 2.)

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XXXI, p. 612 à 623.

TROISIÈME PARTIE

MOYENS PARTICULIERS DE NOTRE DIVINISATION

CHAPITRE PREMIER

Le Cœur de JÉSUS et les Sacrements en général [1].

I

Avant d'entrer dans le nouvel ordre de considérations qui va se dérouler devant nous, il est important de résumer, en quelques mots, les vérités consolantes dont les précédents articles ont dû nous convaincre.

Le chrétien n'est pas un homme seulement; c'est un homme divinisé par la communication réelle de la vie de DIEU. Par suite de cette communication, il acquiert des facultés, des connaissances, des aspirations infiniment supérieures à ses facultés, à ses connaissances, à ses aspirations naturelles; il devient capable de connaître DIEU comme DIEU se connaît, c'est-à-dire, par son Verbe; de l'aimer comme il s'aime, c'est-à-dire par son Esprit; et, par conséquent, de le posséder comme il se possède et de goûter son éternelle félicité.

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. IV, p. 59 à 68.

Cette vie divine du chrétien ne consiste pas seulement dans la ressemblance de ses actes et de ses sentiments, avec les sentiments et les actes de DIEU ; elle consiste, surtout, dans l'union réelle de son âme avec l'Esprit de DIEU. Ce divin Esprit, présent partout en vertu de son immensité, est présent d'une manière particulière dans l'âme chrétienne. Il lui est uni par la grâce sanctifiante, comme il est uni à l'âme sainte du Sauveur ; et il travaille sans cesse à produire, dans le cœur du chrétien, les mêmes sentiments, les mêmes prières, les mêmes vertus divines qu'il produit dans le Cœur de JÉSUS.

II

Mais, entre le chrétien et JÉSUS-CHRIST, il y a cette grande différence, que le Cœur de l'Homme-DIEU possède l'Esprit-Saint par son propre droit et avec une plénitude sans bornes, puisqu'il est le Cœur du Fils unique, dont le Saint-Esprit procède aussi bien que du Père. Le chrétien, au contraire, ne possède le divin Esprit qu'en vertu de la communication qui lui est librement accordée par JÉSUS-CHRIST.

Le Cœur de cet Homme-DIEU est donc la source d'où le Saint-Esprit, et avec lui la vie divine, découlent dans notre cœur. Quand nous disons que ce divin Cœur est notre vie, nous ne faisons

qu'énoncer, avec une rigoureuse exactitude, un des dogmes les plus fondamentaux de notre foi; nous lui donnons un titre qui lui appartient pour plusieurs raisons également incontestables.

Il a acquis ce titre lorsque, en versant pour nous son sang, il nous a délivrés de la mort; il le mérite mieux encore, à chaque instant, en répandant son Esprit dans nos cœurs, et en nous faisant penser, sentir, aimer, prier, agir comme lui.

Les rapports du chrétien avec le Cœur de JÉSUS doivent donc être aussi intimes et aussi constants, ou plutôt bien plus intimes et bien plus constants encore, que ceux de notre corps naturel avec notre cœur de chair, qui, sans cesse, répand en lui la vie animale avec le sang.

Si nous ne voulons pas nous priver de notre vie divine, ou du moins nous condamner à une sorte de paralysie momentanée, nous devons nous tenir constamment sous l'influence de ce divin Cœur, agir par lui, en lui, selon lui, ne plus vivre seulement en nous-mêmes, mais vivre de la vie de l'Homme-DIEU.

III

Nous croirions avoir beaucoup fait, si nous avions réussi à bien faire saisir, à tous nos lecteurs, ces grandes et consolantes vérités, dans lesquelles

se retrouve ce que nous avons nommé la Théologie du Cœur de JÉSUS. Cette théologie, c'est la religion chrétienne tout entière qui, ramenée au Cœur de JÉSUS comme à son centre lumineux, se montre à nous sous un aspect bien plus aimable. Aussi ne pouvons-nous douter que cette connaissance plus intime du Cœur de JÉSUS, cette révélation plus complète des trésors de grâce et de gloire qu'il nous offre, ne soient un des moyens les plus puissants qui doivent faire triompher, dans les âmes et dans la société tout entière, la religion du divin Sauveur.

Nous l'avons déjà dit et nous sommes heureux de le redire : un de nos plus solides motifs d'espérance, dans les jours mauvais que nous traversons, c'est l'éclat nouveau avec lequel se révèle aux intelligences ce mystère du Christ, comme l'appelle saint Paul, que le dernier siècle avait malheureusement laissé dans l'ombre ; c'est l'instinct vital qui pousse les âmes à se replonger, en quelque sorte, dans le divin Cœur, qui est la vraie source de la vie.

Tandis que, dans la faible mesure de nos forces, nous nous efforcions d'inculquer, aux lecteurs du *Messager*, cette grande doctrine de l'incorporation des chrétiens à JÉSUS-CHRIST, Verbe fait chair, des écrivains bien plus autorisés que nous l'exposaient dans de beaux livres. Il en est un, surtout, dont nous voudrions voir les ouvrages dans toutes

les mains, Mgr de Ségur, qui la développe admirablement dans une suite de traités, bien plus remplis de choses que de mots, aussi solides par le fond qu'ils sont populaires par la forme.

Le volume intitulé *le Chrétien en* JÉSUS-CHRIST, nous fait pénétrer dans la pratique de notre union avec le divin Sauveur. Mais, avant d'entrer dans son sujet, il résume en quelques pages son précédent traité. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant ce résumé, qui complétera la doctrine que nous avons exposée dans les chapitres précédents. Quoique nous nous placions à un point de vue un peu différent, la doctrine est pourtant la même ; plût à DIEU que nous pûissions l'exprimer avec la même onction !

IV

« JÉSUS-CHRIST est en nous, ainsi que l'attestent avec amour l'Écriture et la tradition. La pierre fondamentale de notre vie spirituelle est posée au centre, à la base de notre âme, pour supporter tout l'édifice ; et c'est DIEU, notre Père céleste, qui par l'Église, notre Mère, nous établit sur cette pierre angulaire, vivante, éternelle. Un baptisé, un chrétien, c'est un homme posé sur JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST, pour vivre de la vie de JÉSUS-CHRIST, qui est la vie même de DIEU.

« Un des plus doctes théologiens de Rome formulait, naguère, cette belle doctrine de la manière suivante : JÉSUS-CHRIST, DIEU-Homme, Médiateur de DIEU et des hommes, Roi céleste, est présent à chacun de ses fidèles comme le cep de vigne est présent à chacun de ses rameaux, comme l'âme est présente au corps. Nous sommes intérieurement unis à JÉSUS par la grâce fondamentale du baptême, et ainsi JÉSUS, DIEU-Homme, est en nous *per modum unionis,* par manière d'union.

« De là, du fond de notre âme baptisée, il répand en nous, au nom de son Père, le Saint-Esprit qui nous apporte et nous infuse, pour ainsi dire, tous les sentiments et les inclinations saintes de l'âme de JÉSUS. Le Saint-Esprit nous remplit, nous pénètre, comme un parfum pénètre et remplit une éponge, il est la sève de JÉSUS; il est comme le sang du Christ, circulant dans nos âmes baptisées, et il est en nous par manière d'infusion, *per modum infusionis.*

« Enfin, DIEU le Père, étant inséparable de JÉSUS et ne nous donnant son Fils bien-aimé que pour pouvoir se donner lui-même à nous d'une manière permanente, est en nous comme un roi dans son palais, comme un maître dans sa maison, *per modum inhabitationis.*

« Le Père est la racine de la vigne mystique; JÉSUS, DIEU incarné, est le cep de la vigne; nous

autres chrétiens, unis à JÉSUS par la grâce du baptême et par la foi, nous sommes les rameaux. Le Saint-Esprit est la sève et la vie de l'arbre tout entier : il est l'Esprit et la vie de DIEU ; l'esprit et la vie de JÉSUS, qui le reçoit en plénitude de son Père céleste, et qui nous le donne par l'effusion de la grâce, pour qu'il soit, à nous aussi, notre esprit et notre vie surnaturelle. « Que nous sommes heureux, disait saint François de Sales, de « pouvoir enter nos cœurs sur celui du Sauveur, « qui est enté sur la divinité ! Cette essence infiniment suprême est la racine de l'arbre, dont « nous sommes les rameaux. »

« Ainsi le Père est le principe de la vie de la grâce, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en est le médiateur, et le Saint-Esprit en est le dispensateur et le compagnon inséparable. Ce mystère de la vie de DIEU en nous est caché comme un trésor en notre intérieur ; c'est lui qui nous fait enfants de DIEU et de l'Église, membres vivants de JÉSUS et temples de l'Esprit saint.

V

« Et tout cela est une réalité, une réalité vivante ; ce n'est pas une manière de dire, ni une formule vide : le bon DIEU est substantiellement et personnellement présent en notre homme intérieur ;

il y est par son Christ, par le Médiateur, par JÉSUS Homme-DIEU, qui est réellement en nous comme le Père ; enfin il vit en nous par son Esprit-Saint, lui aussi personnellement et substantiellement présent au centre de notre âme. Le principe de toute vie est nécessairement une substance, disent les Théologiens, le principe de notre vie surnaturelle et divine est donc une substance : c'est la substance surnaturelle de JÉSUS-CHRIST, la substance éternelle de DIEU même.

« Toute la piété chrétienne a sa réalité en JÉSUS, et cette réalité se transporte, se répand en nous par la foi, comme la lumière se répand dans un appartement, dès qu'on en ouvre les volets.

« Par le mystère de la grâce, nous devenons donc le vêtement de chair de JÉSUS-CHRIST, roi des cieux. Ce divin Sauveur veut que nous l'enveloppions de notre humanité sanctifiée, comme d'un vêtement ; il veut pénétrer toute cette humanité, pour la remplir de sa vie comme le levain pénètre toute la pâte, comme le feu pénètre tout le charbon, et s'unir ainsi à toutes les puissances de notre être. Nous sommes son vêtement extérieur et il est notre vêtement intérieur ; il est en nous et nous en lui. Il habite et il vit dans nos membres, qui le revêtent et deviennent ses organes et ses instruments.

VI

« Le chrétien est l'homme de JÉSUS, c'est un homme dans le Christ, comme disait saint Paul. Il plonge en JÉSUS-CHRIST et, par JÉSUS-CHRIST, en DIEU même toutes les racines de son être régénéré. JÉSUS est notre sol vivant et vivifiant, la terre céleste, arrosée du Saint-Esprit, dans laquelle il nous plante par les mains de son Église... « Voici « que je te plante en moi-même, c'est moi qui te « porte, moi qui suis le Seigneur du ciel. Ton bon « Pasteur te porte. Oui, je t'ai planté en moi. N'ai- « je pas dit : Je suis la racine, et vous êtes les « rameaux ? »

« L'arche d'alliance était le centre et le trésor caché de l'ancien temple : le temple nouveau, c'est le chrétien ; il porte en lui JÉSUS, la vivante arche d'alliance, qui est son trésor céleste et le centre de sa vie. — O JÉSUS, doux trésor que je porte et qui me porte, que je garde avec vigilance et qui me conserve avec amour ! Ce trésor, le Père céleste le dépose dans un vase d'argile ; ô le misérable vase pour un trésor si magnifique !

« Présent et vivant en notre âme par la grâce du baptême, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST s'unit à elle comme un époux à son épouse ; il l'aime comme sa chère fille, il la garde et la protège

comme sa propriété, il la vivifie comme son membre. Comme Chef, il la dirige; comme principe de vie, il se développe en elle; comme Pasteur, il la nourrit; comme Rédempteur, il la purifie. C'est du fond de ce sanctuaire intérieur qu'il nous pardonne nos fautes, et plaide notre cause auprès de son Père qui est notre Père, de son DIEU qui est notre DIEU.

VII

« Mais JÉSUS n'est pas ainsi présent à toute créature : le Roi céleste n'habite que dans des palais dignes de sa majesté; et son Église est chargée de lui en construire ici-bas par toute la terre. Elle le fait par la prédication de l'Évangile et par l'administration des sacrements; tout homme qui écoute la voix de l'Eglise, qui croit à sa parole, qui reçoit son baptême, qui vit de sa vie, qui se nourrit de son Eucharistie, devient le palais vivant du grand Roi, le temple de l'Esprit-Saint, le tabernacle de JÉSUS, le sanctuaire bien-aimé de DIEU le Père.

« Les autres hommes ne participent point à cette vie surnaturelle, à la grâce divine du Rédempteur; ils sont vides de DIEU, vides de JÉSUS, bien qu'ils soient tous faits pour lui; ce sont des demeures désertes, des églises profanées et en ruine. En eux réside, il est vrai, comme dans

tout le reste de la création, la divinité créatrice de JÉSUS, qui est DIEU avec le Père et le Saint-Esprit : mais ce n'est pas là notre JÉSUS ; ce n'est pas là le DIEU Sauveur, Sanctificateur ; ce n'est pas là le DIEU des chrétiens, le Christ JÉSUS qui est en nous, le Médiateur unique du salut, le divin Fils de MARIE.

« En nous, par rapport à nous, sa divinité est inséparable de son humanité, parce que c'est cette humanité sainte qui est, pour le monde, la source de la grâce et le canal du Saint-Esprit. Nous sommes étroitement unis au Christ, à l'Homme-DIEU par le lien sacré de la grâce, comme le rameau est uni au cep ; en lui, nous puisons la vie divine, la vie chrétienne, la vie surnaturelle, la sève sacrée du Saint-Esprit ; en lui nous trouvons la divinité, notre premier principe et notre dernière fin.

« C'est, en effet, en son humanité, et non en sa seule divinité, que JÉSUS-CHRIST est le centre du christianisme et de tout l'ordre surnaturel. Intérieurement, il n'y a point de milieu entre JÉSUS et nous, ainsi qu'il daignait le révéler jadis à sa bienheureuse servante, Angèle de Foligno. C'est là notre bonheur, à nous autres chrétiens, c'est notre noblesse ; c'est notre joie suréminente et surabondante. Nous sommes les bien-aimés de DIEU, à qui il a plu de faire habiter son Christ en tous ceux qui croient en lui et l'appellent.

« Chacun de nous peut donc dire, comme Origène,

avec une joyeuse reconnaissance : « Je sais que « mon âme est habitée, quand DIEU la remplit ; et « DIEU la remplit, quand elle possède le Christ et « l'Esprit-Saint. » Savoir cela, c'est être savant de la grande science du salut, de la seule vraie science digne d'un chrétien. Savoir cela et en vivre, c'est l'unique nécessaire, c'est la vraie vie, c'est la moelle de la sainte Église. »

VIII

Oui, le pieux Prélat le dit avec une parfaite justesse : la connaissance de nos rapports avec JÉSUS-CHRIST constitue la vraie science du chrétien, la science suréminente qui l'emporte sur toutes les autres, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Nous n'aurions plus rien à apprendre, si nous savions bien ce que le Cœur de JÉSUS est pour nous, la manière dont il agit en nous, et la manière dont notre cœur doit correspondre à son action ; si nous connaissions bien les conditions du commerce merveilleux, *admirabile commercium*, par lequel le Cœur de JÉSUS se donne à nous tout entier, afin que nous puissions, en retour, nous donner entièrement à lui.

Courage donc, car nous sommes sur le chemin le plus court et le plus sûr qui puisse nous conduire à cette précieuse science. Étudions, avec une attention toujours plus empressée et un amour

de plus en plus ardent, les voies par lesquelles le Cœur de Jésus se communique à nous, afin de mieux connaître les voies par lesquelles nous devons aller à lui.

Nous savons qu'il est la source de notre vie divine; il nous reste maintenant à savoir par quels canaux cette vie se répand dans notre cœur.

Ces canaux sont de plusieurs sortes.

Il en est qui ont par eux-mêmes, et indépendamment de notre action, la vertu de nous conférer la vie d'une manière permanente, pourvu que nous n'y mettions pas d'obstacle. Ce sont les sacrements, si bien désignés par Isaïe sous le nom de sources du Sauveur.

Le Cœur de Jésus nous communique encore la vie divine par tous les actes qu'il nous fait faire en union avec lui, après nous avoir attachés à lui par la justification : cette communication, qui est permanente comme la grâce des sacrements, se nomme le mérite.

Le Cœur de Jésus exerce enfin sur nous une action transitoire, qui ne constitue pas proprement le mérite, mais qui nous met en état de l'acquérir : c'est la grâce actuelle, qui peut être purement intérieure, mais qui peut aussi nous être donnée par le ministère de l'Église.

L'étude de notre union avec le Cœur de Jésus, sous ces différents aspects, nous aidera à mieux connaître notre religion, et à mieux coordonner

les connaissances que nous en avons déjà acquises. Notre piété, mieux fondée sur le dogme, deviendra ainsi tout à la fois plus solide et plus tendre; car il est impossible que nous n'aimions pas plus ardemment le Cœur de Jésus, à mesure que nous le connaîtrons mieux [1].

IX

On doit, cependant, comprendre que nous ne pouvons songer ici à offrir un traité complet des sacrements, par lesquels surtout s'accomplit la grande œuvre de la formation de Jésus-Christ en nous. Notre unique but est de faire saisir le lien qui rattache cette partie importante du dogme chrétien au centre de toute la religion, c'est-à-dire au Cœur de Jésus, et de montrer, avec une clarté toujours croissante, l'unité de toutes choses dans ce divin Cœur.

Pour atteindre ce but nous n'avons pas besoin de recourir à des hypothèses hasardées, ou à des spéculations subtiles : nous n'avons qu'à considérer le Cœur de Jésus tel qu'il est véritablement, et tel qu'il a été proposé à notre vénération par le divin Maître lui-même : c'est-à-dire comme un Cœur vivant, qui nous aime, et qui ne cesse de

[1] *Messager du Cœur de* Jésus t. IX, p. 294 à 295.

répandre sur nous les influences vivifiantes de son amour. Il est vrai que c'est le Saint-Esprit qui est le principe immédiat de notre vie divine; mais il n'est pas moins vrai que les grâces de ce divin Esprit nous sont communiquées par la sainte humanité du Sauveur, et par un acte libre de son amour. Son Cœur, qui est l'organe et le siège de cet amour, doit donc être regardé comme la source d'où jaillit, sans cesse, le fleuve de vie qui arrose le paradis de l'Église.

X

Tel est le point de vue auquel nous devons nous placer, si nous voulons comprendre nos vrais rapports avec le Cœur de Jésus, et si nous ne voulons pas nous exposer à rapetisser, arbitrairement, une dévotion aussi large que la religion elle-même, dont elle est le centre. De même que dans une sphère, le centre, loin d'absorber et de confondre les divers points de la circonférence, leur donne à tous leur ordre et leur rang, ainsi la dévotion au Cœur de Jésus, bien comprise, loin d'obscurcir les dévotions particulières et de diminuer les diverses parties de la religion, en fait, au contraire, bien mieux ressortir l'admirable variété et la divine harmonie [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. IX, p. 294 à 295.

CHAPITRE II

Le Cœur de JÉSUS et le Baptême [1]

I

Le baptême est le premier lien qui unit chaque chrétien au Cœur de JÉSUS; c'est le sceau de l'alliance, qui fait entrer l'enfant de l'homme dans la famille de DIEU; c'est le premier anneau d'une chaîne de merveilles, qui doivent conduire au ciel celui qui, naguère, était l'esclave de Satan.

Tous les miracles que JÉSUS-CHRIST opéra durant sa vie mortelle sur les lépreux, les paralytiques, les sourds, les muets, les possédés, les morts, ne sont rien, comparés au miracle qu'il opère sur le petit enfant qui reçoit le baptême. Le miracle du baptême est la réalité dont tous les autres n'étaient que la figure. L'âme de cet enfant étant en la possession du démon, elle en est délivrée; elle était morte, et elle reçoit la vie; elle était couverte d'une lèpre hideuse, et elle en

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. IX, p. 117 à 127.

est complètement purifiée; elle était sans forces, et elle est douée de forces surhumaines.

Et tout cela s'opère, non pas dans l'ordre des choses visibles qui passent et qui, par conséquent, ne sont rien; mais dans l'ordre des choses invisibles, qui demeurent, et qui, seules, ont une réalité solide. Tout cela s'accomplit dans l'ordre divin; car la vie que reçoit le fils de l'homme est une vie divine, ses forces sont des forces divines, l'héritage auquel il acquiert des droits assurés est un héritage divin. Et l'auteur de toutes ces merveilles est le Cœur de Jésus, qui, au moment où l'eau sainte touche le front de l'enfant, communique à son cœur l'esprit et la vie dont il est lui-même animé.

Comment se fait-il que nous soyons chaque jour témoins de cette merveille, sans en être ravis d'admiration? Est-ce que les plus grandes œuvres de la divine bonté cessent d'être admirables, parce qu'elles se répètent plus souvent? Non, sans doute; mais c'est que nous cessons de réfléchir sur ce qui frappe plus souvent nos yeux; et alors les plus grandes merveilles, faute d'attirer l'attention de notre esprit, cessent de toucher nos cœurs. Pour qu'il n'en soit plus ainsi, considérons, pour quelques instants, le mystère du saint baptême.

II

Ce mystère est, tout ensemble, un mystère de mort et un mystère de vie; car, depuis que l'homme, en se dépouillant de la vie de DIEU par le péché, s'est condamné volontairement à la mort, il s'est mis dans l'impossibilité de recouvrer cette vie, avant d'avoir subi son juste châtiment. La miséricorde divine ne peut le régénérer, qu'autant que la divine justice est d'abord satisfaite. L'enfant qui vient de naître a une dette à payer : la dette qu'a contractée nôtre premier père, et qui s'est étendue à toute sa race. Avant que ce nouveau fils d'Adam puisse recouvrer ses droits à l'héritage céleste, il faut que cette dette soit payée. Comment le sera-t-elle, par un enfant qui ne peut encore ni penser, ni agir?

Il la paiera comme il l'a contractée. Il a péché dans la personne de son premier père, l'ancien Adam; mais il a un autre père, le nouvel Adam, qui s'est chargé de l'expiation de son péché. JÉSUS-CHRIST est mort pour cet enfant, et le baptême va faire participer cet enfant à la mort de JÉSUS-CHRIST. C'est ainsi que la justice du nouvel Adam renversera l'œuvre de mort, consommée par l'iniquité du premier homme, et que la grâce surabondera, là où le péché avait abondé.

Tel est le premier effet du baptême : il nous greffe sur la mort de JÉSUS-CHRIST, suivant la parole de saint Paul ; il nous ensevelit dans son tombeau ; c'est dans sa mort que nous sommes baptisés. Toutes ces expressions sont du saint Apôtre ; et c'est cette même pensée que l'Église avait rendue, d'une manière bien plus expressive encore, par l'usage où elle était, durant les premiers siècles, de baptiser par immersion. Le catéchumène était plongé et enseveli tout entier dans les eaux, pour en sortir, en quelque sorte, un homme nouveau.

III

Le baptême de JÉSUS-CHRIST s'était accompli de la même manière, et les saints Pères s'accordent à voir dans cet acte, par lequel s'ouvrit la vie publique du Sauveur, la figure de l'acte qui devait la terminer. Il fut plongé dans les eaux du Jourdain, comme il devait être enseveli dans le tombeau, pour détruire la chair du péché, dont il portait l'image. JÉSUS-CHRIST, le Fils de l'homme, réunissait en lui toute l'humanité coupable ; c'est elle qu'il plongea dans les eaux, et qu'il ensevelit ensuite dans la terre, pour y ensevelir et y purifier les crimes dont elle était chargée. Aussi un saint Docteur nous dit-il que, lorsqu'il sortit du Jourdain, il releva et fit sortir des eaux, avec lui,

le monde submergé dans un nouveau déluge [1].

C'est ce qui nous fait comprendre pourquoi DIEU le Père choisit ce moment, pour le reconnaître solennellement comme son fils. Jusque là, il avait paru l'ignorer, parce qu'il voyait en lui l'enveloppe de nos iniquités ; maintenant, il le reconnaît et il dit : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Ce mystère se renouvelle, chaque fois que le baptême du Sauveur est conféré à un nouveau chrétien. Ce qui s'opéra jadis, dans le Chef, s'opère dans le membre : la mort de ce divin Sauveur, qui était figurée par l'immersion dans le Jourdain, est reproduite par l'eau versée sur le front de l'enfant. Ses péchés sont détruits, ses souillures lavées, et DIEU le Père qui, auparavant, ne voyait dans cet enfant qu'un enfant de colère, se plaît à reconnaître en lui l'image de son Fils bien-aimé.

Jadis, la divine justice, irritée contre les crimes des hommes, avait envoyé sur la terre les eaux du déluge, pour la purifier ; c'était un baptême de colère, qui avait détruit tout ensemble les péchés et les pécheurs. Le baptême de JÉSUS-CHRIST est, au contraire, un déluge de miséricorde, qui détruit le péché, bien plus efficacement encore que

[1] Secum quodam modo demersum educens et elevans mundum. (S. Grég. Naz. Orat. In sancta lumina.)

le premier déluge, mais qui, en même temps, sauve les pécheurs. Aussi est-il bien mieux figuré encore par le passage de la mer Rouge, qui tire le peuple choisi de la maison de la servitude, et le rend à la liberté. Pharaon et son armée, c'est-à-dire les vices qui tenaient l'âme captive, sont seuls engloutis dans ces flots vengeurs; mais l'âme elle-même en sort vivante et affranchie.

IV

Ce mystère, en effet, est un mystère de vie, bien plus encore qu'un mystère de mort. Cette communication de JÉSUS-CHRIST, qui détruit le péché dans l'âme du baptisé, est la plus vitale et la plus vivifiante de toutes les opérations. De même que le divin Sauveur a donné la vie au monde entier, en mourant pour nous, ainsi il donne sa vie à chaque homme, en le faisant participer aux mérites de sa mort.

Le Cœur de JÉSUS renferme deux trésors également infinis : le trésor des satisfactions du Sauveur et celui de ses mérites; en nous communiquant ses satisfactions, il détruit en nous la mort; en nous communiquant ses mérites, il nous donne la vie. Dans le baptême, il nous communique à la fois les uns et les autres.

C'est alors, en effet, que le fils de l'homme en-

tre dans le corps mystique du Fils de DIEU, et devient son membre vivant; il s'opère alors, dans ce corps divin, quelque chose de semblable à ce qui s'opère dans notre propre corps, chaque fois qu'il s'assimile de nouveaux éléments. Toutes les parties différentes, qui composent aujourd'hui nos membres, étaient naguère répandues dans l'air ou dans la terre; elles appartenaient à la nature inférieure, au monde matériel; mais, quand nous les avons fait passer dans notre substance, elles ont été mises en rapport avec notre âme, qui s'en est emparée, s'est unie à elles, leur a communiqué ses forces et leur a donné un être nouveau.

Ces éléments, qui naguère étaient purement matériels, font partie maintenant d'un être spirituel et raisonnable; ils sont montés au plus haut degré de la création. Et ainsi, tant que nous serons sur la terre, nous ne cesserons de nous assimiler des substances inférieures et de les élever, en nous, à un ordre supérieur à leur nature.

V

Ce mystère de l'accroissement et de la communication de la vie physique, dans l'ordre naturel, figure admirablement le mystère de la propagation de la vie dans l'ordre surnaturel.

Tant qu'il sera sur cette terre, c'est-à-dire tant

que durera sa croissance, le corps mystique de JÉSUS-CHRIST, qui est l'Église, ne cessera de s'unir de nouveaux membres. Ces membres, il les prend dans la nature inférieure, dans l'humanité déchue et dégradée. Mais aussitôt que, par le baptême, ces âmes ont été mises en rapport avec le Cœur de JÉSUS, l'Esprit de ce divin Sauveur, qui est l'âme de son corps mystique, s'en empare, les transforme, les élève au-dessus d'elles-mêmes, leur communique sa force, sa vie, son être; il les élève à l'état surnaturel et divin.

Une autre comparaison employée par saint Paul, comme celle que nous venons d'indiquer, nous fait mieux comprendre encore les effets produits, dans l'âme du chrétien, par le saint baptême : c'est la comparaison de la greffe.

Voilà un olivier sauvage, qui ne produit que des fruits grêles et amers; l'agriculteur lui a donné longtemps des soins inutiles; plutôt que de l'arracher, il se résout à le greffer. Il emprunte un bourgeon à un olivier franc, et le fait pénétrer, au moyen d'une incision, dans une des branches de l'olivier sauvage. Bientôt le bourgeon s'attache à la branche, et il lui communique ses qualités, en même temps qu'il en reçoit la sève. De cette union naissent des fruits qui, sans cesser d'être les fruits de l'olivier sauvage, ont pourtant une saveur et une force semblable à celle des fruits de l'olivier franc.

VI

Ce touchant symbole a une double application : il peut être appliqué à l'humanité entière et à chaque chrétien, à l'Incarnation et au Baptême. Il s'est d'abord réalisé de la manière la plus saisissante, dans l'Incarnation du Fils de DIEU, alors que, par la médiation de la B. Vierge MARIE, le bourgeon divin, JÉSUS-CHRIST, a été enté sur l'arbre sauvage et maudit de l'humanité. Il se réalisa de nouveau, mais en sens inverse, en chacun de nous, le jour de notre baptême. Ainsi, ce n'est pas le bourgeon de l'olivier franc qui fut enté sur l'olivier sauvage, mais c'est au contraire le bourgeon de l'olivier stérile qui, enté sur l'olivier franc, reçut de lui tout ensemble et l'abondance de la sève et la saveur de ses fruits.

Avant que ce mystère de grâce se fût accompli en nous, nous ne pouvions porter que des fruits de mort; nous ne pouvions faire que des œuvres coupables, ou du moins inutiles pour le Ciel. Notre sève était corrompue, nos facultés paralysées, notre nature tout entière condamnée à une irrémédiable stérilité.

Et pourtant le céleste agriculteur, DIEU, notre créateur et notre père, nous avait destinés à porter des fruits de vie immortelle; et il n'a pu consentir à voir les desseins de sa bonté frustrés, par

la malice de Satan. Qu'a-t-il fait alors? Nous l'avons dit : il nous a entés sur l'olivier franc, sur le cep divin, sur JÉSUS-CHRIST, son Fils bien-aimé.

Alors, sans rien perdre de notre être humain et de nos facultés naturelles, nous avons acquis un être nouveau et une nouvelle fécondité, la fécondité, la vie même du Sauveur; nous sommes devenus capables de faire les œuvres que l'Homme-DIEU faisait sur la terre, de fructifier en lui, de nous approprier ses mérites divins. Pourvu que nous consentions à demeurer en lui, et à lui permettre de demeurer en nous, sa sève divine nous est communiquée avec une abondance toujours croissante.

VII

Ce que le divin Sauveur disait jadis à ses Apôtres, c'est ce qu'il dit encore à tous ceux qui lui ont été unis par le baptême : « Je suis la vigne, et vous êtes les branches; celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits; mais, sans moi, vous ne pouvez rien faire. C'est en cela que mon Père met sa gloire, à vous faire porter beaucoup de fruits. »

Quel honneur pour l'homme! Cet être maudit, issu du néant et voué à la mort, sans héritage et sans espérance, dépouillé de tout mérite et du pouvoir même d'en acquérir, se voit tout à coup,

par un don gratuit de la divine largesse, élevé infiniment au-dessus de sa condition native, uni et identifié en quelque sorte avec le Fils de DIEU, rendu participant de sa vie, de sa fécondité, de ses richesses. Voilà ce que fait le baptême.

Quelle merveilleuse transformation il opère dans cet enfant d'un jour ! Que de miracles il accomplit en un instant ! Quel espace immense il fait franchir à cette âme, encore incapable d'agir et de se connaître !

Tous les saints Pères exaltent, à l'envi, les effets admirables de la justification que le chrétien reçoit dans le baptême. « Le baptême, dit saint Grégoire de Nazianze [1], est la splendeur des âmes, le changement de vie en quelque chose de plus parfait. Le baptême est le secours de notre faiblesse. Le baptême est le dépouillement de la chair, l'acquisition du Saint-Esprit, la participation au Verbe, la correction de notre argile, le déluge qui nous lave du péché, la communication de la lumière, l'expulsion des ténèbres. Le baptême est un char qui transporte jusqu'à DIEU, une pérégrination avec JÉSUS-CHRIST, le soutien de la foi, la perfection de l'âme, la clef du royaume des cieux, un échange de la vie, la cessation de l'esclavage, le brisement de nos chaînes, la conversion de l'homme en un état meilleur.

[1] Orat. XL.

« A quoi bon en dire davantage? Le baptême est le plus beau et le plus grand des bienfaits de DIEU. De même que certaines choses sont appelées les choses saintes des choses saintes et les cantiques des cantiques, parce qu'elles s'étendent plus loin, embrassent plus d'objets et ont une dignité toute particulière; ainsi, le baptême est appelé illumination, parce que, par sa sainteté, il surpasse toutes les autres illuminations.

« De même que JÉSUS-CHRIST a plusieurs noms, et des noms différents; ainsi ce don est nommé diversement, soit que nous le fassions à cause de la joie qu'il produit en nous, car il arrive que ceux qui aiment une chose lui donnent une foule de noms; soit que la multitude de ses effets nous ait obligé de lui donner tant d'appellations.

« Nous le nommons don, grâce, baptême, onction, illumination, vêtement de pureté, bain de la régénération, sceau, et nous l'appelons de tout autre nom plus excellent encore. Il est appelé don, parce qu'il est accordé sans qu'on l'ait mérité; grâce, parce qu'il est donné à des pécheurs; baptême, parce que, par lui, le péché est enseveli dans l'eau; onction, parce qu'il est sacré et royal, car tout ce qu'on oignait était tel; illumination, parce qu'il est splendeur et clarté; vêtement, parce qu'il couvre notre ignominie; sceau, parce qu'il nous conserve et signifie notre empire. Les cieux le congratulent, les anges le célèbrent parce

que, par sa splendeur, nous leur devenons alliés. Il est l'image de la béatitude; nous voudrions l'exalter par nos hymnes et nos louanges, mais sa dignité est si haute que nous ne saurions l'atteindre. »

Saint Jean Chrysostôme fait remarquer que quelques chrétiens ne voyaient, dans le baptême, que la seule rémission des péchés, tandis, ajoute-t-il, qu'il renferme dix magnifiques prérogatives, car il nous rend libres, justes, saints, enfants de DIEU, héritiers de DIEU, cohéritiers de JÉSUS-CHRIST, membres de JÉSUS-CHRIST, temples et organes du Saint-Esprit [1].

VIII

C'est le dernier degré de l'ascension de la nature vers son Créateur. Depuis que DIEU a jeté dans l'espace tous ces êtres dont il portait en lui le type, dès l'éternité, tous tendent à revenir à lui, comme les fleuves vont vers l'Océan.

La nature entière n'est qu'un grand travail, un effort par lequel les créatures s'élèvent, de degré en degré, vers une perfection supérieure, et se rapprochent ainsi de la perfection souveraine.

Dans les plantes, la nature minérale s'élève à la vie végétale ; dans les animaux, la nature minérale

[1] Homilia ad Neophytos.

et la végétale s'élèvent à la vie sensitive; dans l'homme, les trois règnes inférieurs s'élèvent à la vie raisonnable : c'est le plus haut degré de l'échelle de la perfection dans l'ordre naturel. Mais entre ce plus haut degré de la perfection créée et la perfection incréée, entre la vie raisonnable et la vie divine, il y a un abîme infini; le saint baptême comble cet abîme, au moins en partie : il élève la vie raisonnable jusqu'à la vie divine; il fait entrer l'homme et, par conséquent, toutes les natures inférieures que l'homme rassemble en lui, dans l'ordre divin.

Ainsi se réalise, avec une vérité parfaite, l'idée dont les impies, de nos jours, ont fait une de leurs plus monstrueuses erreurs. Ils disent que *Dieu devient;* et, par là, ils entendent que le DIEU souverainement parfait n'a pas d'existence réelle, et qu'il n'y a d'autre DIEU que ce monde, qui va se perfectionnant sans cesse et, par conséquent, approchant de plus en plus de la perfection absolue.

Comme toutes les erreurs, celle-ci n'est qu'une vérité corrompue; et la grande vérité, dont cette grande erreur est la corruption, c'est que DIEU, qui existe de toute éternité, souverainement parfait et souverainement heureux, a voulu, par un acte parfaitement libre de sa bonté, faire participer les créatures raisonnables à sa nature, à sa vie, à son bonheur.

Cette communication de la vie de DIEU va

s'étendant sans cesse, par le baptême; le corps mystique de JÉSUS-CHRIST grandit, chaque fois qu'un nouveau membre y est inséré. C'est ainsi que le nombre des dieux créés s'augmente, et que DIEU lui-même s'accroît, suivant l'expression de saint Paul [1]; en ce sens que, tout en demeurant en lui-même parfaitement immuable, il reçoit de nous, par la vertu du Cœur de JÉSUS, une nouvelle extension de sa vie.

Croître en DIEU, faire croître DIEU en soi, voilà la puissance que le baptême confère au chrétien. N'y a-t-il pas là une gloire infiniment supérieure à celle que l'ambition humaine a rêvée, dans son plus audacieux délire [2]?

[1] Ex quo totum corpus crescit in augmentum DEI. Col. II, 19,
[2] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. IX, p. 117 à 127.

CHAPITRE III

Le Cœur de JÉSUS et la Confirmation [1].

I

Les sacrements, avons-nous dit, sont les liens principaux qui établissent, entre le Cœur de Jésus et les cœurs des hommes, cette vitale communication qui le fait vivre en eux et qui les fait eux-mêmes vivre en lui. Le baptême a commencé en chacun de nous cette grande œuvre, en nous faisant naître de la mort du Sauveur. Entre notre cœur et celui de ce divin Sauveur, il a établi une communication constante, qui fait découler en nous les mérites, les sentiments et les vertus de ce divin Cœur; comme le sang, et avec lui la chaleur et la vie, coulent de notre cœur de chair dans tous les membres de notre corps.

Mais ce n'était pas tout de naître; l'homme, à sa naissance, n'est encore qu'une ébauche et un

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. IX. p. 295 à 303.

rudiment d'homme ; c'est une fleur dans son bouton, où elle cache la meilleure partie de son parfum et de son éclat. Pour devenir un homme complet, il faut qu'il croisse, qu'il se développe, que ses membres se fortifient et que ses facultés se déploient.

Il en est de même du chrétien

Notre naissance en JÉSUS-CHRIST, par le baptême, nous avait donné la vie divine, et avait animé notre âme raisonnable du souffle de l'Esprit de DIEU. Ce divin Esprit résidait en nous substantiellement, comme il réside dans le Cœur de JÉSUS ; mais ce n'était encore que dans une mesure bien restreinte. Nous étions des enfants nouveaux-nés, et l'Église, notre céleste nourrice, nous offrait le lait et le miel de ses maternels enseignements ; mais elle ne pouvait toujours nous retenir dans les langes. Chargée de nous former selon la ressemblance de JÉSUS-CHRIST, l'homme parfait, elle aspirait à nous donner une grâce plus forte, une nourriture plus solide ; à nous voir acquérir toute notre stature, à faire de nous des hommes complets et de parfaits chrétiens.

C'est pour cela qu'elle nous a donné, comme complément du baptême, le sacrement de Confirmation.

II

La confirmation, en effet, comme son nom même l'indique, achève, confirme et développe ce que le baptême avait commencé et ébauché. Elle ne nous donne pas, comme le baptême, un être nouveau ; mais elle nous donne une participation nouvelle à cet être divin qui avait été produit, en nous, par l'eau sainte. « Déjà, par le baptême, nous, dit saint Cyrille dans sa belle *Catéchèse sur la Confirmation* (Cat. myst. III), nous avions été revêtus de JÉSUS-CHRIST, et nous avions reçu en nous la ressemblance de sa forme divine ; nous étions donc déjà d'autres Christs. Cependant, nous ne pouvions mériter pleinement ce nom que par l'onction du Saint-Chrême, image de l'Esprit divin répandu sur le Sauveur lui-même. »

La confirmation complète donc la ressemblance du chrétien et de son divin modèle, comme le même saint Docteur le fait admirablement comprendre. L'Évangile rapporte que JÉSUS-CHRIST, au sortir des eaux où il s'était enseveli pour préfigurer sa mort et sa sépulture, vit l'Esprit de DIEU descendre du ciel, sous la forme d'une colombe, et se reposer sur sa tête ; en même temps, son Père céleste disait : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Ce fut la confirmation de notre divin Chef.

Il la reçut de son Père au commencement de sa vie publique, au moment où il allait livrer, à Satan, les trois grandes luttes qui sont l'image de nos combats. Jusque-là, dans sa vie cachée, il avait paru ne vivre que pour lui-même ; désormais, il sera uniquement occupé d'instruire et de soulager ses frères. Il n'est plus enfant comme à Bethléem ; il est homme fait, et il se montre ouvertement dans la plénitude de sa force.

Tous ces caractères doivent se reproduire dans celui que la confirmation a fait parfait chrétien. « Il est permis à l'enfant, dit saint Thomas (III, q. 72, a. 12), de ne s'occuper que de lui-même et de souffrir que tout le monde s'occupe de lui ; l'homme fait doit, au contraire, mettre sa gloire à se rendre utile, et à dépenser ses forces en faveur de ses semblables. C'est ce que doit faire, également, le chrétien qui a reçu la force du divin Esprit. » Qu'il ne recule pas devant les luttes ; qu'il ne soupire plus après le repos. DIEU lui-même, par la main de son ministre, a imprimé sur son front le caractère du soldat ; il a oint son âme de l'huile qui fortifie les athlètes. Lutter et triompher, tel doit être désormais son unique soin et son unique plaisir. C'est bien là ce que lui rappelle cette croix que l'on trace sur son front.

On peut lui adresser cette parole de saint Pierre : « Le Christ a souffert dans sa chair ; armez-vous de cette pensée : *Christo igitur passo in carne,*

et vos eadem cogitatione armamini [1]. » C'est-à-dire rappelez-vous que vous devez, comme votre Maître, vivre attaché à la croix. Remarquez :

1° Que celui qui est lié à la croix ne peut plus à son gré mouvoir ses membres, qui restent liés à la croix; ainsi le chrétien ne peut pas disposer de ses membres suivant les caprices de sa volonté, mais il doit les soumettre à la loi de DIEU et du Christ;

2° Celui qui est fixé à la croix sent sa chair incessamment crucifiée; le chrétien doit de même sans cesse crucifier ses sens et sa chair, par sa soumission à la loi, qui lui ordonne de mortifier et de retrancher tout désir, tout acte coupable;

3° Celui qui est suspendu à la croix n'a nul souci des hommes, des pompes, des délices du monde; le chrétien ne doit pas s'en préoccuper davantage;

4° Le crucifié n'est point inquiet du lendemain, son cœur ne connaît point l'ambition; ainsi doit être le chrétien;

5° L'homme crucifié respire encore sans doute, mais par sa pensée il est mort à toutes les choses d'ici-bas, et ne songe qu'à celles au milieu desquelles il va être transporté. Il faut aussi que le chrétien soit mort d'affection non seulement aux péchés, aux convoitises, mais encore à tout ce qui est passager; il faut qu'il dirige tout son être

[1] I Ep., p. 4, I.

vers DIEU, vers le ciel, où il espère à chaque instant parvenir. Mort aussi à tous les actes, à tous les désirs du monde, ce n'est plus lui qui vivra, mais le Christ vivra en lui, le Christ qui a été crucifié pour lui [1]!

Le chrétien baptisé et confirmé est donc une image parfaite de JÉSUS-CHRIST mort dans sa chair, mais rempli, dans son âme, de toutes les effusions de la divinité. Il est vrai que ce qui, dans JÉSUS-CHRIST, s'opère avec une pleine réalité, ne s'opère dans le chrétien que sous le voile du sacrement. Comme le baptême n'est qu'une image de la mort du Sauveur, ainsi le chrême, répandu par la main de l'Évêque, n'est qu'une image de l'Esprit divin répandu, par DIEU le Père, sur son Fils; « mais, continue saint Cyrille, gardez-vous de croire que cette image soit dépouillée de toute réalité.

« De même que, chaque jour, le pain eucharistique devient, par les paroles de la consécration, un pain vivant et vraiment divin, ainsi l'huile de la confirmation, sanctifiée par la bénédiction de l'Église, devient le véhicule des dons de JÉSUS-CHRIST, et acquiert une divine efficacité par la présence du Saint-Esprit : tandis que le corps est oint par l'huile visible, l'âme est sanctifiée par la vertu vivifiante de l'Esprit-Saint. »

[1] Corn. a Lapid. in I Ep. Pet., p. 4. I.

III

De ces premières considérations, nous pouvons déjà conclure que, pour nous former une juste idée de la confirmation, aussi bien que du saint baptême, il faut considérer ces sacrements dans leurs rapports avec le Cœur de JÉSUS. Ce divin Cœur n'est pas seulement le modèle dont la mission du divin Esprit, dans la confirmation, est destinée à nous faire acquérir la parfaite ressemblance; il est, de plus, la source d'où cet Esprit vivifiant se répand sur nous, aussi bien que dans le baptême. Car, nous ne recevons l'onction du Saint-Esprit qu'autant que nous sommes les membres vivants du Fils de DIEU, et par l'influence de ce divin Chef.

Saint Cyrille ne veut pas que nous le perdions de vue. Ici, comme en toutes choses, « le principe unique de notre salut, nous dit-il, c'est JÉSUS-CHRIST. Il est les prémices, le levain; et vous, vous êtes la pâte qui doit recevoir la vertu de ce levain. Si les prémices sont saintes, comment la pâte qui aura subi l'influence de cette sainteté ne serait-elle pas sainte aussi? »

Les saints Docteurs, et le Roi-Prophète lui-même, voient une image de cette consécration du chrétien par la grâce du divin Esprit, dans l'onction sacerdotale d'Aaron. En effet, l'huile

sainte, versée par Moïse sur la tête du grand-prêtre, se répandit sur son visage et jusque sur ses vêtements :

« Ainsi, nous dit saint François de Sales, l'huile de bénédiction, c'est-à-dire le Saint-Esprit versé sur le Sauveur, comme sur le Chef de l'Église, tant militante que triomphante, se répand sur la société des Bienheureux, qui, comme la barbe sacrée de ce divin Maître, sont toujours attachés à sa face glorieuse, et distille ensuite sur la compagnie des fidèles qui, comme vêtements, sont joints et unis par la dilection à sa divine majesté; l'une et l'autre troupe, comme composée de frères germains, ayant à cette occasion sujet de s'écrier : Oh! que c'est une chose bonne et agréable de voir les frères bien unis ensemble! C'est l'huile répandue sur la tête d'Aaron, qui se répand sur sa barbe et jusqu'au bord de son vêtement. »

Cette onction, il est vrai, n'est pas seulement le résultat de la confirmation, mais encore de tous les autres sacrements, et même de tous les actes méritoires, dont chacun fait découler du Cœur de Jésus, dans notre cœur, une nouvelle infusion de la grâce du divin Esprit; mais la confirmation est douée d'une efficacité spéciale pour produire ce résultat; c'est elle qui fait de nous, vraiment, de nouveaux Christs, d'autres Messies, les véritables oints du Seigneur.

IV

Nous avons acquis cette première connaissance des fruits de notre confirmation, en la comparant à celle du Sauveur; nous allons la compléter, en considérant la confirmation solennelle des Apôtres et de l'Église entière.

Déjà, l'Église était née de la mort de JÉSUS-CHRIST, et elle avait reçu, au pied de la croix, le baptême du sang et de l'eau, sortis du Cœur entr'ouvert du Sauveur. Chacun des Apôtres avait, probablement, été baptisé de la main du divin Maître lui-même; ils croyaient, ils espéraient, ils aimaient; ils possédaient, par conséquent, la vie surnaturelle, et le Saint-Esprit habitait dans leurs cœurs.

Deux fois déjà, comme nous le fait remarquer saint Grégoire de Nazianze (*Orat. in Pentec.*), le Sauveur avait donné ce divin Esprit à ses disciples : une première fois avant sa Passion, lorsqu'il les avait revêtus du pouvoir de chasser les démons; une seconde fois après sa résurrection, lorsqu'il leur avait conféré la puissance de remettre les péchés. Et cependant, il leur annonce la venue de cet Esprit, comme s'il était encore éloigné d'eux; et il leur déclare qu'il ne peut le leur envoyer qu'autant qu'il cessera d'être, lui-même, visiblement présent auprès d'eux. C'est qu'ils ne

l'avaient reçu que dans une mesure bien restreinte, et qu'il veut le leur donner avec une plénitude beaucoup plus grande. Mais, pour que ce dessein puisse s'exécuter, il faut que ses Apôtres se dépouillent de tout attachement naturel pour lui ; il faut aussi que lui-même achève le cours de ses travaux et qu'il aille prendre, dans le ciel, la place qui lui convient comme au Chef de l'Église.

C'est de là qu'il répandra en elle la plénitude de la vie. De même que, par son Incarnation et par la Rédemption, il a complété, sur la terre, l'œuvre que DIEU son Père y avait commencée par la création, de même aussi, quand cette seconde œuvre sera accomplie et quand son divin Auteur sera rentré dans son repos, le Saint-Esprit viendra y mettre le couronnement, par la sanctification des âmes ; et comme il est lui-même, dans le ciel, le complément de la Trinité, ce travail de sanctification qu'il va poursuivre, jusqu'à la fin des siècles, sera le complément des travaux appropriés aux autres divines personnes.

Ainsi, aucune d'elles ne sera privée de la gloire que leur doivent les siècles ; inséparables dans leurs actions au dehors, elles auront, pourtant, chacune leur part spéciale dans l'œuvre qui leur est commune.

Et, pendant toute l'éternité, les âmes des élus chanteront la grande doxologie : Gloire soit au Père et au Fils et au Saint-Esprit !

V

Ne nous étonnons donc pas que les travaux, les souffrances, et la mort même du Fils de DIEU, aient produit des résultats aussi incomplets avant la descente de l'Esprit-Saint. De même que DIEU le Père n'avait pas voulu sauver le monde sans l'intervention de son Fils, DIEU le Fils ne veut pas le sanctifier sans l'intervention spéciale de son Esprit. L'Église, avant sa confirmation, sera donc faible, languissante, privée du pouvoir de se reproduire et de s'étendre. Elle est encore enfant; il n'est donc pas étrange qu'elle offre à nos regards toutes les infirmités de l'enfance.

Mais voilà que tout à coup l'Esprit de vie descend sur elle. De la fournaise du divin amour, qui est le Cœur de JÉSUS, des flammes ont jailli qui viennent se reposer sur la tête des Apôtres. Elles sont lumineuses, parce que l'Esprit de JÉSUS-CHRIST éclaire l'intelligence dans la proportion même dans laquelle il embrase les cœurs; c'est un amour né de la vérité, qui fait comprendre et deviner la vérité. Jusqu'à ce jour, les Apôtres avaient été peu éclairés, parce qu'ils avaient peu aimé : désormais ils aimeront ardemment, et tous les mystères seront révélés à leur amour.

Ces flammes ont la forme de langues, parce

que l'Église, désormais, ne doit pas garder la vérité pour elle-même, mais, au contraire, lui rendre témoignage et la répandre jusqu'aux extrémités de l'univers.

Enfin, la venue de ces langues est accompagnée d'un vent violent, autre image du divin Esprit, qui souffle où il veut, et pense où il lui plaît les fécondes nuées de sa grâce. C'est ce vent qui, à l'origine du monde, était porté sur les eaux et déjà y répandait les germes de la vie; c'est lui encore qui, plus tard, agitait les ondes vengeresses du déluge et rendait la vie à la terre purifiée; c'est lui qui, en ce moment, fait une création nouvelle et qui renouvelle la face de la terre, par une infusion bien plus abondante de ses grâces.

VI

Aussi, voyez comme l'Église est différente d'elle-même, après avoir reçu de JÉSUS-CHRIST ce baptême de l'Esprit et du feu. Naguère faible et stérile, elle acquiert tout d'un coup une vigueur et une fécondité incomparable; c'est l'enfant arrivé, en un moment, à la plénitude de ses forces. Elle rend témoignage à JÉSUS-CHRIST, sans craindre les châtiments auxquels elle s'expose; et ce témoignage est si efficace que trois mille hommes demandent immédiatement le baptême : prémices

des fruits immenses que l'Église confirmée recueillit, dans tout l'univers, et des prodiges qu'elle n'a cessé d'y accomplir jusqu'à nos jours.

Ces prodiges, cette fécondité, ce changement merveilleux que la venue du Saint-Esprit produisit, dans l'Église, devraient se renouveler, quoique sur une moindre échelle, dans l'âme de chaque chrétien confirmé; car le même Esprit qui est descendu visiblement sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte, descend invisiblement sur chacun de ceux qui reçoivent ce sacrement. Il coule de la même source du Cœur de JÉSUS, et cette source est inépuisable.

Ce que, jusqu'à ce jour, elle a répandu de grâce sur nos devanciers, n'en a aucunement diminué la plénitude. Elle peut et elle veut nous enrichir également, nous éclairer de la même lumière, nous embraser du même amour, nous revêtir de la même force; le retrécissement de nos cœurs a pu seul nous empêcher de les remplir de ces biens célestes, au moment où l'huile sainte coulait sur notre tête.

VII

La perte de ces biens infiniment précieux devrait être, pour nous, la cause d'un amer chagrin; mais, grâce à la miséricorde du Cœur de JÉSUS, ce chagrin n'est pas sans consolation. Ce que

nous avons perdu, par l'imperfection de nos dispositions, lorsque le Saint-Esprit est descendu sur nous, nous pouvons le retrouver encore.

Il est vrai que le sacrement de confirmation ne peut pas être renouvelé; mais la raison même qui en rend la réitération impossible, à savoir le caractère indélébile qu'il imprime à notre âme, nous permet d'en accroître sans cesse les fruits. Car, semblable au caractère du baptême, celui de la confirmation a une vertu active capable de reproduire l'effet du sacrement, lorsque les dispositions, dont l'absence avait paralysé cet effet, se retrouvent dans l'âme.

Celui-là donc qui ne verrait, en lui, aucun des précieux privilèges qui font le parfait chrétien : ni la vive lumière de la foi, ni l'ardeur brûlante de l'amour et du zèle, ni la hardiesse dans le témoignage à rendre à la vérité, ni le courage à braver les épreuves, ni la patience à les supporter, ni la fécondité dans la régénération des âmes, celui-là ne devrait pas se décourager : il devrait appeler de toutes ses forces l'Esprit créateur, se tourner vers le Cœur de Jésus et puiser, par la prière et la fréquentation des sacrements, les eaux de la vie à cette source divine [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. IX, p. 295 à 303.

CHAPITRE IV

Le Cœur de JÉSUS et l'Eucharistie [1].

I

Notre cœur a été uni très intimement au Cœur de JÉSUS par le baptême, et la confirmation a rendu cette union bien plus étroite encore. L'Esprit de ce divin Sauveur, qui avait été répandu en nous par le premier de ces sacrements, nous a été donné avec une plénitude bien plus grande par le second. La grande œuvre de la divinisation des hommes, qui est l'objet de la mission de l'Homme-DIEU, est déjà avancée; mais elle est loin pourtant d'être achevée : le Cœur de JÉSUS aspire à une union bien plus étroite et bien plus complète encore.

Il a demandé à DIEU son Père, comme récompense de ses travaux et de ses peines, que nous soyons consommés dans une parfaite unité avec lui et entre nous. Sa prière n'a pu manquer d'être exaucée; et il ne lui reste plus qu'à prendre des

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. X, p. 141 à 150.

mesures pour réaliser, dans son Église, cette consommation tant désirée, cette parfaite communion de tous ses membres entre eux et avec lui.

Ce n'est pas sur la terre, il est vrai, que peut avoir lieu la communion définitive, sans limites et sans retour, des hommes avec DIEU, par JÉSUS-CHRIST.

Elle aura lieu au Ciel, ou plutôt cette consommation sera le Ciel. Quand tout ce qu'il y a, en nous, de terrestre et de mortel aura été déposé au sein de la terre et consumé dans le tombeau; quand toutes les scories qui s'opposaient à la transformation de notre nature auront été séparées de l'or pur, par les épreuves de la vie, et surtout par le sacrifice de la mort, alors notre âme pourra s'unir à DIEU par toutes ses puissances : recevoir dans son intelligence tout l'éclat de la lumière divine, brûler dans sa volonté des flammes du divin amour, s'attacher à DIEU par ses facultés sensibles elles-mêmes; devenir, selon l'expression de saint Paul, un même esprit avec lui, s'enivrer au torrent de ses voluptés, entrer dans sa joie, jouir de son bonheur.

Alors, selon le même Apôtre, DIEU sera toutes choses en tous; et tous les hommes seront un en JÉSUS-CHRIST et en son Père, comme le Père est un avec le Fils et le Fils avec le Père.

Alors seulement, tous les désirs du Cœur de JÉSUS seront comblés; mais, tant que nous serons

sur cette terre, il y aura toujours en nous quelques éléments réfractaires, qui s'opposeront à notre parfaite divinisation; et notre communion avec DIEU et entre nous, par JÉSUS-CHRIST, ne pourra jamais être complète.

Ne croyons pas, pourtant, que cette impossibilité soit, pour le Cœur de JÉSUS, un motif de renoncer à ses aspirations. Ne pensons pas qu'aucun obstacle l'empêche de poursuivre cette œuvre de notre communion avec lui, qui a été le but de ses travaux sur la terre.

Loin de là : c'est, au contraire, parce que notre communion avec lui ne sera jamais complète ici-bas, qu'il ne cessera de travailler à la rendre de plus en plus parfaite; c'est parce qu'elle ne sera jamais absolument définitive, qu'il ne cessera de la renouveler. S'il est contraint de réserver pour une vie meilleure la communion béatifique, il créera, sur la terre, une communion mieux appropriée à notre existence présente, et par laquelle il pourra satisfaire, chaque jour plus complètement, le désir d'union que son amour lui fait éprouver : c'est la communion eucharistique.

II

Entre tous les saints Docteurs, nul n'a mieux exposé que saint Cyrille d'Alexandrie le dessein

d'amour qui a porté le divin Sauveur à instituer ce sacrement. Écoutons-le :

« Afin de nous aider à établir une parfaite unité avec DIEU et entre nous, quelque éloignés que nous puissions être les uns des autres par nos corps et nos esprits, le Fils unique de DIEU a pris un moyen digne de sa sagesse : en sanctifiant les fidèles, dans la sainte Communion, par la manducation d'un même corps, qui est le sien, il les rend concorporels avec lui et entre eux.

« Qui pourra, en effet, révoquer en doute ou nier l'union substantielle qui s'opère, entre tous ceux que cette divine nourriture unit avec JÉSUS-CHRIST? Nourris d'un même pain, nous ne pouvons manquer de former un même corps, car JÉSUS-CHRIST ne peut être divisé... Il est un et indivisible; et lorsque nos corps sont unis au sien, par la plus intime des unions, nos membres sont à lui plus qu'ils ne sont à nous...

« L'apôtre saint Paul rend témoignage à la réalité de cette union corporelle, que nous contractons avec JÉSUS-CHRIST en participant à sa chair divine, quand il nous parle de ce mystère de piété, « qui n'avait pas été connu des enfants « des hommes dans l'âge passé, mais que l'Es- « prit-Saint leur révèle maintenant, par l'organe « des Apôtres et des Prophètes : à savoir que tous « les peuples sont appelés à partager le divin hé- « ritage, à devenir concorporels, et à participer

« ensemble aux fruits des promesses de JÉSUS-« CHRIST. » (Ephes. III, 5, 6.) Que si nous sommes tous concorporels, non seulement entre nous, mais avec le divin Sauveur, qui se rend présent dans chacun de nous par sa chair, comment douter que nous soyons un avec lui et entre nous? »

III

Comprenons-nous cette admirable économie?

Le Fils de DIEU, qui nous avait dotés, en nous créant, d'une nature à la fois spirituelle et corporelle, et qui, pour nous racheter, a voulu prendre un corps et une âme semblables aux nôtres, a voulu, dans ce sacrement, qui est la consommation de toutes ses autres œuvres, s'unir à nous, tout ensemble, corporellement et spirituellement.

Dans l'Incarnation, son corps sensible et palpable lui avait servi de moyen pour se révéler aux hommes, plongés dans les ténèbres des sens; ce corps divin était devenu, pour l'humanité entière, le véhicule matériel de sa doctrine céleste et de sa grâce toute spirituelle. Dans l'Eucharistie, le même corps lui servira, non plus seulement à se montrer, mais à se donner; ce n'est plus seulement au sein de l'humanité, c'est dans le cœur même de chaque homme que ce corps divin viendra porter l'Esprit de grâce, dont il est tout pénétré.

JÉSUS-CHRIST a deux corps également réels : l'un matériel, semblable au nôtre ; l'autre mystique, dont nous sommes les membres. Par la communion eucharistique, les membres de son corps matériel servent de nourriture aux membres de son corps mystique, comme dans la rédemption ils leur ont servi d'hostie et de rançon.

En se nourrissant de la chair de ce divin Chef, ils s'unissent plus étroitement à lui et, par lui, ils s'unissent plus étroitement entre eux. Plus ils le reçoivent, plus ils lui appartiennent ; chaque fois qu'ils le prennent pour leur aliment, ils contractent une nouvelle obligation de lui consacrer la vie qu'il leur conserve. Car, de même que ce divin Sauveur, qui reçoit sans cesse la vie de son Père, ne peut vivre que pour son Père, ainsi ceux qui se nourrissent de lui sont obligés de ne vivre que pour lui. (Jo. VI, 58.)

IV

La communion eucharistique réalise donc, aussi parfaitement qu'il est possible de les réaliser sur la terre, les aspirations du Cœur de JÉSUS et les miséricordieux desseins de son amour. Elle est le centre auquel aboutissent toutes les opérations divines dans l'ordre de la grâce, de même qu'elle est la plus parfaite image, ici-bas, des célestes merveilles de l'ordre de la gloire.

Les Anges et les Saints du ciel ne vivent et ne sont heureux que par la possession de ce même JÉSUS-CHRIST qui, dans la sainte Eucharistie, se donne tout entier à nous. Chez eux, cette possession est accompagnée d'une pleine jouissance, mais elle est dénuée de mérite; chez nous, elle rachète en mérite ce qu'elle perd en jouissance; mais des deux côtés elle est également réelle.

Ce sacrement d'amour fait donc communier, très réellement et très intimement, non seulement chaque chrétien avec JÉSUS, et tous les chrétiens de la terre entre eux, mais encore les habitants de la terre avec les habitants du ciel, les hommes avec les Anges; il consomme dans l'unité vivante du Cœur de JÉSUS toute la création raisonnable.

V

Il fait plus encore : il étend à la nature matérielle elle-même les gloires de cette communion de tous les êtres avec DIEU, par JÉSUS-CHRIST.

Nous n'ignorons pas qu'en parlant ainsi nous étonnerons certains esprits, peu accoutumés à ce genre de considérations. On oublie trop facilement que le même DIEU, qui est l'auteur de la grâce, est aussi l'auteur de la nature; et que la nature et la grâce ne sont que les deux parties d'une même œuvre, harmonieusement subordonnées l'une à l'autre. On perd trop facilement de

vue cette vérité de foi, si clairement énoncée par saint Paul, à savoir que les choses matérielles de la terre, comme les choses spirituelles du ciel, ont été créées en vue de JÉSUS-CHRIST ; qu'elles n'ont d'autre fin que de le glorifier, et qu'elles doivent trouver en lui, comme dans leur commun Chef, leur perfection et leur unité.

Les Saints avaient cette vérité bien plus présente : aussi découvraient-ils, dans le livre de la nature, des beautés ravissantes et les plus touchants motifs d'aimer DIEU.

Imitons-les, et considérons la création matérielle dans ses rapports avec la communion eucharistique. Il nous sera facile de comprendre que cette communion n'est pas seulement le point de jonction du ciel et de la terre, mais encore le couronnement surnaturel de l'ordre de la nature.

La nature, en effet, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, n'est autre chose qu'une échelle vivante, dont tous les degrés tendent à monter sans cesse, à s'unir aux degrés supérieurs, et à s'élever ainsi jusqu'à DIEU ; c'est une communion universelle et non interrompue, par laquelle les éléments s'unissent aux minéraux, les minéraux aux végétaux, les végétaux aux animaux, les animaux à l'homme. Mais là il semble que la communion soit fatalement interrompue. Entre l'homme et DIEU, il y a un abîme immense, que rien ne semble pouvoir combler. Il faut pourtant

qu'il soit comblé, puisque DIEU a fait la création, non pour la séparer de lui, mais, au contraire, pour s'unir à elle.

Quel moyen va prendre son amour pour joindre ensemble ces deux termes, qu'une distance infinie sépare?

VI

Plusieurs moyens s'offraient à lui.

Il pouvait, d'abord, se contenter de donner à l'homme le pouvoir de le connaître dans ses œuvres, de l'aimer comme un serviteur aime son maître, et de mériter un salaire proportionné à ses services. Ces rapports du maître avec le serviteur, qu'il récompense sans se montrer à lui, eussent déjà établi entre l'homme et DIEU une certaine union; mais cette union était trop imparfaite pour réaliser les miséricordieux desseins du divin amour. Il a voulu que l'homme vécût de sa vie, qu'il fût animé de son esprit et qu'il pût mériter le bonheur de le voir éternellement face à face, comme un enfant qui voit son père, comme un ami qui voit son ami.

Notre union avec DIEU va-t-elle s'arrêter là? En nous donnant son Esprit, il fait communier avec lui le monde des esprits; mais le monde des corps ne peut recevoir que le rejaillissement de cette communion bienheureuse. L'œuvre du divin amour est donc encore incomplète.

Pour la compléter, voici que le Fils de DIEU prend un corps semblable au nôtre, et à ce corps, composé comme le nôtre d'éléments empruntés au monde matériel, il communique une dignité vraiment divine; c'est vraiment le corps d'un DIEU; et en lui, par conséquent, le monde des corps, aussi bien que le monde des esprits, communie avec DIEU.

Cette communion, pourtant, n'est encore que partielle. Il n'y a encore, dans tout le monde des corps et dans toute l'immensité de l'espace, qu'un seul point illuminé des splendeurs de la divinité. Cela ne suffit pas au divin amour : il veut une unité plus intime et plus vaste tout ensemble, une communion plus universelle et plus parfaite. Comment l'obtiendra-t-il? Par la plus admirable de toutes les inventions. Le corps de l'Homme-DIEU aura le pouvoir de se reproduire, simultanément, sur tous les points de l'espace, de s'unir à tous les autres corps, de se donner en nourriture à tous les hommes, de les faire communier avec lui, et, par lui, de les faire communier avec DIEU.

Chose plus merveilleuse encore! Pour opérer cette communion, à laquelle tous les corps sont conviés, aussi bien que tous les esprits, JÉSUS se servira de deux substances qui se trouvent partout, du pain et du vin. Il n'est pas un seul grain de blé, une seule grappe de raisin, sur la surface du globe, qui, par la vertu des paroles sacra-

mentelles, ne puissent être changés au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST, rendre le divin Sauveur présent en un lieu de plus, et le donner tout entier une fois de plus. Et comme chaque grain de blé et chaque grain de raisin sont composés de parties empruntées aux éléments, à l'air, à la terre, la création matérielle tout entière, aussi bien que la création spirituelle, accomplit sans cesse, dans la sainte Eucharistie, son ascension vers DIEU.

VII

C'est ainsi qu'il faut envisager la communion eucharistique, si nous voulons en avoir la complète intelligence, en saisir les admirables analogies, et lui assigner sa véritable place dans le plan général de la Providence. Elle n'est pas seulement la communion de l'homme avec DIEU, et des chrétiens avec les autres chrétiens; elle est encore la communion universelle de tous les êtres créés avec leur Créateur, par JÉSUS-CHRIST, le Médiateur universel.

Par la communion eucharistique, le Cœur de JÉSUS achève de combler l'abîme qui séparait le fini de l'infini; par elle, il complète surnaturellement cette ascension de la nature vers DIEU, qui semblait destinée à être fatalement incomplète; par elle, il unit sans cesse le monde de la nature au monde de la grâce, et le monde de la grâce au

monde de la gloire. Il réalise, en un mot, le dessein de la divine Sagesse qui l'avait conduit dans ce monde, et qui consiste, nous l'avons dit, à réunir à lui, comme dans leur commun Chef, toutes choses, soit celles du ciel, soit celles de la terre.

Quoi de plus beau que cette unité de toutes choses, dans le sacrement qu'on peut nommer, par excellence, le sacrement du Cœur de JÉSUS?

Si nous étions plus habituellement occupés de ces pensées, il nous serait bien plus facile de nous élever à DIEU par le spectacle de la création. Nous saisirions bien mieux le touchant langage, par lequel chacun des êtres qui la composent glorifie, non seulement le DIEU invisible qui l'a tirée du néant, mais encore le DIEU incarné, en vue duquel elle a été produite. Nous monterions, avec les Saints, les degrés de cette échelle mystique qui conduit de la terre au ciel, des choses visibles aux choses invisibles, de la créature au Créateur.

Nous ne pourrions plus prendre le pain matériel, qui nourrit nos corps, et le vin, qui les fortifie, sans désirer l'aliment divin, dont ces substances sont tout ensemble le symbole et le véhicule.

Ainsi, dans chacun de ces objets sensibles qui, trop souvent, nous détournent de JÉSUS-CHRIST et de DIEU, nous trouverions des moyens de nous unir à JÉSUS-CHRIST, et par JÉSUS-CHRIST à DIEU [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. X, p. 141 à 150.

CHAPITRE V

Dans l'Eucharistie, le Cœur de JÉSUS s'immole sans cesse pour nous [1].

I

Le Cœur de Jésus nous a vraiment été donné, et il nous a été donné pour faire de nous d'autres Jésus. Nous avons sur lui un droit, qu'il ne saurait renier; mais à ce droit est attaché un devoir, auquel nous ne saurions nous soustraire.

En acquérant la possession de ce trésor, nous nous sommes obligés à faire l'œuvre de Dieu. Cette œuvre doit être accomplie, en commun, par le Cœur de Jésus et par notre cœur. A chacun sa part : le Cœur de Jésus commencera, mais notre cœur devra suivre; ce Cœur divin fera tout ce que nous sommes incapables de faire par nous-mêmes, mais il ne saurait nous dispenser de faire ce qui est en notre pouvoir. Ce que nous pouvons y mettre du nôtre est bien peu de chose, c'est presque le néant, tandis que du sien il y doit mettre l'infini; mais ce n'est que par la fidèle coopé-

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. II, p. 103 à 114.

ration de notre néant, que nous pouvons nous approprier les mérites infinis du Cœur de JÉSUS.

Tels sont, en résumé, les rapports qui résultent de notre union avec JÉSUS-CHRIST par l'Incarnation et le saint Baptême. Rapports glorieux et consolants, qu'il importe de bien connaître, puisque de leur réalisation dépendent notre sainteté et notre éternel bonheur. Aussi, après avoir, dans nos précédents entretiens, envisagé ces rapports dans leur ensemble, allons-nous nous efforcer de les considérer sous tous les aspects, afin de nous rendre bien compte de ce que le Cœur de JÉSUS doit être pour nous, et de ce que nous devons être pour lui.

II

Le premier et le principal aspect de l'œuvre divine que nous avons à accomplir, en commun avec ce divin Cœur, c'est le sacrifice. Ainsi, la première fonction du Cœur de JÉSUS sur la terre est la continuelle immolation de lui-même, et notre principal devoir à son égard consiste à nous immoler avec lui.

Le sacrifice est de tous les actes de religion le plus parfait, le plus glorieux à DIEU, le plus méritoire pour l'homme, parce qu'il est le témoignage le plus significatif que l'homme puisse rendre à la souveraine Majesté de DIEU, la pro-

testation la plus solennelle qu'il puisse faire de sa complète dépendance à l'égard de la puissance absolue de son Créateur.

Les paroles ne sont qu'un bruit passager, qui ne part bien souvent que du bout des lèvres. Les sentiments du cœur ne sont entendus que de DIEU, et leur langage, plus sincère que celui des lèvres, n'est pourtant pas à l'abri de l'illusion. Mais, quand la créature se voue elle-même à la destruction pour honorer son Créateur, ne reconnaît-elle pas, de la manière la plus efficace, qu'il est le principe de sa vie et l'arbitre suprême de ses destinées? C'est en cela que consiste le sacrifice.

Le sacrifice n'est pas seulement le témoignage des sentiments, des paroles ou des actes : c'est le témoignage de la mort. C'est l'acquiescement à la volonté toute puissante de DIEU, non seulement dans l'acceptation du bien, mais dans l'acceptation du mal; c'est le néant et le tombeau contraints de rendre gloire à l'auteur de la vie.

Mais ce qui rend ce témoignage significatif et méritoire est, précisément, ce qui semble le rendre impossible, car DIEU n'a pas fait ses créatures pour le néant, et, en se détruisant elles-mêmes, elles vont contre ses desseins. « Vous ne vous délectez pas dans notre destruction, » disait Tobie au Seigneur, et il n'est pas, en effet, de crime qui soit plus sévèrement condamné dans l'Écriture que les sacrifices humains.

Que faire donc pour exprimer à DIEU par le sacrifice notre complète dépendance, sans nous dépouiller nous-mêmes de la vie qu'il a donnée?

Longtemps, les hommes n'eurent pour cela d'autres ressources que les sacrifices d'animaux. Ils substituaient à leur propre vie la vie de ces êtres sans raison. Ils choisissaient, dans leurs troupeaux, les taureaux les plus vigoureux ou les agneaux les plus tendres, et, en détruisant sur l'autel du Très-Haut ces victimes, ils reconnaissaient qu'ils dépendaient de lui absolument, non seulement dans leurs possessions, mais dans leur être tout entier.

Combien il s'en faut, pourtant, que ce témoignage fût digne de la majesté de Celui à qui il était offert! Qu'était-ce que ces agneaux ou ces boucs immolés, pour exprimer la grandeur et la puissance du Très-Haut!

Ils n'étaient rien en effet par eux-mêmes; mais DIEU les acceptait comme des figures de l'Hostie sans tache, qui devait lui être offerte dans la plénitude des temps.

III

Voici en effet que commence à battre, dans le sein de MARIE, ce Cœur qui doit rendre à DIEU toute la gloire dont il est digne. Son premier battement a été le commencement de son sacrifice,

« Les holocaustes n'ont pu vous satisfaire, dit-il à DIEU son Père, dès ce premier instant; mais, pour suppléer à leur insuffisance, vous m'avez donné un corps; alors j'ai dit : me voici, tout prêt à accomplir votre volonté. Il vous faut une victime aussi divine que vous. Pour reconnaître votre infinie majesté et votre infinie puissance, il faut qu'une vie d'un prix infini soit détruite : il en sera ainsi, ô DIEU; et voici la victime déjà couchée sur l'autel. »

En effet, la vie mortelle du divin Sauveur n'a été qu'une longue immolation, durant laquelle il n'a cessé d'offrir, dans son Cœur, le sacrifice qu'il devait offrir sur la croix, au terme de sa carrière. Le sacrifice du sang n'a duré que quelques heures; le sacrifice du Cœur a duré trente-trois ans.

Que manque-t-il maintenant à la divine gloire? Que manque-t-il au témoignage rendu par l'humanité au Tout-Puissant? Quand, pour reconnaître sa suprême grandeur et pour obéir à son commandement, un homme qui est vraiment DIEU a consenti à subir la mort, et la mort de la croix, ce jour-là, du moins, il y a eu égalité parfaite entre le paiement et la dette; ce jour-là, les hommages de la terre se sont élevés au niveau de la majesté qui remplit le ciel.

Mais le sacrifice est consommé. La victime a quitté l'autel, et DIEU le Père lui a rendu la vie qu'elle avait perdue pour son amour. Que nous restera-t-il à offrir à DIEU? Allons-nous demeu-

rer sans sacrifice, et la plus parfaite de toutes les religions va-t-elle manquer de l'acte suprême de religion?

C'est ici que l'amour immense du Cœur de JÉSUS va appeler à son aide la sagesse du Verbe de DIEU. Ce divin Cœur avait trouvé le moyen de commencer son immolation, trente-trois ans avant l'heure du sacrifice effectif du Calvaire. Il faut maintenant que, par un art bien plus merveilleux encore, il trouve le moyen de continuer son sacrifice jusqu'à la fin des siècles. Il est glorieux et immortel; il faut pourtant qu'il subisse une destruction; car, sans destruction, il n'y a pas de sacrifice. Et cette destruction merveilleuse, qui doit renouveler la sanglante destruction du Calvaire, il faut qu'elle s'accomplisse, non pas une fois en un seul lieu, mais chaque jour, à chaque instant, dans la durée des siècles, et presque à chaque point de l'espace. Car le Prophète l'a annoncé, et c'est le Cœur de JÉSUS qui s'est chargé de réaliser cette parole : « Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand dans les nations, et en tous lieux l'hostie sans tache est sacrifiée et offerte en mon nom. »

La prophétie n'est-elle pas réalisée? Toutes ces impossibilités apparentes ne se sont-elles pas évanouies, devant l'amour du Cœur de JÉSUS? L'immortel ne meurt-il pas à chaque instant? L'Agneau divin qui, au ciel, est debout sur son trône, n'est-

il pas couché sans cesse sur nos autels? Quel est le climat si meurtrier, quelle est la plage si barbare, que cette divine victime ne féconde pas de son sang? Quel est l'instant du jour ou de la nuit, dans lequel elle ne soit pas immolée, en quelque lieu du monde?

Le soleil, cet œil du monde qui, suivant l'expression de la sainte Écriture, regarde en tous lieux, n'aperçoit-il pas en tous lieux un autel; et, en éclairant partout, hélas! les iniquités des hommes, n'éclaire-t-il pas aussi partout les expiations de DIEU?

IV

Dirons-nous que cette immolation n'est qu'apparente et qu'elle ne peut, par conséquent, répondre aux exigences d'une religion parfaite, qui demande un sacrifice réel?

Mais qui ne voit que dans le sacrifice le plus réel, ce qui plaît à DIEU et ce qui le glorifie, ce n'est point la destruction qui s'opère au dehors, mais la libre acceptation par le cœur de cette destruction? S'il en était autrement, le sacrifice le plus glorieux à DIEU serait l'incessante et éternelle mort que subissent les damnés dans l'enfer. Non, ce que DIEU aime, c'est le dévouement d'un cœur si pénétré de respect pour sa majesté souveraine, si plein d'amour pour son infinie bonté,

qu'il s'oublie lui-même, s'abandonne, se livre, ne tient aucun compte de ce qui n'est pas DIEU, et, content de lui plaire, accepte la mort aussi volontiers que la vie, l'ignominie aussi joyeusement que la gloire?

Ne sont-ce pas là les dispositions du Cœur de JÉSUS dans la sainte Eucharistie? S'il est impassible en lui-même, il ne l'est pas dans les espèces dont il se couvre. Sous ces espèces, il est réellement sujet aux injures, aux outrages, aux délaissements. Voyez comme il les souffre; avec quel abandon il se livre! Fut-il jamais victime plus obéissante? La mort elle-même est-elle plus passive et plus immobile? Et quelle est la cause de cette immobilité et de cette indifférence? Est-ce l'impuissance ou l'inertie? Non, car cette hostie sans mouvement, c'est l'auteur même de la vie.

L'amour seul la réduit en cet état : l'amour pour son Père et l'amour pour nous. Que manque-t-il donc à son sacrifice, pour être le plus libre, le plus expressif, le plus efficace de tous les témoignages rendus à la divine majesté? D'ailleurs, ce sacrifice, que le Cœur de JÉSUS offre sur l'autel, n'est pas un sacrifice isolé; c'est le renouvellement perpétuel du sacrifice du Calvaire. De même que ce divin Cœur a pu, trente-trois ans à l'avance, offrir réellement ce sanglant sacrifice, quoique le sang ne coulât pas encore; de même il pourra, jusqu'à la fin des siècles, le renouveler réellement, quoi-

que le sang ne puisse plus couler. Il a fallu que le sang coulât une fois, puisque ce sacrifice devant être un sacrifice sensible et public, il ne pouvait s'accomplir uniquement dans le silence du cœur; mais cette condition une fois remplie, qu'est-ce qui peut empêcher que ce sacrifice se renouvelle, aussi souvent que ce Cœur se reportera, par le désir, à l'oblation réelle qui en a été faite?

Les hommes n'ont-ils pas le pouvoir de renouveler, par la vertu du souvenir et l'énergie de la volonté, le mérite ou le démérite de leurs bonnes comme de leurs mauvaises actions? Eh quoi! celui qui a commis un crime aurait le pouvoir de se souiller de nouveau de ce crime, chaque fois que sa volonté se remet dans les dispositions où elle était en le commettant, et JÉSUS-CHRIST seul n'aurait pas le pouvoir de faire revivre, dans le passé, la plus grande œuvre de sa vie, pour nous en appliquer le mérite?

V

Avouons-le pourtant, le sacrifice eucharistique n'est pas entièrement complet en lui-même; et son union avec le sacrifice du Calvaire ne suffit pas, pour lui donner toute la perfection qu'il doit avoir, dans les pensées de la divine victime. C'est à nous, et à nous seuls, qu'il appartient de lui

attribuer son dernier complément. Puisque la terre continue à outrager la divine justice, il faut que l'expiation de ces outrages ne soit pas interrompue.

Aux excès sans cesse renouvelés de la sensualité et de l'orgueil, il faut, pour maintenir l'équilibre, opposer une réelle et perpétuelle immolation; il faut que le sang coule sans cesse, pour laver les souillures dont les hommes ne cessent de se couvrir.

Mais ce sang, qui ne peut plus couler du Cœur de JÉSUS, il peut couler des membres du corps mystique de ce divin Sauveur. Cela peut être et cela doit être. Et comment, sans cela, les membres seraient-ils dignes de leur divin Chef? Comment DIEU le Père reconnaîtrait-il, dans les frères adoptifs de JÉSUS-CHRIST, la ressemblance de son Fils naturel? Comment pourrait-il voir en eux ses enfants? Est-il, pour les hommes, une autre condition de salut que cette ressemblance avec le divin modèle des élus? Et pouvous-nous espérer de pouvoir acquérir cette ressemblance, avec un DIEU dont la vie entière n'a été qu'une longue immolation, si nous refusons de nous immoler avec lui?

Ne serait-ce pas le comble de l'injustice, que de prétendre condamner notre divin Chef à se sacrifier pour l'expiation de nos crimes, et de refuser absolument de participer à cette expiation?

Quand il s'est chargé de satisfaire pour nous, ce n'est pas, nous l'avons dit, pour nous exempter de faire le peu que nous pouvons; mais c'est pour

suppléer à notre impuissance. En s'offrant le premier en sacrifice, il a mis à notre disposition des satisfactions infinies; mais ces satisfactions ne sauraient nous être appliquées, si nous ne voulons pas nous sacrifier avec lui.

Et quand cette union de sacrifice avec celui du Sauveur ne serait pas, pour nous, une absolue nécessité, elle serait encore une obligation d'honneur. Quoi! il serait en notre pouvoir de nous unir à la plus divine de toutes les œuvres de JÉSUS-CHRIST, au sacrifice du Calvaire; il ne tiendrait qu'à nous de donner au sacrifice eucharistique le complément qui lui manque, et nous ne nous estimerions pas trop heureux de mettre en œuvre un pareil pouvoir!

VI

Cette indifférence prouverait que nous n'avons jamais prêté l'oreille aux désirs que nous exprime le Cœur de JÉSUS, chaque fois que nous assistons à son immolation eucharistique. Ce divin Cœur, en effet, chaque fois qu'il se rend présent à nous sur l'autel, fait un appel au dévouement de tous ceux qui l'aiment. Jadis, ce divin Sauveur disait à ses Apôtres : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et de quels violents désirs je me sens pressé, jusqu'à ce qu'il soit accompli! »

Il savait que chacune des palpitations de son

Cœur avait le même mérite que l'effusion de tout son sang ; mais ce mérite ne lui suffisait pas. Il voyait que les hommes avaient besoin de la grande voix du sang, pour sortir de leur léthargie ; il voyait partout l'orgueil et la sensualité ravir à DIEU sa gloire, proclamer que les plaisirs et la gloire du temps sont les seuls biens dignes de l'homme, et il lui tardait de pouvoir protester contre ces mensonges et proclamer, par les tourments et les ignominies de sa mort, que la gloire et le plaisir ne sont rien, et que DIEU seul mérite notre amour. Voilà pourquoi il lui tardait de pouvoir offrir en réalité, à la face du ciel et de la terre, ce sacrifice que depuis longtemps il offrait dans son Cœur.

VII

Ne sont-ce pas là, encore, les dispositions de ce divin Cœur? Les besoins de la terre ne sont-ils pas les mêmes? L'orgueil et la sensualité n'exercent-ils pas sur les âmes le même empire, et ne renouvellent-ils pas les mêmes outrages contre la divine Majesté? La protestation du sacrifice réel, du sacrifice du sang librement versé et des persécutions amoureusement subies, est-elle moins nécessaire qu'autrefois? Ah ! sans doute, le Cœur de JÉSUS offre sur l'autel son sacrifice mystique, égal en valeur à celui de la croix ; mais

s'il a le même mérite, il n'a pas le même éclat et ne frappe pas également les yeux. Il faut donc quelque chose de plus, pour venger la divine gloire.

Il faut que le baptême de sang se renouvelle, pour le corps du Sauveur; et le Cœur du divin Maître éprouvera d'indicibles étreintes, jusqu'à ce que ses membres lui donnent la satisfaction de le voir se reproduire en eux. Voilà ce qu'il leur demande, chaque fois qu'il s'immole en leur présence.

« Je fais, dit-il, ce qui est en mon pouvoir, et ce que vous ne pourriez pas faire. J'offre à DIEU mon Père une immolation d'un prix infini, et je mets ce prix à votre disposition ; mais il est quelque chose que je ne puis plus faire, et en quoi il ne tient qu'à vous de suppléer à mon impuissance. Je ne puis plus souffrir ; et pourtant la souffrance volontaire est nécessaire, pour venger la divine gloire et sauver le monde. Souffrez pour moi, et rien ne manquera à notre sacrifice. Ce sera vraiment le sacrifice de tout mon corps mystique ; vous fournirez la matière, et moi je lui donnerai sa vertu. Ainsi, mon Cœur aura accompli en vous sa grande fonction, qui consiste à me reproduire dans chacun de mes membres, et à continuer dans mon Église, jusqu'à la fin des temps, la grande œuvre que j'ai accomplie dans ma propre personne, durant ma vie mortelle [1] ! »

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. II, p. 103 à 114.

CHAPITRE VI

Dans l'Eucharistie, le Cœur de JÉSUS est le compagnon de notre pèlerinage [1].

I

Si le premier devoir de l'homme consiste à s'anéantir devant son Créateur, par le sacrifice, son premier besoin est de voir son Créateur s'abaisser vers lui et lui accorder son amitié. Aussi l'union avec DIEU est-elle le but de la religion, comme le sacrifice en est l'acte suprême. Par le sacrifice, nous témoignons à DIEU notre absolue dépendance et l'immense besoin que nous avons de son secours ; il n'en faut pas davantage pour attirer vers nous son infinie bonté, et la porter à contracter, avec notre faiblesse, une miséricordieuse alliance.

Mais cette alliance entre DIEU et les hommes n'a pas toujours été également intime. Toujours, il s'est plu à converser avec les enfants des hommes ; mais ceux-ci ne furent pas toujours également disposés à recevoir ses paternelles visites.

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. II, p. 148 à 162.

Ce ne furent d'abord que de rares apparitions, accordées à la foi des patriarches. Plus tard, le tabernacle fut élevé, et DIEU fit son séjour habituel dans l'arche d'alliance; mais là il ne s'entretenait directement qu'avec le Grand-Prêtre, dans quelques circonstances solennelles. Le peuple ne pouvait lui parler que du dehors. Enfin, le voile a été déchiré; l'entrée du sanctuaire a été ouverte aux hommes; le Saint des saints véritable, celui dont l'arche d'alliance n'était que la grossière image, a apparu aux yeux des hommes. Le Verbe de DIEU lui-même a parlé notre langage, et, pendant trente-trois ans, il a conversé avec nous comme l'un de nous; ce n'est plus Moïse seulement, c'est le dernier des pécheurs qui a pu s'entretenir avec lui face à face.

N'est-ce pas là, pour un DIEU, le dernier degré de la condescendance? Et lui, qui jadis avait dit que ses délices étaient d'habiter au milieu des enfants des hommes, ne doit-il pas être pleinement satisfait?

Non, il n'est pas satisfait; et, pour remplir toutes les exigences de son amour, il faut qu'il invente une union bien plus étroite, une présence qui le rapproche à la fois, et jusqu'à la fin des siècles, de chacun de ses frères et qui, sans ôter à ceux-ci le mérite de la foi, leur permette de voir, de la manière la plus sensible, son immense amour pour eux. Voilà le chef-d'œuvre du Cœur de JÉSUS, qui

doit faire aujourd'hui l'objet de notre étude et de notre admiration.

II

Qui n'admirerait, en effet, cette merveilleuse invention de l'amour de notre Sauveur? Il avait terminé sa carrière mortelle, et il ne pouvait se dispenser de remonter vers son Père. La seule annonce de son départ avait contristé ses apôtres; mais lui qui aimait ses apôtres bien plus tendrement qu'il n'en était aimé, combien plus vivement il désirait ne pas s'éloigner d'eux! Que fera-t-il donc?

Il obéira à son Père qui l'appelle, mais il obéira, en même temps, à son amour qui le retient. Il montera au ciel; mais, au bout d'un peu de temps, il redescendra sur la terre et, cette fois, ce sera pour ne plus s'éloigner. Ses enfants n'auront donc rien perdu à son éloignement; ils y auront, au contraire, gagné d'inappréciables avantages. Car l'amour industrieux du Cœur de JÉSUS a su profiter de l'impossibilité même où il est de demeurer sur la terre sous sa forme propre, pour satisfaire plus complètement le désir qu'il éprouve d'être avec chacun de ses enfants.

Sa présence sera désormais moins sensible, mais aussi sera-t-elle bien plus complète. Jusqu'ici, il n'était présent que dans une seule pro-

vince et, dans cette province même, combien d'hommes étaient dans l'impossibilité de le voir! Il n'attendait pas sans doute qu'on vînt à lui. Il allait lui-même trouver ceux qui avaient besoin de son secours; il courait après les infirmités pour les guérir, comme le chasseur court après sa proie pour la détruire. Mais son dévouement même l'empêchait de demeurer d'une manière stable dans les mêmes lieux, et de satisfaire aux désirs de ceux qui auraient voulu l'y retenir. Il passait; en faisant le bien et en prodiguant les miracles; mais il passait, et, sauf le petit nombre de personnes qu'il avait appelées à le suivre, la plupart de ceux qui eurent l'insigne bonheur de le voir ne le virent que peu de temps.

III

Il n'en sera plus ainsi désormais. Ce n'est plus dans une province, c'est dans le globe tout entier que JÉSUS-CHRIST est présent. Il est présent dans toutes les contrées de l'Europe chrétienne, dans tous les villages de nos campagnes, dans chaque quartier de nos cités. En Asie, en Afrique, en Amérique, dans les îles de l'Océanie, partout le Cœur de JÉSUS est présent pour fortifier ses ministres, encourager ses fidèles serviteurs, consoler ceux qui souffrent, laver les souillures des

pécheurs. Et là, il ne passe plus, il demeure. Il va partout où on l'appelle, mais il ne s'éloigne plus de lui-même, et il reste aussi longtemps qu'on veut bien le retenir.

Et sûrement, il n'est rien moins qu'exigeant pour les conditions de son séjour. Il ne demande ni des palais splendides, ni un brillant cortège. Un peu de pain qui lui serve de voile ; le vase le plus pauvre pour y reposer ; la plus chétive cabane pour le préserver des intempéries de l'air ; quelques âmes dévouées pour lui tenir compagnie ; voilà tout ce qu'il demande. Et encore se résigne-t-il, en bien des lieux, à rester seul durant des journées entières. Cette solitude, à laquelle notre honteuse indifférence le condamne, ne lui pèsera pas, pourvu que nous lui laissions l'espoir de nous consoler, lorsque le besoin nous contraindra de recourir à lui.

C'est ainsi que le Cœur de JÉSUS se rend constamment présent, non plus à quelques âmes privilégiées, mais à tous ses frères, aux pécheurs comme aux justes. Et cette présence n'est pas bornée à l'espace de quelques années ; elle doit durer autant que les siècles. Quelles que soient les épreuves qui nous attendent, elle ne nous fera pas défaut. Dans toutes nos luttes, nous aurons auprès de nous celui qui a déjà combattu en notre nom et vaincu tous nos ennemis. Dans toutes nos afflictions, le divin Consolateur sera à notre porte,

disposé à recevoir la confidence de nos douleurs.

Au dernier jour de notre vie, alors que nous ne pourrons plus aller à lui, il viendra à nous, pour nous servir d'appui dans le suprême combat et de guide dans le redoutable passage. Et ainsi en sera-t-il des hommes qui nous succèderont sur la terre.

Jusqu'à la consommation des siècles, le Cœur de JÉSUS fera ses délices d'habiter ce séjour de misère et de péché, et son amour aura toujours plus de puissance pour l'y retenir, que sa sainteté pour l'en éloigner.

IV

Il est donc bien vrai que la charité de ce divin Cœur a su tirer avantage de l'impossibilité même où il était de demeurer au milieu de nous sous une forme sensible. Si, sous un rapport, nous sommes moins favorisés que ceux qui vécurent durant la vie mortelle du Sauveur, nous sommes, sous un autre rapport, amplement dédommagés.

Mais est-il bien vrai que notre condition soit, en quelque manière, moins favorable? Est-ce vraiment un sacrifice que JÉSUS-CHRIST a dû faire à sa tendresse, lorsqu'il s'est résigné à nous priver de la consolation de voir ses traits et d'entendre sa voix?

Rappelons-nous la réponse qu'il fit à l'apôtre

saint Thomas, alors que celui-ci, après s'être assuré par le témoignage de ses sens, de la résurrection du Sauveur, se prosterna à ses pieds, en « s'écriant : Mon Seigneur et mon DIEU ! »

— « Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ne laissent pas de croire. » Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Est-ce pour voir, et nous reposer dans les splendeurs de cette vision? Non, c'est pour mériter, pour acquérir par l'assentiment obscur de notre foi les douceurs de l'éternelle vision du ciel, et pour accroître ces douceurs par l'accroissement de notre foi. Le bonheur de la vision est donc le bonheur propre du ciel; mais il est, pour les habitants de la terre, un bonheur que les saints ne sauraient partager avec eux : c'est celui de pouvoir accroître avec leurs mérites leur éternel trésor. Quand donc le Cœur de JÉSUS a cherché la manière la plus avantageuse de se rendre présent à nous, il a eu deux grands intérêts à concilier : l'intérêt de notre faiblesse, qui exigeait une présence sensible; et l'intérêt de notre bonheur à venir, qui demandait un genre de présence aussi favorable que possible à l'exercice de notre foi. Si, dans cette présence, il n'y avait rien eu pour nos sens, notre esprit, emprisonné dans nos sens, aurait été incapable d'en recueillir les fruits; mais si nos sens avaient été complètement satisfaits, notre foi n'aurait plus eu

rien à faire, et nous n'aurions plus trouvé, par conséquent, de mérite à acquérir.

V

Grâces soient rendues au Cœur de JÉSUS, qui a si admirablement concilié ces deux intérêts contraires.

Il a donné à nos sens tout ce qu'exigeait notre faiblesse, sans rien ôter à notre foi de son mérite. Il se rendra présent de manière à se laisser voir, à se laisser toucher, à se laisser manger. Le Sacrement de l'amour deviendra le centre de notre religion, le motif de l'érection de ces temples magnifiques qui élèvent les âmes aux cieux, le lien principal de ces réunions pieuses où les enfants de DIEU s'assemblent autour de la table de leur Père, le principal objet de ces solennelles cérémonies, devant lesquelles pâlissent toutes les splendeurs du culte antique.

Et pourtant, après avoir ainsi donné à nos sens tout ce qui peut servir à les sanctifier, tout ce qu'exige la faiblesse présente de notre esprit; le Cœur de JÉSUS, dans la sainte Eucharistie, est demeuré l'objet de notre foi.

Il l'exerce, et par ce qu'il cache et par ce qu'il montre. Saint Thomas voyait l'humanité, et il croyait à la divinité qu'il ne voyait pas; nous, nous aurons un double mérite, parce que nous ne

voyons ni la divinité, ni l'humanité. Il est vrai que l'une et l'autre se rendent présentes à nous sous les espèces du pain. Mais ces espèces, nous manifestant ce qu'elles ne sont pas, augmentent notre mérite, bien loin de le diminuer ; car s'il y a un grand mérite à croire que DIEU est là, alors que nous ne le voyons pas, il n'y en a pas moins à croire qu'il n'y a plus de pain, quoique nous en voyions toutes les apparences. Ainsi se concilient admirablement, par la vertu du Cœur de JÉSUS, et les exigences de notre faible nature et les intérêts de notre félicité à venir. Bien loin que l'appui miséricordieux donné à la première soit au détriment de la seconde, cet appui même provoque, de notre part, un acte énergique de foi, qui se transforme en mérite ; et moins JÉSUS-CHRIST se rend visible, plus il accroît nos droits à jouir un jour de la claire vue de sa beauté.

VI

Est-il bien vrai, encore, que JÉSUS-CHRIST soit moins visible dans la sainte Eucharistie qu'il ne l'était sur la terre ? On ne saurait en disconvenir, s'il s'agissait de la manifestation de sa gloire divine et de ses facultés humaines ; mais ce n'était pas là ce qu'il nous importait le plus de connaître.

L'attribut que DIEU tient surtout à manifes-

ter sur cette terre, celui dont la révélation nous est plus nécessaire dans le cours de notre pèlerinage, c'est son amour. Aussi, dès le commencement, semble-t-il s'être complu à voiler ses autres attributs pour ne laisser paraître que celui-là. C'est à peine si, dans de rares circonstances, sa puissance s'est révélée par d'étonnants miracles, et sa justice par de terribles châtiments ; c'étaient des exceptions arrachées, pour ainsi dire, à la répugnance de DIEU, par des nécessités pressantes ; l'amour divin, au contraire, a saisi, pour déployer sa générosité et son indulgence, toutes les occasions et tous les prétextes ; les bonnes œuvres et les péchés, la fidélité des justes et le repentir des coupables, tout lui est devenu moyen ; et lors même que la justice paraissait agir seule, c'était encore l'amour qui modérait son exercice.

Seul, en effet, l'amour divin peut conduire des créatures aussi misérables que nous à la fin sublime pour laquelle nous sommes créés. Ce divin amour est donc notre appui, notre ressource, le principal objet de notre foi, le plus ferme soutien de notre espérance ; il est surtout le stimulant de notre propre amour. Car comment oserons-nous aimer DIEU, s'il ne nous prouve lui-même qu'il veut bien nous traiter comme ses amis?

Que ce grand DIEU voile donc ses autres attributs ; qu'il cache sa grandeur et sa puissance, qui ne pourraient que nous épouvanter et nous éloigner.

Ce que nous avons besoin de connaître en lui, ce dont il importe uniquement que nous soyons bien assurés, bien pénétrés, c'est son amour ; de toutes les manières dont il peut nous devenir visible, celle-là sera incontestablement la plus utile et la plus consolante qui nous manifestera avec le plus d'éclat son amour.

S'il en est ainsi, comment douter que, dans le sacrement de l'Eucharistie, JÉSUS-CHRIST se rende plus visible à nous qu'il ne l'avait fait durant sa vie mortelle ?

Comment l'amour peut-il se montrer, sinon par les efforts qu'il fait et par les sacrifices qu'il accomplit ? Et quand l'amour de JÉSUS-CHRIST a-t-il fait, pour nous, de plus grands efforts ? Quand lui a-t-il imposé de plus grands sacrifices que lorsqu'il l'a contraint à se dépouiller, non plus seulement des gloires de sa divinité, mais des formes mêmes de son humanité, pour se cacher sous des apparences viles et inanimées ? Si saint Bernard a pu dire que, dans la crèche, le Fils de DIEU s'est montré d'autant plus aimable qu'il s'est rapetissé davantage, *parvus Dominus et amabilis nimis*, ne sommes-nous pas également autorisés à affirmer que, dans la sainte Eucharistie, où il s'abaisse et se rétrécit bien davantage, il nous montre aussi bien mieux son amour ?

VII

Avouons donc sans peine que, dans ce divin Sacrement, JÉSUS-CHRIST cache tous les autres attributs de sa divinité; mais proclamons bien haut que jamais son amour ne s'était plus sensiblement révélé. Avouons que, dans ce mystère, nous ne voyons plus la forme extérieure de la sainte humanité du Sauveur : nous ne voyons plus son visage adorable, ni ses yeux qui respirent l'amour, ni ses mains qui guérissent les maladies; nous n'entendons plus le son de sa voix; nous ne pouvons plus, comme l'hémorrhoïsse, toucher le bord de sa robe; nous ne voyons plus en lui qu'une seule chose : c'est son Cœur; mais son Cœur se montre à nous d'autant mieux, que tout le reste se cache plus soigneusement à nos regards.

Oui, dans ce Sacrement, nous voyons le Cœur de JÉSUS : nous le voyons avec son humilité et sa douceur; avec sa condescendance qui se prête à tous les besoins, et son indulgence qui pardonne à toutes les ingratitudes; avec sa générosité qui donne sans jamais se lasser, et sa miséricorde qui a des consolations pour toutes les misères. Nous entendons ce divin Cœur nous parler par son silence même; nous pouvons le tou-

cher, le presser contre notre cœur, le faire entrer dans notre poitrine. Quelle autre présence pourrait nous révéler aussi sensiblement la charité de ce divin Cœur, et donner à notre amour de telles consolations?

C'est donc vraiment ici la présence propre du Cœur de JÉSUS, c'est sa manifestation complète: et, quand nous voudrons trouver ce divin Cœur, nous n'irons pas le chercher ailleurs que dans ce Sacrement. Le divin Sauveur lui-même, en nous révélant la dévotion à son Cœur, nous en a montré la connexion intime avec la dévotion à la sainte Eucharistie; nous ne saurions donc plus jamais séparer l'une de l'autre ces deux dévotions.

L'Eucharistie est le signe; le Cœur de JÉSUS est la divine réalité marquée par ce signe. Sans doute, c'est bien la chair sacrée du Sauveur tout entière, qui est contenue et signifiée par les saintes espèces; mais c'est cette chair sacrée en tant que sacrifiée par son amour, et servant d'organe à cet ineffable amour pour sanctifier nos âmes. Or, parmi toutes les parties de cette chair sacrée, celle qui est l'organe spécial de l'amour du Sauveur, c'est son Cœur; c'est donc son Cœur qui nous est spécialement manifesté par les espèces eucharistiques; c'est lui qu'il faut spécialement adorer avec l'amour dont il est l'instrument; c'est en lui qu'il faut puiser les grâces dont ce Sacrement est la source.

VIII

Nous pouvons maintenant, en revenant sur les diverses manifestations divines, en saisir la miséricordieuse économie. Il nous sera facile de voir que la bonté de DIEU s'est donnée plus généreusement, à mesure que sa grandeur s'est cachée sous des voiles plus obscurs.

Le Verbe incarné s'est révélé aux hommes de trois différentes manières : il s'est d'abord montré à eux comme le Verbe du Père, alors qu'il s'entretenait avec Moïse, avec les Patriarches et avec les Prophètes, leur imposant ses préceptes et leur révélant l'avenir. Alors il s'entourait de l'appareil de sa divinité, s'enveloppait de nuages, faisait gronder la foudre, et imprimait une crainte respectueuse à tous ceux qui recevaient ses communications.

La seconde manifestation de ce Verbe divin a été moins éclatante ; mais elle a été par là-même bien plus miséricordieuse. Il a été vu parmi les hommes, revêtu de la forme de l'esclave et semblable au dernier d'entre nous. Sous cette forme, sa divinité se cachait bien davantage ; mais en se cachant elle se donnait. Son union avec nous devenait plus intime, à mesure que sa supériorité se montrait moins.

Enfin la troisième manifestation a mis le comble, tout à la fois, et aux largesses de sa bonté et aux mystérieux anéantissements de sa grandeur. Le DIEU qui se cachait déjà sur le Sinaï et qui, à Bethléem, s'enveloppait de la nature humaine comme d'un voile, s'est caché sous une parcelle de pain; mais en se cachant ainsi plus qu'il ne s'était jamais caché, il s'est livré aussi plus qu'il ne s'était jamais livré; il s'est uni à son Église et à chacun de ses frères, comme il n'aurait pu le faire s'il fût resté dans sa propre forme. Par son Incarnation, il avait uni la nature humaine avec sa divinité; par la sainte Eucharistie, il unit tout à la fois, avec chacun des hommes, sa divinité et son humanité.

IX

Il fait plus encore : il résume, dans cette dernière manifestation, toutes les manifestations antérieures.

Comme la manne, sans avoir aucun goût propre, réunissait la saveur de toutes les viandes, ainsi le Cœur de JÉSUS dans la sainte Eucharistie, sans avoir aucun mouvement ni aucun langage propre, nous redit tout ce qu'il a révélé aux Patriarches, aux Prophètes et aux Apôtres, et renouvelle tous les mystères qu'il a accomplis durant sa vie mortelle. La grandeur de DIEU, sa puis-

sance, sa justice elle-même, mais surtout sa miséricorde et sa bonté; le prix de nos âmes, l'horreur du péché, la grandeur des destinées pour lesquelles DIEU nous a faits, et des châtiments que nous encourrions si nous nous montrions ingrats; les vertus que nous devons pratiquer, l'humilité, la douceur, la patience, l'oubli des injures, tout cela nous est révélé par le Cœur de JÉSUS avec une éloquence incomparable, et nous n'aurons pas de peine, un jour, à trouver dans ce sacrement la religion tout entière, avec tous les enseignements de son symbole et tous les préceptes de sa morale.

Là encore, JÉSUS-CHRIST renouvelle tous les mystères de sa vie : il s'incarne comme à Nazareth, il naît comme à Bethléem, il reçoit les adorations des mages et des bergers, il fuit en Égypte, il guérit les malades, console les affligés, passe en faisant le bien; mais sur son passage il recueille, comme durant sa vie mortelle, l'ingratitude et la haine; là, il est de nouveau livré par Judas, abandonné par de lâches disciples, crucifié par des pharisiens, trahi par un peuple ingrat; là il meurt et il est enseveli, mais là aussi il ressuscite et fait ressusciter avec lui bien des morts.

Que lui manque-t-il donc, pour répondre à tous nos besoins et pour être le compagnon assidu de notre pélerinage? Une seule chose, c'est que nous consentions à lui demeurer unis, à nous appuyer sur son bras quand nous chancelons, à l'appeler

à notre secours quand un danger nous menace, à lui permettre de nous relever quand nous sommes tombés, à donner à son Cœur la consolation dont il est le plus avide, celle de nous rendre saints et heureux [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. II, p. 148 à 162.

CHAPITRE VII

Dans l'Eucharistie, le Cœur de JÉSUS est la nourriture de nos âmes [1].

I

Se rendre présent, non seulement à l'humamanité en général, mais à chaque homme en particulier, habiter à la fois sur tous les points du globe et à tous les moments de la durée des siècles, afin d'être à portée de soulager tous les besoins et de consoler toutes les douleurs, telle a été l'ambition du Cœur de Jésus, et cette présence universelle et constante au milieu de nous, il l'a réalisée, au moment même où la Providence du Père céleste semblait devoir le contraindre à nous quitter.

Mais son ambition ne s'est pas bornée là; il ne lui a pas suffi d'être présent à chacun de nous, il a voulu être présent en nous.

C'était trop peu pour lui de se mettre à la portée de tous ses frères, pour recevoir leurs confidences et leur répondre par les ineffables épanchements de son amour.

1 *Messager du Cœur de* Jésus, t. II, p. 200 à 208.

Il n'en avait pas fait davantage pour Moïse; et ces communications intimes qu'il avait eues avec le législateur des Hébreux, sur le sommet du Sinaï et dans le Tabernacle, avaient suffi pour l'élever bien au-dessus de tous les Saints qui l'avaient précédé : « Il n'y eut jamais, dit l'Écriture, aucun homme semblable à Moïse, avec qui DIEU daignait s'entretenir bouche à bouche. »

Mais la dignité des enfants de la nouvelle alliance sera bien plus haute. Avec eux ce n'est pas bouche à bouche, c'est cœur à cœur que DIEU s'entretiendra, car la nouvelle alliance est le règne du Cœur de JÉSUS. La loi ancienne parlait au dehors, la loi nouvelle parle au dedans; la première était écrite par le doigt de DIEU sur les tables de pierre, la seconde est écrite par le Cœur de DIEU sur les tables vives du cœur chrétien : *Scripta non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus.* Il faut donc que le Cœur de JÉSUS, chargé de promulguer cette loi, pénètre dans notre sein, et que là il imprime lui-même dans le cœur de chacun de ses membres cette loi, qui n'est autre chose que son amour.

Et voilà, en effet, ce qui a lieu dans la *sainte Communion.*

La sainte Communion est donc la consommation de tous les desseins d'amour conçus par le Cœur de JÉSUS. Par le baptême, il s'était donné à nous en propriété, et il nous avait unis à lui,

pour nous communiquer sa vie et nous former à sa ressemblance ; par le saint sacrifice de la messe, il s'était fait notre victime et l'hostie d'un sacrifice non interrompu ; en demeurant présent sur l'autel par le sacrifice, il était devenu le compagnon de notre pèlerinage ; mais en quittant l'autel pour se faire de notre cœur un tabernacle vivant, il achève son œuvre : il renouvelle en nous la vie divine, qui tend constamment à s'affaiblir, et consomme en nous la ressemblance, que le baptême n'avait fait qu'ébaucher.

II

Il est en effet de la vie divine, en nous, comme de la vie animale et de la vie raisonnable : elle doit, comme ces dernières vies, se renouveler constamment, sous peine de décroître constamment et de périr.

Pourquoi sommes-nous obligés de donner chaque jour de la nourriture à notre corps ? C'est que tous les éléments semblent conjurés ensemble pour lui ravir la vie. L'air que nous respirons, la chaleur qui dilate nos organes, nous enlèvent à chaque instant des parties de notre substance ; le jeu même de ces organes les affaiblit et les use ; aussi, notre corps se dessècherait et succomberait bientôt à une affreuse mort, si, par la nourriture, nous

n'avions soin de réparer ces pertes continuelles.

Il n'en est pas autrement des facultés de notre âme. Si nous n'avons pas soin de les nourrir par l'étude et la réflexion, elles s'affaibliront inévitablement : la mémoire oubliera ce qu'elle avait appris ; la vivacité de l'intelligence s'émoussera, l'énergie de la volonté s'énervera, et l'on verra les âmes les plus merveilleusement douées, faute d'avoir cultivé les dons de la nature, différer à peine de l'âme des plus stupides animaux.

DIEU a voulu que, durant notre existence terrestre, la vie divine en nous fût soumise aux mêmes lois.

Au ciel, il n'en sera pas ainsi. Cette vie sera inaltérable; incapable de croître, elle sera également incapable de décliner. Ici-bas, au contraire, elle peut et doit croître sans cesse ; mais si elle cesse de croître, elle ne peut manquer de s'affaiblir. C'est une vie essentiellement militante : tous les éléments extérieurs lui font la guerre; tout ce que nous donnons d'attention, d'estime, d'affection aux choses du temps, diminue d'autant notre attachement à DIEU. Notre cœur, en effet, n'a qu'une somme limitée de force et d'amour : tout ce qui s'en écoule vers la terre est autant de perdu pour le ciel. Si donc nous ne voulons pas que notre élan vers DIEU s'affaiblisse et que le réservoir de notre vie divine s'épuise, il n'y a qu'un moyen : il faut le renouveler sans cesse,

il faut sans cesse puiser à la source. C'est ce que nous faisons par la sainte Communion ; car la source de la vie divine, nous le savons, c'est le Cœur de JÉSUS, que la sainte Communion fait entrer dans notre cœur.

III

O merveille de l'amour de notre DIEU ! Ce n'est donc pas assez que du Cœur de JÉSUS, élevé au sommet des cieux, les eaux de la grâce se répandent sur la terre entière, et que toutes les âmes altérées aient la faculté d'y puiser la vie et de les attirer en elles par la prière ! Non, il faut que la source elle-même se transporte dans toutes les âmes qui ont soif, et qu'elle leur communique sa plénitude !

C'était déjà un immense bonheur, pour les hommes, que de voir la grâce du divin Esprit répandue sans cesse dans le Cœur d'un homme semblable à eux, et rendue sensible par ce Cœur, le plus sensible de tous les cœurs : mais voilà que ce Cœur lui-même, avec l'amour infiniment tendre dont il est l'organe, et avec la plénitude de grâce dont il est le siège, se transporte dans leur poitrine, et renouvelle en eux les célestes dispositions que leur cœur de chair aurait tant de peine à conserver.

Comme, en instituant ce mystère, DIEU a bien

compris nos besoins! Comment pourrions-nous, sans ce secours, conserver ce cœur bon que le Baptême a créé en nous, et résister à l'empire funeste de ce cœur mauvais que nous avons hérité d'Adam, et que toutes les influences extérieures tendent à développer? Puisque notre chair tend à étouffer en nous l'esprit, ne fallait-il pas qu'une chair divine, toute remplie de l'Esprit de DIEU, nous fût donnée, pour lutter contre les entraînements de cette chair coupable?

C'est notre être tout entier qui doit être réformé, notre corps avec tous ses organes, notre âme avec toutes ses facultés; mais surtout notre cœur, organe central par lequel, surtout, les influences de notre corps s'exercent sur nos affections et sur toutes les tendances de notre âme. Il fallait donc que JÉSUS-CHRIST nous donnât son être tout entier, son corps et son âme; mais il fallait surtout qu'il nous donnât son Cœur, siège principal de ses affections et de ses mérites : c'est ce qu'il fait dans la sainte Communion.

IV

Là, par conséquent, le Cœur de JÉSUS accomplit, dans toute sa perfection, la seconde partie de sa mission, qui consiste à produire en nous son image.

C'est là, en effet, nous l'avons vu, le fruit né-

cessaire de notre union avec ce divin Sauveur, c'est la condition indispensable de notre éternelle félicité.

Plus nous serons semblables à JÉSUS-CHRIST, plus DIEU le Père se plaira à reconnaître en nous ses fils adoptifs, plus il nous comblera de ses faveurs. Mais cette divine ressemblance ne peut nous être conférée que par le divin modèle que nous devons imiter. Pour la produire en nous, il peut exiger notre concours, mais il ne peut se dispenser d'en être le premier auteur.

Il n'y a que le corps vivant qui puisse transformer les aliments en sa nature. JÉSUS-CHRIST, dans la sainte Communion, devient notre aliment, mais d'une manière bien différente de ceux que nous prenons pour renouveler la vie de notre corps : car, au lieu que ceux-ci sont des aliments morts, auxquels nous donnons nous-mêmes la vie et, avec la vie, notre propre nature, JÉSUS-CHRIST est un aliment vivant, qui, en se livrant à nous, nous communique sa propre vie et, avec sa vie, sa divine ressemblance. Nous nous nourrissons de son Cœur, non pas pour conserver la vie naturelle de notre cœur, mais pour la perdre, au contraire, et ne plus vivre que de la vie de ce Cœur, qui veut bien se substituer au nôtre.

La sainte Communion complète en nous l'effet du saint Baptême, et achève de nous incorporer au tronc divin avec lequel le Baptême nous avait

unis. Mais, dans le Baptême, c'est nous qui avons été joints à ce tronc céleste comme une greffe, destinée, non pas comme les greffes ordinaires, à donner au tronc la douceur de ses fruits, mais, au contraire, à perdre sa sève sauvage et à contracter les qualités divines du tronc. Dans la sainte Communion, c'est JÉSUS-CHRIST qui vient lui-même se greffer sur nous et redoubler notre fécondité.

La sainte Communion renouvelle, dans chaque chrétien, le mystère qui s'accomplit jadis, pour tout le genre humain, dans le sein de MARIE. Le Verbe de DIEU ne nous est pas moins présent qu'il ne le fût à cette Bienheureuse Vierge, pendant les neuf mois durant lesquels elle le porta dans son sein ; mais, au lieu qu'alors il recevait de MARIE la forme de l'homme et la ressemblance d'Adam, dans la communion eucharistique, il donne aux enfants d'Adam sa propre ressemblance, et avec elle la forme de DIEU.

V

Mais toutes ces comparaisons ne nous donnent pas encore, de l'action du Cœur de JÉSUS dans ce mystère, l'idée sublime que le divin Maître lui-même nous en a fait concevoir. Pour le bien comprendre, il faut avec lui nous élever jusque dans

le sein du Père, et contempler le mystère ineffable qui s'accomplit, dès avant l'aurore des siècles, dans ce sein éternellement fécond. Là, nous voyons deux personnes adorables, qui n'ont qu'une même vie, et dont tout le bonheur résulte de la communication intime, complète, infinie de cette vie infiniment pleine qui, sans s'épuiser ou s'amoindrir jamais, va du Père au Fils et du Fils au Père. Voilà l'exemplaire ineffable que JÉSUS-CHRIST s'est proposé dans l'institution de l'Eucharistie, et qu'il s'efforce de réaliser, chaque fois qu'il se donne à nous dans la sainte Communion.

« Comme mon Père m'a envoyé en me communiquant sa vie, nous dit-il, et comme je ne vis que pour mon Père, ainsi celui qui se nourrit de moi ne vivra que pour moi. » Il s'établit donc entre nous et lui, durant ces bienheureux moments où nous le possédons dans notre poitrine, un rapport semblable à celui qui existe, dès l'éternité, entre lui et son Père. Comme la vie du Fils n'est que l'extension et comme le rayonnement de la vie du Père, ainsi la vie surnaturelle du chrétien n'est que l'extension et le rayonnement de la vie de JÉSUS-CHRIST. Et dans la sainte Communion, comme dans la divine Trinité, le rayon ne se sépare point de son foyer, le ruisseau de sa source, l'image de son modèle ; mais l'image et le modèle, la source et le ruisseau, le foyer et le rayon s'unissent, sans se confondre, dans une même lu-

mière et une même vie. Et comme le Père, en communiquant sa vie à son Verbe, produit en lui une parfaite ressemblance de sa beauté, ainsi JÉSUS-CHRIST, chaque fois qu'il communique sa vie au chrétien, perfectionne en lui cette ressemblance que le Baptême avait ébauchée.

Merveilles vraiment divines, que l'intelligence des Anges elle-même est incapable de comprendre! Seul le Cœur de JÉSUS a pu les accomplir; seul il peut chaque jour les réaliser, dans chacun de nous; seul aussi, il peut nous donner les lumières nécessaires pour les apprécier, et le pouvoir d'y répondre dignement [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. II, p. 200 à 208.

CHAPITRE VIII

Dans l'Eucharistie, le Cœur de JÉSUS nous donne la vie éternelle [1].

I

Voici l'œuvre par excellence du Cœur de Jésus. Notre communion avec lui ne serait pas complète, elle ne donnerait pas à son amour une pleine satisfaction, si elle devait avoir un terme. Ce n'est pas une vie périssable que ce divin aliment doit nous donner, c'est une vie éternelle; ou plutôt il est lui-même la vie éternelle, et celui qui le reçoit, fût-il déjà entre les bras de la mort, peut porter à cette mort un triomphal défi; car il possède l'immortalité.

Si nous voulons mesurer les richesses infinies et la puissance sans bornes du Cœur de Jésus, c'est à ce point de vue qu'il faut nous placer.

Voilà un chrétien arrivé à sa dernière heure. La mort, comme un vautour affamé, s'est abattue sur lui; elle le tient entre ses serres cruelles, et

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. II, p. 260 à 271.

déjà elle dévore ses entrailles ; ce n'est déjà plus qu'un cadavre, animé à peine d'un souffle de vie ; ses yeux sont éteints, ses joues livides, ses lèvres peuvent à peine faire entendre quelques mots entrecoupés. Et, au milieu de cette ruine complète de sa mortelle enveloppe, la pauvre âme ne semble guère moins affaissée. L'intelligence ne peut plus lier ses pensées ; la volonté est sans force ; la sensibilité est absorbée par les douleurs et les angoisses ; l'anéantissement semble complet.

Eh bien ! c'est à cet homme que la mort a choisi pour sa victime, et dont elle achève sans résistance l'immolation ; c'est à ce cadavre, dont la tombe va faire sa proie, que le prêtre se présente, tenant à la main le pain céleste, et qu'empruntant les paroles de JÉSUS-CHRIST, il dit : « Si vous mangez ce pain, vous aurez la vie éternelle. »

Et ce chrétien fait là-dessus un acte de foi ; et, quand il a pris cette divine nourriture, il répète le dernier article de son *Credo ;* je crois la vie éternelle, *Credo vitam æternam.* Mais cette vie, je ne crois pas seulement qu'elle soit au ciel et dans le sein de DIEU ; je crois qu'elle est dans mon sein, et que je la possède très réellement. Je ne sens en moi que mort ; mais je ne crois pas moins fermement à la vie. *Credo vitam æternam.*

II

N'est-ce pas là vraiment le triomphe du Cœur de Jésus, comme c'est la suprême consolation du chrétien ? C'est à l'heure où tous les autres appuis s'écroulent, où toutes les forces naturelles défaillent, où toutes les illusions se dissipent, c'est alors que l'amour du Cœur de Jésus se déploie dans toute sa puissance, et qu'il nous apprend à vaincre la mort, en nous laissant vaincre par elle.

Assurons-nous bien de la solidité de cette consolation, afin de pouvoir mieux la savourer, lorsque toutes les autres consolations viendront à nous manquer. Comprenons combien elle est vraie cette parole, qui se réalise en nous chaque fois que nous nous approchons de la sainte Table : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. »

Le chrétien qui, par la sainte Communion, a reçu dans son sein le Cœur de Jésus, possède la vie éternelle, d'abord parce qu'il possède, dans ce divin Cœur, un prix suffisant pour acquérir cette bienheureuse vie.

Un homme se présente à vous, avec tous les dehors de la pauvreté : il est couvert de haillons, et son visage pâle et amaigri porte les traces trop évidentes de longues privations. Jusqu'ici, en

effet, il a été bien pauvre; mais voilà que tout à coup il a reçu un riche héritage, il en a les titres dans ses mains; déjà même, ses coffres sont remplis d'or et d'argent. Direz-vous que cet homme est encore pauvre, parce qu'il n'a pas encore eu le temps de prendre possession de ses titres, d'échanger son or contre de riches vêtements et des aliments savoureux? Non, sans doute; vous direz qu'il ne jouit pas encore de toute sa fortune, mais vous ne nierez pas que déjà il la possède.

C'est là précisément, par rapport à la vie éternelle, la possession du chrétien souffrant et mourant, qui vient de recevoir la sainte Eucharistie. Il ne jouit pas encore de cette vie bienheureuse, il n'a pas dépouillé les haillons de sa mortalité, et les privations de l'exil lui font encore ressentir toutes leurs angoisses; mais déjà, pourtant, les joies de la patrie lui appartiennent; car il en a en main non seulement les titres authentiques, mais le prix surabondant.

III

Quel est le prix du ciel? N'est-ce pas le sang de JÉSUS-CHRIST? Une seule goutte de ce sang divin suffirait pour acheter toutes les gloires du paradis; et ce chrétien vient de recevoir, dans la sainte Eucharistie, ce sang tout entier. Il n'a pas seulement à sa disposition les ruisseaux de ce

fleuve d'amour : il en possède même la source dans le Cœur de JÉSUS. Et cette possession lui a été authentiquement renouvelée, chaque fois qu'il a participé au divin sacrifice. Chaque communion nouvelle a confirmé et assuré ses droits à l'héritage du Fils unique du Père.

Ce bonheur, cette gloire, ces délices infinies que le Verbe de DIEU possédait par droit de naissance, il a voulu les conquérir au prix de durs travaux et de la plus douloureuse mort, pour tous ceux que son Incarnation a fait ses frères. Il nous communique ce droit par tous les Sacrements, qui nous font participer à ses mérites, mais surtout par le Sacrement qui nous met en possession de sa personne elle-même.

Par ce sacrement, nous nous approprions, en réalité, l'hostie du divin Sacrifice, qui a expié nos fautes, apaisé la divine justice, et acheté pour nous tous les biens de l'éternité. Cette même chair qui fut immolée sur la croix, ce même sang qui, répandu sur le Calvaire, devint la rançon de nos âmes, nous les possédons dans la sainte Communion, nous en devenons maîtres, nous pouvons les offrir à DIEU comme notre propriété, et nous pouvons en faire, avec lui, les objets d'un divin commerce. Que ne pouvons-nous pas obtenir avec une pareille monnaie? Quelle est la gloire, quelle est la félicité du ciel que nous ne puissions justement demander, en échange de semblables

trésors? Ces gloires sont divines, ces félicités sont infinies par leur durée, mais le corps de JÉSUS-CHRIST n'est-il pas divin, et son sang n'est-il pas infini par sa valeur? Quand donc notre divin Sauveur nous donne dans la sainte Communion son corps et son sang, c'est bien l'équivalent du ciel qu'il met déjà entre nos mains; et chaque fois que ce don se renouvelle, c'est un nouveau ciel, une nouvelle éternité qu'il nous met en état de conquérir.

IV

Mais la sainte Communion ne met pas seulement entre nos mains le prix de notre céleste héritage, elle dépose encore dans notre sein le germe de la vie éternelle.

Le laboureur vient de confier à la terre la semence. Que va-t-il arriver au grain de blé, qui a été ainsi enfoui dans le sol? Il pourrira; toutes les parties qui le composent tomberont en dissolution. Était-ce donc pour le faire pourrir que le laboureur remuait, avec tant de peine, le sol destiné à le recevoir? Non, sans doute; c'est qu'il était assuré que de cette pourriture sortirait la vie, et que chacun de ces grains morts produirait un épi vivant. Comment cela pourra-t-il se faire?

Le voici : Au milieu de ces éléments visibles, qui se décomposent, apparaîtra tout à coup une

force vitale, jusque là invisible, qui attendait pour se révéler que la mort eût fait son œuvre de dissolution. Cette force mystérieuse se saisira des éléments mêmes auxquels la pourriture a ôté leur forme ancienne, et elle leur donnera une forme nouvelle. Vous n'aurez d'abord que quelques fibres imperceptibles; bientôt se formera une tige vigoureuse, qui percera le sol et ira boire les sucs de l'air et les rayons du soleil; un épi se formera, et, au lieu d'un seul grain, vous en aurez cent, qui récompenseront surabondamment le laboureur de ses peines.

Ce qu'est la force vitale pour le grain de blé, le Cœur de JÉSUS l'est pour le chrétien qui vient de recevoir son Sauveur dans la sainte Eucharistie.

La vie qu'apporte avec lui ce divin Cœur ne saurait se révéler ici-bas. Tant que le chrétien garde sa forme mortelle, cette vie divine se cache; mais elle n'est pas moins réellement en lui. Qu'attend-elle donc pour se révéler? Que la mort ait fait son œuvre et absorbé tout ce qui est mortel. C'est alors, c'est au milieu du triomphe de la mort, que le Cœur de JÉSUS déploie toute sa vertu. On rendra à la terre le corps né de la terre; mais au moment où ce corps ira se dissoudre et se transformer, l'âme, dégagée de ses liens, remontera vers DIEU, poussée par la vertu du Cœur de JÉSUS.

Ce divin Cœur, chaque fois qu'il s'est donné au chrétien, a servi de véhicule au divin Esprit, dont

il est le sanctuaire; et, tandis que le corps du Sauveur ne demeurait uni que pendant un temps assez court avec le corps du chrétien, l'union nouvelle formée entre l'Esprit de DIEU et l'esprit de l'homme conservait toute sa force.

V

La sainte Communion produit donc tout à la fois ces deux effets : d'un côté, elle donne au chrétien une possession plus complète de son héritage éternel ; d'un autre côté, elle met l'Esprit de DIEU plus pleinement en possession du chrétien, et lui permet de le disposer plus parfaitement à jouir de ce divin héritage. Comment une âme pleine de cet Esprit pourrait-elle craindre la mort? N'est-il pas l'Esprit de vie? N'est-ce pas lui qui a fait vivre JÉSUS-CHRIST? N'est-ce pas lui qui remplissait son âme de délices, au moment même où elle se séparait de son corps? N'est-ce pas lui enfin qui, bientôt, ressuscitait le corps même du Sauveur et le réunissait, glorieux et transformé, à son âme bienheureuse?

Ce que l'Esprit de JÉSUS-CHRIST a fait dans notre chef, il ne saurait manquer de le faire dans ses membres. Écoutons saint Paul : « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité JÉSUS-CHRIST d'entre les morts habite en nous, dit-il, celui qui a ressuscité

JÉSUS-CHRIST rendra aussi la vie à vos corps mortels, à cause de cet Esprit qui habite en vous. »

Nous ne saurions donc en douter : chaque communion nouvelle, en assurant à notre âme une participation plus complète de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST, développe en elle le germe de la vie éternelle.

Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'en nous, comme dans le grain de blé, ce germe vivant se nourrit des ravages mêmes de la mort. Ce sont, en effet, nos douleurs, ce sont les misères de notre mortalité, c'est surtout notre mort qui, amoureusement acceptées, nous unissent à l'Esprit de DIEU, et nous rendent plus dignes de la vie éternelle.

Ce qui est, pour l'âme séparée de JÉSUS-CHRIST, une cause de désespoir et un sujet de condamnation est transformé, dans l'âme du vrai chrétien, par la vertu du Cœur de JÉSUS, en sujet de mérite; et c'est ainsi que ce divin Cœur, après nous avoir fourni le prix de notre éternel bonheur, et en avoir déposé le germe dans notre sein, va développant ce germe, jusqu'à ce qu'il s'épanouisse au soleil de l'éternité.

VI

Il y a plus encore : dans la sainte Communion, JÉSUS-CHRIST nous donne le ciel lui-même, et il

nous met déjà en possession de la vie éternelle.

Lui-même l'affirme, de manière à ne nous laisser aucun doute : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » Il ne l'aura pas, il l'a déjà.

Qu'est-ce, en effet, que la vie éternelle, sinon la possession de DIEU, l'union avec DIEU? Qu'est-ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel? Est-ce la splendeur des astres qui éclairent ce délicieux séjour? Est-ce la fraîcheur des ombrages, la limpidité des eaux, l'éclat des fleurs, la suavité des parfums. Tout cela peut se rencontrer au ciel, mais tout cela n'est pas le ciel.

Le ciel, c'est DIEU : c'est sa vérité infinie, éclairant de sa splendeur l'intelligence des bienheureux; c'est son infinie beauté, ravissant leur admiration; c'est sa bonté infinie, attirant et possédant toutes leurs affections.

Mais ce même grand DIEU qui, en se donnant à ses élus, les comble de délices toujours renaissantes, n'est-ce pas lui que nous recevons dans la sainte Eucharistie? Est-il moins vrai, moins beau, moins bon, moins infini dans ce mystère, qu'il ne l'est au ciel? N'est-il pas par essence la vie, et la vie éternelle? Quand donc il se donne à nous, n'est-ce pas la vie éternelle qu'il nous donne? Et quand nous le recevons, quand nous le renfermons dans notre poitrine, n'est-ce pas la vie éternelle que nous saisissons, suivant l'expression de

saint Paul; n'est-ce pas le ciel entier que nous contenons, dans l'étroite enceinte de notre cœur?

Ne sommes-nous pas, alors, aussi riches que les bienheureux eux-mêmes? Notre cœur ne devient-il pas, en ce moment, le théâtre des mystérieuses merveilles dont la contemplation les ravit? N'est-ce pas en nous, alors, que DIEU le Père produit son Verbe, et que le Père et le Fils produisent ensemble leur amour substantiel, le Saint-Esprit? Quelquefois, pour contempler les gloires du ciel, nous faisons un effort d'imagination et nous nous élevons, à grand'peine, au-dessus du firmament. Pourquoi préférer la fiction à la réalité? Le ciel, nous pouvons l'avoir tous les jours au dedans de nous.

Approchons de la Table eucharistique, et alors nous n'avons qu'à rentrer dans notre cœur, et à contempler de l'œil de la foi ce qui s'y passe. Le royaume de DIEU est là, avec toutes ses splendeurs : *Regnum* DEI *intra vos est.*

VII

Quelle est donc la différence entre le chrétien qui vient de communier et les saints du ciel?

C'est que les saints du ciel voient à découvert ce qu'ils possèdent, tandis que le chrétien de la terre, qui possède les mêmes trésors, ne peut les voir

que de l'œil de la foi. Voilà la seule différence qui existe entre la communion béatifique et la communion eucharistique ; du reste, l'objet est le même et la possession de cet objet infini peut être, chez le chrétien de la terre, dans un degré plus élevé que chez le saint du ciel ; toute la diversité est dans la manière de le posséder.

Ils sont l'un et l'autre enfants de DIEU et héritiers de son royaume. Mais ce qu'ils sont également paraît déjà en l'un, et est encore caché pour l'autre.

Cette différence est immense sans doute, puisque la claire vue des perfections divines fait toute la joie des bienheureux. Mais si, du côté de la joie, la communion béatifique a l'avantage, la communion eucharistique l'emporte, sous un autre rapport, par son obscurité même. Car cette obscurité est la condition du mérite, et le mérite, qui n'est pas le bonheur, est sous un rapport préférable au bonheur même, puisque c'est l'augmentation du bonheur.

La communion délicieuse du ciel est dénuée de cet immense avantage. Les bienheureux jouissent des mérites acquis, mais ils n'acquièrent pas un seul mérite nouveau. Le trésor qu'ils possèdent, ils sont sûrs de ne le perdre jamais, mais ils ne sont pas moins sûrs de ne le voir jamais s'accroître. DIEU les remplit de son immensité, et, en faisant naître sans cesse dans leurs âmes une

soif nouvelle de son bonheur, il ne cesse point de rassasier cette soif ; mais ni la soif ni le rassasiement ne croissent en intensité. Ils recueillent ce qu'ils ont semé sur la terre ; ils voient ce qu'ils ont cru, ils tiennent ce qu'ils ont espéré, ils jouissent de ce qu'ils ont librement aimé ; mais ni la clarté de leur vision, ni la plénitude de leur possession, ni la suavité de leurs jouissances ne s'étendent au delà de la mesure qu'ils avaient donnée ici-bas à leur foi, à leurs espérances et à leur amour.

Au contraire, chaque communion eucharistique bien faite, en exigeant de notre foi un nouvel effort, donne lieu à l'acquisition d'un nouveau mérite et nous vaut, par conséquent, un nouveau droit à la possession de DIEU. Tout ce que nous perdons en jouissances présentes, nous le gagnons en jouissances éternelles. Nous pouvons donc ajouter quelque chose à la parole du divin Maître et dire, non plus seulement qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang, nous avons la vie éternelle, mais encore que nous accroissons cette vie.

La chair divine, disons-nous, est un germe d'immortalité ; c'est qu'en effet, comme le germe se développe, ainsi, par la vertu de la sainte Eucharistie, la vie éternelle s'épanouit dans notre âme.

VIII

Cette semence divine, jetée obscurément dans la terre de notre cœur, ne saurait porter immédiatement son fruit : il faut, auparavant, qu'elle jette de profondes racines, qu'elle soit arrosée par les pluies et fécondée par les frimas ; mais quand l'hiver sera passé, quand le jour de la grande moisson sera venu, alors le germe divin s'épanouira dans toute sa beauté, et ce même DIEU, auquel nous communions en ce moment par la foi, dans les anéantissements de son existence sacramentelle, nous appellera, alors, à communiquer avec lui dans les splendeurs de sa gloire, et à partager les délices dont son Cœur est inondé [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. II, p. 260 à 271.

CHAPITRE IX

Le Cœur de JÉSUS et la Pénitence [1].

I

Les trois premiers Sacrements semblent avoir pleinement manifesté les richesses du Cœur de JÉSUS.

Par le baptême et la confirmation, le divin Sauveur nous a donné son Esprit ; par l'Eucharistie, il a ajouté à ce premier don celui de sa chair, de son sang, de son âme et de sa divinité ; que peut-il nous offrir de plus ? Si puissant et si riche qu'il soit, peut-il lui rester quelque chose à donner, quand il s'est donné tout entier lui-même ?

JÉSUS-CHRIST, en effet, n'aurait plus rien à nous offrir sur la terre, s'il voyait en nous seulement des créatures imparfaites à sanctifier ; mais telle n'est pas notre condition : nous ne sommes pas seulement imparfaits, nous sommes pécheurs, et la tâche principale du Sauveur consiste à nous sauver du péché. Pour accomplir cette tâche, il

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. X, p. 213 à 222.

institue un nouveau Sacrement, qui nous manifeste l'amour de son divin Cœur sous un nouvel aspect, et nous fait pénétrer dans un abîme aussi infini que celui de sa générosité, l'abîme sans fond de sa miséricorde. Aussi bien que l'Eucharistie, la Pénitence mérite d'être appelée le mystère de l'amour, le sacrement du Cœur de JÉSUS.

L'Eucharistie est le mystère de l'amour jusqu'au don entier de soi-même ; la Pénitence est le mystère de l'amour indulgent jusqu'à l'entier oubli de soi-même.

Le second de ces mystères ne manifeste pas donc avec moins d'éclat que le premier la toute-puissance du Cœur de JÉSUS. Quand il a voulu instituer le premier, il n'a rencontré d'autre obstacle que les lois de la nature, et comment les lois de la nature opposeraient-elles un obstacle insurmontable au Roi de la nature? Mais, pour instituer la Pénitence, il fallait surmonter la répulsion infinie qu'éprouve nécessairement, à l'égard du péché, le Cœur infiniment saint d'un DIEU ; il fallait faire prévaloir, sur cette répulsion, une condescendance infinie à l'égard de l'homme pécheur.

Les Anges avaient été sauvés du péché par une grâce de préservation ; et ceux d'entre eux qui avaient été infidèles à cette grâce avaient été frappés à leur première révolte, sans espoir de pardon. L'homme, plus faible et plus changeant, sera l'objet

d'une conduite bien différente : de même qu'il ne deviendra pas impeccable après son premier acte méritoire, il ne sera pas frappé après sa première chute.

Sa lutte contre le péché durera autant que sa vie : ni le baptême, ni la confirmation, ni l'Eucharistie ne le mettront à l'abri de cet ennemi domestique ; à chaque instant il devra combattre, et à chaque instant il pourra être vaincu. Mais, grâce à la Pénitence, il ne tiendra qu'à lui de se relever de ses chutes, de mettre à profit ses défaites, de changer en sources de mérite les péchés mêmes qui l'ont dépouillé de tous ses mérites.

L'infinie miséricorde du Cœur de Jésus pouvait seule opérer de semblables merveilles. Les Anges les admirent, sans en avoir jamais été l'objet. Puisque c'est en nous-mêmes qu'elles s'opèrent, n'est-il pas juste que nous les admirions bien plus encore ? Livrons-nous donc à cette étude, si consolante pour notre faiblesse, et fixons nos regards sur cet abîme de miséricorde, avec la délicieuse certitude de n'en pouvoir mesurer l'insondable immensité.

II

La première merveille opérée par le Cœur de Jésus, dans le sacrement de Pénitence, est la parfaite conciliation des deux intérêts que les hom-

mes avaient toujours regardés comme inconciliables : l'intérêt de la gloire de DIEU et l'intérêt de l'homme pécheur, la conservation de la loi et le salut du violateur de la loi, la réparation du crime et la conservation du criminel.

Avant JÉSUS-CHRIST, comme après lui, les hommes ont vainement cherché une balance qui permît de tenir en équilibre deux intérêts si opposés.

Toutes leurs tentatives n'ont abouti qu'à sacrifier l'un à l'autre, et quelquefois à les compromettre tous les deux. Les uns, préoccupés davantage du bien de la société et de l'honneur de la loi, ont excédé dans la rigueur déployée envers ceux qui la violent. Les autres, et c'est aujourd'hui le plus grand nombre, uniquement préoccupés des intérêts particuliers du coupable, semblent oublier les intérêts généraux de la société et les droits sacrés de la morale. La philanthropie de notre siècle est d'une tendresse sans mesure à l'égard des scélérats, en qui elle ne veut voir que des misérables : on tend partout à mitiger les sanctions ; on veut faire disparaître des codes la peine de mort ; mais aussi déjà l'on commence à goûter, dans la multiplication des crimes, les fruits amers de cette douceur mal avisée. L'intérêt si malencontreusement prodigué aux assassins, est un encouragement à l'assassinat ; on frappe l'innocent pour sauver le coupable, et tout ce qu'on épargne de douleurs aux bourreaux re-

tombe, en flots de sang, sur la tête de leurs victimes.

Seul, JÉSUS-CHRIST, le Saint des saints, la justice incarnée, a trouvé l'équilibre que les hommes cherchent en vain, et il l'établit par un Sacrement qui semblerait, au premier abord, tendre à la destruction de toute sainteté et de toute justice.

Qu'on s'imagine un souverain faisant promulguer, dans tout son empire, une loi qui assure l'impunité aux voleurs, aux assassins, aux adultères, aux scélérats de toute sorte, à la seule condition que, sous le sceau du secret le plus inviolable, ils feront l'aveu sincère et repentant de leurs crimes à un magistrat, établi pour recevoir cet aveu. La supposition est absurde; admettons cependant qu'elle vienne à se réaliser : qui ne croirait voir, dans une pareille loi, le sacrifice de tous les droits légitimes, la sanction de tous les crimes et de tous les excès, la ruine de toutes les institutions sociales?

III

Eh bien! c'est cette loi, humainement absurde, que JÉSUS-CHRIST n'a pas craint de porter, il y a dix-huit siècles, et qui, pendant ces dix-huit siècles, n'a pas cessé d'être en vigueur dans l'Église catholique.

Aucun crime, aucun forfait n'est excepté du bénéfice de cette loi ; aucune limite n'a été posée à la réitération du pardon. D'avance, l'impunité est assurée à tous ceux qui pèchent, quels que puissent être le nombre et l'énormité de leurs offenses, dès l'instant où ils viendront s'en accuser, avec sincérité et avec un vrai repentir. Et afin que l'accomplissement de cette condition soit plus facile, le nombre des magistrats chargés de recevoir l'aveu et de remettre les fautes ne cesse de s'accroître.

Il y en a, aujourd'hui, dans toutes les parties du monde, dans chaque ville, dans chaque village, presque dans chaque hameau. Ils ont l'ordre de ne pas attendre que les criminels viennent les trouver : c'est à eux d'aller à leur rencontre, d'aller porter le pardon à domicile, si les criminels trouvent trop onéreux d'aller le chercher au tribunal. Ils doivent écouter, sans indignation, le récit des crimes les plus abominables, ne témoigner que de la compassion à des scélérats, pour qui le bagne et l'échafaud seraient jugés une peine trop douce ; et, après avoir constaté juridiquement la réalité des plus odieuses violations de la loi divine, la seule sentence qu'ils doivent porter est une sentence d'absolution. Ceux-là seuls doivent être privés du pardon qui s'en privent volontairement eux-mêmes, en refusant de se repentir.

Comment une pareille institution a-t-elle pu

fonctionner pendant plus de dix-huit cents ans, dans l'Église, sans détruire complètement et l'Église elle-même et la loi divine, qui lui sert d'appui?

IV

C'est la puissance du Cœur de JÉSUS qui a fait ce miracle; car c'est un vrai miracle, et ce n'est pas le seul.

Ce Sacrement y ajoute un second prodige, plus étonnant encore. En sacrifiant en apparence tous ses droits au salut du pécheur, la justice miséricordieuse de DIEU a pourvu, plus efficacement que la justice des hommes n'a jamais pu le faire, à la destruction du péché. Par elle, le Sacrement qui semblait devoir être la destruction de la loi en est, au contraire, la sauvegarde et le soutien le plus puissant. Loin de multiplier les crimes, il en a détruit les plus profondes racines; et partout où il a été en pleine vigueur, il a rendu inutiles et les échafauds et les bagnes.

Un moment de réflexion suffit pour se convaincre qu'il devait en être ainsi. Quelles sont les causes du crime? Ne sont-ce pas les passions désordonnées, les mauvais sentiments du cœur? N'est-ce pas le cœur qui fait mouvoir les bras?

Qu'une passion coupable germe dans les profondeurs de l'âme, qu'elle s'y développe sans obsta-

cle : bientôt, vous lui verrez produire au dehors ses fruits empoisonnés. Il ne faudra plus qu'une occasion favorable pour que le crime éclate, et, si l'occasion tarde trop, la passion même la fera naître. Les considérations humaines pourront arrêter quelque temps les éruptions de ce volcan, qui gronde à l'intérieur; mais bientôt cette digue, trop faible, ne pourra plus contenir le torrent de lave qui s'élève et bouillonne; soudain, il brisera l'obstacle, et malheur à tous ceux qui se trouveront sur son passage!

V

Rien n'est donc plus certain : pour détruire le crime, il faut descendre jusque dans les profondeurs de l'âme, et y tarir la source de ce torrent destructeur. Pour préserver la société de la contagion du vice, il faut purifier le cœur du venin des passions mauvaises. C'est ce que fait le sacrement de Pénitence, ce que seul il peut faire, mais ce qu'il fera toujours avec une infaillible efficacité.

Il contraint l'homme pécheur à pénétrer dans les replis de sa conscience, pour y reconnaître et en bannir, non seulement les actes criminels qui se sont manifestés au dehors, mais les désirs les plus intimes et les pensées les plus secrètes qui les ont fait naître. Et parce que le pénitent se-

rait nécessairement exposé à l'illusion, s'il était abandonné à lui-même dans cette instruction de sa propre cause, le sacrement de Pénitence lui donne, en outre, pour cet examen, un auxiliaire éclairé, bienveillant, désintéressé, chargé de sauvegarder tout ensemble et les intérêts de la loi divine et les intérêts de son âme. A l'aide de ce conseiller intime, il peut sans peine, s'il le veut, découvrir en son cœur tous les germes empoisonnés, et les en extirper, avant même qu'ils aient produit leurs fruits de mort. Et si ces fruits amers sont déjà développés, la Pénitence les arrache et les empêche de renaître. Sous son influence, le pécheur prend contre lui-même les intérêts de la loi ; il devient son propre juge ; et le châtiment intérieur, qu'il s'inflige, est infiniment plus efficace, plus sanctifiant, plus salutaire, pour lui-même et pour la société, que tous les châtiments extérieurs.

C'est donc avec raison que nous avons pu dire de ce Sacrement que s'il paraît, au premier abord, tout sacrifier aux intérêts du pécheur, en fait, cependant, il sauvegarde, d'une manière admirable, les intérêts de la loi.

En effet, point de péché, point de crime si noir, qu'il ne supporte et qu'il ne pardonne ; mais en le pardonnant il le détruit, au lieu que les tribunaux humains ne réussissent, trop souvent, qu'à multiplier ceux qu'ils châtient. En sortant du bagne, où il vient d'expier ses crimes, le condamné de la

justice humaine est, souvent, plus coupable qu'en y entrant; au sortir du tribunal de la pénitence, où il vient d'être absous, le justiciable de la miséricorde divine est transformé en un homme tout nouveau; de coupable qu'il était, il est vraiment devenu saint, puisqu'il vient d'acquérir la grâce sanctifiante, en laquelle consiste l'essence de toute sainteté.

VI

Les miséricordes du Cœur de Jésus s'étendent bien plus loin, dans ce Sacrement. Non seulement il y détruit toutes les iniquités, et y guérit toutes les maladies et toutes les morts de l'âme, mais il change les iniquités en matière de mérite, et nous fait trouver, jusque dans la mort, un aliment de vie.

Est-ce là une exagération ? Nullement ; c'est la vérité pure. En pénétrant dans l'âme, le péché lui avait ravi tous ses mérites; car le mérite est le droit à l'éternelle vie, et le droit à la vie ne peut subsister dans une âme condamnée à l'éternelle mort. Mais ces mérites n'étaient pas tellement détruits qu'ils ne pussent revivre. Ils avaient, il est vrai, cessé de subsister dans la personne de leur possesseur légitime, qui, par une libre renonciation, s'était rendu incapable de les revendiquer; mais, en cessant de subsister dans sa

personne, ils n'avaient pu cesser de vivre et de subsister dans le souvenir de DIEU. Aussi quand, par la pénitence, le possesseur de ces mérites recouvre la vie, ces mérites renaissent avec lui, et recommencent à porter dans son âme les fruits immortels.

Le pécheur se retrouve donc, en se relevant, aussi riche qu'il l'était avant de tomber. C'est ainsi qu'un prince généreux, qui reçoit en grâce un serviteur repentant, lui restitue, avec la première bienveillance dont il l'avait honoré, et sa fortune et ses honneurs. Mais le Cœur de JÉSUS ne s'arrêtera pas là. Ce n'est pas assez, pour lui, que le pécheur qui se relève soit aussi riche qu'avant sa chute. Il faut qu'il le soit davantage, et que son péché devienne pour lui l'occasion et, en quelque sorte, la matière de nouveaux mérites. En effet, le Sacrement qui lui remet ces péchés produit, par sa propre vertu, un accroissement de grâce sanctifiante; et chacun des actes surnaturels qu'il provoque, de la part du pénitent, est accompagné d'une augmentation de cette même grâce, proportionnée à la ferveur avec laquelle ces actes sont accomplis. Or, à chaque degré de grâce sanctifiante répond un degré de mérite, et par conséquent un degré de gloire pour l'éternité.

VII

Rien n'est donc plus vrai que ce que nous avons affirmé plus haut : puisque le péché est la matière du sacrement de Pénitence et des actes qui l'accompagnent, par la miséricorde du Cœur de Jésus, le péché lui-même devient, dans ce sacrement, la la matière du mérite, et cette mort qui, de sa nature, est éternelle, s'y transforme en aliment d'éternelle vie.

Et ce n'est pas sans raison que nous attribuons spécialement au Cœur de Jésus la production de ces miracles de miséricorde. C'est lui et lui seul qui est, tout ensemble, le principe immédiat et la cause éloignée des heureux effets produits par le sacrement de Pénitence.

Le prêtre n'est que l'interprète et l'instrument du Cœur de Jésus. L'absolution qu'il prononce ne serait qu'une vaine formule, si, au moment où elle sort de ses lèvres, le divin Cœur ne la ratifiait, et n'envoyait dans l'âme du pécheur la grâce qui, seule, peut le purifier. Et cette grâce que le Cœur de Jésus nous confère, aujourd'hui, n'est autre chose que l'application des mérites infinis acquis, autrefois, par ses douleurs et son agonie.

Cette considération peut seule expliquer ce qui, sans cela, serait inexplicable. S'il nous est devenu

si facile d'expier nos crimes, quelque énormes et quelque nombreux qu'ils puissent être, c'est que le Cœur de Jésus les a déjà expiés tous, et a offert pour chacun d'eux un prix surabondant.

VIII

Ne l'oublions pas; et si peu que nous ayons de générosité et de reconnaissance, la facilité du pardon, loin de rendre à nos yeux nos fautes moins odieuses ou notre repentir moins amer, nous pénètrera au contraire d'une douleur mille fois plus vive. Nous n'approcherons jamais de ce tribunal de miséricorde, sans nous rappeler cette nuit affreuse de Gethsémani, durant laquelle le Cœur de Jésus, qui s'était approprié toutes nos iniquités, ces mêmes iniquités dont l'expiation nous est devenue si facile, fut tellement écrasé par leur poids énorme, qu'une sueur de sang jaillit de tout son corps, baigna ses vêtements et inonda la terre. C'est ce même sang qui est aujourd'hui versé sur nous. En le recevant sur notre tête, comment pourrions-nous n'être pas pénétrés de la plus vive horreur pour le péché qui l'a fait jaillir?

Mais comment surtout un si grand nombre d'hommes, à qui Jésus a rendu si facile le pardon de leurs fautes et la participation aux mé-

rites de son sacrifice, montrent-ils si peu de reconnaissance pour ce chef-d'œuvre de sa divine miséricorde? Comment peuvent-ils éprouver tant d'éloignement pour l'institution la mieux appropriée à leur faiblesse? Comment peuvent-ils repousser, comme une torture, le moyen infaillible de recouvrer la paix de leurs âmes? Mystères d'aveuglement et d'ingratitude, non moins impénétrables que le mystère des divines bontés [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. X, p. 213 à 222.

CHAPITRE X

Le Cœur de JÉSUS et l'Extrême-Onction [1].

I

Dans le sacrement de Pénitence, le Cœur de Jésus déploie toutes les richesses de sa miséricorde; il prépare à notre immense faiblesse une rédemption copieuse, surabondante, infinie; il ne met aucune borne au pardon. Et pourtant, ce bon Maître ne croit pas encore en avoir assez fait pour remplir, dans toute son étendue, sa fonction de Sauveur. Après avoir pardonné le péché, il lui reste encore à en réparer les suites. L'âme, en recouvrant la grâce, peut ne pas recouvrer la plénitude de ses forces, et cette infirmité, qui ne sera complètement guérie qu'au ciel, pourra surtout lui devenir funeste, lorsqu'il s'agira de livrer le dernier combat, l'agonie, de subir l'épreuve douloureuse et décisive qui introduit dans l'éternité.

Il était donc bien digne de la bonté et de la sa-

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. X, p. 357 à 366.

gesse de notre divin Chef de nous offrir, pour cette crise suprême, un suprême secours; d'instituer un sacrement destiné à consommer la purification des âmes, sur le point de franchir le seuil de l'éternité, et à les soutenir dans leur résistance contre les derniers assauts de l'ennemi.

C'est ce qu'il a fait par l'Extrême-Onction.

La Pénitence est un second Baptême, l'Extrême-Onction peut être considérée comme une seconde Confirmation : si ces deux sacrements ont une matière semblable, c'est que dans leurs effets ils ont une grande analogie. L'onction du saint Chrême, dans la Confirmation, prépare les chrétiens aux combats de la vie; l'onction de l'huile sainte, dans l'Extrême-Onction, les prépare aux luttes de la mort; la première donne à l'âme la perfection de la grâce sanctifiante, la seconde dispose l'âme à recevoir la perfection bien plus haute de la gloire.

Et de même que la plénitude de la vie chrétienne, conférée par la Confirmation, est une émanation du Cœur de Jésus, ainsi la grâce d'une mort chrétienne, attachée à l'Extrême-Onction, découle uniquement de la charité de ce divin Cœur. Le développement de cette vérité va nous fournir l'occasion d'étudier, sous un nouvel aspect, ses bontés infinies.

II

Avant tout, il faut bien comprendre le sens et le but de la mort. La mort est la réparation temporelle du péché, comme l'enfer en est l'expiation éternelle. Elle est le sacrifice complet, dont tous les autres sacrifices ne sont que les représentations ou les préparations.

Par le péché, l'homme dénie à DIEU son titre de souverain Seigneur et de fin éternelle. Il dispose de son être, de ses facultés, des créatures qui sont à son usage, comme s'il en était le propriétaire, et contrairement à la volonté bien connue du seul propriétaire, qui est DIEU. Il se fait à lui-même une destinée et un bonheur, basés sur l'inimitié du DIEU infiniment bon, dont l'amour est son unique fin et son unique félicité. C'est dans cette rébellion volontaire contre DIEU, dans cette négation pratique de ses attributs, que la malice du péché consiste, et non pas proprement dans l'acte matériel par lequel il est commis. Quelque désordonné que cet acte puisse être en lui-même, il ne constituerait pas un péché, si on ignorait qu'il est en opposition avec la volonté de DIEU.

Mais, du moment que l'homme, roi de la terre, a connu et librement voulu cette soustraction criminelle de tout son être, et des êtres dont il est le roi, au souverain domaine de DIEU, la majesté

infinie du Créateur a exigé une réparation, et la mort s'est offerte pour la lui fournir. Seule, en effet, la mort détruit complètement ici-bas l'œuvre du péché. Elle manifeste, par le plus éloquent de tous les langages, le souverain domaine de DIEU, en abattant à ses pieds cet être orgueilleux et insolent, qui avait osé se soulever contre DIEU, en le séparant violemment de tout ce qu'il s'était attaché criminellement, en mettant en poussière toutes les idoles qu'on avait élevées sur l'autel du Très-Haut.

Cette manifestation du domaine souverain de DIEU, par la destruction de tout ce qui pourrait lui être opposé, est précisément ce que toutes les religions ont voulu obtenir par les sacrifices.

De tout temps, l'homme coupable a compris la nécessité d'apaiser DIEU, en lui offrant des victimes. Leur immolation était la figure de sa propre immolation. DIEU, en effet, accepte la figure, mais il ne saurait renoncer à la réalité. Ces sacrifices symboliques sont un acte de religion agréable à ses yeux, parce qu'ils commencent à rétablir l'ordre détruit par le péché; mais cet ordre ne pourra être complètement rétabli que lorsque le péché sera vengé dans l'être même qui l'a commis. La mort est donc le seul sacrifice complet; c'est l'acte suprême de religion; c'est, pour l'homme pécheur, la dernière et indispensable préparation à son union éternelle avec DIEU.

III

Mais voici où va éclater la bonté et la miséricorde du Cœur de Jésus. Ce sacrifice de justice et de vengeance, imposé à tous les hommes par une inexorable nécessité, l'amour de ce divin Cœur en va faire, pour les chrétiens, un sacrifice de grâce et de consolation. Comme il a divinisé notre vie, il va diviniser notre mort, et lui donner le pouvoir de nous diviniser. Ne savons-nous pas, en effet, qu'il a conféré une dignité et une vertu divines à tout ce dont il s'est revêtu pour notre salut? Son âme et son corps ne sont-ils pas divins, et n'ont-ils pas le pouvoir de diviniser nos âmes et nos corps? Que faut-il donc pour que notre mort soit divinisée à son tour? Il suffit que le Fils de Dieu la prenne, comme il a pris notre nature; qu'après être descendu sur la terre, il descende dans le tombeau, et qu'il meure pour nous, après être né pour nous.

C'est ce qu'il a fait.

Il a pris notre mort, et il ne l'a prise évidemment qu'à cause de nous, puisque de lui-même il possédait l'immortalité. Et, de même qu'en se revêtant de notre nature, il a voulu en prendre toutes les infirmités, ainsi, en prenant notre mort, il a voulu en savourer toutes les

amertumes et toutes les terreurs, afin que ces craintes et ces angoisses devinssent, pour nous, des sources de grâce et des instruments de victoire. Ici encore, il suit le plan que nous avons déjà admiré : il nous sauve, non en nous préservant des atteintes du mal, mais en nous donnant la force d'en soutenir les assauts et d'en vaincre les efforts. Il laisse à nos ennemis toutes leurs forces, et il nous donne la gloire de les vaincre, en les combattant et en les vainquant lui-même avec nous.

Voilà pourquoi JÉSUS a voulu mourir, et endurer, avant de mourir, toutes les angoisses et les terreurs de l'agonie. Ce mystère de l'agonie et de la mort d'un DIEU, immortel par essence, serait totalement inconcevable, si l'on ne se souvenait que ce DIEU ne s'est fait homme que pour devenir le Chef de l'humanité, et qu'en prenant notre nature, il s'est chargé de toutes nos dettes.

La première de ces dettes était la mort : il fallait qu'il la payât pour nous, et qu'il nous mît en état de la payer divinement avec lui. De même qu'en se plongeant dans les eaux du Jourdain, il y ensevelissait nos crimes, et donnait à cet élément la vertu de purifier nos âmes, ainsi, en se plongeant, au jardin des Olives, dans l'océan amer de l'agonie, il donnait à ces amertumes la vertu de sanctifier l'agonie et la mort de ses frères. Il a été écrit de lui que nous avons tous reçu

de sa plénitude, grâce pour grâce. En vivant divinement pour nous, il nous a acquis la grâce de vivre divinement avec lui, et, en mourant divinement pour nous, il nous a acquis la grâce de mourir divinement comme lui.

IV

Il était donc bien juste que, pour déverser sur nous ces trésors de mérites et de consolations, qu'il a amassés dans son Cœur par les amertumes et les angoisses de son agonie, il établit un canal particulier, le sacrement des mourants, l'Extrême-Onction.

La matière de ce sacrement est admirablement bien choisie pour en signifier les effets.

L'huile est une substance qui éclaire, qui fortifie, qui adoucit, qui sert à toutes les consécrations. Dans l'âme du chrétien arrivé à sa dernière heure, elle produit tous ces effets. Elle l'éclaire surnaturellement, en lui faisant voir les choses dans leur vérité, en lui découvrant le néant de ce qui passe, le prix des biens éternels, le mal du péché, le bien de la mort. Qui de nous n'a pas admiré ces soudaines clartés, qui brillent aux yeux des chrétiens mourants, oints de l'huile sainte, et devant lesquelles se dissipent, comme un nuage, de longues illusions? D'où peuvent jaillir tout à coup

ces rayons lumineux, sinon du Cœur de Jésus et des effrayantes ténèbres dont, par amour pour nous, il s'est entouré à Gethsémani et au Calvaire?

L'huile sainte fortifie l'athlète de Jésus-Christ, au moment où il va livrer son dernier combat. Peut-être a-t-il jusque-là fui les luttes; peut-être a-t-il malheureusement succombé. Cependant, il ne peut être exempté de la loi universelle: point de couronne pour lui, s'il ne remporte la victoire. Qu'il se rassure : voici un combat qui peut réparer ce qui a manqué à tous les autres; voici une victoire décisive, qui le vengera de toutes ses défaites. Mais qui lui donnera les forces nécessaires pour vaincre à ce dernier moment, à lui si souvent vaincu? Sa nature défaille, son énergie succombe, tout son être tombe en dissolution, les terreurs de la mort l'environnent: où trouvera-t-il des armes et le courage nécessaire pour les vaincre? Dans les terreurs du Cœur de Jésus, dont l'huile sainte va lui communiquer les mérites.

Dès que cette onction aura coulé sur ses membres, il pourra dire avec le grand Apôtre : « Quand je me sens plus faible, c'est alors que je suis plus puissant. » Ses angoisses n'auront peut-être pas cessé; son amertume ne sera pas peut-être devenue moins amère; mais, du fond même de cette amertume, jaillira une source de paix et de consolation; et, uni au Cœur agonisant de

JÉSUS, il dira la prière du jardin des Olives, qui est le triomphe de la résignation chrétienne : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi. Cependant, que votre volonté soit faite, et non la mienne. »

Mais l'huile n'est pas seulement un principe de force; elle a aussi pour effet d'adoucir : c'est le premier des lénitifs. L'huile sainte produit, dans l'âme du chrétien mourant, un effet semblable.

Elle écarte souvent, et cela de la manière la plus sensible, les terreurs de la mort; et les âmes dans lesquelles cet effet est le plus remarquable sont celles qui, durant leur vie, avaient éprouvé plus violemment ces terreurs. Qu'elles n'en doutent point : c'est à la terreur mystérieuse du Cœur de JÉSUS qu'elles sont redevables de la paix inattendue qu'elles goûtent, à cette heure dernière : « Je ne pensais pas, disait un saint religieux, qu'il fût si doux de mourir. » Il n'avait pas songé qu'à chaque amertume endurée par le Cœur de JÉSUS, répond une douceur pour nos propres amertumes : grâce pour grâce.

Enfin, l'huile est le moyen universel de consécration. On s'en sert pour oindre les prêtres et les rois; et c'est pour cela qu'elle est employée pour oindre le chrétien, au moment où il va offrir son dernier sacrifice et conquérir définitivement son éternelle royauté.

V

Comme Jésus sur la croix, le chrétien sur son lit de mort est, tout à la fois, prêtre et victime. Les deux hommes qu'il porte en lui, depuis le jour de son baptême, et qui, toujours en lutte, sont pourtant demeurés, jusqu'à ce jour, constamment attachés l'un à l'autre, l'homme du péché et l'homme de la grâce vont se séparer enfin, pour toujours ; mais leur séparation ne peut consommer la glorification de l'homme de la grâce, qu'autant qu'elle consommera l'immolation de l'homme du péché.

L'Extrême-Onction prépare le membre du Christ à accomplir, avec son divin Chef, cette glorieuse, mais douloureuse immolation. Chaque fois qu'il approchait de la sainte Table, il annonçait la mort du Sauveur, et s'unissait mystiquement à son sacrifice ; il faut maintenant le reproduire réellement, et en recueillir ainsi tous les fruits. Membre de la race choisie, de la nation sainte, de la tribu royale et sacerdotale, qu'il se prépare, en recevant sa dernière onction, à accomplir le dernier et le plus méritoire des actes de son sacerdoce.

Mais cette onction est multiple : elle s'applique à chacun des cinq sens, elle s'étend aux reins et aux pieds. Pourquoi ? Parce qu'en même temps

qu'elle consacre le chrétien comme prêtre et lui donne la force d'accomplir son sacrifice, elle le consacre aussi comme victime, et prépare son corps à la transformation glorieuse qui l'attend.

Il avait transgressé la loi par tous ses sens; ses puissances affectives et ses forces motives avaient servi d'instrument au péché : autant de victimes que la mort va immoler; mais, comme ce sacrifice doit être un sacrifice d'amour, et comme tous ces instruments de péché doivent devenir bientôt des vases de gloire, l'onction sainte vient purifier la victime, avant qu'elle soit immolée; elle vient préfigurer, en deçà du tombeau, l'onction béatifique qui doit s'accomplir au delà. Bientôt, en effet, ces mêmes yeux, ces mêmes oreilles, ce même corps, cette même âme, que la main du prêtre dispose, par l'onction suprême, à subir avec foi et amour les atteintes de la mort, seront inondés, par la main de DIEU même, de l'huile de la joie, du baume de l'éternelle vie, et ils participeront aux gloires et aux délices du Cœur de JÉSUS, dans la mesure dans laquelle ils auront participé à ses tribulations et à ses angoisses.

VI

N'est-il pas bien beau et bien consolant, envisagé à la lumière qui jaillit du Cœur de JÉSUS,

ce sacrement qui effraie tant de lâches chrétiens?

Si on l'envisageait ainsi, craindrait-on de le recevoir, comme on le craint quelquefois, et se pardonnerait-on la cruelle faiblesse qui porte, trop souvent, à priver ceux que l'on aime des secours et des consolations qu'il procure? Puisque tous nous devons mourir, et que tous nos efforts ne peuvent nous soustraire à l'immolation de notre nature coupable, ne vaut-il pas mieux faire de cette immolation un sacrifice volontaire et méritoire, un holocauste d'amour, le principe d'une félicité éternelle, l'acte glorieux d'un glorieux sacerdoce, que de la subir malgré nous, comme des animaux conduits à la boucherie, ou des criminels traînés à l'échafaud, sans espérance, sans amour et, par conséquent, sans consolation [1]?

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. X, p. 357 à 366.

CHAPITRE XI

Le Cœur de JÉSUS et l'Ordre [1].

I

Donner aux hommes, par le Baptême, la vie de DIEU, l'accroître par la Confirmation, fournir dans l'Eucharistie, à cette vie divine, un aliment divin, la restaurer par la Pénitence et l'Extrême-Onction, autant de bienfaits du Cœur de JÉSUS, autant de canaux par lesquels se répand, dans le cœur des hommes, la grâce surnaturelle dont il possède la plénitude.

Mais, pour que ces canaux de la grâce ne tarissent jamais, et pour que ces bienfaits fussent jusqu'à la fin à la disposition de toutes les âmes, il fallait qu'à ces merveilles le Cœur de JÉSUS en ajoutât une autre plus grande, en un sens : qu'il se choisit, sur la terre, des auxiliaires et des coopérateurs, qu'il donnât aux fils des hommes, non seulement le pouvoir de devenir les fils de DIEU, mais le pouvoir de donner à DIEU des enfants. Il

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XI, p. 1 à 12.

fallait les mettre en état de communiquer la vie de DIEU, de répandre son Esprit, de ressusciter les âmes, de faire croître son corps mystique et, par là, suivant l'énergique expression de saint Paul, d'augmenter DIEU lui-même, quelque inaccessible qu'il soit à toute augmentation.

Voilà la merveille des merveilles que JÉSUS-CHRIST a opérée, sur la terre, lorsqu'il a institué le sacrement de l'Ordre.

II

Dans tous les règnes de la création, DIEU appelle ses créatures à l'honneur de travailler avec lui.

Avec son être, il leur fait partager son action, et c'est par là qu'il les unit les unes aux autres, et fait de cet univers, si varié dans ses parties, un tout si bien lié et si harmonieux dans son ensemble.

Partout il agit, mais nulle part il n'agit seul. C'est lui qui meut tous les corps, mais il ne les meut que par l'action des autres corps. C'est lui qui éclaire les intelligences ; mais il ne les éclaire, le plus souvent, que par la coopération d'autres intelligences. C'est lui qui donne la vie à tous les êtres vivants, mais il ne la leur donne qu'avec le concours d'autres êtres vivants.

DIEU le Fils a voulu, dans la Rédemption, suivre une marche semblable à celle qu'avait suivie DIEU

le Père, dans l'œuvre de la création. Quoiqu'il pût tout faire par lui-même, il a voulu avoir des coopérateurs. Il a appelé les hommes à l'honneur incomparable de l'aider dans la production de la vie surnaturelle, dont son Cœur est l'unique foyer et la source inépuisable. C'est de lui seul qu'ils reçoivent toutes leurs impulsions et leurs forces : les apôtres pour faire naître les âmes, les docteurs pour les éclairer, les pasteurs pour les nourrir ; et c'est par l'action harmonieuse de ces divers coopérateurs, par le fidèle accomplissement de ces ministères, que les âmes se sanctifient, que le corps mystique du Sauveur s'accroît, que le monde surnaturel acquiert sans cesse, avec une variété plus grande, une plus grande beauté, que l'édifice divin reçoit de nouvelles assises et s'approche de la perfection.

Ce peu de mots pourrait déjà suffire pour nous faire concevoir une idée exacte du sacrement de l'Ordre, et des rapports intimes qui unissent avec le Cœur de Jésus ceux qui en ont été honorés. Quelques développements ne seront pas pourtant inutiles, pour nous faire mieux comprendre ces rapports.

III

Si nous voulons savoir exactement ce que c'est qu'un prêtre, dans l'Église chrétienne, il faut avant

tout nous le représenter comme le lieutenant de JÉSUS-CHRIST, son interprète, son ministre, en un mot, comme un autre JÉSUS-CHRIST.

Il n'est pas une seule des fonctions divines exercées par JÉSUS-CHRIST, sur la terre, que le prêtre n'exerce en son nom ; il n'est pas un seul des pouvoirs divins conférés au Fils de DIEU, par son Père, que le Fils de DIEU n'ait légué à ses prêtres.

Comme lui et par lui, ils sont, pour les hommes leurs frères, la vérité, la voie et la vie, trois fonctions dans lesquelles se résume la mission divine du Sauveur. JÉSUS-CHRIST est d'abord la vérité, la lumière du monde ; c'est le titre qu'il se donne à lui-même et qui lui est dû à tous les égards, puisque seul il a éclairé les hommes sur tous les grands problèmes dont la solution est, pour eux, d'une souveraine importance. Mais ne dit-il pas, dans les mêmes termes, à ses apôtres : Vous êtes la lumière du monde? Si le Verbe divin est la clarté qui illumine, les prêtres sont les flambeaux par lesquels seuls cette clarté se répand, et ne voyons-nous pas, en effet, plongées dans les ténèbres de la mort, toutes les contrées que le sacerdoce chrétien n'a pu encore éclairer ?

JÉSUS-CHRIST est la voie et la porte du ciel : celui qui n'entre pas par cette porte sera à jamais exclu de la vie, celui qui ne suit pas cette voie s'égare infailliblement. Mais n'est-ce pas le sacerdoce qui, seul, peut montrer cette voie et ouvrir

cette porte? N'a-t-il pas reçu, dans la personne de son chef, les clefs du ciel? JÉSUS-CHRIST ne lui a-t-il pas donné l'assurance que tout ce qu'il lierait sur la terre serait lié au ciel, que tout ce qu'il délierait serait délié? Ne l'a-t-il pas chargé d'interpréter ses préceptes, et n'a-t-il pas déclaré qu'il considèrerait comme rebelles contre sa propre autorité ceux qui refuseraient d'écouter ses ministres?

IV

JÉSUS-CHRIST est la vie et le Père des âmes; il est le nouvel Adam qui fait naître, pour l'éternité, ceux que le premier Adam n'avait fait naître à la vie du temps qu'en leur léguant l'éternelle mort? Ce que saint Paul disait à ses disciples, chaque prêtre n'a-t-il pas le droit de le dire, à tous ceux qu'il a régénérés dans les eaux du baptême et qu'il nourrit du pain eucharistique : « Je ne suis pas seulement votre précepteur, mais votre père; car je vous ai vraiment engendrés en JÉSUS-CHRIST. »

Enfin, JÉSUS-CHRIST ressuscite les âmes, il les délivre de la mort du péché, brise leurs chaînes, leur rend la santé avec la vie, et c'est par là surtout qu'il mérite le nom de Sauveur. Mais ce pouvoir si divin, au prix duquel le pouvoir de ressusciter les morts est de peu de valeur, n'est-ce

pas par les prêtres qu'il s'exerce le plus souvent? Le prêtre ne prononce-t-il pas, chaque jour, la parole qui scandalisait les Juifs dans la bouche de JÉSUS-CHRIST, tant elle leur semblait réservée à la bouche de DIEU seul : Je vous absous, je vous délivre du joug de Satan, je vous rends la vie que vous aviez perdue, le ciel auquel vous n'aviez plus aucun droit?

Ce n'est donc pas en vain que JÉSUS-CHRIST, en montant au ciel, a dit à ses ministres :

« Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Ce n'est pas en vain qu'il leur a promis que, s'ils lui demeuraient unis comme le sarment au cep de vigne, ils porteraient beaucoup de fruits et feraient des œuvres semblables aux siennes, plus grandes même que les siennes. Le sacerdoce a accompli cette divine mission et réalisé cette prédiction magnifique. Depuis que JÉSUS est monté au ciel, ses prêtres n'ont cessé de faire, sur la terre, les œuvres qu'il y accomplissait durant sa vie mortelle; et ils ont incomparablement converti plus de pécheurs, éclairé plus d'infidèles, sanctifié plus d'âmes, qu'il n'avait fait dans sa propre personne.

V

Le prêtre est donc vraiment un autre JÉSUS-CHRIST; oserons-nous dire qu'il est quelque chose

de plus? Peut-il y avoir au monde un pouvoir plus grand que celui de continuer, ici-bas, les œuvres de JÉSUS-CHRIST? Oui, il y a le pouvoir qui s'exerce sur JÉSUS-CHRIST lui-même : le pouvoir de commander au Fils du Tout-Puissant, de donner une vie nouvelle à Celui qui est le principe de toute vie; or, ce pouvoir incomparable, l'enfant d'un pâtre en est revêtu, le jour où il reçoit la dignité sacerdotale.

JÉSUS-CHRIST, depuis son ascension, possède trois vies : sa vie glorieuse au ciel, sa vie sacramentelle dans l'Eucharistie, et sa vie mystique dans les âmes. Sa vie glorieuse au ciel ne pourrait être assujettie à aucun pouvoir, puisqu'elle est élevée au-dessus de toute principauté et de toute puissance. Mais dans ses deux autres vies, aussi réelles que sa vie glorieuse, JÉSUS-CHRIST est entièrement assujetti au pouvoir de ses prêtres.

C'est de ses prêtres qu'il reçoit d'abord sa vie sacramentelle, puisqu'il ne descend sur l'autel que lorsqu'ils l'y appellent, par les paroles de la consécration. Il est à leur disposition, à leur merci, comme le plus humble des serviteurs, il prend leurs heures et attend leurs loisirs. Quand ils le voudront, comme ils le voudront, aussi fréquemment ou aussi rarement que cela pourra leur convenir, il acquerra sur l'autel cette nouvelle existence ; et, quand il leur plaira de la lui ôter,

il s'en laissera dépouiller sans manifester jamais ni préférence, ni résistance. Vit-on jamais serviteur aussi docilement soumis aux ordres de ses maîtres? Jamais enfant s'abandonna-t-il plus passivement à la conduite de sa mère?

VI

Cette vie sacramentelle de JÉSUS, qui dépend entièrement du prêtre dans son origine et dans sa cessation, n'en dépend pas moins dans son mode et dans ses divers états. On définissait l'esclavage antique, en disant que l'esclave était la chose de son maître; par une assimilation qui, pour n'avoir pas été cherchée, n'en est pas moins touchante, la sainte Eucharistie est rangée, par le droit ecclésiastique, parmi les choses dont le prêtre a la disposition.

Le prêtre, en effet, peut disposer de la victime Eucharistique comme il lui plaît : s'il l'enferme dans un obscur tabernacle, elle n'essaiera pas de franchir les étroites limites de sa prison. Elle en sortira quand il voudra, pour aller où il la portera : tantôt pour parcourir en triomphe les rues et les places d'une cité, au milieu des parfums de l'encens; tantôt pour entrer dans le réduit infect où la pauvreté se débat, dans les étreintes de la douleur; pour s'unir à une âme angélique, ou pour

être livrée aux sacrilèges baisers d'un Judas.

Tout ce que le prêtre lui commande, Jésus l'accomplit, comme s'il n'avait d'autre pensée, d'autre volonté, d'autre puissance que celle de son ministre.

VII

Non moins grande est, à l'égard du prêtre, la dépendance du divin Sauveur en tout ce qui concerne la vie qu'il possède dans les âmes. Cette vie lui appartient très réellement, et elle lui est plus chère encore que sa vie sacramentelle, ou même que sa vie corporelle. C'est pour nous la donner, et pour l'accroître sans cesse, qu'il s'est rendu présent dans l'Eucharistie, et, quand il a eu à choisir entre la vie naturelle que son corps reçoit de son âme et la vie surnaturelle que nos âmes reçoivent de son Esprit, il n'a pas hésisté à sacrifier la première à la seconde. Il lui est, en effet, bien plus glorieux d'avoir un corps mystique, composé d'âmes vivant divinement par l'influence de son Esprit, que d'avoir un corps physique, composé d'éléments matériels vivifiés par son âme.

Or, cette troisième vie, comme la seconde, Jésus la reçoit de ses prêtres, et, à moins de miracles qui ne peuvent jamais être que des exceptions, il dépend, pour la conserver et l'accroître, du libre concours de ses ministres. Un prêtre

zélé sanctifiera beaucoup d'âmes, qu'un prêtre négligent aurait laissées languir dans l'imperfection, et qu'un mauvais prêtre aurait entraînées à leur perte. JÉSUS-CHRIST, par conséquent, recevra du premier une vie que le second ne lui aurait que partiellement donnée, et que le troisième lui aurait ravie. Par eux, il naîtra dans les âmes; par eux, il croîtra, se fortifiera, sera guéri de ses infirmités, et acquerra enfin dans le ciel sa pleine croissance. Il recommence ainsi, dans chaque chrétien, à chaque moment de la durée des siècles, une existence nouvelle, exposée à plus de dangers, combattue par autant d'ennemis que son existence première, et bien plus dépendante de ses ministres, que sa vie mortelle ne fut dépendante de la Vierge MARIE.

Il n'y a donc aucune exagération à affirmer que le prêtre participe, réellement, à la maternité de cette glorieuse Vierge; et nous pouvons appuyer cette affirmation sur la parole du Sauveur lui-même.

On vint lui dire, un jour, que sa mère et ses frères (c'est ainsi que chez les Juifs on nommait les cousins) l'attendaient pour lui parler. « Quelle est ma Mère, répondit le Sauveur, et quels sont mes frères? » et, se tournant alors vers ses apôtres, il dit : « Voici ma Mère et voici mes frères; car celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » La

volonté de DIEU le Père est le salut et la régénération des âmes. Ceux qui se vouent à l'accomplissement de cette divine volonté ne sont pas seulement les frères de JÉSUS-CHRIST, en tant qu'ils partagent sa vie et acquièrent des droits au partage de son céleste patrimoine ; mais ils sont encore « sa mère, » puisqu'ils communiquent sa vie aux âmes, et lui donnent dans ces âmes une vie nouvelle.

VIII

En nous révélant l'incomparable dignité du sacerdoce chrétien, ces considérations ne nous permettent pas de douter que le sacrement de l'Ordre ne soit éminemment le sacrement du Cœur de JÉSUS.

Non seulement ce divin Cœur en est le principe, comme il l'est de tous les autres sacrements, mais seul encore il peut donner, à ceux qui en ont reçu le formidable fardeau, la force de le porter sans défaillir. Tout pouvoir entraîne une responsabilité, dont le poids est exactemeut proportionné à l'étendue et à la sublimité du pouvoir. S'il en est ainsi, quelle devra être la responsabilité de l'homme investi du pouvoir de commander au Fils de Dieu, de disposer de lui à son gré, de le faire naître, vivre et croître dans les âmes!

Il n'y a qu'une force capable de porter un

pareil fardeau : la force du divin amour. L'amour des Séraphins n'y suffirait pas, fût-il mille fois plus brûlant. Pour attirer JÉSUS-CHRIST sur la terre et l'y recueillir dignement, il faut que le prêtre, qui l'y a fait descendre, l'entoure d'un amour semblable à celui dont il est entouré au ciel. Pour le faire naître dans les âmes, il faut que celui de qui il reçoit cette nouvelle existence, soit embrasé, comme le fut MARIE, des flammes dont son Cœur est le foyer.

Aussi ce divin Cœur, qui est le trésor commun de tous les hommes, est la propriété particulière du prêtre. Appelé à donner ce trésor à qui il veut, le prêtre doit, avant tout, s'enrichir lui-même des richesses qui y sont renfermées. Chaque jour, ce Cœur aimable descend dans la poitrine de ses ministres, pour leur apprendre comment ils doivent aimer les âmes, dont ils sont les pères.

DIEU, Père par excellence, parce qu'il est l'amour infini, a voulu que, dans tous les ordres de créatures, la communication de son amour accompagnât la communication de sa paternité.

Nous savons, par exemple, combien est vif cet amour jusque dans les animaux les plus faibles.

Mais si la paternité purement animale est accompagnée d'un vrai dévouement, combien plus grand ne devra pas être le dévouement de la paternité spirituelle. Celui qui est appelé à donner aux hommes la vie de DIEU, pourra-t-il ne pas

les aimer d'un amour vraiment divin? Si l'amour paternel peut, seul, donner aux hommes les forces nécessaires pour supporter les charges et les ennuis de la paternité humaine; quel autre amour qu'un amour divin pourra mettre les ministres de JÉSUS-CHRIST en état d'accomplir les devoirs et d'affronter les dangers de la paternité divine?

IX

Ne nous étonnons plus si DIEU a interdit toute autre paternité à ceux qu'il a investis de cette paternité incomparable. Ce n'est pas trop de tout ce qu'un cœur d'homme renferme de puissance d'aimer, pour remplir toutes les obligations que le sacerdoce impose à ceux qui en ont reçu le redoutable honneur. Pour représenter dignement, auprès des âmes, le DIEU infiniment aimant qui est mort pour elles, après avoir vécu uniquement pour elles, il faut que le prêtre n'ait aucun lien qui partage sa vie, et qui puisse l'empêcher de mourir pour les âmes. L'impiété, qui combat le célibat sacerdotal, et l'hérésie, qui en a répudié la tradition, montrent par là qu'elles ont perdu l'intelligence du plus beau présent que DIEU a fait à la terre.

Si elles comprenaient ce que c'est que la paternité des âmes, elles comprendraient que cette paternité n'admet pas de partage dans son dévouement.

Comment le prêtre parviendra-t-il à rendre aux

hommes l'intelligence et l'amour de cette paternité sublime, qui lui est dévolue ? Un seul moyen lui reste, pour accomplir cette œuvre de réconciliation, dont les difficultés croissent chaque jour, et pour ramener à lui les foules, que tant d'influences hostiles éloignent. Il faut qu'il se retrempe à la source de son sacerdoce, en puisant, dans le Cœur de JÉSUS, un amour plus ardent que toutes les haines, et un dévouement plus infatigable que toutes les hostilités.

Cette union avec le Cœur de JÉSUS qui, pour les chrétiens, est le moyen le plus efficace de sanctification, est de plus, pour le prêtre, la condition principale du succès de son redoutable ministère, et l'unique garantie de son triomphe, dans la lutte acharnée qu'il soutient. Mais que, de leur côté, les simples fidèles ne l'oublient pas : le triomphe du sacerdoce est le triomphe de l'Église, et les dangers qui menacent les pasteurs sont les plus formidables de ceux qui menacent le troupeau.

Que les brebis viennent donc au secours de leurs pasteurs, si, à leur tour, elles veulent en être efficacement aidées; que, par la ferveur de leurs prières, elles leur obtiennent de bien comprendre la sublimité de leur divine vocation, d'en remplir dignement les difficiles devoirs, et d'être ainsi tous des prêtres selon le Cœur de JÉSUS [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XI, p. 1 à 12.

CHAPITRE XII

Le Cœur de JÉSUS et le Mariage [1].

I

S'il est dans la société chrétienne un état qui exige, chez ceux qui l'embrassent, un amour pur, dévoué, capable des plus grands sacrifices, plus fort que tous les obstacles, plus durable que les mouvements essentiellement capricieux de la passion, c'est sans doute l'état qui impose à l'homme les lourdes charges et les anxieuses préoccupations de la paternité; à la femme les douleurs, les périls et les angoisses de la maternité; aux époux les assujettissements d'une union que rien ne peut rompre; aux parents le devoir laborieux et redoutable d'élever leurs enfants; c'est, en un mot, l'état de mariage.

Aussi, pour fournir aux hommes le moyen de remplir les obligations presque surhumaines de cet état, le divin fondateur de l'Église a établi un septième Sacrement par lequel, comme par un dernier canal, sa charité se répand dans les cœurs

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XI, p. 73 à 85.

prêts à s'unir, sanctifie l'amour que la nature leur inspire, et revêt cet amour de qualités et de forces dont la nature serait à jamais incapable.

A ce titre, le mariage mérite d'être appelé, lui aussi, le Sacrement du Cœur de JÉSUS; et nous croyons faire une œuvre agréable à ce divin Cœur, en parlant de ce sacrement comme nous avons parlé des autres, et en montrant les rapports étroits qui l'unissent à la source de toutes les grâces, comme de tous les légitimes amours.

S'il nous était permis d'exprimer un regret, nous dirions qu'il nous semble fâcheux que, dans les instructions adressées aux fidèles, on traite si rarement de cet objet. Des motifs de délicatesse, faciles à saisir, empêchent d'entretenir, des devoirs et des prérogatives de cet état, les personnes qui n'y sont pas encore engagées. Mais que résulte-t-il de là? Que plusieurs de ceux qui s'y engagent, n'ayant jamais appris à le considérer à la lumière de la foi, n'y voient guère, au moins pratiquement, que ce qu'y voit le monde : un contrat civil et un changement de position sociale.

Également ignorants et des avantages que ce Sacrement leur confère et des dangers dont il est destiné à les préserver, ils ne savent ni jouir des premiers, ni éviter les seconds, et, faute d'avoir été assez préparés dans leur jeunesse aux devoirs que l'avenir devait leur imposer, ils perdent les sentiments et les habitudes puisés dans une édu-

cation chrétienne, au moment où ces habitudes leur seraient plus nécessaires, et où ces sentiments pourraient porter en eux plus de fruits.

Ce n'est pas dans quelques pages que nous pouvons renfermer tous les sublimes et graves enseignements que la foi chrétienne nous fournit sur le Sacrement de mariage. Nous ne pouvons l'envisager ici que d'un seul point de vue, et nous devons nous contenter d'indiquer ce qui, pour être pleinement développé, demanderait un bien plus grand espace. Mais nous pouvons nous flatter de l'espoir de dire beaucoup de choses en peu de paroles. Le Cœur de JÉSUS, nous l'avons déjà compris, est le centre de la religion. D'où il suit que, pour saisir les diverses parties de ce grand tout, dans leur vraie nature et leur harmonieuse beauté, on ne saurait choisir un point de vue plus favorable que celui de ce divin Cœur.

II

On s'étonnera, peut-être, que nous prétendions trouver un rapport étroit entre le Cœur éminemment virginal de JÉSUS et l'état opposé à l'état de virginité. Ce rapport existe pourtant, et il n'est pas nécessaire, pour le trouver, de recourir à des fictions ou à des hypothèses. Il suffit de nous appuyer sur la parole de DIEU.

Saint Paul, dans son Épître aux Éphésiens (ch. v), nous fait très clairement comprendre que ce qui constitue la sainteté et la divine noblesse de l'état de mariage, ce qui en fait parmi les chrétiens un grand Sacrement, c'est qu'il est l'image et, en quelque sorte, l'extension de cette union ineffable, de cette indissoluble et féconde alliance que le Verbe de DIEU a contractée avec l'Église, par l'Incarnation; alliance dont l'union d'Adam et d'Ève a été le type, et dont le Cœur de JÉSUS a été tout à la fois le premier fruit, le nœud vital, et l'organe infiniment fécond.

Lorsque, sortant du sommeil mystérieux, que les saints Docteurs s'accordent à regarder comme une extase prophétique, Adam vit devant lui, dans sa chaste beauté, l'Épouse que DIEU venait de lui former avec une matière prise aussi près que possible de son cœur, l'Écriture rapporte qu'il s'écria : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair; c'est pour cela que l'homme quittera son père et sa mère, pour s'attacher à son épouse. »

En parlant ainsi, sous le souffle de l'inspiration céleste, le premier des époux formulait les éternelles lois du mariage, et posait les immuables bases de la société humaine; mais, en même temps, il prédisait l'alliance divine par laquelle le mariage chrétien et la société humaine tout entière devaient être, un jour, élevés à une perfection surhumaine.

Combien, en effet, sont touchantes les analogies de ces deux unions, et combien leurs différences sont plus touchantes encore !

Quand DIEU veut unir Adam et Éve, il commence par les séparer. Il ôte au premier homme quelque chose de lui-même, pour en faire une personne distincte ; aussi est-il dit, de lui et de son épouse, qu'ils sont deux dans une même chair.

Mais quand le Verbe de DIEU veut s'unir à notre nature, quelque infinie qu'eût été auparavant leur séparation, il saura se l'attacher par un lien si étroit, qu'il ne formera plus avec elle qu'une seule personne. Adam et Éve, l'époux et l'épouse, unis par le plus tendre amour, sont encore deux êtres indépendants ; ils ont deux cœurs distincts, dont l'unité n'est que morale ; au contraire, en JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU et le fils de l'homme, la nature divine et la nature humaine, ne font qu'une seule substance complète ; elles n'ont qu'un seul cœur, où l'amour divin et l'amour humain confondent leurs flammes et qui est, tout ensemble, le Cœur d'un DIEU et le cœur d'un homme.

III

Et cette union ineffable ne l'emporte pas moins sur celle d'Adam et d'Ève, au point de vue de la fécondité, qu'au point de vue de l'intimité.

Adam et Ève n'ont transmis à leurs descendants qu'une vie humaine; et cette vie, quoiqu'elle soit un écoulement de la leur, en est pourtant complètement distincte, et en deviendra d'autant plus indépendante, qu'elle s'approchera davantage de sa perfection. Plus l'enfant croît et se fortifie, moins la société et l'appui de ses parents lui sont nécessaires; aussi bientôt se séparera-t-il d'eux, pour fonder une nouvelle famille.

Tout autre est la fécondité de l'union que le Verbe de DIEU a contractée avec notre nature.

En lui donnant une vie humaine, cette union le met en état de donner aux hommes une vie divine. Mais cette vie, dont son Cœur sera désormais l'inépuisable source, ne sera pas seulement un écoulement de sa propre vie : elle en sera la communication réelle. Ceux qui la recevront ne seront pas seulement les enfants de DIEU, ils seront ses membres vivants. Chacun de leurs actes et de leurs mouvements surnaturels sera l'effet de l'influence présente du Cœur de JÉSUS, et leur vie deviendra d'autant plus abondante et d'autant plus énergique, que leur union avec ce divin Cœur deviendra plus étroite. Aussi l'Église, qui est la société des hommes vivant de la vie de JÉSUS-CHRIST, n'est pas seulement la famille de DIEU, elle est vraiment le corps de DIEU.

IV

Mais si, à ce double point de vue, l'union de DIEU avec notre nature l'emporte infiniment sur celle que le mariage établit entre l'époux et l'épouse, entre les parents et leurs enfants, elle n'en est pas moins le modèle de cette double union; elle est l'idéal divin, dont la famille chrétienne doit se rapprocher sans cesse, quoiqu'elle ne puisse jamais l'atteindre.

Jamais les époux chrétiens ne s'aimeront comme s'aiment JÉSUS-CHRIST et l'Église. Jamais homme ne fera, pour celle dont il veut faire la compagne de sa vie, ce que le Fils de DIEU a fait pour notre pauvre humanité, quand, poussé par un ineffable amour, il est descendu du ciel, l'a recueillie dans la fange où elle était étendue, pauvre, souillée, couverte de haillons, rongée par d'affreux ulcères. Il l'a lavée dans son sang, a guéri ses plaies, l'a revêtue de sa pourpre et l'a fait asseoir sur son trône.

Désormais, elle est absolument inséparable de sa divinité : elle a les mêmes destinées, les mêmes prérogatives, la même gloire, la même éternité. En s'appropriant toutes ses misères, le Fils de DIEU lui a donné la pleine possession de tous ses biens.

Jamais non plus l'épouse la plus dévouée ne fera, pour son époux, ce que, depuis dix-huit cents ans, l'Église ne cesse de faire pour JÉSUS-CHRIST.

Héritière de toutes ses richesses et de toutes ses gloires, Reine de la terre, comme il en est le Roi, elle ne réclame d'autre privilège, ici-bas, que celui de souffrir pour son divin Époux, de continuer son sacrifice et de s'immoler pour lui, comme il s'est immolé pour elle. Quelle existence que celle de cette Épouse du Roi des rois! C'est un tissu de persécutions, d'ignominies, de luttes, de défaites; il n'est pas un seul pouvoir humain qui ne l'ait attaquée, et qui n'ait pu se flatter de l'avoir vaincue.

Vingt fois l'Église s'est vue réduite à l'extrémité, et, en apparence, abandonnée du ciel et de la terre. Elle savait que rien n'était plus facile à JÉSUS-CHRIST que d'envoyer douze légions d'anges, pour la délivrer de ses ennemis; mais elle ne les a pas plus demandées, que JÉSUS-CHRIST, au jardin des Olives, ne les a demandées à son Père. Toute son ambition a été de payer l'immense dette d'amour, qu'elle a contractée envers Celui qui est mort pour elle; elle ne sera heureuse que lorsque, dans son existence séculaire, elle aura reproduit, en grand, toutes les circonstances de cette longue Passion de trente-trois ans, que JÉSUS-CHRIST a endurée pour elle ici-bas.

V

Jamais, nous le répétons, l'amour le plus ardent et le plus dévoué des époux chrétiens ne saurait égaler un semblable amour et un semblable dévouement. Mais, tous les époux vraiment chrétiens auront sans cesse cet idéal devant les yeux, et ils s'efforceront de s'en rapprocher toujours davantage. Dans le lien qui les unit, ils verront avant tout le devoir de se sacrifier l'un pour l'autre.

En entrant dans la carrière dont ce sacrement de mariage est la porte sacrée, il ne se dissimuleront ni la difficulté des sacrifices qu'ils vont y rencontrer à chaque pas, ni la gravité des charges qui leur seront imposées. Ils comprendront qu'en se rendant responsables pour d'autres âmes, ils enchaînent leur liberté, et s'obligent en quelque sorte à s'oublier eux-mêmes.

L'abnégation, qui est le devoir commun de tous les chrétiens, est deux fois plus nécessaire à ceux qui mettent leur vie en commun. Les époux selon le Cœur de Jésus comprennent cela, et cette perspective ne les effraie pas. C'est qu'ils savent que l'abnégation est l'indispensable manifestation de tout amour sincère, et comme le cachet de tout vrai dévouement; c'est que leurs cœurs ne sont pas unis seulement par une affection natu-

relle : le sacrement de mariage a fait couler en eux un amour plus pur, plus saint, plus fort, plus durable, plus divin, l'amour même qui unit le Fils de DIEU à son Église et l'Église au Fils de DIEU. Oui, ce même amour : car si la grâce sacramentelle n'est pas la charité, elle est du moins accompagnée de l'infusion de la charité surnaturelle, et du divin Esprit, qui est le principe de cette charité.

VI

Il est donc vraiment présent, dans le cœur des époux chrétiens, cet Esprit qui est le lien vital de l'union ineffable de JÉSUS-CHRIST et de l'Église, qui a poussé JÉSUS-CHRIST à s'immoler pour l'Église, et qui pousse encore l'Église à s'immoler pour JÉSUS-CHRIST, qui a rendu si douces au Cœur de JÉSUS ses plus amères douleurs, et qui rend si légères pour l'Église les plus cruelles tribulations.

Il est présent dans le cœur des époux chrétiens et y produit les mêmes effets : il leur fait subir avec joie les épreuves qui accompagnent leur union et accepter, sans se rebuter jamais, les assujettissements et les déceptions qu'elle entraîne. Elle neutralise les oppositions de vues et de caractères ; prévient ou adoucit les froissements ; rend les charges plus légères et les sacrifices plus doux ; et elle fait goûter, au milieu même de ces

sacrifices attendus et recherchés, des joies et des consolations dont on n'aurait jamais savouré la douceur, si on n'eût attendu et recherché que les joies.

Aussi, tandis que les unions que la passion ou une affection purement naturelle ont seules formées se relâchent, pour la plupart, au bout de quelque temps, et se changent souvent en un joug insupportable, les unions dont la charité du Cœur de Jésus est le lien se resserrent, en vieillissant; la main du temps, au lieu de les dessécher, semble leur donner une fraîcheur nouvelle; et autant leur intimité est douce, autant est heureuse leur fécondité.

VII

Les parents selon le Cœur de Jésus apprennent, de ce divin Cœur, à communiquer à leurs enfants la vie surnaturelle dont il est la source, et qu'ils ont eux-mêmes reçue de lui avec abondance. La charité, qui est le lien de leur union, devient aussi entre leurs mains le plus puissant moyen d'éducation; sous sa douce influence, le cœur des enfants s'épanouit, comme la fleur s'épanouit à la chaleur d'un soleil de printemps. Cette science la plus nécessaire à l'homme, celle qui lui apprend à aimer comme il faut, ils s'en pénètrent dès leurs premières années, et ils sont par là admirable-

ment prédisposés à acquérir les autres connaissances utiles. Car le cœur est le grand ressort de l'organisation humaine; et, quand cette faculté maîtresse fonctionne bien, il est impossible que les autres facultés ne se développent pas avec elle. C'est ainsi que l'influence par laquelle le Cœur de JÉSUS unit entre eux les parents s'étend à leurs enfants, pour unir ces derniers aux auteurs de leurs jours; et cette influence ne se borne pas aux années de la jeunesse, elle dure autant que la vie; ou plutôt elle est éternelle, comme la divine charité qui en est le principe.

Nous pouvons borner là ces rapides indications. Nous en avons dit assez pour faire comprendre comment le mariage chrétien, envisagé à la lumière du Cœur de JÉSUS et contracté sous son influence, devient la vivante reproduction de l'union divine qui unit le Verbe de DIEU avec l'Église.

Ces deux unions ont le même but : donner à DIEU de nouveaux enfants, au ciel de nouveaux citoyens, augmenter son royaume, faire croître son corps mystique.

Elles ont le même lien : l'Esprit de DIEU, et la charité qui, du Cœur de JÉSUS, se répand dans les cœurs des époux.

Elles portent les mêmes fruits : l'union intime des âmes, et la communication de la vie de DIEU.

Et c'est pour cela que le mariage est un grand sacrement : *le signe sensible et efficace d'une chose*

sacrée entre toutes, du premier mystère de la religion, de la grande œuvre du divin amour, de cette alliance du Créateur avec sa créature qui, du cœur d'un homme, a fait le Cœur d'un DIEU.

VIII

Bien différente, il faut l'avouer, est l'union de ceux qui, en s'engageant dans la redoutable carrière du mariage, ne consultent en aucune manière les vues de la foi. Ceux-là — et le nombre en est grand, hélas! — tout en venant demander à l'Église ses bénédictions, se marient en païens bien plus qu'en chrétiens. La passion, l'intérêt ou peut-être encore les convenances purement humaines, tels sont les seuls motifs qui les portent à assumer des charges que les forces humaines sont, bien souvent, hors d'état de porter.

Aussi s'inquiète-t-on peu, avant de contracter de telles alliances, des garanties que réclameraient les intérêts éternels de l'âme; c'est-à-dire des garanties les plus indispensables, même au point de vue du vrai bonheur temporel. La fortune, la position sociale, les relations, tout ce qu'il y a de plus extérieur, voilà ce qu'on met en première ligne; les qualités personnelles, et surtout les qualités morales et religieuses, conditions essentielles de la fidélité, du dévouement, et par-

tant du vrai bonheur, on y songe à peine, et on attend, pour en constater l'absence, qu'il n'y ait plus autre chose à faire que de la pleurer amèrement. Et quand l'union est conclue, on n'a plus qu'une seule préoccupation, les parures, les cadeaux, les réjouissances, la liberté dont on espère jouir, l'empire qu'on va exercer.

Quant aux devoirs pénibles, aux sacrifices douloureux, aux responsabilités sérieuses, on croit n'avoir rien de mieux à faire que de les oublier.

Aussi, quand ces sacrifices se présentent, quand ces devoirs s'imposent, quand le poids de la responsabilité devient plus écrasant; quand les roses qui entouraient les liens indissolubles du mariage se sont fanées, et laissent paraître ses liens dans toute leur rigueur; quand la passion s'est éteinte, et que l'inconstance du cœur a fait succéder à la première affection des affections contraires; quand à la liberté qu'on avait rêvée se substituent des assujettissements de toute nature, l'âme, qui ne trouve ni en elle ni autour d'elle la force nécessaire pour porter ce fardeau, murmure, s'abat, s'irrite; elle secoue son joug, se plaint des difficultés de son état, de la société, de DIEU.

Elle aurait bien plus de motifs de se plaindre d'elle-même et de ceux qui, abusant de son inconsidération, l'ont poussée dans une carrière dont rien ne la préparait à éviter les dangers et à remplir les sévères obligations.

IX

On le sait : il est des écrivains, des ennemis de DIEU et de la société qui travaillent, avec un infernal acharnement, à saper par la base l'édifice social, en détruisant l'indissolubilité du mariage.

Ces écrivains s'appuient avec une force de logique que, pour notre part, nous croyons irrésistible, sur l'impossibilité où est l'homme, livré à lui-même, d'accomplir les devoirs d'un état qui demande une constance de volonté et un empire sur les passions, supérieurs aux forces communes de l'humanité. Impossible de réfuter, avec succès, une pareille argumentation, si l'on persiste à répudier les enseignements de JÉSUS-CHRIST, et à soustraire le mariage à l'influence surnaturelle de sa grâce. Démontrer que l'indissolubilité du mariage est une institution indispensable à la conservation de la famille et au vrai progrès de la société, rien de plus facile; mais la nécessité de cette institution ne prouve pas qu'elle soit à la portée de l'homme livré à lui-même. Combien d'autres choses indispensables à l'homme, l'homme ne peut-il pas atteindre et conserver par ses propres forces !

Nous sommes donc, ici, en présence de l'une de ces énigmes sociales dont le Cœur de JÉSUS est

l'unique solution. Cette solution, nous l'avons comprise, et, depuis dix-huit cents ans, une constante expérience démontre qu'elle n'est pas moins réalisable, en pratique, qu'elle est sublime et consolante en théorie. Ce que le cœur humain ne saurait trouver en lui-même, le dévouement, l'abnégation, la fidélité inviolable, l'inaltérable tendresse, la charité du Cœur de JÉSUS le donne à ceux qui s'unissent en lui. Se peut-il, grand DIEU! qu'après une si longue expérience, et en présence des dangers dont la profanation du mariage la menace, la société hésite encore? Se peut-il que, lorsque le Vicaire de JÉSUS-CHRIST lui rappelle, comme il vient de le faire dans la célèbre encyclique du 8 décembre 1864, les conditions vitales du mariage chrétien, au lieu d'accueillir avec reconnaissance cet enseignement salutaire, on le repousse comme un attentat au progrès moderne!

X

Nous du moins, chrétiens, sachons ce que nous devons penser sur cet important sujet, et comprenons bien ce qu'est le mariage hors de JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST.

Hors de JÉSUS-CHRIST, le mariage est une société privée de ses bases et de ses nécessaires garanties de durée. Trop souvent, il devient un

joug intolérable, et, plus souvent encore, il se réduit à une association purement extérieure, où les cœurs n'ont aucune part. En JÉSUS-CHRIST, c'est un lien sacré qui unit les cœurs, les purifie, les sanctifie, accroit leurs forces, adoucit leurs douleurs, rend les joies du foyer domestique plus douces, en les rendant plus méritoires, et prépare les cœurs qu'il unit à goûter, au ciel, les délices de cette union du Fils de DIEU avec son Église dont il est, ici-bas, la vivante image [1].

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XI, p. 73 à 85.

CHAPITRE XIII

Le Cœur de JÉSUS et l'état de virginité [1].

I

Le mariage est un grand sacrement, et l'état dont il est l'entrée est un état saint. Le divin Esprit nous a appris à y voir le symbole du grand mystère de notre foi, de l'union ineffable du Verbe de DIEU avec notre nature. Le mariage chrétien figure tout à la fois l'intimité, les lois et la fécondité de cette union : son intimité, puisque de deux cœurs il ne fait qu'un seul cœur, comme l'Incarnation fait de deux natures une seule personne ; ses lois, puisque les époux chrétiens doivent se donner et se sacrifier l'un à l'autre, comme JÉSUS-CHRIST s'est donné et sacrifié tout entier à son Église, et comme l'Église se donne et se sacrifie tout entière à JÉSUS-CHRIST ; sa fécondité, enfin, puisque le mariage chrétien vient en aide à l'Église pour accroître la famille de DIEU, et faire naître les âmes à l'éternelle vie.

Est-ce à dire pourtant que cet état si saint soit

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XI, p. 145 à 158.

le plus saint de tous les états? Celui qui oserait l'affirmer serait en opposition avec l'Église qui, dans le Concile de Trente, a défini que l'état de virginité est plus saint et plus parfait encore.

Peut-il donc y avoir quelque chose de plus saint que ce symbole de l'union du Verbe de DIEU avec notre humanité ; quelque chose de plus parfait que la vivante image de cet amour, qui a poussé un DIEU à sortir de lui-même pour se donner tout entier à sa créature? Oui, sans doute, il peut y avoir quelque chose de plus saint que ce symbole et cette image : c'est la réalité elle-même. Or, l'état de virginité a pour but de permettre au Cœur de JÉSUS de réaliser, à l'égard de quelques âmes privilégiées, l'union intime, complète, sans réserve, par laquelle il s'est donné à son Église; de satisfaire pleinement, à l'égard de ces âmes, toutes les ambitions de son amour.

II

Voilà ce qui constitue la gloire de cet état, et ce qui en fait, par excellence, l'état selon le Cœur de JÉSUS. En lui, les âmes contractent avec ce divin Cœur des liens incomparablement plus intimes, et aussi incomparablement plus féconds que ceux qui résultent du sacrement de mariage.

Avant de développer cette pensée, faisons deux

observations importantes. Quand nous parlons de la sainteté de l'état de virginité, nous ne prétendons pas canoniser tous ceux qui ont embrassé cet état, et les préférer à ceux qui marchent dans la voie commune. Ce qui constitue réellement la sainteté, c'est la charité; et l'âme qui aime le plus DIEU et le prochain est la plus sainte, quel que soit son état. Il y a pourtant des états plus saints les uns que les autres : ce sont ceux qui donnent plus de facilité et de moyen d'aimer DIEU, qui supposent de sa part un amour plus grand, et indiquent une vocation à une perfection plus grande : c'est dans ce sens que la virginité est un état plus saint que le mariage.

Mais quelle est la virginité à laquelle nous attribuons cette excellence? C'est la virginité volontaire; celle qui naît d'une vocation céleste, connue, aimée, préférée à toutes les alliances mondaines; celle par laquelle JÉSUS se donne à une âme comme le meilleur des époux, et reçoit en échange le don entier de cette âme; celle qui évite avec le soin le plus jaloux les moindres souillures, soit de l'âme, soit du corps; celle, en un mot, qui est un vrai sacrifice, un complet holocauste ; c'est cette virginité, et non pas celle qui fuit le mariage parce qu'elle en redoute les sacrifices, que les saints comblent de louanges dans leurs écrits. Ils l'assimilent à la vie des anges; ils la déclarent même préférable, dans

un sens, puisque la vierge conserve la pureté des anges au milieu des tentations auxquelles les anges sont inaccessibles. Avec saint Ambroise, ils la nomment la milice céleste; avec saint Cyprien, la fleur de la plante divine dont l'Église est la tige, la gloire et l'ornement de la grâce spirituelle, l'image de DIEU, répondant à la sainteté du divin exemplaire, la portion la plus illustre du troupeau du Seigneur.

Ces louanges ne nous paraîtront pas exagérées, si nous envisageons la virginité au point de vue des desseins du Cœur de JÉSUS.

III

Nous l'avons déjà compris : l'Incarnation du Verbe de DIEU, objet principal et but unique de tous les desseins de la Providence, est éminemment une œuvre d'amour; et le terme de cette œuvre est la plus ineffable, la plus intime, la plus complète, la plus indissoluble de toutes les alliances entre le Fils du Très-Haut et notre nature misérable. Consommée dans la nature individuelle que le Verbe a prise dans le sein de MARIE, et dont il n'a fait avec lui qu'une seule personne, cette alliance doit étendre ses fruits à toutes les âmes qui en accepteront les glorieuses conditions; chacune d'elles pourra conquérir le glorieux titre

d'épouse de son DIEU, et de leur réunion sera formée cette Église qui est l'Épouse par excellence.

L'union du Fils de DIEU avec son Église, ou, comme parle saint Jean, les noces de l'Agneau, voilà l'œuvre divine par excellence, le terme de tous les travaux et de toutes les ambitions du Cœur de JÉSUS.

Les Prophètes ont annoncé cette union ineffable, et ils en ont d'avance célébré les gloires; l'histoire de l'Ancien Testament la préfigure; l'Évangile en raconte l'accomplissement, et, saint Jean, dans son Apocalypse, nous en révèle la consommation. Quelques-uns des psaumes, et surtout le Cantique des Cantiques, sont le chant nuptial où s'exhale, dans d'ineffables transports, l'amour de l'Époux pour l'Épouse et de l'Épouse pour son divin Epoux.

Cet amour du Fils de DIEU pour son Épouse n'a pas de borne : c'est son unique, sa colombe, sa toute belle; il veut qu'elle soit tout entière à lui, parce qu'il veut de son côté être à elle tout entier; il ne peut souffrir en elle aucune tache, aucune ride, aucune difformité; un seul cheveu qui serait en désordre sur sa tête le contraindrait de détourner ses regards.

IV

Que signifient ces peintures, et où se réalisent-elles? Il faut bien l'avouer : l'Église, telle que nous

la voyons, et telle qu'elle a été depuis le commencement, c'est-à-dire la société des fidèles unis par les liens d'un même baptême et d'une même foi, sous l'autorité du vicaire de JÉSUS-CHRIST, ne nous offre, dans un trop grand nombre de membres qui la composent, aucune de ces perfections, aucune de ces ardeurs que nous dépeignent les livres inspirés. Nous y trouvons, au contraire, beaucoup d'imperfections et beaucoup de tiédeur. Il est vrai que dans ce qui la constitue proprement, dans sa doctrine, sa morale, ses sacrements et son culte, l'Église est toujours sainte; mais pensons-nous que cela suffise, pour satisfaire l'amour du Cœur de JÉSUS et rassasier toutes ses ambitions?

Ce n'est pas un être abstrait qu'il aime dans son Église; ce ne sont pas seulement les moyens de salut qu'elle offre aux âmes, ce sont les âmes elles-mêmes, pour qui ces moyens de salut furent institués : voilà l'Église vivante, et, par conséquent, l'Église du DIEU vivant, l'Église pour laquelle JÉSUS est mort, pour laquelle il vit sans cesse au ciel et meurt chaque jour mystiquement sur l'autel; voilà donc l'unique Épouse par laquelle il veut être aimé, et dans laquelle il veut réaliser, encore aujourd'hui, ces noces ineffables qui la feront vivre en lui, et qui lui permettront de vivre en elle.

Et puisque toutes les âmes ne consentent pas à

lui accorder cette satisfaction, dont son Cœur est si avide; puisque le plus grand nombre de ceux même qui veulent bien l'aimer par dessus toutes choses, ne veulent pas l'aimer uniquement; puisqu'ils s'obstinent à se partager et à ne lui offrir qu'un sacrifice partiel; afin de n'être jamais complètement frustré de sa gloire la plus chère et de son vœu le plus ardent; afin que, dans son temple, le divin holocauste ne cesse jamais d'être offert; afin que cette parfaite union qu'il est venu former avec l'Église se personnifie toujours, sur la terre, par quelques âmes, il se choisit les vierges.

V

Sans doute, dans tous les états, il saura se réserver des âmes qui lui soient complètement dévouées; mais cela ne lui suffit pas. Il lui faut un état dans lequel ce dévouement soit ouvertement professé, qui n'ait en quelque sorte sa raison d'être que dans ce dévouement; et c'est pour cela que, dans toutes les classes de la société, dans les plus hautes comme dans les plus humbles, quelquefois au pied d'un trône, quelquefois dans une famille où toutes les richesses et toutes les espérances sont accumulées sur une seule tête, cet Époux céleste fait entendre sa voix à des âmes d'élite, il leur inspire une ambition

semblable à la sienne, l'ambition de lui appartenir uniquement, comme il leur appartient entièrement.

Il les remplit d'un invincible dégoût pour tout ce que la terre pourrait leur offrir de riches alliances, de plaisirs et de grandeurs. Il les sépare du monde, ou les fait vivre au milieu du monde comme des étrangères. Il les anime de ses sentiments, leur fait faire ses œuvres, les charge de la défense de ses intérêts; en un mot, il leur fait mener, dans une chair mortelle, une vie toute divine.

Telle est la vocation et la mission des vierges. Elles sont, en quelque sorte, la personnification de l'Église, cette Épouse-Vierge de l'Homme-Dieu; elles continuent sur la terre la lignée si belle et si glorieuse dont Marie la Vierge-Mère, Marie, cette première et si parfaite personnification de l'Église, a été le premier anneau; elles permettent au divin Époux de goûter, ici-bas, les joies ineffables qu'il ne trouve que dans son union avec les âmes pour lesquelles il est tout. Être tout, c'est l'attribut incommunicable de Dieu, et le seul hommage vraiment digne de lui, le seul qui reconnaisse complètement sa divinité; c'est l'hommage des cœurs qui ne cherchent rien hors de lui.

Les vierges rendent cet hommage à leur Sauveur : à la face du monde, qui poursuit et ambi-

tionne tout autre chose que DIEU, elles proclament, par leur vie entière, que lui seul est tout, que toute autre chose n'est rien. JÉSUS-CHRIST a bien des servantes; il trouve, dans sa maison, bien des âmes qui accomplissent sa loi en vue des récompenses qu'il leur promet. Les vierges ont d'autres sentiments : sans renoncer à leurs intérêts, elles ne les séparent en aucune manière des intérêts de JÉSUS; comme elles n'ont avec lui qu'un même cœur, elles ont aussi mêmes désirs, mêmes joies, mêmes douleurs; ce sont ses vraies épouses.

VI

Le mystère de la Présentation de JÉSUS, au temple, nous offre une image du culte que les âmes pieuses rendent à DIEU dans cette sainte Église, dont le temple de Jérusalem était la figure. Toutes ces âmes offrent un seul et même sacrifice : car il n'en est qu'un seul qui puisse être agréable à DIEU, le sacrifice de JÉSUS-CHRIST. Toutes les âmes pieuses offrent donc JÉSUS, et s'unissent au sacrifice de JÉSUS; mais toutes ne s'offrent pas de la même manière, et toutes, non plus, ne participent pas, dans une égale proportion, au fruit du sacrifice. Siméon y concourut par sa foi et son espérance. Anne, par l'offrande de sa viduité; mais combien plus parfaite et combien plus fruc-

tueuse est l'offrande de MARIE et de JOSEPH, ces parents vierges du Sauveur ! Comme eux, les vierges continuent, dans le temple saint, l'immolation de l'holocauste, qui ne doit pas être interrompu jusqu'à la fin des siècles. Si les autres sacrifices plaisent à DIEU, celui-là est, par excellence, le sacrifice d'agréable odeur; c'est lui qui attire, sur la terre, ses plus riches dons et ses bénédictions les plus abondantes.

La virginité, en effet, ne produit pas seulement l'intimité de l'union de JÉSUS-CHRIST avec son Église; elle en reproduit encore la fécondité. Elle réalise la prophétie antique : celle qui s'était rendue volontairement stérile, elle la rend mère d'un grand nombre d'enfants, et remplit de joie sa maison, qui semblerait vouée à la solitude. (Ps. CXII, 9.)

Il suffit de jeter autour de nous les yeux pour voir, de tous côtés, ces maisons que la virginité a fondées, et dans lesquelles de nombreux enfants s'épanouissent autour d'héroïques vierges, bien plus réellement mères que celles qui avaient porté ces enfants dans leur sein. Elle sont deux fois mères : mères avant tout, à l'égard des âmes, et mères aussi à l'égard des corps; et elles comblent ainsi, par le dévouement de leur virginité, l'abîme que creuse, au sein de la société humaine, l'absence tous les jours plus effrayante de la véritable maternité.

VII

Qui pourrait calculer le nombre d'âmes qui seraient ensevelies dans le tombeau du vice, le nombre même des hommes qui, depuis longtemps, auraient cessé de vivre, si la virginité ne leur eût conservé et la vie du corps et la vie de l'âme, dont la maternité naturelle n'avait plus aucun souci!

La maternité chrétienne, on l'a compris, n'est pas destinée seulement à donner à l'enfant cette vie misérable qui se termine au tombeau. Unie à la maternité de l'Église, elle lui procure une vie infiniment meilleure, lui révèle ses destinées magnifiques, le prépare à partager pendant l'éternité le trône de DIEU. La mère chrétienne est le premier ministre de DIEU et de l'Église, pour l'éducation divine de l'âme de son enfant; le premier organe du Verbe pour l'illumination de son esprit, le premier instrument du Saint-Esprit pour la formation de son cœur. Si tout enfant chrétien est un dieu créé, destiné à croître, ici-bas, jusqu'à ce qu'il ait acquis la plénitude de cette substance divine dont il a reçu l'ébauche au baptême, un des principaux coopérateurs de DIEU dans cette œuvre principale, c'est la mère.

Mais combien peu de mères semblent, hélas! soupçonner la sublimité de leur vocation, et la

gravité des devoirs qu'elles ont à remplir à l'égard de l'âme de leurs enfants! Combien semblent pratiquement ignorer que leurs enfants ont des âmes immortelles, et que ces âmes ont besoin d'un aliment immortel comme elles; qu'elles sont exposées à des maladies incomparablement plus douloureuses et plus funestes que les maladies corporelles, et que, pour les éviter, elles doivent être entourées des soins les plus vigilants et du dévouement le plus énergique! Combien n'aiment leurs enfants que d'un amour animal, ne songent qu'à leur procurer des satisfactions sensuelles, et, en augmentant par la plus funeste mollesse la tyrannie de leurs caprices, leur préparent, pour leur vie entière, une honteuse et irrémédiable servitude!

Qui préviendra les suites de cette désertion du devoir maternel? Qui conservera à ces âmes la vie divine, dont leurs parents sont les premiers à favoriser la destruction? Qui leur apprendra à se connaître elles-mêmes, à s'estimer, à se dominer? Qui leur montrera le but qu'elles doivent poursuivre et le chemin qui doit les conduire? Qui est-ce qui éclairera, nourrira, fortifiera leurs plus nobles facultés, et les mettra ainsi en état de jouir du seul vrai bonheur de cette vie, en acquérant le bonheur de l'éternité? En un mot, où ces âmes trouveront-elles des mères?

VIII

Dans l'Église, sans doute, qui est la vraie mère des âmes; dans MARIE, la plus haute personnification de la maternité de l'Église ; mais l'Eglise, mais MARIE, pour exercer leur maternité, ont besoin d'aides et de représentantes. Ces mères invisibles doivent exercer leur maternité par des mères visibles : quelles sont ces mères?

Nous l'avons déjà dit : il est sur la terre une classe d'hommes que JÉSUS-CHRIST a revêtus de son pouvoir, qu'il a animés de son amour pour les âmes, et auxquels il a légué sa virginité comme un préservatif nécessaire contre les causes d'attiédissement et de partage dont cet amour pourrait subir l'influence. C'est donc par les prêtres, et par les prêtres vierges, que l'amour maternel de l'Église envers les âmes obtiendra son premier et son plus nécessaire exercice. Mais cet amour demande encore d'autres instruments, pour pouvoir atteindre toutes les âmes et subvenir à toutes leurs nécessités. Plus encore qu'à Adam, chargé de cultiver le paradis de délices, il faut au prêtre, appelé à arracher les ronces et les épines du jardin de l'Église, dans cette vallée de larmes, un aide semblable à lui, qui complète son sacerdoce, en rivalisant avec lui de dévouement.

Cette glorieuse fonction est dévolue aux vierges. Il en sera d'elles comme du prêtre, comme de MARIE et de l'Église : leur fécondité sera le résultat de leur virginité. Dégagées de toute ambition humaine et de toute préoccupation terrestre, elles gardent toute leur liberté et toute leur énergie pour les intérêts de DIEU et des âmes. Plus elles sont unies intimement au Cœur de JÉSUS, plus ce divin Cœur leur fait éprouver les brûlantes ardeurs de son zèle, l'amour passionné dont il aime les âmes, la soif dont il est consumé pour leur salut, le besoin de se sacrifier pour elles.

Aussi comptez, si vous le pouvez, les familles de vierges qui rivalisent d'empressement pour consommer ce sacrifice d'elles-mêmes, en faveur des âmes auxquelles elles pourvoient. L'éducation de l'enfance, proportionnée à tous les degrés de l'échelle sociale, l'instruction d'un âge plus mûr, la conservation de l'innocence et la réforme des créatures les plus dépravées : pas une misère ne leur échappe; on les trouve partout où il y a des âmes à sauver. Partout où il y a des mères oublieuses de leur devoir ou incapables de le remplir, il y a des vierges pour le remplir à leur place.

Les infidèles de Chine et du Zanzibar s'arrêtent stupéfaits, en présence de cette tendresse que des étrangères témoignent aux malheureux enfants abandonnés par leurs propres mères :

c'est qu'ils ne comprennent pas cette maternité surnaturelle que la virginité confère, et qui l'emporte sur la maternité animale, née de la nature, autant que le ciel s'élève au-dessus de la terre.

IX

Cette maternité surnaturelle ne borne pas, du reste, son dévouement à l'âme : elle s'étend au soulagement des besoins et des souffrances corporelles; et elle pousse l'héroïsme de ce dévouement, pour les maux physiques de l'humanité, bien au delà des limites qui arrêtent souvent le dévouement de la maternité physique. L'homme n'est qu'un seul être, composé d'un corps et d'une âme; et quelque supérieure que soit en lui l'âme spirituelle au corps matériel, celui-ci est pourtant revêtu d'une haute dignité et mérite un grand respect. Aussi, voyez avec quelle maternelle sollicitude l'Église veille à la pureté du corps de ses enfants; par combien d'onctions elle le consacre; avec quelle solennité, alors même qu'il a cessé d'être la demeure et l'organe de l'âme, elle le dépose au sein de la terre, où il doit se réformer!

En héritant des fonctions maternelles de l'Église, les vierges héritent de ce respectueux dévouement pour les corps, dans lesquels elles voient les tabernacles vivants du divin Esprit.

Celles même d'entre elles dont la mission spéciale est l'éducation des âmes veilleront, avec une tendresse de mères, sur le développement physique des enfants qui leur sont confiés. Mais combien d'instituts, tout en se préoccupant du salut des âmes, se proposeront pour fin directe le soin des corps!

Nourrir les orphelins, soulager les pauvres, guérir les malades, assister les vieillards, donner des mères à tous ceux qui n'en ont pas, à ceux même à qui leur âge ou le malheur de la naissance ne semblait plus permettre de goûter les douceurs de l'amour maternel, des mères aux vieillards comme aux orphelins et aux enfants trouvés: voilà le miracle que la virginité accomplit, au milieu de nous, dans des milliers de congrégations, et que depuis dix-huit siècles elle renouvelle en tous lieux.

X

Supposons qu'un sage de l'antiquité, un Platon ou un Aristote, au moment où il méditait sur les maux de la société humaine auxquels il cherchait vainement un remède, eût pu voir, dans une prophétique vision, ce que nous voyons chaque jour dans la réalité : ce nombre infini d'asiles créés par la virginité, pour abriter toutes les mi-

sères et soulager toutes les faiblesses; et, sur ces milliers d'obscurs théâtres, des prodiges de dévouement s'accomplir chaque jour, par des femmes telles que l'antiquité n'en produisit jamais; des femmes vierges et mères et à la fois; d'autant plus fortes pour porter les charges les plus lourdes de la maternité, qu'elles s'en interdisent plus sévèrement toutes les terrestres consolations; volontairement stériles et divinement fécondes; fécondes par l'exemple de leur dévouement, qui stimule sans cesse celui des mères selon la chair, fécondes surtout par les fruits de leur dévouement, qui comble le vide immense causé par l'égoïsme des mères selon la chair; si Platon, dis-je, ou Aristote avait pu prévoir un semblable miracle, n'aurait-il pas été ravi d'admiration, et n'aurait-il pas appelé de tous ses vœux le jour où l'astre de la virginité devait se lever sur le monde?

Eh bien! chose horrible à dire et malheureusement trop certaine : ce que d'honnêtes païens n'auraient pu voir sans admiration, il est des chrétiens qui ne peuvent le voir sans fureur; qui, au lieu de glorifier la noble lignée des âmes chastes, n'aspirent qu'à l'anéantir; qui, au lieu de bénir les sacrifices journaliers et les immolations héroïques par lesquelles tant de misères sont soulagées, tant de douleurs adoucies, tant de désordres sociaux prévenus ou réparés, veulent, au nom de je

ne sais quel progrès social, supprimer tous ces dévouements, laisser tous ces maux sans remède, et les vices d'où ils naissent sans aucune digue qui arrête leurs ravages!...

Un aveuglement aussi criminel et une semblable haine du bien soit moral, soit physique, de l'humanité, est-il possible naturellement? Cette rage, avec laquelle on poursuit des hommes et des femmes qui ne demandent d'autre privilège que celui de se sacrifier au bonheur de leurs semblables, ne révèle-t-elle pas la touche de celui dont il a été dit qu'il est homicide dès le commencement? Et comme le dévouement religieux est la manifestation évidente de l'action divine et de la vivifiante influence du Cœur de JÉSUS, la fureur de ses ennemis ne prouve-t-elle pas, à sa manière, qu'il y a là quelque chose que la nature est impuissante à produire? L'empreinte, si manifeste, du doigt de Satan n'est-elle pas un nouveau signe qui révèle l'action du doigt de DIEU [1]?

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XI, p. 145 à 158.

CHAPITRE XIV

Le Cœur de JESUS et la justification [1].

I

Ce n'est pas seulement par les sacrements que le divin Cœur est la vie de nos âmes : il l'est encore, et d'une manière plus immédiate, par la justification, par le mérite et par la grâce actuelle. Il nous introduit par la justification, dans la famille des enfants de DIEU ; par le mérite, il conserve pour l'éternité les fruits des actes qu'il nous a aidés à accomplir ; enfin, par la grâce actuelle, il dispose l'âme à la justification, et lui fournit un moyen facile d'accroître à chaque instant ses mérites. L'exposé de ce triple sujet nous fournira les plus touchants motifs d'exalter les bontés de ce Cœur divin.

Commençons par la justification du pécheur.

Elle n'est pas, comme Luther l'avait imaginé, une sorte de feinte de la divine miséricorde, qui couvre d'un voile les fautes commises, et, sans

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XVII, p. 138 à 148.

les détruire, fait comme si elle ne les voyait plus.

Ce n'est même pas seulement la complète destruction de ces fautes, et le parfait anéantissement du passé; c'est vraiment une création nouvelle, une régénération divine. L'homme justifié, eût-il été jusque-là plus coupable que tous les damnés de l'enfer, se voit, dans le même instant, dépouillé de tous ses crimes et revêtu d'une justice divine; en cessant d'être l'esclave de Satan, il devient l'enfant de DIEU; avec la rémission de toutes ses dettes, il reçoit le droit de posséder éternellement l'héritage qui n'était pas dû aux anges eux-mêmes. En sortant du tombeau et en secouant la pourriture du péché, ce n'est pas une vie humaine ou angélique qu'il reçoit, mais une vie réellement divine.

Voilà ce que déjà nous avons suffisamment exposé; il nous reste à dire à quelles conditions le pécheur obtiendra que ces miracles s'accomplissent dans son âme.

II

Nous avons énuméré plusieurs des moyens de justification, et, dans la facilité de ces moyens, nous avons vu éclater la bonté du Cœur de JÉSUS.

Quoi de plus facile que de prendre un peu d'eau, et de la verser sur la tête d'un enfant ou d'un adulte, en prononçant une courte formule? Quoi

de plus facile au pécheur que de dire au médecin de son âme les maux dont il souffre, avec la certitude que cet aveu, fait avec sincérité et bonne volonté, lui obtiendra immédiatement la guérison? Il n'est pas une maladie spirituelle que des moyens si simples ne puissent guérir; et pourtant, l'institution de ces moyens n'a pas satisfait les miséricordieuses ambitions du Cœur de JÉSUS.

Il a voulu que la justification pût être encore plus facile; que les richesses infinies dont elle est accompagnée fussent encore plus à la portée de tous les pécheurs. Les médecins des âmes sont nombreux, et pourtant il peut se faire qu'un pécheur n'en ait aucun auprès de lui, au moment où il est appelé à comparaître devant le juste juge.

En cas de nécessité, ce n'est pas le prêtre seulement; ce n'est pas seulement le chrétien, c'est tout homme sans exception, c'est, par conséquent, un infidèle lui-même qui peut administrer le Sacrement de la régénération; et ce sacrement conservera entre ses mains impures toute son efficacité, alors même que celui qui l'administre ne croirait pas à cette efficacité, pourvu qu'il ait l'intention de faire ce que fait l'Église; tout en demeurant lui-même dans la voie de l'enfer, il peut ouvrir à celui qu'il baptise la porte du ciel. Mais enfin, un infidèle, désireux de conquérir la grâce divine, pourrait se voir tout à fait hors

d'état d'obtenir de ceux qui l'entourent l'accomplissement de ce rite salutaire. Et pourtant le Cœur de JÉSUS ne peut souffrir que la voie du salut lui soit fermée.

Ce divin Cœur est la source de la vie et, par son prophète, il a invité tous ceux qui ont soif à venir se désaltérer à cette source. Comment pourrait-il maintenant repousser une pauvre âme, que la conscience de son mal remplit de douleur, mais qui n'a personne auprès d'elle pour l'en délivrer?

III

Non, le bon Maître ne la repoussera pas; il faut qu'il rende accessible à tous, sans exception, les biens infinis qu'il a conquis pour tous : il établira donc un moyen à la portée de toutes les âmes. Ce sera comme un sacrement universel, d'une efficacité plus infaillible que celle des autres sacrements, et dont le Cœur de JÉSUS sera lui-même le ministre. Nous voulons parler de la grâce de la charité.

Du moment qu'un pécheur, quel qu'il soit, catholique, hérétique ou infidèle, fait un acte de vraie charité, tous ses péchés lui sont remis; il est justifié et régénéré ; il devient l'enfant de DIEU, l'héritier du ciel.

JÉSUS-CHRIST, en effet, n'a mis aucune restric-

tion aux magnifiques promesses faites à la charité. « Si quelqu'un m'aime, dit-il, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. » La charité, c'est la vie de DIEU communiquée à l'homme. « Car DIEU est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en DIEU, et DIEU demeure en lui. » La charité, c'est la sève divine que la vigne céleste, JÉSUS-CHRIST, communique aux sarments qui lui demeurent unis. Aussitôt que cette union s'opère, les âmes, naguère les plus stériles en bonnes œuvres et les plus fécondes en fruits de mort, commencent à porter des fruits de vie éternelle.

Elles ne peuvent donc plus être coupées comme des sarments inutiles, pour être jetées au feu. « Il n'y a plus de damnation à craindre, dit saint Paul, pour ceux qui sont dans le Christ JÉSUS ; ni la vie, ni la mort, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni aucune créature, quelle qu'elle soit, ne pourra briser le lien que la charité de JÉSUS-CHRIST a établi entre l'âme et DIEU. »

Ainsi, avant même d'avoir pu recevoir aucun sacrement, cette âme, naguère souillée de la faute originelle et d'innombrables fautes actuelles, se trouve transformée, régénérée, divinisée, par le rayon de charité que le Cœur de JÉSUS a dardé sur elle, et qu'elle a librement reçu. Madeleine, la pécheresse, était à peine entrée dans la maison

où était le Sauveur, que déjà beaucoup de péchés lui avaient été remis, parce que, touchée de la vivifiante influence du Cœur de Jésus, son cœur avait déjà beaucoup aimé.

IV

Il est vrai que, pour opérer ces merveilles et suppléer ainsi à tous les sacrements, la charité doit être revêtue de certaines conditions ; mais il suffit d'examiner ces conditions, pour comprendre qu'elles ne sont en aucune manière des restrictions.

En réalité, elles se réduisent toutes à une seule : pour être capable de rendre la vie aux âmes, il suffit que la charité soit une vraie charité.

1° C'est là, en effet, tout ce que veulent dire les théologiens, quand ils déclarent que la contrition parfaite peut seule justifier le pécheur hors du sacrement. Qu'est-ce que la contrition parfaite? Ce n'est pas un acte de contrition fait avec une intensité extraordinaire, accompagné d'ardents soupirs et de larmes abondantes. Rien de tout cela n'est indispensable. Ce qui l'est, et ce qui suffit, c'est que le repentir de ce pécheur naisse d'une véritable charité, qu'il déteste le péché, non pas uniquement parce que ce péché a souillé son âme, l'a dépouillée de ses glorieuses prérogatives

et exposée à l'enfer, mais encore et surtout, parce qu'il outrage la bonté de DIEU, blesse le Cœur de JÉSUS et répond à ses bienfaits par la plus lâche trahison.

Toute contrition animée par ces motifs, et douée de cette efficacité qui accompagne l'amour véritable, justifie le pécheur le plus coupable et remet les plus abominables iniquités.

Nous le demandons à toute âme généreuse : ce privilège, accordé à la charité, n'est-il pas tout à l'avantage du pécheur? Lui serait-il donc plus difficile de détester son crime à cause de l'injure faite à DIEU, qu'à cause du mal que lui-même en reçoit? — Les bienfaits de notre Père du ciel, l'amour de JÉSUS-CHRIST, les douleurs de sa Passion, le sang qu'il a répandu sur la croix, l'infinie miséricorde de son Cœur toujours brûlant d'amour pour ceux mêmes qui l'outragent, ne sont-ils pas, de tous les motifs de contrition, les plus saisissables et les plus touchants? En réservant au repentir animé par ces motifs le pouvoir de régénérer les âmes, JÉSUS-CHRIST a sauvegardé les droits de son amour; mais il n'a pas accru le poids du fardeau imposé à notre faiblesse : il a pourvu, au contraire, à nos intérêts, en nous mettant dans la nécessité de réparer, par le plus méritoire de tous les actes de vertu, les pertes que le péché nous a fait faire.

2° Il ne nous a pas chargés d'un joug plus péni-

ble, quand il a voulu qu'en recevant la justification par la seule vertu de charité, le pécheur fût sérieusement résolu à recevoir le baptême, s'il est infidèle, et à s'approcher du tribunal de la pénitence, s'il est déjà baptisé. La grâce intérieure ne saurait, en effet, dispenser des rites extérieurs.

Nécessaires pour unir ensemble les membres de la famille divine, ces rites forment le complément indispensable des liens intérieurs qui les unissent à DIEU. L'homme, composé d'une âme spirituelle et d'un corps sensible, a besoin de ces deux genres de moyens, et, par conséquent, il ne peut qu'accepter avec reconnaissance l'obligation qui lui est imposée de les mettre en œuvre. Pour l'infidèle résolu à devenir le frère de JÉSUS-CHRIST, pour le pécheur qui déteste son crime, la réception des sacrements de baptême ou de pénitence est une consolation plutôt qu'une charge. Celui qui repousserait une aussi douce compensation pour les éternels supplices de l'enfer prouverait que son amour de DIEU n'existe qu'en paroles, et il pourrait être justement accusé d'avoir perdu jusqu'à l'amour de lui-même.

3° Mais voici une troisième condition qui fera peut-être plus difficile la justification du pécheur. Pour rendre la grâce de DIEU à l'âme qui l'a perdue, la charité doit être surnaturelle et vraiment divine. « La charité de DIEU, dit saint Paul, a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint

qui nous a été donné. » Et ceux-là seuls qui ont reçu, avec ce divin Esprit, l'amour dont il est le principe peuvent se flatter d'être les amis de DIEU.

Mais comment le pécheur esclave de Satan, comment l'infidèle dépourvu de la grâce baptismale, pourront-ils arriver à cet état bienheureux? La charité surnaturelle n'est-elle pas la sainteté même? ne constitue-t-elle pas, dans le ciel, l'essence de la perfection des anges et des saints? Et comment alors serait-elle à la portée des malheureux qui ont déjà un pied dans l'enfer? S'il suffisait, pour être justifié, d'aimer DIEU d'un amour naturel, tous les hommes qui ont encore l'usage de leurs facultés naturelles pourraient accomplir cette condition de salut. Mais non : cette condition ne saurait suffire; pour rentrer dans l'amitié de DIEU, il faut exercer une vertu supérieure aux forces de la nature la plus parfaite, et bien plus supérieure encore aux forces d'une nature dégradée; ne faudra-t-il pas regarder comme impossible le salut de ceux qui ne peuvent l'acheter qu'à cette condition?

Pour résoudre cette difficulté, nous n'aurons pas besoin de recourir à des systèmes. La bonté du Cœur de JÉSUS nous fournit une solution plus satisfaisante.

V

Oui, sans doute, pour rendre la vie surnaturelle à l'âme qui l'a perdue, la charité surnaturelle est indispensable ; mais le Cœur de Jésus, qui est la source de cette divine charité, la met à la portée de tous ceux que le péché en a privés. S'il ne leur donne pas à tous le pouvoir prochain de l'acquérir, il leur en donne au moins le pouvoir éloigné ; s'il ne les met pas en état d'aimer, dès ce moment, le souverain bien par dessus toutes choses, il les met en état de désirer cet amour, de le demander, de s'en rapprocher de plus en plus ; et si ces pauvres âmes sont fidèles au rayon divin qui perce leurs ténèbres, ce rayon croîtra graduellement en clarté, et les conduira enfin au plein midi de la justice. « A celui qui fait tout ce qui est en son pouvoir, Jésus-Christ ne refuse pas sa grâce. »

C'est une vérité que tous les théologiens acceptent comme un axiome, et dont les flots de sang répandus par le Cœur de l'Homme-Dieu nous fournissent l'irrécusable démonstration.

La bonté de ce divin Cœur ne nous permet donc pas de supposer qu'aucun homme puisse être privé de la justice surnaturelle et du céleste bonheur, qui en est le fruit, après avoir usé de ses

forces naturelles pour aimer DIEU par-dessus toutes choses. Incomparablement plus désireux du salut des hommes que les hommes ne peuvent être désireux de la grâce divine, le charitable Sauveur prévient les cœurs sincères, et il leur offre son secours surnaturel, du moment qu'il les voit disposés à diriger vers DIEU l'énergie de leurs facultés naturelles. Il est donc inutile de chercher jusqu'à quel point il serait possible à un homme, livré aux seules forces naturelles, d'aimer DIEU par-dessus toutes choses; ce qui est certain, c'est que DIEU ne saurait abandonner aux seules forces de la créature une volonté assez droite pour concevoir cet amour. JÉSUS-CHRIST a trop fait de chemin pour ramener dans la voie de la sainteté surnaturelle les hommes qui le fuyaient, pour repousser de cette voie les âmes sincères qui, pour y entrer, mettent en œuvre toutes leurs forces.

VI

Cette bonté infinie du Cœur de JÉSUS a donc rendu, dans l'ordre présent, la condition de l'homme privé de la grâce et désireux de la recouvrer incomparablement meilleure que si, pour réaliser son désir, il lui suffisait de mettre en œuvre ses facultés naturelles. Pour revenir à la vie, les pécheurs repentants ont, avec ces facultés,

dont la nécessité de la grâce ne diminue en rien l'énergie, le secours tout-puissant de cette grâce, qui est la force même de DIEU. Tous les efforts qu'ils auraient pu faire, s'ils eussent été livrés à eux-mêmes, ils peuvent les faire encore; mais, dans l'ordre présent, ils n'agissent plus seuls : l'Esprit de JÉSUS-CHRIST est là, à la porte de leurs cœurs, les prévenant de ses inspirations, concourant à tous leurs efforts, surnaturalisant tous les mouvements pieux de leurs facultés naturelles.

Qu'ils suivent ses célestes impulsions, et qu'assistés de son secours, ils fassent ce qu'ils peuvent et demandent ce qu'ils ne peuvent pas encore : semblables à ces cadavres que vit le prophète Ézéchiel, ils sentiront peu à peu la vie renaître dans leurs ossements desséchés; ils se lèveront, et retrouveront la plénitude de leurs forces divines et de leur vie surnaturelle [1].

[1] La vraie religion est celle dans laquelle l'âme peut, au moyen de la réconciliation et du pardon qui lui sont offerts, se rattacher à DIEU dont le péché l'avait violemment séparée. (*Aug. Pensées*, 2e p., ch. XVII, 41.)

Messager du Cœur de JÉSUS, t. XVII, p. 138 à 148.

CHAPITRE XV

Le Cœur de JÉSUS et le mérite [1].

I

Grand est le bonheur du chrétien pénitent qui, désireux de recouvrer la vie de DIEU, détruite en lui par le péché, peut, en un moment et par un simple mouvement de son cœur, conquérir ce bien suprême. Immense est la miséricorde du Cœur de JÉSUS qui, pour rendre au pécheur le plus coupable son amitié, sa grâce, son éternel bonheur, n'exige de lui qu'un acte d'amoureux repentir.

Mais là ne se borne pas l'infinie générosité de ce divin Cœur. Ce trésor de grâce qu'il rend à son ennemi repentant, il veut qu'il se multiplie au centuple ; cette vie divine dont il l'anime, il veut qu'elle croisse et se développe jusqu'à ce qu'elle atteigne, dans le ciel, sa perfection. Après avoir justifié le pécheur, il veut le sanctifier. Or, cette grande œuvre de la sanctification n'est que l'ébauche : c'est le mérite qui la perfectionne de plus en

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XVII, p. 205 à 214.

plus, jusqu'à ce que la gloire céleste vienne lui donner son couronnement.

Si donc il est vrai, comme nous l'avons prouvé, que le Cœur de Jésus est le principe de toute vie et de toute sainteté surnaturelle, son influence sur l'âme juste devra se manifester encore plus par les mérites dont il l'enrichira, que par la première grâce dont il l'a dotée.

Pour nous convaincre qu'il en est ainsi, il suffira de considérer, d'abord, la nature du mérite et, en second lieu, les conditions auxquelles nous pouvons l'acquérir. Ces deux aspects de notre sujet nous fourniront les plus touchants motifs de glorifier les bontés infinies du divin Cœur.

II

Qu'est-ce que le mérite? Nous l'avons dit ailleurs : C'est le capital du chrétien et, par conséquent, c'est le fruit de son travail passé, la garantie et la mesure de son bonheur à venir et sa vraie fortune dans le présent.

Un homme, jusque-là sans fortune, est élevé à une charge qui lui donne de beaux appointements; dit-on pour cela qu'il est riche? Non; ces appointements lui procurent une aisance momentanée, mais ils le laissent beaucoup moins riche qu'un homme auquel ses ancêtres ont légué de grands

capitaux, bien que ses revenus soient moins considérables.

Pour juger sainement des biens de l'ordre spirituel, il faut faire une distinction analogue. Voilà un jeune homme animé d'une piété ardente, qui, entré nouvellement dans la voie de la perfection, semble y courir avec une rapidité merveilleuse, et, à côté de lui, est un vieux serviteur de DIEU, dont l'ardeur paraît bien moindre, et à qui les glaces de l'âge, peut-être aussi les influences de l'humaine faiblesse, ont ôté quelque chose de son ancienne ferveur. Sans doute, nous préférerons l'ardeur du premier à la négligence du second ; mais nous croirons-nous, pour cela, autorisés à estimer le second moins riche en biens spirituels, moins réellement saint que le premier ?

Non ; car si le second fait, en ce moment, de moindres profits, il n'en conserve pas moins tous les trésors acquis pendant sa longue carrière. Il a moins de revenus comptants que son jeune émule, mais il a plus de capitaux. Il lui est inférieur relativement à la grâce actuelle, mais il lui demeure supérieur par rapport à la grâce habituelle et au mérite. Il est donc réellement plus riche, puisque, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel, c'est le capital qui fait la richesse.

III

Mais ce capital dont nous venons de dire le prix, quelle en est l'origine? Il est facile de le comprendre par ce qui précède : le capital est le fruit du travail passé, mis en réserve pour assurer le bien-être à venir. Si l'ouvrier dépense à mesure tout ce que son travail lui rapporte, il pourra mener une vie plus ou moins agréable, mais il ne deviendra jamais riche, parce que jamais il n'acquerra de capital. Mais si chaque mois, chaque année, il met de côté une partie du gain que son travail lui rapporte, ces profits accumulés grossiront de plus en plus sa fortune, et, au bout de quelques années, celui qui naguère ne possédait rien pourra se trouver en possession de grandes richesses.

Aussi, voit-on parfois des ouvriers sages et prévoyants, pour ne pas s'exposer à se priver eux-mêmes du fruit le plus précieux de leur travail, convenir avec leur maître qu'il ne leur mettra entre les mains qu'une partie de leur salaire, et qu'il gardera le reste en réserve, pour en former un capital dont leur vieillesse pourra profiter.

C'est ainsi que DIEU en agit avec nous. Il lui plaît, sans doute, de nous payer au comptant, par ses consolations et par toute sorte d'avantages

temporels, les services que nous lui rendons. Mais il met en réserve la meilleure partie du fruit de notre travail, et ce sont ces profits accumulés qui constitueront notre fortune éternelle; car c'est pendant l'éternité que nous jouirons de cette rémunération, qui nous est refusée dans le temps.

Au lieu d'une joie passagère, nous recevons un droit certain et irrécusable au bonheur même de DIEU; car le mérite n'est pas autre chose.

Je le demande, une telle disposition n'est-elle pas à notre avantage? Qu'est-ce que le temps comparé à l'éternité? Ce qu'est un éclair rapide comparé à l'inaltérable splendeur du soleil; un point comparé à l'immensité. Quand donc le bon Maître, sous les ordres duquel nous travaillons, semble refuser de nous payer comptant nos services en consolations temporelles, et préfère les capitaliser en mérites éternels, ce n'est pas le cinq pour cent qu'il s'engage à nous donner pour ces prêts, faits à sa bonté par notre confiance; ce n'est pas même le cent pour cent : c'est l'infini pour la moindre unité. Encore une fois, n'y a-t-il pas là pour nous pur profit; et celui qui se plaindrait de cette transformation de ses œuvres en mérite, ne se montrerait-il pas aussi ingrat qu'insensé?

Chose remarquable : même dans l'ordre matériel, la richesse naît du sacrifice, et ce qui produit toutes les jouissances, n'est produit lui-même que

par l'abnégation. Car nous venons de le comprendre : la richesse consiste dans le capital, et le capital est le résultat de la prudence et de l'énergie avec lesquelles on a renoncé à jouir aussitôt du fruit de son travail. Un égoïsme éclairé suffirait donc pour conseiller l'abnégation, dans le présent, à l'homme désireux de devenir riche un jour.

Combien plus facile encore devrait être l'abnégation au chrétien, durant le temps si court de la vie présente, alors qu'il est assuré d'acquérir des richesses éternelles, par les sacrifices d'un moment qu'il offre à son DIEU !

IV

Mais, ce n'est pas seulement au jour où il commence à jouir en paix des fruits de son travail, que l'ouvrier prudent et économe retire du fruit de ses capitaux. Ils lui sont de la plus grande utilité pour rendre son travail plus fécond, ses opérations plus étendues et, par conséquent, ses revenus plus considérables. C'est au moyen de ses capitaux que l'agriculteur fertilise ses champs, et leur fait porter des moissons plus abondantes. L'industriel et le commerçant dont les capitaux sont doublés peuvent accroître, dans une proportion plus grande encore, les résultats de leurs

travaux et de leurs spéculations, et gagner incomparablement plus sans travailler davantage.

Le mérite produit pour le chrétien un fruit tout semblable : la valeur des actes que fait l'âme en état de grâce ne se mesure pas seulement sur la perfection actuelle de ces actes, mais encore sur le degré de charité habituelle dont ils sont animés. Or, ce degré n'est autre que celui du mérite.

C'est du moins la doctrine des plus graves théologiens que l'âme, enrichie de mérites plus abondants, gagne plus, en accomplissant les mêmes actes, que l'âme douée d'un moindre degré de grâce sanctifiante : c'est ainsi que le même service, rendu à un prince par un héros qui s'est couvert de gloire en combattant pour sa cause, a plus de prix, à ses yeux, que s'il lui était rendu par le dernier de ses sujets.

Du reste, combien d'autres ressources n'offre pas au chrétien le mérite déjà acquis, pour amasser de nouvelles richesses! Il est trois trésors de l'ordre surnaturel qui, s'ils ne constituent pas un seul et même trésor, sont au moins inséparables : le mérite, la grâce sanctifiante et la charité habituelle.

D'où il suit que toute augmentation de mérite entraîne nécessairement une augmentation proportionnelle de charité. Mais la charité, c'est le feu qui brûle toujours et tend constamment à répandre sa chaleur; la charité, c'est le grand

levier de l'ordre divin, c'est le ressort qui, par sa propre vertu, tend à élever les âmes au ciel. Donc, à mesure que l'âme croît en mérites, elle acquiert plus de facilité pour se soulever au-dessus d'elle-même, elle est plus fortement pressée de faire des actes de toutes les vertus, et, par conséquent, elle est en possession de ressources plus grandes pour acquérir des mérites nouveaux. En augmentant son capital divin, elle se met en état d'étendre bien davantage et de rendre bien plus fructueuses les opérations de son céleste négoce.

V

On le voit, cette assimilation du mérite au capital matériel est aussi fondée et aussi exacte que possible, et pourtant il se pourrait qu'elle fît naître une difficulté.

On nous dira : quand il s'agit de richesses matérielles, rien n'est plus facile à concevoir que la conservation des fruits du travail passé en vue du bien-être de l'avenir : ces fruits, en effet, sont des substances qui demeurent, alors même qu'il ne reste plus rien des actes qui les ont produites. Le froment que le laboureur ne consomme pas subsiste dans ses greniers; l'or et l'argent que le riche économe ne dépense pas restent dans ses coffres : mais que peut-il rester des actes pure-

ment intérieurs accomplis il y a des années, et oubliés, peut-être, par celui-là même qui les a produits? Ces actes ne sont-ils pas de purs phénomènes, des accidents, comme parle l'école, c'est-à-dire des réalités sans corps et sans consistance, semblables aux vagues de l'Océan, qui se succèdent et s'effacent l'une l'autre?

L'examen de cette difficulté va nous permettre de mieux comprendre la nature du mérite, et de saisir l'influence profonde qu'exerce sur lui le Cœur de JÉSUS.

S'il s'agissait de mérites purement humains, d'actes faits uniquement en vue de plaire aux créatures et de conquérir leur estime, la difficulté qui vient d'être proposée serait irréfutable. Non, en vérité, il ne resterait rien de ces actes; et si éclatants qu'ils eussent pu être, leur splendeur se serait aussi complètement évanouie que celle de ces feux qu'on allume, au jour des solennités publiques, et dont, le lendemain, il ne reste plus de traces.

Mais les actes dont nous parlons ne sont pas des actes purement humains. Ils ont été, sans doute, accomplis par une volonté humaine; mais cette volonté n'agissait pas seule, elle était mue par l'Esprit de JÉSUS-CHRIST. Ces actes étaient donc les actes de JÉSUS-CHRIST, autant et plus que les actes du chrétien. Le cœur du chrétien en était le principe second et immédiat; mais c'est

le Cœur de Jésus qui en était la cause première et principale; et c'est dans ce Cœur qu'ils ont trouvé la permanence immuable dont la vertu de l'homme n'eût jamais pu les doter. La puissance de l'homme passe comme l'ombre, mais le Cœur de Jésus ne passe pas. L'homme vit tout entier dans le temps; Jésus-Christ vit dans l'éternité : il est le Père du siècle futur, il est le roi des régions immuables, le maître des choses qui demeurent, et tout ce qui s'appuie sur lui participe à sa durée et à son immutabilité.

VI

C'est donc dans ce Cœur divin, comme dans un trésor inaccessible aux voleurs et à la rouille, que sont réunis et conservés tous les actes faits sous son influence, tous les mérites acquis par sa grâce. C'est de lui que ces actes reçoivent un cachet d'éternité que la vertu de l'homme n'aurait jamais pu leur imprimer. Ces actes sont vraiment des actes de vie éternelle; et comme il ne peut y avoir rien de passager dans la vie éternelle, le chrétien qui les produit se rattache, par chacun de ces actes, à l'éternité; et loin de les faire participer à l'irrémédiable caducité de sa nature, il se revêt, par eux, de l'immortalité de Jésus-Christ.

Oui vraiment, c'est en Jésus-Christ que le

chrétien vit et qu'il opère; c'est par lui qu'il mérite; c'est la vie de ce divin Chef qui se développe dans ses membres quand, sous son influence, ils acquièrent de nouveaux degrés de sainteté. Aussi saint Paul, l'admirable révélateur de ce grand mystère, se sert-il indifféremment, pour nous faire comprendre la nature du mérite, de deux expressions : tantôt il nous dit que nous croissons en JÉSUS-CHRIST, tantôt il nous affirme que ce divin Sauveur *croît en nous*. Et rien n'est plus juste, en effet, que cette dernière expression, si paradoxale qu'elle paraisse, puisque la vie surnaturelle du chrétien est vraiment la vie de JÉSUS-CHRIST. Comment alors les accroissements de cette vie ne seraient-ils pas justement attribués à JÉSUS-CHRIST? Pourquoi ne dirait-on pas, avec le grand Apôtre, qu'ils donnent à DIEU lui-même une certaine augmentation? *Crescit in augmentum* DEI?

DIEU, il est bien vrai, est essentiellement immuable, et, comme tel, incapable d'augmentation. Mais s'il lui plaît de communiquer sa divinité à des créatures mortelles et changeantes, il acquerra en elles ce pouvoir de croître et de se développer, qu'il ne possède pas en lui-même. Les dieux créés, qui sont les chrétiens, pourront perfectionner de plus en plus leur divinité, en se rapprochant de plus en plus de la divinité immuable, et c'est le Cœur de JÉSUS qui leur don-

nera cette puissance, et les aidera à l'exercer.

Uni substantiellement à la nature divine, il en répandra sur tous ceux qui s'unissent à lui les vivifiantes influences; il les stimulera sans cesse à marcher de vertus en vertus; il les poussera par ses inspirations à faire de nouveaux actes méritoires : il fera lui-même en eux ces actes par sa grâce; et il se disposera ainsi à couronner, pendant toute l'éternité, ses propres dons en couronnant leurs mérites [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XVII, p. 205 à 214.

CHAPITRE XVI

Le Cœur de JÉSUS et le mérite [1] (*suite*).

I

Doux présent fait par le Cœur de Jésus aux âmes qui lui sont unies par la grâce, le *mérite* nous a révélé, par sa valeur infinie, l'infinie bonté de ce divin Cœur. Il va nous la faire apprécier bien mieux encore, si nous considérons les lois d'après lesquelles ce trésor céleste s'acquiert et se conserve. Il y a là des mystères d'amour infiniment consolants pour tous les chrétiens, et dont, malheureusement, un grand nombre d'entre eux ne possède qu'une connaissance très incomplète. Nous allons essayer de leur faire comprendre leurs richesses, en exposant, avec toute la clarté possible, ce que la théologie nous enseigne sur cet important sujet?

Et d'abord, comment s'acquiert le mérite?

On a pu le comprendre par ce que nous avons dit dans notre précédent article : le mérite est le

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XVII, p. 341 à 350.

fruit éternel de tous les actes, même les plus passagers, accomplis par un chrétien en état de grâce, dans une intention surnaturelle. L'état de grâce fait du chrétien le membre vivant de JÉSUS-CHRIST; il lui confère, par conséquent, le pouvoir de produire, sous l'influence de ce divin Chef, des œuvres vraiment divines et strictement dignes d'une récompense divine.

Que faut-il faire pour réduire en acte ce pouvoir?

Deux choses : il faut que du Cœur de JÉSUS parte une impulsion qui pousse le chrétien à agir divinement; et, du côté du chrétien, il faut qu'il y ait correspondance à cette impulsion divine. Or, la première de ces conditions, celle qui regarde le divin Sauveur, est constamment accomplie. De même qu'il ne se passe pas un moment où notre cœur matériel ne fasse ruisseler, dans tous les membres de notre corps, le fleuve de sang auquel ils sont redevables de leur chaleur et de leur vie : ainsi, depuis la naissance du grand corps de l'Église, il ne s'est pas écoulé un seul instant où le Cœur de JÉSUS n'ait répandu, dans toutes les âmes justes, la vertu qui les mettait en état de faire, avec lui, des œuvres divines. C'est le Concile de Trente qui nous l'enseigne expressément :

« De même, dit-il, que la tête fait constamment sentir son influence aux membres, de même que le cep de la vigne ne cesse pas de communiquer sa sève aux branches, ainsi le Christ JÉSUS répand

sans cesse, dans toutes les âmes justifiées, la vertu qui doit prévenir, accompagner et suivre toutes leurs bonnes œuvres. » Que reste-t-il donc à faire, pour que toutes les actions du chrétien soient revêtues d'une dignité vraiment divine et d'un mérite infini? Il suffit que ce chrétien consente à suivre l'impulsion qui lui est donnée, et que, par une simple direction d'intention, il accomplisse en vue de DIEU chacune de ces œuvres.

II

Arrêtons-nous ici, pour admirer la bonté divine et nous bien convaincre de notre inappréciable bonheur.

Il est donc parfaitement vrai, et c'est un dogme de foi, qu'aussi longtemps que nous sommes en état de grâce, il ne s'écoule pas un moment du jour ou de la nuit où il ne soit en notre pouvoir de faire une œuvre vraiment divine, et strictement digne d'une divine récompense. Oui, à chaque minute, à chaque seconde, nous pouvons ajouter de nouvelles richesses au trésor immense dont nous sommes déjà en possession; acquérir un nouveau degré de gloire, deux fois infini : par sa nature d'abord, puisqu'il consistera dans une possession plus complète de DIEU ; et ensuite par sa durée, qui n'aura pas de fin.

Et pour cela, il n'est pas nécessaire de sortir de notre position, d'accomplir des œuvres extraordinaires, de faire de grands efforts d'intelligence ou de volonté ; il suffit de faire ce que nous faisons, mais de le faire en vue de DIEU. Une simple direction d'intention suffit pour diviniser l'œuvre la plus vile en elle-même. Un pauvre laboureur en cultivant son champ, une servante en balayant la maison de son maître, pourvu qu'en s'acquittant de ces humbles offices, ils aient l'intention de plaire à DIEU, donnent à leurs travaux une dignité que n'ont point les chefs-d'œuvre de l'art et les merveilles du génie, accomplis dans une intention purement humaine.

Et remarquons-le bien : cette intention qui transforme nos œuvres et les divinise, il n'est pas nécessaire qu'elle soit actuelle. Il nous serait trop difficile de renouveler, à chaque instant, la résolution d'agir uniquement en vue de DIEU ; et la faiblesse de notre esprit est telle, que les efforts nécessaires pour avoir toujours cette intention présente à notre pensée pourraient nous rendre moins capables de remplir nos devoirs extérieurs. Aussi DIEU n'en demande pas tant. Il veut que chacun de nos instants soit employé à la grande œuvre de notre salut ; mais il veut aussi que nous nous acquittions, avec toute l'attention et toute l'énergie possibles, des devoirs que notre état nous impose. Comment concilier ces deux intérêts?

La bonté du Cœur de Jésus nous fournit un moyen facile. Fixons-nous certains moments pour renouveler notre union avec lui et diriger nos intentions. Que ce soit, au moins, au commencement de notre journée, et, si c'est possible, plusieurs fois pendant le jour. Il n'en faudra pas davantage, pour que la vertu de ces intentions s'étende sur toutes nos œuvres et leur confère un mérite infini.

Comment pourrons-nous jamais assez remercier Celui qui nous a rendu si facile l'acquisition de ses éternelles richesses?

III

Mais combien de temps durera le mérite acquis avec tant de facilité? Aussi longtemps que nous ne nous en dépouillerons pas volontairement par un péché mortel. — Oui, par sa nature, le mérite est éternel. Il n'y a, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer, aucune puissance capable de nous en dépouiller. Nous pouvons dire hardiment que Dieu lui-même ne le peut pas, puisque le mérite acquis par chaque chrétien fait partie des richesses du corps mystique de Jésus-Christ.

Détruire ce mérite, serait appauvrir le Sauveur, ce qui est assurément impossible à l'amour dont son Père céleste lui est redevable.

Il est vrai que ce pouvoir de détruire notre mérite, qui n'appartient ni au DIEU du ciel, ni aux habitants de la terre, ni aux démons de l'enfer, chacun de nous le possède par rapport à lui-même, puisque tous, si nous le voulons, nous pouvons devenir les ennemis de DIEU. Le mérite étant le droit à la possession de DIEU, et l'ennemi de DIEU ne pouvant posséder un droit semblable, il est évident que le péché mortel, en détruisant l'amitié de DIEU dans notre cœur, y détruit également le mérite.

Mais il faut faire ici deux remarques également consolantes. Il faut remarquer d'abord que le péché mortel possède seul ce funeste pouvoir de nous dépouiller de nos richesses spirituelles. Le péché véniel, même le plus grave, ne peut nous les arracher, ni intégralement, ni en partie. Il peut nous empêcher d'acquérir de nouveaux mérites avec autant d'abondance que nous le ferions, si notre âme était plus pure; mais il ne peut pas diminuer les mérites déjà acquis. Nous l'avons dit, ces mérites sont conservés dans le Cœur de JÉSUS, comme un dépôt inviolable; et nous ne pouvons les perdre, qu'autant que le péché mortel brise le lien qui nous unissait à Lui.

IV

On se tromperait donc, en interprétant d'une façon trop rigoureuse l'adage des auteurs spirituels : *Qui n'avance pas, recule.* Cette maxime n'est vraie qu'autant qu'on la restreint aux dispositions actuelles. Oui, si l'on ne veut pas s'exposer à voir diminuer sa ferveur, sa générosité, son recueillement ; si, par conséquent, on ne veut pas se rendre de plus en plus difficile l'acquisition de nouveaux mérites et s'exposer de plus en plus au danger du péché, il faut faire de continuels efforts, et prendre garde de se laisser endormir par la paresse.

Mais s'il s'agit des dispositions habituelles, c'est-à-dire de la grâce sanctifiante et du mérite, du droit à l'éternel bonheur du ciel, il n'est pas vrai qu'on recule par là même qu'on n'avance point ; car, à moins d'une chute complète, on ne peut jamais reculer. Que dis-je ? Dans cet ordre de biens, il est impossible à l'âme la plus tiède, qui demeure unie par la grâce avec le Cœur de Jésus, de ne pas faire des progrès.

En effet, le chrétien le plus négligent ne saurait passer une semaine sans faire quelques actes surnaturels, et, par conséquent, sans acquérir de nouveaux mérites. Peut-être, pour un acte méritoire qu'il fera, commettra-t-il des milliers de

fautes vénielles. Mais entre les suites de ces deux sortes d'actes il y a cette différence, que le démérite des seconds n'a qu'un effet temporaire, tandis que le fruit des premiers est éternel.

Admettons que ces fautes retiennent ce chrétien dans le purgatoire jusqu'au dernier jugement. Nous devrions plaindre, sans doute, le malheureux que sa négligence aurait exposé à un aussi terrible châtiment ; mais enfin ce châtiment aurait un terme, et n'aurait, par conséquent, nulle proportion avec la durée infinie de la gloire acquise par chaque acte surnaturel.

Cette considération ne doit pas, sans doute, nous faire détester moins vivement le péché véniel ; mais elle ne peut manquer d'accroître notre gratitude et notre amour pour la bonté infinie du Cœur de Jésus.

V

Ce qui doit mettre le comble à cette gratitude, c'est la facilité donnée aux pécheurs pour recouvrer tous les mérites dont le péché mortel les avait privés.

Assurément, Notre-Seigneur pouvait ne pas restituer ces divins trésors à celui qui, par sa volonté, les avait perdus. N'était-ce pas assez de miséricorde, que d'ouvrir la porte du tombeau où ce malheureux s'était lui-même enseveli, de le

tirer de l'enfer auquel il s était condamné et de le mettre en état, par le second baptême de la pénitence, de commencer une vie nouvelle? Mais la bonté infinie du Cœur de Jésus ne se contente pas de si peu.

A l'enfant prodigue qui revient à lui, après avoir échangé, contre de misérables haillons, les splendides vêtements de son innocence, il veut qu'on rende la pourpre royale dont il s'était dépouillé, et tous les trésors qu'il possédait avant ses criminels égarements.

La théologie, en effet, nous enseigne que, lorsque le pécheur rentre en grâce avec Dieu, soit par un acte de contrition parfaite, soit par la réception du sacrement de pénitence, il recouvre tous les mérites qu'il avait acquis avant sa chute.

Il s'était réduit au dernier degré de l'indigence, et, tout à coup, le voilà en possesion de ses anciennes richesses; que dis-je? le voilà plus riche qu'il n'avait jamais été, puisque, au mérite des bonnes œuvres accomplies avant son péché, se joint le mérite du sacrement qu'il vient de recevoir, ou de l'acte de contrition parfaite qu'il vient de faire.

VI

La théologie nous explique cette merveilleuse résurrection des mérites détruits par le péché, en

nous disant que cette destruction n'était pas complète ; c'était plutôt une suspension qu'un anéantissement.

Les mérites, en effet, nous l'avons compris, sont le résultat de l'action combinée de deux agents : ce sont les fruits des œuvres que JÉSUS-CHRIST accomplit dans le chrétien. Lorsqu'en se séparant de son divin Chef, le chrétien s'est mis hors d'état de recueillir le fruit de ses œuvres ; JÉSUS-CHRIST, l'agent principal, demeure en possession de ce fruit. Son Cœur en conserve le dépôt ; les mérites du chrétien restent accumulés dans ce divin Cœur, comme les eaux de l'Océan retenues par une digue. Que la digue soit renversée ; que le péché soit détruit par la pénitence, que la communication se rétablisse entre le cœur du chrétien et le Cœur de JÉSUS : et aussitôt, les mérites, perdus par le cœur du coupable, mais conservés par le Cœur du bon Maître, se répandront, par leur propre poids, de l'un dans l'autre.

« Je vous rendrai, dit le Seigneur, les fruits de vos terres, que les insectes dévorants vous avaient enlevés. » Cette promesse se réalise ; et ce miracle s'accomplit, chaque fois qu'un pécheur revient à la pénitence : en un même instant, tous ses péchés sont détruits, et tous ses mérites renaissent.

O bonté vraiment ineffable du Cœur de JÉSUS ! ô charité victorieuse, tout à la fois, et de l'ini-

quité du pécheur et de la justice même de DIEU ; et bien plus prompte à récompenser, que la justice n'est prompte à punir ! Lorsque le péché est détruit par l'absolution, il est irrévocablement anéanti ; et celui que DIEU vient de faire rentrer dans son amitié se rendrait-il coupable d'une trahison nouvelle et encore plus noire, jamais plus ses fautes anciennes ne lui seront imputées.

Mais que le mérite soit détruit par le péché le plus volontaire, il demeure toujours à la disposition du pécheur ; car il lui suffira d'un acte sincère de repentir pour regagner, avec l'amitié de son DIEU, tous les droits à la possession de cet infini bonheur, auxquels, dans l'excès de sa folie, il avait librement renoncé !

Qui ne louerait une générosité aussi magnifique ? qui n'aimerait une générosité aussi miséricordieuse ? qui ne servirait un maître aussi indulgent et aussi prodigue de ses dons [1] ?

VII

[2] Les deux aspects sous lesquels nous avons déjà considéré le mérite nous ont fourni deux puissants motifs de glorifier l'infinie générosité

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XVII, p. 341 à 350.
[2] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XVIII, p. 1 à 7.

du Cœur de Jésus. Royal apanage des amis de ce divin Cœur, le mérite est, pour le chrétien militant sur la terre, un droit certain au bonheur et à la gloire dont le Fils de Dieu jouit au ciel. Et ce qui rehausse encore la bonté du divin donateur, c'est que ce don précieux peut être acquis aux conditions les plus faciles : la moindre action, le moindre soupir, pourvu qu'ils soient surnaturalisés par l'union soit actuelle, soit habituelle avec le Cœur de Jésus, suffisent pour accroître d'un degré notre fortune présente et notre éternelle félicité.

N'y a-t-il pas vraiment lieu de s'écrier avec saint Paul : *Gratias* Deo *super inenarrabili dono ejus!* Grâces soient rendues à Dieu, pour le don ineffable de sa largesse! Mais il nous reste à dévoiler le côté le plus touchant de ce grand sujet.

Ce riche trésor, dont l'acquisition est si facile, sera peut-être exposé à se perdre avec une égale facilité; et il sera sans doute nécessaire, pour le conserver, de faire de grands et continuels efforts... Cette supposition serait-elle vraie, nous n'aurions pas lieu de nous plaindre; car n'est-il pas juste d'acheter, par quelques jours d'efforts et de vigilance, la conservation d'un trésor éternel?

Mais que dirons-nous, et quelle borne mettrons-nous à notre reconnaissance, si nous pouvons nous convaincre que ce trésor se conserve

par lui-même, et que, dans un vrai sens, il est inamissible ?

Or, c'est ce dont on ne saurait douter, si l'on se rappelle les explications que nous avons données dans nos pages précédentes. Le mérite, avons-nous dit, est un dépôt que le chrétien confie à JÉSUS-CHRIST. « Je connais, s'écrie saint Paul, celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis certain qu'il est assez puissant pour le préserver de tout danger. »

Ce précieux trésor ne se conserve donc pas seulement dans le cœur de l'homme, changeant et périssable, mais aussi dans le Cœur de JÉSUS, qui, par son union avec la divinité, participe à l'immutabilité de DIEU. C'est le fruit des œuvres que JÉSUS, chef de l'Église, a opérées dans ses membres ; et, par conséquent, c'est la propriété commune et des membres et du Chef.

Or, comme ce divin Chef est indépendant de toutes les influences qui tendent sans cesse à nous faire déchoir et à nous appauvrir, les richesses dont il est le gardien n'ont rien à craindre de ces influences, et par conséquent, sauf le cas de l'éternelle damnation du pécheur, elles sont impérissables.

VIII

Il est donc certain : 1° que le simple refroidissement de la ferveur, si lamentable qu'il puisse être, ne diminue en rien les mérites acquis. On gagne, il est vrai, beaucoup moins de nouveaux mérites, et cette perte, il faut l'avouer, est à jamais déplorable, mais, du moins, on conserve ceux que l'on possède; le divin capital produit moins de fruits, mais il ne subit aucune échancrure.

2° Les péchés véniels eux-mêmes ne diminuent pas le mérite. Ils produisent dans l'âme des effets plus funestes encore, peut-être, que ceux de l'attiédissement, surtout quand ils se changent en habitudes : aussi doivent-ils nous inspirer la plus vive horreur, puisqu'ils offensent la divine bonté, qu'ils souillent l'âme, et qu'ils la rendent passible, en cette vie ou en l'autre, de peines plus ou moins graves : mais encore une fois, ils ne sauraient l'appauvrir.

Reprenons une supposition déjà indiquée : mettons en présence deux âmes, dont l'une est dans les premiers élans de sa ferveur, et se préserve des moindres fautes; tandis que l'autre, après avoir acquis beaucoup plus de mérites que la première, se laisse entraîner dans toute sorte d'infidélités :

si ces âmes, surprises par la mort, comparaissent ensemble au tribunal de JÉSUS-CHRIST, qu'arrivera-t-il?

La première de ces âmes, exempte de souillure, sera immédiatement introduite dans le ciel et mise en possession de son trésor; tandis que la seconde, trouvée, à la mort, dans l'état de grâce, mais chargée de fautes nombreuses, expiera ses infidélités, dans le purgatoire, par de longues et cruelles tortures : toutefois, après ces souffrances méritées, le bonheur de la seconde ne l'emportera pas moins sur celui de la première, de toute la différence qui séparait leurs mérites respectifs; et, après avoir payé la terrible dette contractée par ses infidélités de cette vie, cette âme purifiée jouira, pendant l'éternité tout entière, du fruit de ses mérites, aussi complètement que si jamais elle n'eût commis la moindre faute.

3° Mais s'il est vrai que le mérite ne peut être détruit par le péché véniel, n'avouerons-nous pas, du moins, que le péché mortel l'anéantit sans ressource?

Non, répondrons-nous, avec les plus graves théologiens : le péché mortel, quand il n'est pas suivi de l'éternelle réprobation, n'anéantit pas sans ressource le mérite. Comment, en effet, pourrait-il ainsi détruire le dépôt dont le Cœur de JÉSUS est le gardien? Voici ce que fait, par rapport au mérite, le péché mortel : il met le chré-

tien hors d'état d'en jouir, et le frappe d'incapacité à l'égard de cette couronne, dont il était le légitime possesseur. Devenu par le péché l'ennemi de DIEU et l'esclave de Satan, il ne saurait, tant qu'il restera dans ce triste état, prétendre à la possession du bonheur de DIEU, au partage de la royauté de JÉSUS-CHRIST. Mais si DIEU lui prolonge la vie, s'il échappe à l'effroyable danger que lui faisait courir le péché mortel, et si, par les faciles moyens que lui offre la divine miséricorde, il vient à recouvrer l'état de grâce, il rentre, à l'instant même, en possession de toutes ses richesses; tous ses mérites lui sont rendus : que dis-je? ils sont accrus du nouveau mérite attaché au sacrement, ou à l'acte d'amoureux repentir qui l'a rétabli dans l'amitié de son DIEU.

Il était réduit par le péché au dénuement le plus absolu, et voilà qu'il se trouve, tout d'un coup, plus riche qu'il n'a jamais été.

N'est-ce pas ici que brille dans tout son éclat la générosité du Cœur de JÉSUS, et que sa miséricorde triomphe plus glorieusement, non pas seulement de notre malice, mais de sa justice même? Encore une fois, grâces lui soient rendues, pour cette ineffable largesse dont il use à notre égard : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus!*

IX

De ces vérités, appuyées sur l'Écriture et soutenues par les plus éminents théologiens, nous avons le droit, avons-nous dit, de tirer cette conclusion, aussi consolante que la doctrine dont elle émane : pour une âme qui demeure unie au Cœur de JÉSUS par la charité, il est impossible d'aller en arrière. Saint Paul dit que, pour ces âmes, il n'y a pas de damnation; pour elles, avons-nous ajouté, il n'y a pas de déchéance.

Oui, dans l'ordre des dispositions habituelles, l'âme qui reste en état de grâce ne peut reculer d'un pas, ou même d'une ligne; et pour si négligente qu'elle soit, elle ne peut guère passer un jour, ou du moins une semaine, sans faire quelque acte surnaturel et, par conséquent, sans avancer dans la voie de la sainteté.

Or, c'est uniquement cet ordre des *dispositions habituelles,* sur lequel se mesure la gloire dont nous jouirons dans l'éternité. Le degré de grâce habituelle auquel une âme s'est élevée, par ses mérites, est précisément le degré de son union avec DIEU; et le souverain juge n'a pas d'autre échelle, pour déterminer le rang que doit occuper au ciel chaque élu et pour y assigner à chacun son trône.

N'est-il pas consolant de penser que, dans cette échelle divine, nous sommes certains de ne pas déchoir, pourvu que, par un péché mortel, nous n'allions pas nous précipiter volontairement dans l'abîme?

En regardant le passé, nous trouvons peut-être, hélas! dans nos souvenirs, plus d'un sujet de regret et de honte; peut-être nous rappelons-nous, en rougissant, les années où nous marchions, dans la voie des divins préceptes, d'un pas bien plus rapide et d'un cœur bien plus dilaté. Ah! sans doute, nous avons lieu de rougir, en nous voyant moins fervents et moins généreux, après tant de lumières nouvelles, tant de grâces intérieures, tant de sacrements reçus! Cette honte est bien légitime, et nous ne saurions la ressentir trop vivement.

Mais l'ennemi de notre âme cherche-t-il à changer cette confusion salutaire en un découragement funeste? Alors, souvenons-nous que si, d'un côté, nous avons perdu, et peut-être beaucoup perdu; d'un autre côté, et du côté le plus important, notre situation (si toutefois nous sommes devant DIEU en état de grâce) est bien meilleure qu'elle ne fut aux heures les plus fécondes de notre jeunesse.

Tandis que, par une insigne folie, nous nous exposions à perdre notre trésor, le Cœur de JÉSUS qui, dans son amour, s'était chargé de ce

dépôt, veillait sur sa conservation : il n'en a pas laissé enlever la moindre parcelle. Peut-être avons-nous eu l'affreux malheur de perdre momentanément ce divin trésor, en nous éloignant, par le péché, de son gardien charitable; mais dès que nous sommes revenus à lui par la pénitence, il nous le rend intégralement. Il ne nous reste aujourd'hui qu'une chose à faire : au lieu de nous décourager, secouons notre torpeur, ravivons nos dispositions actuelles; avec le secours du Cœur de Jésus, un simple mouvement de notre cœur leur substituera des dispositions plus ferventes. Veuillons-le donc, et tout est gagné [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXIII, p. 1 à 7.

CHAPITRE XVII

Le Cœur de JÉSUS et la grâce actuelle [1]

I

La justification et le mérite sont les deux présents les plus précieux de la divine bonté, les deux grands procédés de divinisation, au moyen desquels le Cœur de Jésus communique, aux âmes qui lui sont unies par la grâce, les privilèges qu'il possède en vertu de son union substantielle avec le Verbe incréé. Par la justification, l'esclave du démon devient l'enfant de Dieu, et le forçat de l'enfer acquiert des droits à l'héritage divin; par le mérite, l'enfant de Dieu s'unit plus intimement à son Père céleste, devient plus semblable au Verbe fait chair, se remplit davantage de son Esprit, et conquiert une part plus large de cet éternel bonheur qui n'est autre que Dieu lui-même.

Il nous reste, maintenant, à étudier la manière dont nous sont conférés ces dons ineffables. Nous

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XVIII, p. 69 à 80.

avons prouvé qu'ils nous viennent de JÉSUS-CHRIST ; qu'ils sortent de son divin Cœur, comme de leur source, puisqu'ils sont communiqués par un libre mouvement de son amour. Mais comment le Cœur de JÉSUS se met-il en rapport avec notre cœur, pour y opérer ces merveilles? Quel est l'instrument dont il se sert, pour augmenter notre vie surnaturelle par le mérite, et nous la rendre, par la justification, lorsque le péché nous l'a fait perdre ?

Cet instrument est la grâce actuelle.

Il manquerait donc quelque chose à l'exposé de nos rapports avec le Cœur de JÉSUS, en tant qu'il est la vie de nos âmes, si nous n'étudions pas à ce point de vue la grâce actuelle, et si nous n'admirions pas les preuves, sans cesse renouvelées, qu'elle nous fournit de l'immense amour de ce divin Cœur, soit à l'égard des pécheurs, soit à l'égard des justes.

II

Parlons d'abord des justes, et faisons-nous une idée exacte de l'influence que le Cœur de JÉSUS exerce constamment, sur leurs âmes, par la grâce actuelle.

En quoi cette grâce diffère-t-elle de la grâce habituelle, dont ces âmes sont en possession?

Elle en diffère comme les mouvements d'un être

vivant diffèrent de la vie elle-même. Il n'est personne qui ne saisisse la différence. Si vous voyez, au cœur de l'hiver, un arbre dépouillé, non seulement de ses fruits, mais de ses feuilles elles-mêmes, vous n'irez pas, de sa stérilité momentanée, conclure qu'il est mort. Les mouvements de la vie sont partiellement suspendus en lui par les glaces de l'hiver; il ne végète et ne fleurit pas plus que les arbres morts, dont il est entouré, et pourtant il est plein de vie. Vous pourrez bientôt vous en convaincre lorsque cette vie, qui est aujourd'hui paralysée, s'épanouira sous les tièdes haleines du printemps. Tandis que les arbres vraiment morts demeurent, alors, en proie à leur stérilité irrémédiable, l'arbre vivant se réveillera, et sa végétation vigoureuse manifestera de nouveau la réalité de sa vie. Les mouvements de la vie ne sont pas la vie elle-même : ils n'en sont que l'effet et le signe. On ne peut se mouvoir de soi-même sans être vivant; mais on peut être vivant sans se mouvoir. Or, la vie est précisément cette puissance intime de se mouvoir.

Appliquons ces notions à l'âme juste, et nous saisirons sans peine la différence entre la grâce habituelle et la grâce actuelle.

La grâce habituelle est la vie divine de cette âme. Cette grâce n'est donc pas une opération, mais un état. Elle demeure dans l'âme, tant qu'elle n'y est pas détruite par le péché. Le juste peut

demeurer dans l'inaction, se livrer au sommeil, être saisi par le délire, par la folie, par la seconde enfance de la vieillesse ; ces accidents, qui le privent du pouvoir d'agir librement, ne le privent pas de sa vie divine, et ne peuvent même l'affaiblir. Il la conserve dans toute sa plénitude, au sein même de ses plus humiliantes infirmités, comme le chêne conserve toute sa vigueur sous les frimas de l'hiver.

Cependant, l'homme n'est pas placé sur la terre pour y demeurer constamment dans cet état d'inaction. La vie divine ne lui est confiée que pour recevoir, de sa libre coopération, un continuel accroissement. Les branches de la vigne céleste ne sont unies avec le cep divin, qui est JÉSUS-CHRIST, qu'afin de porter des fruits de plus en plus abondants. Comme elles vivent divinement en lui, il faut qu'en lui elles agissent divinement, et qu'elles mettent constamment en œuvre la puissance infinie qu'il leur communique. C'est ce qu'elles feront avec le secours de la grâce actuelle.

III

Pour bien saisir ce point, il faut revenir à la comparaison qu'emploient, si souvent, les saints Docteurs pour nous faire comprendre les merveilles de notre vie surnaturelle et divine : ils la

comparent à notre vie naturelle et humaine.

Comme celle-ci résulte de l'union de notre âme avec notre corps, ainsi celle-là résulte de l'union de l'Esprit de DIEU avec notre âme. Tant que l'âme n'est pas séparée du corps, celui-ci est vivant, alors même qu'il serait complètement paralysé; ainsi l'âme du chrétien est vivante, alors même qu'elle serait privée de toute action, tant que l'Esprit de DIEU habite en elle. Mais pour produire les actes de notre vie humaine, pour marcher, pour parler, pour prendre de la nourriture, il ne suffit pas que notre âme soit unie à notre corps; il faut qu'elle lui imprime divers mouvements, qu'elle fasse agir les nerfs, qu'elle accompagne leur action tant qu'elle dure, et qu'après même que cette action est terminée, elle ait soin d'en conserver les résultats.

Si l'âme négligeait d'imprimer au corps ces divers mouvements, il pourrait conserver la vie quelque temps; mais bientôt cette vie, faute d'être entretenue, s'éteindrait, comme une lampe dont l'huile est épuisée.

Le développement de notre vie surnaturelle est régi par des lois toutes semblables. Pour que le juste, qui possède cette vie en vertu de l'union de l'Esprit de DIEU avec son âme, puisse l'entretenir et l'accroître par des œuvres saintes, il faut que ce divin Esprit le pousse à agir, qu'il lui en inspire d'abord la pensée, qu'il lui en fasse concevoir le

désir, qu'il commence en lui l'action par un mouvement indélibéré. Si l'âme accepte librement cette pensée, si elle acquiesce à ce désir, si elle coopère volontairement à cette impulsion, ces mouvements, qui étaient sans mérite tant qu'ils étaient sans liberté, deviendront méritoires; mais là ne s'arrêtera pas le concours de la grâce actuelle : de même qu'elle avait été indispensable pour faire naître l'œuvre surnaturelle, elle est nécessaire pour la conserver; cette œuvre, tant qu'elle dure, doit être l'œuvre de DIEU aussi bien et plus encore que l'œuvre de l'homme; DIEU demeure toujours l'agent principal, tandis que l'homme est un simple instrument.

Sans cela, cette œuvre ne serait pas vraiment divine, et, par conséquent, ne pourrait mériter strictement (*de condigno*) la possession du bonheur de DIEU.

La grâce actuelle continue donc d'agir dans l'âme, alors même que l'âme a prêté son concours à ses premières impulsions. De prévenante qu'elle était auparavant, elle devient concomitante; après avoir excité, elle aide; mais sous ces deux formes différentes, c'est toujours la même grâce, et elle ne changera pas non plus de nature, elle ne fera que poursuivre son œuvre jusqu'au bout, quand, après avoir fait naître et soutenu l'acte de la volonté, elle coopèrera avec elle à la production des œuvres extérieures, et deviendra grâce subséquente.

IV

Mais on nous demande, sans doute, par quel lien cette triple grâce, ou plutôt cette triple action de la même grâce se rattache au Cœur de Jésus. Ce lien est facile à saisir, pour ceux qui n'ont pas perdu de vue les principes que nous avons souvent rappelés.

C'est un dogme de foi que Jésus-Christ, comme notre chef et par conséquent en tant qu'homme, est pour nous la source de tous les dons surnaturels. Il n'est pas moins certain que ces dons nous sont conférés par le divin Sauveur, avec une liberté parfaite ; c'est parce qu'il nous a librement aimés, qu'il s'est librement livré à la mort pour nous et qu'il nous a acquis les mérites, dont il est le maître de faire l'application suivant son bon plaisir.

Il est donc indubitable que nous sommes redevables à l'amour du Cœur de Jésus des impulsions de la grâce actuelle, aussi bien que des mérites qui en sont le fruit. C'est le Saint-Esprit qui est le principe immédiat de ces mouvements ; mais le Saint-Esprit ne nous est communiqué que par Jésus-Christ, et ses dons ne peuvent être, en nous, que des dérivations de la plénitude qui est propre à l'âme du Sauveur. Ame divine du corps de l'Église, l'Esprit-Saint appartient en toute pro-

priété au Chef de ce grand corps; et, pour agir sur ses membres, il attend l'expression de ses désirs.

C'est ce que le saint Concile de Trente nous fait parfaitement comprendre, par ces paroles que nous avons déjà citées : « Le Christ JÉSUS, semblable au chef qui unit tous les membres du corps, et au cep de la vigne qui communique sa sève aux sarments, ne cesse de répandre dans toutes les âmes justifiées la vertu qui prévient, accompagne et complète chacune de leurs bonnes œuvres. » Cette vertu est bien la vertu propre du Saint-Esprit, comme le saint Concile l'explique ailleurs; mais c'est par JÉSUS-CHRIST, en tant que Chef, et par conséquent en tant qu'homme, que cette vertu ne cesse de nous être communiquée.

Il n'y a donc pas lieu de craindre que la vie divine du corps de l'Église s'éteigne ou s'affaiblisse jamais, par la faute de Celui qui en est le principe. Le Concile vient de nous le dire : avec une activité qui ne se ralentit jamais, le Cœur de JÉSUS imprime sans cesse, à tous les membres de ce corps, les mouvements célestes qui les mettent en état de faire divinement toutes leurs œuvres, et d'accroître continuellement leurs mérites.

La grâce actuelle de l'intelligence est comme une voix intérieure, par laquelle ce divin Cœur ne cesse de leur suggérer de bonnes pensées; la grâce

actuelle de la volonté est comme une douce attraction et une impulsion puissante, par laquelle il les pousse à se rapprocher de DIEU : qu'ils ne ferment pas leurs oreilles, qu'ils n'opposent pas au divin amour les résistances de leur ingratitude, et ils marcheront de vertu en vertu.

V

Jusqu'ici, nous avons supposé l'âme en possession de la vie surnaturelle, et par conséquent disposée prochainement à tous les actes divins, qui sont les fruits naturels de cette vie divine. La grâce actuelle, dans cette âme, n'est que l'exercice continuel de l'union que la grâce habituelle a établie entre elle et l'Esprit de DIEU; c'est le résultat de l'influence essentiellement active, que le divin Chef ne peut manquer de faire éprouver à ses membres; mais si les membres avaient été malheureusement séparés du Chef, si le péché avait banni le Saint-Esprit de l'âme qu'il vivifiait, quelle ressource pourrait encore rester à une telle âme? Comment, après avoir perdu la vie, pourrait-elle encore exercer des actes de la vie? En proie à la plus affreuse de toutes les morts, comment aurait-elle la faculté de se mouvoir, qui est le privilège exclusif des êtres vivants? En un mot, comment pourrait-elle encore espérer la grâce

actuelle, après s'être dépouillée de la grâce habituelle?

Elle n'y a évidemment aucun droit; et pourtant, la bonté du Cœur de Jésus lui permet de concevoir cette espérance. Que dis-je? il lui donne l'assurance que cette espérance ne sera pas trompée. Il s'engage à opérer cet insigne miracle en faveur de tous les pécheurs, même les plus ingrats et les plus obstinés, tant qu'ils demeurent sur cette terre, qui est le royaume de sa miséricorde; il leur offre constamment à tous le pouvoir de sortir de leur tombeau, de rappeler l'esprit de vie qu'ils ont chassé, de recouvrer la santé qu'ils ont perdue.

La grâce actuelle, en effet, n'est pas moins donnée aux pécheurs qu'aux justes; et souvent, elle n'a pas moins d'efficacité chez les premiers que chez les seconds, bien que, sous d'autres rapports, elle soit chez ces derniers dans des conditions bien meilleures : chez les justes, la grâce actuelle est le fruit naturel de la vie qu'ils possèdent; chez les pécheurs, elle est un moyen purement gratuit pour recouvrer la vie qu'ils ont perdue.

Chez les premiers, elle est l'œuvre de l'hôte divin qui habite leur cœur; chez les seconds, elle est l'impulsion de l'Ami infiniment miséricordieux qui, chassé criminellement de ce cœur, frappe à la porte pour y rentrer. Chez les premiers,

elle est l'influence du divin Chef sur les membres vivants, dont il accroît sans cesse la force et le bien-être; chez les seconds, elle est l'effort de ce Chef divin sur les membres paralysés, pour leur rendre la santé et le mouvement. Chez les premiers, la grâce actuelle donne à tous les actes qu'elle provoque, et auxquels l'âme coopère librement, la vertu de mériter strictement *(de condigno)* la vie éternelle; chez les seconds, que le péché rend incapables de ce mérite, la grâce actuelle tend d'abord à détruire le péché par la contrition; mais tant qu'elle n'a pas obtenu ce résultat, elle ne peut donner, aux actes qu'elle fait naître, que la vertu de mériter la grâce par un mérite de simple convenance *(de congruo)*.

VI

Il y a, sans doute, entre la condition des uns et des autres une grande différence; et comment la condition des enfants de Dieu ne différerait-elle pas de la condition de ceux qui se sont faits volontairement ses ennemis? Mais à ne considérer les uns et les autres qu'au point de vue de la concession de la grâce actuelle, n'est-on pas contraint d'avouer que cette concession implique une bonté bien plus grande à l'égard des pécheurs qu'à l'égard des justes?

Voilà un homme qui a détruit en lui-même la vie du Christ, librement chassé de son âme l'Esprit de ce divin Sauveur; et, au lieu de l'abandonner aux affreuses et éternelles conséquences de sa criminelle folie, JÉSUS-CHRIST fait à chaque instant un nouveau miracle en sa faveur; il parle à l'oreille de ce mort, et il lui donne le pouvoir de l'entendre; il rend le mouvement à ce paralytique, et il lui accorde les forces nécessaires pour marcher; il s'approche de ce cadavre, lui fait envisager la vie qu'il a perdue, et l'invite à la recouvrer par une humble prière, avec l'assurance que s'il use fidèlement de la grâce qui lui est offerte en ce moment, une grâce plus grande lui sera donnée, jusqu'à ce qu'il recouvre la plénitude de sa vie!

Nous l'avons dit, en effet, JÉSUS-CHRIST a pris l'engagement de ne refuser à qui que ce soit la grâce actuelle. Celui qui, privé de cette grâce, serait également privé des moyens de l'obtenir, serait par là même hors de la voie du salut; le désespoir serait pour lui une nécessité, et il ne pourrait être obligé à la pratique d'aucune vertu.

Affirmer qu'un seul homme est dans cet affreux état, serait aller directement contre les enseignements de l'Église. Il est donc indubitable que les plus grands pécheurs, les ennemis les plus mortels de JÉSUS-CHRIST, ont à leur disposition soit des grâces actuelles proprement dites, soit des secours de l'ordre naturel, dont le bon usage leur

ferait obtenir, infailliblement, la grâce surnaturelle.

En même temps qu'il répand sans cesse dans les âmes justes la vertu qui accroît continuellement leurs mérites, le Cœur de JÉSUS ne cesse d'exercer, sur les cœurs les plus éloignés de lui, la salutaire attraction qui les ferait promptement rentrer, s'ils n'y résistaient pas, dans les voies de la vie et du bonheur. Aux uns comme aux autres, il ne cesse de lancer « ces flèches perçantes, — dont parle le Prophète, — qui font tomber à ses pieds les peuples vaincus. »

VII

Mais, hélas! combien il en est qui s'arment, contre ces flèches, du bouclier de l'ingratitude et de l'indifférence!

Combien opposent à cette attraction vivifiante la résistance la plus criminelle et la plus insensée! Combien ils sont rares, au contraire, même parmi les justes, ceux qui coopèrent fidèlement à l'influence que le Cœur de JÉSUS ne cesse d'exercer sur eux! A chaque instant, ce divin Sauveur envoie à chacun de nous les grâces actuelles les plus puissantes; à chaque instant, il sème en nous à pleines mains ces germes de mérites immortels. Quel est celui d'entre nous qui peut se flatter de ne pas laisser perdre la plus grande partie de

cette divine semence? Ah! quand nous sera-t-il donné de comprendre le don de DIEU [1].

Si scires donum DEI! Si vous connaissiez le don de DIEU, avec quelle crainte et quel tremblement vous opéreriez votre salut, parce que la grâce est à DIEU seul et que, sans elle, vous ne pouvez absolument rien faire dans l'ordre du salut.

L'homme sans la grâce, c'est l'arbre planté dans un terrain défavorable, dont les racines ne peuvent puiser le suc vital qui lui convient; jamais de feuilles, jamais de fleurs, jamais de fruits. C'est le navire sur les eaux unies et calmes, auquel ni le vent, ni la vapeur ne communiquent le mouvement; il reste stationnaire. « Sans moi, sans ma grâce, a dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. » Voilà l'antidote à notre orgueil, le contrepoids à notre présomption, le rayon qui chasse les illusions de notre vanité.

Quoi donc, pauvre nature, tu te complais en quelqu'une de tes œuvres! Mais que possèdes-tu, que tu n'aies reçu, et, dès lors, pauvre mendiante, de quoi veux-tu t'enorgueillir; l'habit qui te revêt est l'habit de la mendicité, qui voile tes misérables haillons!

L'Apôtre saint Pierre, plein de confiance en la générosité de ses sentiments, s'écriait, non pas, je

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. XVIII, p. 69 à 80.

m'imagine, sans jeter un certain regard de pitié sur les autres disciples timides et tremblants : « Que les autres soient scandalisés, soit; moi, je ne le serai pas; mais fallût-il donner ma vie pour vous, je suis prêt [1]. » Ah! quand Pierre eut connu la faiblesse de la nature, combien différent fut son langage, et avec quelle timide réserve, avec quelle appréhension pour l'avenir il jure à son Maître qu'il l'aime et qu'il veut lui être fidèle. David aussi avait dit, dans la force de son passé déjà glorieux : « Je suis inébranlable pour l'éternité [2]; » et voici qu'un simple regard l'a renversé misérablement à terre : *oculus meus deprædatus est animam meam* [3]. Combien son fils était plus sage lorsque, docile à l'Esprit du Seigneur, il proclamait en face de son peuple : « Je sais que je ne puis avoir la continence, si DIEU ne me la donne, et c'est déjà un acte de sagesse de savoir de qui je dois recevoir ce don [4]. »

S'il est vrai que je ne puis rien, la vertu qui doit m'être la plus naturelle n'est-ce pas l'humilité? Et si je triomphe des faiblesses de ma nature, à l'exemple de saint Paul, ne dois-je pas en faire remonter aussitôt la gloire à l'auteur de tout bien, qui couronne en moi ses propres dons : à

[1] Marc, XIV, 29.
[2] Ps. XXIX, 3.
[3] Thr. III, 51.
[4] Sap. VIII, 21.

DIEU, qui nous donne la victoire par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur [1]!

Si scires donum DEI, si vous connaissiez le don inénarrable de DIEU, avec quelle inébranlable confiance vous poursuivriez l'œuvre de votre salut, parce que s'il est vrai que vous ne pouvez rien sans la grâce, il n'est pas moins vrai qu'avec elle vous pouvez tout [2]. Cessez donc d'user d'atermoiements, et mettez la main à l'œuvre : vous êtes faibles, dites-vous, glorifiez-vous dans vos faiblesses, parce que la grâce sera proportionnée à vos faiblesses, et l'œuvre de DIEU brillera en vous d'un plus vif éclat. Oh ! comme il gémissait, le grand Apôtre des nations, lorsque, descendu des hauteurs du troisième ciel, il se sentait flagellé par le fouet de la concupiscence ; avec quelles larmes brûlantes, il suppliait son Seigneur de l'affranchir de cette loi des membres, toujours en révolte contre la loi de l'esprit ! Mais que lui manquait-il pour triompher, et pour enrichir sa couronne, puisqu'il avait la grâce de JÉSUS-CHRIST ? *sufficit tibi gratia* [3].

Que prétendez-vous, saints et braves guerriers, disait saint Augustin ; généreux soldats de JÉSUS-CHRIST, que désirez-vous ? Qu'il n'y ait plus en vous de passions et de mouvements déréglés ?

[1] 1 Cor. xv, 37.
[2] Philip. iv, 13.
[3] Rom. vii, 22.

Cela n'est pas en votre pouvoir. Faites-leur la guerre, et espérez la victoire et le triomphe. Pendant que nous vivons, nous sommes dans les combats; pendant que nous combattons, nous sommes dans le danger; mais parmi tout cela nous demeurons victorieux, par Celui qui nous a aimés [1]. Celui qui vous ordonne de combattre tient en main l'élément de la victoire, et le met à votre disposition; aussi ne cesse-t-il de vous dire : *confidite*, ayez confiance, ma grâce mille et mille fois déjà a triomphé de vos ennemis. C'est elle qui donne de l'énergie à celui qui chancelle, qui remplit de force celui qui n'est rien par lui-même [2].

Voyez les saints martyrs : qu'est-ce qui les a fait surmonter avec tant d'intrépidité les furies de leurs bourreaux; qu'est-ce qui a allumé dans les faibles corps de petits enfants, de jeunes vierges, un courage qui les rendait supérieurs aux plus affreux supplices? C'est ma grâce. Ce que ma grâce a fait en eux, elle le fera en vous, si vous avez confiance.

Si scires donum DEI, si vous connaissiez le don de DIEU, vous seriez, par là même, prémunis contre le découragement et contre une folle présomption, basée sur une confiance illégitime en

[1] Aug. serm. 43, de verbis Dom.
[2] Is. XL, 29.

la grâce. Car la grâce vous sauvera, sans doute, mais elle ne vous sauvera pas sans vous, sans un concours actif de votre part ; le salut est l'œuvre de la grâce combinée avec vos efforts, *gratia* DEI *mecum* [1].

VIII

La grâce aide, elle ne violente pas ; c'est une amie, qui vous offre aide et appui ; vous êtes parfaitement libre de rejeter son concours. « DIEU est l'auteur du salut, dit saint Bernard, et il n'y a que le libre arbitre qui en soit capable. Il n'y a que DIEU qui puisse le donner ; il n'y a que le libre arbitre qui puisse le recevoir. Il s'ensuit que ce que DIEU seul donne ne peut pas être non plus accepté sans le consentement de celui qui le reçoit. C'est ainsi que le libre arbitre coopère à la grâce qui opère le salut, lorsqu'il donne son consentement [2]. »

« Or, — remarque saint Augustin, avec une antithèse pleine de vérité, — si DIEU coopère, il faut que nous opérions. »

Ne ressemblons pas à cet homme qui, assis sur le bord d'une eau courante, s'apitoyait sur sa faiblesse et s'écriait : « Ah ! si je croyais que la grâce me seconderait, comme je travaillerais à

[1] Cor. xv, 10.
[2] L. de grat. et lib. arb. c. 2.

ma perfection. » Mais jetant un regard plein de confiance vers Celui d'où nous viendra le secours, mettons vigoureusement la main à l'œuvre et que notre cœur ne défaille pas à la peine : *viriliter agite et confortetur cor vestrum* [1]. Renouvelons-nous dans l'intérieur de notre âme, et revêtons-nous du nouvel homme, qui est créé selon DIEU dans la justice et la véritable sainteté [2]. Ne nous mettons point à l'unisson de ce siècle, mais réformons-nous par le renouvellement de l'esprit [3].

C'est donc à nous qu'il appartient de nous faire un cœur nouveau et un esprit nouveau [4]. Oui, à nous, mais avec le concours de la grâce, qui pénètrera de son influence toutes nos entreprises et s'immiscera tellement en notre action, qu'elle ne fera avec elle qu'une seule et même action, une action surnaturelle, une action qui sera et de DIEU et de l'homme. Et voilà pourquoi DIEU, après nous avoir ordonné, par le prophète Ezéchiel, de nous faire un cœur, ajoute : « C'est moi qui vous donnerai un cœur nouveau, et qui mettrai au milieu de vous un esprit nouveau [5]. » Quand nous correspondons à la grâce, nous n'y correspondons plus avec un libre arbitre purement humain,

[1] Ps. XXVI, 14.
[2] Coloss. III, 9.
[3] Rom. XII, 2.
[4] Ezech. XVIII, 31.
[5] Ezech. XXXVI, 26.

mais surnaturalisé par la grâce; en sorte que la grâce et le libre arbitre ne constituent plus qu'une seule faculté, pour ainsi dire divinisée.

« La grâce — comme dit très bien saint Bernard — ne fait pas une partie de l'œuvre et le libre arbitre une autre partie, mais chacun opère tout par une opération indivisible. Le libre arbitre fait tout et la grâce fait tout; mais comme tout se fait dans le libre arbitre, ainsi tout vient de la grâce [1]. »

IX

Comme cette harmonieuse entente, cet accord merveilleux de la liberté et de la grâce se découvre dans toutes les révélations du Cœur de Jésus à la B. Marguerite-Marie! Que signifient ces plaintes amoureuses de ce divin Cœur sur l'ingratitude des hommes, sur leur indifférence, sur le peu de retour qu'il trouve à ses témoignages d'amour? Pourquoi demande-t-il qu'on veuille bien écouter sa voix, que tous se tournent vers lui et viennent puiser à sa source les grâces dont on a besoin; sinon parce que Dieu nous traite avec un grand respect, et qu'il ne veut en rien atténuer cette liberté, qui est un présent de sa main?

Mais que signifient à leur tour ces grandes, ces

[1] Bern. de gratia et lib. arbit, c. xiv.

magnifiques promesses, échappées de ce Cœur tout aimant, ces bénédictions surabondantes accordées aux individus, aux familles, aux sociétés, cette assurance de la persévérance finale; ces paroles si souvent répétées : « Je triompherai, malgré les obstacles et malgré mes ennemis, » sinon que la grâce est triomphante et souveraine? Deo *gratias qui semper triumphat nos in Christo* [1].

Oh! oui, c'est à nous surtout, fidèles serviteurs du Cœur de Jésus, qu'il appartient de chanter l'hymne de la confiance et de la reconnaissance! Car nous pouvons tout en celui qui nous fortifie. C'est à nous qu'il appartient de nous élancer avec confiance vers ce Cœur, alors même que la tempête déferlerait autour de nous, et que la terre, sous nos pas, serait plus tourmentée que n'étaient les flots sous les pas de saint Pierre : car le Cœur de Jésus est là! et, avec ce Cœur, nous pouvons tout braver; car si ce Cœur est pour nous, qui sera contre nous, c'est-à-dire qui pourra nous ébranler?

Tournons-nous donc vers ce Cœur adorable, foyer de la vie surnaturelle, auteur de la grâce, dispensateur de la grâce, et disons-lui avec amour : O Cœur bienfaisant de mon Jésus, accordez-moi cette grâce, que vous m'avez fait voir être si grande et si nécessaire pour mon salut,

[1] 2 Cor. II, 14.

afin que je puisse vaincre ma mauvaise nature. Au milieu des tentations et des tribulations, « je ne craindrai rien, si votre grâce est avec moi. Elle est toute ma force, tout mon conseil et tout mon secours. Que suis-je sans elle, qu'un bois sec et une souche inutile, qu'il faut jeter. Que votre grâce donc me prévienne et me suive toujours, Seigneur, et qu'elle me rende continuellement attentif à faire le bien [1] ! »

[1] *Imit.*, l. III, ch. LV.

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSIONS PRATIQUES

CHAPITRE PREMIER

La dévotion au Cœur de JÉSUS, forme pratique de notre divinisation [1].

I

La science de la sainteté n'est pas une pure spéculation : c'est une science éminemment pratique ; c'est un art, le premier des arts : *ars artium*. Pour se sanctifier et acquérir la vie éternelle, il faut avant tout connaître : *hæc est vita æterna ut cognoscant te ;* car, comment la volonté agirait-elle, si l'intelligence ne lui montrait le chemin? Mais c'est par la volonté seule que l'intelligence peut devenir féconde, et porter le fruit divin de la sainteté. Loin de pouvoir nous sanctifier toute seule, la connaissance la plus parfaite ne ferait que nous rendre plus coupables, si elle ne devenait pas la règle de notre conduite.

« Si vous savez ce que je vous ai enseigné, disait le Sauveur aux Apôtres, vous êtes heureux, mais à la condition que vous le mettrez en pratique. »

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXXII, p. 497 à 509.

(Jo. XIII, 17.) Aussi, bien différent des Pharisiens, qui enseignaient ce qu'ils ne faisaient pas, *dicunt et non faciunt* (Matt. XIII, 3), lui, le grand Maître de la sainteté, a commencé à nous instruire par ses exemples, avant de nous donner des leçons : *cœpit facere et docere* (Act. I, 1).

Entrons dans sa pensée ; et, avant d'aller plus loin, examinons comment nous pourrons mettre en pratique la magnifique théorie que nos précédents articles nous ont fait envisager sous ses aspects principaux. L'œuvre de la sanctification doit être le résultat du concours de deux agents : DIEU et l'homme. C'est surtout du côté de DIEU que nous l'avons prise jusqu'à ce moment ; il s'agit maintenant de voir ce que nous avons à faire, pour concourir à l'action de DIEU, et conduire à sa perfection cet ouvrage, le plus divin qu'accomplit, hors de lui, le Tout-Puissant. Nous avons considéré l'œuvre de notre divinisation dans ses principes ; il faut maintenant la considérer dans sa pratique.

Combien il va être consolant pour nous de nous voir ramenés, par cette voie, au terme auquel nous avait déjà conduits l'étude spéciale de notre Œuvre, et de reconnaître la forme pratique de notre sanctification dans cette même dévotion au Cœur de JÉSUS, qui s'est déjà montrée à nous comme le plus puissant de tous les moyens d'apostolat !

II

Il suffit, en effet, de résumer ce que nous avons précédemment établi, pour nous convaincre que le Cœur de Jésus est le principal instrument de notre divinisation. Il est vrai que cette œuvre est l'œuvre de la Trinité tout entière : la première et la troisième personne de la sainte Trinité n'y sont assurément pas plus étrangères que la seconde, puisqu'elle consiste dans notre adoption par Dieu le Père et dans l'union de nos âmes avec le Saint-Esprit; mais c'est par Jésus-Christ, que ce divin Esprit nous est donné, et c'est uniquement à cause de notre incorporation à Jésus-Christ que Dieu le Père nous reconnaît et nous aime, comme ses enfants.

Or, Jésus-Christ ne nous donne son divin Esprit, il ne fait de nous ses membres, que par un acte parfaitement libre et constamment renouvelé de son amour. C'est donc à son Cœur, organe de son amour, que nous sommes redevables de notre vie divine et de toutes nos richesses surnaturelles.

Si, au lieu d'être les tristes esclaves de Satan et les victimes de l'éternelle damnation, nous sommes les enfants de Dieu et les héritiers de son éternelle félicité; si de l'abîme des ténèbres nous

avons été transportés dans les régions de la divine lumière (1 Petr. II, 9), la cause déterminante de cette merveilleuse transformation n'est autre que l'amour gratuit et infiniment tendre du Cœur de JÉSUS.

C'est par un premier transport de cet amour, vraiment excessif, *propter nimiam charitatem qua dilexit nos* (Eph. II, 4), que le Verbe incarné nous a délivrés de nos souillures, en les lavant dans son sang. Non content de ce premier bienfait, après avoir acquitté nos dettes et détruit notre mort, il nous a mérité les grâces de notre éternelle vie; il est devenu notre justification, aussi bien que notre rédemption. Et maintenant, son amour est sans cesse occupé à répandre, dans les âmes, ce trésor de satisfaction et de mérites qu'il a amassés pour nous durant sa vie mortelle.

Il nous sanctifie individuellement, après nous avoir rachetés et justifiés collectivement.

Nous avons donc le droit de dire, spécialement du Cœur de JÉSUS, ce que saint Paul dit de l'Homme-DIEU : « Qu'il est notre justice, notre sanctification et notre rédemption. » (1 Cor. I, 30.)

En appropriant ces titres au Cœur de JÉSUS, nous ne faisons que préciser la pensée de l'Apôtre et lui donner une expression plus complète. Nous ne faisons pas seulement profession de croire que nous sommes redevables de ces immenses bien-

faits à JÉSUS-CHRIST, mais encore que nous les devons à son gratuit et ineffable amour.

III

Ici pourtant, se présente une difficulté dont l'examen va nous aider à concevoir une idée plus nette du grand mystère qui fait, en ce moment, l'objet de notre étude.

Comment concilier ensemble les deux vérités que nous venons de rappeler? D'un côté, nous avons constaté que, de toutes les œuvres de DIEU, la plus divine est sans contredit l'œuvre de notre divinisation. Nous avons vu les trois personnes de la sainte Trinité travaillant de concert à l'accomplir, en nous communiquant leur nature. Mais alors comment pouvons-nous dire que le Cœur de JÉSUS est la cause déterminante de cette œuvre?

Bien que divinisé par son union hypostatique avec la personne du Verbe, le Cœur de JÉSUS demeure pourtant, en lui-même, un être créé. L'amour dont il est l'organe est un amour créé, puisque c'est l'acte de la sainte âme du Sauveur. Or, n'est-il pas contradictoire que le Créateur fasse dépendre son action de la détermination d'une créature, quelle qu'elle soit? Pour que le Cœur de JÉSUS fût la cause déterminante de notre divinisation, il faudrait qu'il pût disposer de

l'Esprit de DIEU et le donner à qui il veut; qu'il exerçât, par conséquent, sur l'Esprit de DIEU une certaine autorité. Or, saint Paul nous enseigne (2 Cor. III, 17) ce que JÉSUS-CHRIST lui-même avait déjà fait comprendre à Nicodème (Jo. III, 8), que l'Esprit-Saint n'obéit à personne : il est indépendant et souverain. *Dominus Spiritus est*. Il souffle où il veut; et il ne lui est pas plus possible de se dépouiller de son indépendance, que de perdre sa divinité. Loin qu'il soit sous la dépendance du Cœur de JÉSUS, c'est, au contraire, le Cœur et l'âme de JÉSUS qui sont constamment et absolument soumis à ses inspirations.

IV

Pour résoudre plus complètement cette difficulté, il faut la généraliser. Elle n'atteint pas seulement, en effet, la question présente, elle ressort de tout l'ensemble de la religion; bien plus, elle embrasse dans toute son étendue le plan de la Providence.

Voilà un prêtre qui monte à l'autel. Il prend du pain, il prononce quelques paroles; et ce qui, un instant auparavant, était pain, devient le corps du Fils de DIEU. Il y a là certes une œuvre bien divine.

Pour l'accomplir, il a fallu que DIEU le Père

suspendît et modifiât l'exercice de son pouvoir créateur, et que, cessant de conserver la substance du pain, il mît à la place le corps de son Fils. Il a fallu que le Verbe de DIEU devînt présent d'une manière toute nouvelle, à un point de l'espace où il n'était auparavant que comme il est partout, en vertu de son immensité.

Et pourtant, si divine qu'elle soit, cette action s'est faite au gré d'une pure créature, qui aurait pu, si elle eût voulu, en empêcher l'accomplissement.

De l'autel, le prêtre passe au saint tribunal, il monte en chaire ; là encore il fait des œuvres divines : il éclaire les intelligences de la lumière surnaturelle, il purifie les âmes, les guide dans la voie du salut. DIEU seul peut être l'auteur immédiat de pareils effets ; et pourtant, c'est bien de la libre volonté du prêtre qu'il dépend que ces effets soient produits, ou qu'ils soient empêchés. En tout cela, DIEU subordonne son action à celle d'une pure créature.

De l'ordre surnaturel passons à l'ordre naturel. Un homme et une femme s'unissent par les liens du mariage ; et bientôt de cette union naissent de nombreux enfants. Qui a donné la vie à ces enfants ? qui a créé leur âme et façonné leur corps ? C'est DIEU évidemment, DIEU, l'unique principe de la vie ; DIEU seul capable de plonger sa main dans l'abîme du néant, pour en tirer le plus par-

fait des êtres créés, un esprit semblable à lui. Oui, c'est à lui que nous sommes tous redevables de notre existence ; mais ce pouvoir créateur qui lui appartient essentiellement, il ne l'aurait pas exercé par rapport à nous, si notre père et notre mère ne lui eussent prêté leur concours.

Quand des êtres humains se débattent dans les tortures de la famine, que faudrait-il pour qu'ils pussent éviter la mort, recouvrer leurs forces corporelles et le libre usage de leurs facultés spirituelles? Un peu de pain ou de riz. Voilà donc des substances purement matérielles, dont le concours est nécessaire à DIEU pour exercer son pouvoir de conservation à l'égard du chef-d'œuvre de ses mains, de sa créature raisonnable.

V

Nous pourrions parcourir ainsi tous les ordres de la création : partout le même phénomène s'offrirait à nos regards; partout nous verrions le Tout-Puissant se rendre dépendant de ses créatures, dans son action sur les autres créatures.

Cette dépendance, que s'est volontairement imposée Celui qui est indépendant par essence, c'est la médiation. Dans le monde physique comme dans l'ordre moral, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, toutes les créatures sont mé-

diatrices les unes à l'égard des autres : médiatrices de lumière, de chaleur, de mouvement, de vie.

Il n'en est pas une qui ne soit chargée de transmettre, aux autres, quelques-uns de ces biens dont DIEU est l'unique principe et le souverain dispensateur. La médiation est donc la plus universelle de toutes les lois divines; c'est de là que naît l'ordre, l'harmonie, la beauté de l'univers.

Loin de porter préjudice à la suprême indépendance de DIEU, elle fait ressortir dans tout son éclat sa sagesse infinie. Comment nuirait-elle à l'indépendance de DIEU, alors que DIEU ne dépend de ses créatures que dans la mesure dans laquelle ses créatures dépendent de lui? C'est lui, en effet, qui a établi les lois d'après lesquelles nous pouvons nous communiquer, les uns aux autres, les biens de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel.

Le prêtre ne peut consacrer le corps de JÉSUS-CHRIST, qu'en prononçant les paroles prescrites par le Sauveur. Ce n'est qu'en traduisant fidèlement sa doctrine, qu'il peut éclairer les âmes; c'est en administrant ses sacrements, qu'il les sanctifie. De même, le soleil n'éclaire, le pain ne nourrit, la terre ne porte des fruits, que suivant les lois établies par l'auteur de la nature. En communiquant à tous les êtres sortis de sa main le pouvoir d'agir les uns sur les autres, il n'a pas cessé d'être le suprême agent; il leur a fait part

de l'un de ses plus beaux attributs, sans s'en dépouiller lui-même; il nous a enrichis, sans s'appauvrir.

VI

Cette considération fait disparaître la difficulté que nous nous proposions naguère, relativement au Cœur de Jésus. En voyant Dieu subordonner son action à l'action de toutes ses créatures, même les plus humbles, nous ne pouvons plus nous étonner qu'il ait soumis la distribution de ses dons les plus précieux à la libre volonté de la créature la plus parfaite, de celle qu'il a revêtue de sa souveraineté et de sa dignité infinies, en l'unissant à la personne de son Verbe.

Précisément parce que le Cœur de Jésus est, de tous les cœurs humains, le plus soumis à l'action du divin Esprit, il aura un pouvoir incomparablement plus étendu pour communiquer cette action à tous les autres cœurs. Comme il ne cherche toujours, en toutes choses, qu'à faire ce qui plaît à son Père (Jo. VIII, 29), son Père ne fait, par rapport à lui et aux autres hommes, que ce qui lui plaît. Il l'investit d'un plein pouvoir sur la création tout entière (Jo. XIII, 3); et, comme il n'accorde aucune grâce qui ne passe par ses mains, il n'agrée d'autres hommages que ceux qui lui sont offerts par son intermédiaire.

Voilà donc le médiateur universel, le médiateur suprême, le médiateur unique (1 Tim. II, 5) : le médiateur universel, puisque par lui les dons de DIEU se répandent sur toutes les créatures; le médiateur unique, puisque aucune créature ne peut aller à DIEU que par lui; le médiateur suprême, puisque tous les autres médiateurs reçoivent de lui le pouvoir de remplir leur mission.

Comme la source que DIEU avait fait jaillir au milieu du paradis terrestre et qui, alimentant quatre grands fleuves par l'inépuisable abondance de ses eaux, répandait la fécondité et la fraîcheur dans toutes les parties de ce délicieux séjour, la sainte âme du Sauveur a reçu du Verbe, au moment même où s'est accomplie son ineffable union avec lui, la plénitude de laquelle tous nous avons reçue (Jo. I, 17). Jusqu'à la fin des siècles, il ne coulera ni sur la terre, ni dans le ciel une seule goutte de cette eau vivifiante, qui ne jaillisse du Cœur de JÉSUS.

VII

JÉSUS-CHRIST est notre souverain Prêtre, et c'est par son Cœur qu'il exerce son sacerdoce. Le prêtre est le médiateur de l'ordre surnaturel; c'est celui par qui DIEU fait briller sur la terre la lumière qui éclaire les intelligences; celui par qui le Tout-Puissant imprime aux âmes le mouve-

ment qui les conduit à leur éternelle félicité; celui par qui le Père céleste se donne à lui-même de nouveaux enfants, auxquels il communique sa propre vie. Toutes ces fonctions divines, que les prêtres de JÉSUS-CHRIST exercent secondairement, ministériellement, JÉSUS-CHRIST seul les remplit par un droit propre; et comme il les remplit librement et par amour, il est rigoureusement vrai de dire que son Cœur en est l'instrument. Tout ce qui se fait dans l'Église, pour la sanctification des âmes, se fait donc par la vertu du Cœur de JÉSUS.

Si les sacrements sont les canaux de la grâce, le Cœur de JÉSUS est le réservoir où ils s'alimentent. Si, au moment où l'eau du baptême touche le front de l'enfant, son âme est purifiée de la souillure originelle, c'est que, à ce moment même, la grâce de la régénération lui a été conférée par le Cœur de JÉSUS. Si, en prêtant l'oreille à la parole d'un orateur sacré, ou en lisant un livre pieux, nous voyons nos illusions se dissiper et la vérité surnaturelle nous apparaître avec un éclat inaccoutumé, c'est que le Cœur de JÉSUS nous donne une grâce de lumière. Ces mouvements intérieurs de componction, de confiance, d'amour, qui parfois nous saisissent et nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, c'est du Cœur de JÉSUS qu'ils partent.

Le Cœur de JÉSUS est par excellence le Cœur sacerdotal; et il ne cesse de remplir, pour nous

et envers nous, toutes les fonctions du sacerdoce : pour nous, il adore sans cesse la majesté de son Père, il le remercie de ses bienfaits, il expie nos ingratitudes, il sollicite ses bienfaits; sans cesse il est occupé à nous éclairer, à nous guider, à nous fortifier, à nous guérir. C'est par lui que la divine Trinité accomplit l'œuvre de notre divinisation; et, par conséquent, si nous voulons bien comprendre cette œuvre et en rendre l'accomplissement facile, c'est dans le Cœur de Jésus qu'il faut l'envisager.

VIII

En effet, considérée de la sorte, la sainteté devient à la fois plus saisissable et plus aimable.

Elle ne se présente plus à nous comme une science compliquée, exigeant une longue étude, composée d'un grand nombre de préceptes aussi difficiles à retenir qu'à mettre en pratique, renfermée dans une multitude de livres, que les savants et les hommes de loisir ont seuls le pouvoir de consulter.

Les âmes qui se font une pareille idée de la sainteté, ne peuvent que s'agiter et se troubler outre mesure. Plus elles désirent atteindre ce terme bienheureux, plus elles se fatiguent et perdent de temps à chercher les chemins les plus courts pour y arriver : elles croient ne pouvoir

jamais lire assez de livres, consulter assez de directeurs, adopter assez de pratiques. Elles se remuent beaucoup et avancent peu. Puissent-elles enfin entendre le divin Sauveur, qui leur dit ce qu'il disait, jadis, à son hôtesse trop empressée : « Marthe, Marthe, pourquoi tant de sollicitudes? pourquoi ce trouble, qui naît de la multiplicité de vos soucis? Comprenez donc qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire. » Et cette unique chose, c'est de vous conformer à mon divin Cœur.

C'est en lui qu'est renfermée toute la sainteté; et par conséquent vous n'avez, pour l'acquérir, qu'à faire ce qu'il désire de vous. Or, à chaque instant, il ne désire de vous qu'une seule chose : et cette unique chose qu'il désire de vous à chaque instant, c'est ce qui vous convient le mieux, ce qui vous est le plus facile, puisque, pour le faire, il vous offre son tout-puissant appui. C'est ce qui vous tiendra mieux à votre place; ce qui vous donnera plus de paix et de véritable bien-être. Cessez donc d'aller chercher au loin ce qui est auprès de vous ; cessez de compliquer gratuitement l'œuvre dont le Cœur de Jésus a fait la chose la plus simple du monde.

IX

En simplifiant ainsi et en rendant, par là même, plus saisissable l'œuvre de notre sanctification,

la dévotion au Cœur de JÉSUS, bien comprise, rend également cette œuvre plus aimable et plus attrayante.

Elle nous présente la sainteté, non dans une lettre morte, mais dans sa réalité vivante. Elle la personnifie, en quelque sorte, dans un Cœur, et dans le plus aimable de tous les cœurs.

Notre nature, à la fois sensible et spirituelle, a bien de la peine à se passionner pour la vérité nue. Une doctrine, si belle qu'elle soit, ne nous touche guère, à moins qu'elle ne prenne un corps et qu'elle ne frappe, par une forme sensible, les facultés sensibles de notre âme. La sainteté est donc très difficile à saisir, tant qu'on ne l'envisage que dans les livres. Considérée de la sorte, dans son essence abstraite, elle a tout ce qu'il faut pour convaincre l'intelligence; mais il lui manque le stimulant requis par l'infirmité de notre volonté. Elle montre le bien, mais elle ne donne pas la force de l'accomplir; elle trace la voie, mais elle ne pousse pas à y marcher; elle signale le danger, mais elle n'en préserve pas; elle permet de mesurer la profondeur de l'abîme où nous entraînent nos convoitises, mais elle ne nous arrête pas sur la pente qui y conduit.

Le chrétien qui considère ainsi la morale évangélique, se place dans une position analogue à celle du juif: la sainteté était révélée au juif, dans sa sublime perfection, par le premier précepte du

Décalogue, mais cette révélation, faite sur des tables de pierre, ne le mettait pas en état de faire le bien dont elle lui faisait comprendre la nécessité.

Or, tout autre est la condition du chrétien.

Ce n'est plus sur des tables de pierre que la perfection s'est montrée à nous. La loi de la sainteté a été écrite, pour nous, sur les tables vivantes d'un cœur de chair (2 Cor. III, 3). Le Cœur de Jésus, voilà pour nous la loi vivante. Il ne nous montre pas seulement l'idéal divin de la sainteté réalisée dans un cœur d'homme, mais il nous fournit les moyens de réaliser cet idéal dans notre propre cœur. Après nous avoir inoculé le germe de la sainteté, en nous conférant au baptême la grâce sanctifiante, ce divin Cœur travaille sans relâche, par ses prières et par l'influence de son Esprit, à développer ce germe et à mûrir en nous le fruit de la sainteté, qui est la gloire éternelle.

Il suffit donc, pour se sanctifier, de s'unir à cette action toute-puissante, dont l'énergie ne se ralentit jamais; de seconder, au lieu de l'entraver, comme nous l'avons fait trop souvent, le travail incessant du Cœur de Jésus en nous [1].

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXXII, p. 491 à 509.

CHAPITRE II

Le Cœur de JÉSUS est le Cœur divin de chaque chrétien [1].

I

J'ai dit le travail incessant du Cœur de JÉSUS en nous ; je vais plus loin, et j'ose affirmer que ce Cœur est le cœur divin de chaque chrétien. Ah ! certes, si le Psalmiste ressentait une si vive joie, en entendant dire qu'il habiterait un jour dans la maison du Seigneur, combien notre allégresse devrait être plus grande, quand nous pouvons nous donner l'assurance, non seulement qu'un jour la maison de DIEU sera notre maison, mais que, dès cet instant, le Cœur de DIEU est notre cœur, et que, par son influence, il ne tient qu'à nous d'acquérir, sur cette misérable terre, des mérites vraiment divins, de faire des œuvres divines, de goûter de divines consolations, de posséder une vertu et une puissance divines !

Pour prouver cette assertion, il suffit de rappeler les principes les plus élémentaires de la doctrine évangélique.

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. II. p. 8 à 17.

Qu'est-ce qu'un chrétien? C'est celui, nous dit saint Jean, qui n'est pas né seulement de la chair et de l'homme, mais qui est né de DIEU, et qui a reçu du Fils unique du Père le pouvoir de devenir lui aussi fils de DIEU. Le chrétien est donc né deux fois, et il a; par conséquent, deux existences et deux natures. Une première fois, il est né de la chair, et il a reçu de ses parents selon la chair une vie animale et raisonnable. Mais dès le jour même où il était devenu, par cette première naissance, le fils de l'homme et le citoyen de la terre, un nouveau père et une nouvelle mère s'unirent ensemble pour lui donner une nouvelle vie.

JÉSUS, Fils unique de DIEU et Époux de l'Église, inspira à cette Épouse bien-aimée le désir d'introduire cet enfant des hommes dans la famille des enfants de DIEU. L'Église le prit donc, et, par le Baptême, elle le fit entrer dans son propre sein et l'unit par là même à JÉSUS-CHRIST; dès lors, cet enfant commença à être animé de l'esprit de JÉSUS-CHRIST et à vivre de sa vie. Il ne cessa pas d'être homme, mais il devint quelque chose de plus qu'un homme. Il garda son corps animal et son âme raisonnable, mais il acquit de plus un esprit vraiment divin, qui devint la vie de son âme, comme son âme était la vie de son corps.

Comme fils de l'homme, il continua d'avoir une existence complète; mais, comme fils de DIEU, il commença à faire partie du grand corps dont

JÉSUS-CHRIST est le Chef; il demeura libre, sans doute, de se faire une destinée individuelle et de séparer ses intérêts des intérêts du corps divin, dans lequel le baptême l'avait introduit; mais il ne tint qu'à lui de confondre ses intérêts avec ceux de ce divin Chef, et n'avoir plus qu'une même destinée avec lui.

II

Telle est l'alternative dans laquelle nous nous trouvons tous placés; tel est le choix qui nous est offert, tant que nous sommes sur terre. Vivre en nous-mêmes ou vivre en JÉSUS-CHRIST; être homme seulement ou être fils de DIEU; nous faire à nous-mêmes notre fin, plus misérable encore que le néant d'où nous sommes sortis, ou accepter la destinée glorieuse que DIEU nous a faite, en nous associant à son Fils unique. Mais s'il est vrai que nous avons eu deux naissances et que nous avons deux vies, il est également vrai que nous avons deux cœurs. L'un est notre cœur de chair, que nous avons reçu de nos parents selon la chair; et ce cœur, terrestre par son origine, l'est également par ses tendances. Chaque chose tend à revenir à son principe : ce qui est né de la terre retourne à la terre; ce qui vient d'en bas retourne en bas.

Pourquoi donc nous étonner de trouver dans

notre cœur de chair toutes ces inclinations charnelles? Quel droit avons-nous d'attendre qu'il échappera seul à la loi générale? DIEU a pu faire, pour quelques-uns de ses saints, une miraculeuse exception et les exempter de toutes les influences de la chair, alors même qu'ils vivaient dans la chair ; mais l'exception ne saurait se transformer en règle.

Si DIEU avait voulu, en nous adoptant pour enfants, nous délivrer de ce poids de corruption que nous avions reçu en héritage du vieil Adam, notre père selon la chair, il aurait disposé les choses tout autrement. Il aurait fait alors une création toute nouvelle, sans rien laisser subsister du chaos produit par le péché.

Mais il ne l'a pas voulu ; de même qu'aux premiers jours du monde il avait fait produire, au chaos lui-même, l'ordre et la vie ; ainsi, dans la création spirituelle, il a voulu que le péché servît de matière à la grâce. Au lieu de faire immédiatement et dans l'humanité entière triompher l'esprit sur les œuvres de la chair, il a voulu que dans chaque homme la chair et l'esprit luttassent ensemble, et qu'il dépendît de la libre volonté de chaque homme de donner la victoire à l'un de ces principes opposés.

III

Il nous a donc laissé notre cœur de chair, avec toutes ses inclinations honteuses et perverses; mais, pour résister à ces inclinations, il nous a donné le Cœur de son Fils. Ce divin Cœur est vraiment et réellement à nous; aussi réellement que nous sommes nous-mêmes membres de ce divin Sauveur. Si, comme nous l'avons montré, cette incorporation des chrétiens au Fils de DIEU n'est pas une vaine figure de langage; si elle exprime une union aussi réelle que l'union qui, de nos membres et de notre tête, ne fait qu'un seul corps, quoique d'une nature différente; si même ce lien, qui joint ensemble les membres du corps mystique de JÉSUS-CHRIST, est plus intime et plus indissoluble que le lien par lequel sont unies ensemble les parties de notre corps physique; si tout cela est certain et indubitable, ne doutons pas non plus que le Cœur de JÉSUS-CHRIST ne nous appartienne véritablement, car s'il est quelque chose d'évident, c'est que le cœur appartient au corps qui reçoit de lui la vie et à chacun des membres de ce corps.

N'oublions pas, du reste, que lorsque le Verbe de DIEU a pris un Cœur de chair, il ne l'a pas pris pour lui-même, mais pour nous. Ce n'est pas lui

qui avait besoin de recevoir la vie : il n'avait besoin que de la communiquer. C'est donc bien, comme l'Église le chante dans son symbole, c'est pour nous autres hommes, et afin d'opérer notre salut, qu'il est descendu des cieux et qu'il s'est incarné par l'opération de l'Esprit-Saint.

Son Cœur n'a été fait que pour nous, et il nous a appartenu dès sa première palpitation ; et quand nous disons qu'il est à nous, nous n'affichons pas une prétention exorbitante ; nous ne faisons que reconnaître ce que DIEU nous a donné. Ah ! ne craignons pas de lui déplaire, en nous appropriant ce trésor. Craignons plutôt de nous montrer ingrats, en ne tenant aucun compte d'un don aussi précieux, et en nous obstinant à nous conduire comme de véritables indigents et des êtres de basse extraction, alors que, par le Cœur de JÉSUS, nous sommes devenus les fils de DIEU et les possesseurs de tous les trésors du ciel.

IV

C'est donc la vérité même ; nous avons deux cœurs : un cœur bon et un cœur mauvais, un cœur terrestre et un cœur céleste, un cœur charnel et un cœur divin. Ces deux cœurs ont des inclinations opposées ; l'un tend sans cesse en haut et l'autre tend sans cesse en bas ; l'un veut le bien

et l'autre veut le mal ; l'un ne goûte que les choses de DIEU, l'autre ne goûte que les choses sensibles.

Tous les deux veulent jouir, car tout cœur tend vers le bonheur, comme tout corps pesant tend vers son centre ; mais notre cœur terrestre veut jouir sur la terre, tandis que notre cœur céleste méprise toutes les jouissances de la terre, et ne soupire qu'après les biens du ciel.

Et tant que durera la vie présente, nous ne pouvons supprimer complètement cette lutte intestine, parce que nous ne pourrons jamais détruire complètement ni l'un ni l'autre de ces deux cœurs.

Il ne nous est pas moins impossible de transformer complètement leur nature. Mais ce que nous pouvons faire, c'est d'augmenter sans cesse en nous, par notre volonté, l'influence du Cœur de JÉSUS et d'affaiblir, par là même, l'influence de nos inclinations charnelles. Si nous ne pouvons pas étouffer complètement ces inclinations, nous pouvons du moins nous soustraire à leur tyrannie, en acceptant la glorieuse domination du Cœur de JÉSUS. Si nous ne pouvons anéantir leur résistance, nous pouvons faire quelque chose de mieux : par la vertu du Cœur de JÉSUS, nous pouvons nous faire, de leur résistance même, l'occasion de glorieuses victoires et de mérites immortels.

V

Voilà ce que nous avons voulu dire, quand nous avons affirmé que le Cœur de Jésus était le Cœur divin de chaque chrétien. Cette formule exprime les vrais rapports qui nous unissent à ce divin Cœur, et rien ne sera plus facile que d'en déduire, dans les considérations suivantes, toutes les fonctions qu'il remplit à notre égard et tous les devoirs que nous avons nous-mêmes à remplir envers lui. Mais, dès ce moment, nous pouvons tirer de ce principe fécond deux conclusions pratiques d'une utilité souveraine.

Nous pouvons en conclure, d'abord, qu'il n'est jamais permis au chrétien de se décourager.

Et pourquoi, en effet, se découragerait-il? Parce qu'il se sent encore porté au mal, après de longs efforts pour s'élever vers la perfection. Mais qu'importent ces inclinations mauvaises? C'est l'affaire du cœur de chair, du cœur mauvais, du cœur que le péché a mortellement blessé et que le tombeau seul peut guérir. Mais ce n'est pas là le vrai cœur du chrétien; pourquoi confondrait-il ses intérêts avec ceux de la plus mauvaise partie de lui-même? Qu'il prévienne autant qu'il le pourra l'œuvre du tombeau, en mortifiant ce cœur de péché; qu'il méprise cet héritage du vieil

Adam, et qu'il garde tous ses soins et toutes ses pensées pour l'être nouveau qu'il tient de DIEU. « Qu'il ne tienne aucun compte des désirs de la chair, et qu'il se revête de JÉSUS-CHRIST. » (Rom. XII, 14.)

« Si sa chair a été frappée de mort par le péché, son esprit a reçu, par la justification, une vie immortelle. » (Rom. VIII, 10.) Qu'il mette donc sa volonté libre du côté de l'esprit, et non du côté de la chair ; qu'il acquiesce aux désirs célestes du Cœur de JÉSUS, et qu'il proteste contre les inclinations mauvaises de son cœur terrestre, et, alors même que ces inclinations continueraient à le tourmenter, elles ne sauraient lui nuire ; loin de diminuer sa vertu, elles ne pourront que la perfectionner, en lui faisant mieux sentir sa faiblesse.

Le chrétien n'a donc jamais le droit de se décourager ; il n'a pas davantage le droit de s'endormir.

VI

Si son union avec le Cœur de JÉSUS met à sa disposition une force infinie et des richesses sans bornes, elle ne le dispense pas de s'approprier cette force et ces richesses par ses efforts et son travail.

Le Cœur de JÉSUS-CHRIST est tout-puissant, mais sa puissance ne s'exercera en notre faveur qu'au-

tant que nous coopèrerons en lui. Ce divin Cœur renferme en lui-même tous les biens du ciel, mais il ne répandra ces biens sur nous qu'autant que nous nous disposerons à les recevoir. Le Verbe de DIEU, en s'incarnant pour faciliter notre salut, n'a fait que confirmer la grande loi établie, dès l'origine, par la Providence de son Père : il fera tout pour nous dans l'ordre surnaturel, puisque dans cet ordre, plus encore que dans l'ordre de la nature, nous sommes incapables de rien faire par nous-mêmes ; mais si nous ne pouvons rien faire sans lui, il ne veut rien faire sans nous.

Quand donc il contracte avec nous cette union ineffable, qui fait de nous les membres de son corps ; quand il nous donne son Cœur en propriété, ce n'est pas pour nous dispenser de travailler aussi activement à notre salut que si nous étions livrés à nous-mêmes : c'est, au contraire, pour accroître notre activité, et pour qu'avec son aide nous imitions mieux l'activité infinie par laquelle il est, lui-même, le principe de sa perfection et de son bonheur.

Et afin de nous mettre dans une sorte de nécessité d'accomplir ce devoir, il semblera nous livrer complètement à nous-mêmes et nous retirer son secours. Il ne s'éloigne pas alors, car, s'il s'éloignait, nous retomberions dans le néant ; mais il se cache et nous ôte le sentiment de notre union avec lui, afin de rendre notre confiance en lui

plus méritoire et nous obliger à faire plus d'efforts.

Si son action était toujours également sensible, nous nous livrerions à la paresse et nous perdrions le mérite de notre confiance. Il faut que cette action se cache, pour que nous puissions la glorifier par le témoignage de notre foi ; il faut que l'influence du Cœur de Jésus cesse de se faire sentir, afin que nous comprenions mieux combien peu nous valons par nous-mêmes et que nous appréciions, à sa juste valeur, cette divine influence.

VII

Ces deux aspects de notre union avec le Cœur de Jésus résument toute l'économie de la divine Providence à notre égard ; et il suffirait de bien comprendre ces deux lois, pour voir se dissiper la plupart des obscurités qui enveloppent, à nos yeux, l'action de cette Providence infiniment sage et infiniment aimante. Dieu n'a pas d'autre dessein, il n'a pas d'autre désir que de se donner tout entier à nous en Jésus-Christ ; première loi, qui doit être pour nous la source d'une inébranlable confiance.

Mais Dieu ne veut se donner ainsi à nous en Jésus-Christ, qu'autant que nous nous donnerons entièrement à lui par Jésus-Christ, seconde loi

qui doit sans cesse aiguillonner notre activité.

Le Cœur de Jésus nous appartient : donc, nous ne devons jamais nous décourager, quelque misérables que nous puissions être par nous-mêmes ; mais le Cœur de Jésus ne sera à nous qu'autant que nous nous approprierons ses mérites par nos efforts : donc, nous ne devons rien négliger pour exploiter ce trésor inépuisable. Autant le sentiment de notre union avec le Cœur de Jésus doit nous remplir de reconnaissance envers Dieu, autant la certitude que nous portons ce trésor dans un vase d'argile doit nous remplir de défiance à l'égard de nous-mêmes. Des deux cœurs que nous portons en nous, il en est un que nous n'estimerons jamais assez ; mais il en est un autre que nous ne mépriserons jamais trop. L'estime que nous aurons pour le premier nous remplira de courage ; mais le mépris dont nous serons pénétrés pour le second nous tiendra dans l'humilité.

Nos meilleures actions ne nous empêcheront donc pas de nous croire mauvais, mais aussi nos plus mauvaises inclinations ne nous empêcheront pas d'aspirer à la sainteté.

Et c'est ce mélange d'une fierté divine et d'une profonde humilité, d'une ambition infinie et d'une complète abnégation, d'une immense confiance en Dieu et d'une défiance sans bornes de soi-même, d'abandon à la Providence et d'activité industrieuse, de reconnaissance dans les consola-

tions et de courage dans les épreuves, c'est là ce qui fait le tempérament du chrétien ; ce sera aussi le résultat de la connaissance intime et pratique du Cœur de JÉSUS[1].

VIII

Ainsi le Cœur de JÉSUS veut travailler en nous, mais il veut travailler avec nous, pour produire du fruit. Ce fruit, c'est la vie de JÉSUS-CHRIST, que le Cœur de ce divin Sauveur nous communique et accroît sans cesse ; c'est la ressemblance de ce modèle divin, qu'il reproduit dans chacune des âmes sur lesquelles il exerce son influence. C'est-à-dire que le Cœur de JÉSUS fait, dans le corps mystique du Sauveur, précisément ce que fait le cœur de chaque homme dans l'organisation physique.

Aussi rien ne saurait nous donner une plus juste idée des fonctions de ce Cœur divin, envisagé comme source de la grâce, que la considération des fonctions du cœur humain, envisagé comme source de la vie du corps.

La fonction propre du cœur, dans le corps humain, est de régénérer ce corps qui, par lui-même, tend constamment à se dissoudre. Notre cœur reproduit donc, à chacun des moments de notre

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. II, p. 8 à 17.

existence, le miracle qui s'est accompli en nous au premier moment de cette existence. Quand avons-nous commencé à vivre? Quand notre âme est venue animer notre corps et lui donner un être nouveau, de nouvelles forces, des mouvements et des tendances qu'il n'aurait jamais eus par lui-même. DIEU seul a pu faire ce miracle : la vie, et surtout la vie raisonnable, est un souffle de la vie de DIEU; tout ce que peuvent faire les créatures, c'est de servir de canal pour la transmission de ce souffle divin.

IX

Mais quand nous reçûmes d'abord la vie, ce n'était qu'une faible étincelle; notre corps possédait sans doute en germe tous ses organes et toutes ses forces, mais ce germe était encore très peu développé; nous n'étions pas encore complètement nés, et avant que nous arrivassions à la pleine possession de l'existence, il devait s'écouler bien des années, un long travail devait s'accomplir.

Ce travail, qui achève notre naissance et complète notre vie, c'est le cœur qui en est dans notre corps le principal organe. Nous empruntons à la terre et à l'air leurs éléments nutritifs; le

[1] *Messager du Cœur de* JÉSUS, t. II, p. 65 à 77.

règne minéral, le règne végétal et le règne animal nous fournissent à l'envi des aliments, comme un tribut que DIEU leur a ordonné de nous payer. Nous prenons ces aliments, nous les faisons entrer dans notre corps ; mais comment vont-ils se transformer en notre substance? Ils n'ont jamais eu aucune vie ; ou s'ils possédaient une vie végétale ou animale, ils ont dû la perdre pour passer dans notre corps : comment donc pourront-ils faire partie d'un corps vivant, d'un corps humain?

Il faut évidemment que ce qui s'est fait au premier instant de notre existence, par rapport à notre corps tout entier, s'accomplisse de nouveau par rapport à ces parties de notre corps : ce qui est inanimé doit s'animer ; ce qui n'est encore que plante broyée ou chair morte devra devenir corps vivant et humain. C'est dans le cœur et par le cœur que ce miracle va s'accomplir. Les aliments subissent bien, il est vrai, avant d'arriver dans le cœur, différentes transformations qui le préparent, plus ou moins prochainement, à recevoir la vie ; mais la vie elle-même, ils ne l'ont pas encore quand le cœur les reçoit. Ils ont déjà toute la liquidité du sang ; mais ils n'en ont encore ni la chaleur vivifiante, ni l'éclat vermeil, ni la vertu régénératrice : c'est le cœur qui va donner à cette liqueur, encore sans vie, le pouvoir de vivifier le corps. Ce n'est pourtant pas par sa propre vertu que le cœur fera cette œuvre. L'âme qui anime le cœur lui-même

a seule reçu de DIEU le merveilleux pouvoir de donner la vie à ce qui ne la possédait pas encore.

Et, afin que la vie matérielle nous présentât un plus touchant symbole de la vie spirituelle, la première de ces deux vies ne sera communiquée au sang que par son contact avec l'air du ciel, image sensible de l'Esprit de DIEU. Mais c'est le cœur qui mettra le sang en contact avec l'air et qui le poussera dans nos poumons, en même temps que, par l'aspiration, nous y ferons rentrer cet air vivifiant; et c'est encore le cœur, qui, attirant ensuite à lui ce sang désormais plein de vie, le distribuera, par une merveilleuse impulsion, dans tous les membres qu'il doit réparer et accroître.

X

Telle est la fonction du cœur dans l'organisme humain. Cette fonction, le cœur matériel de JÉSUS l'a remplie par rapport au corps naturel du divin Sauveur; c'est par sa vertu que les aliments dont se nourrissait le Verbe Incarné acquéraient, non pas seulement une vie humaine, mais encore une dignité vraiment divine, en constituant une partie substantielle d'un composé divin. Notre cœur, à nous, élève les éléments purement matériels à la dignité de l'être raisonnable : c'est déjà une bien merveilleuse transformation; mais combien plus

merveilleuse encore est celle par laquelle le Cœur de Jésus élevait une vile matière à l'ordre divin!

Aussi avons-nous eu le droit d'affirmer, lorsque nous considérions les prérogatives de ce divin Cœur, que, même sous ce premier point de vue, il est digne de toutes nos adorations.

Mais ce que nous devons envisager aujourd'hui, ne l'oublions pas, c'est la fonction que remplit le Cœur de Jésus, envisagé comme organe de l'amour de ce divin Sauveur, dans son corps mystique qui est l'Église. Or, cette fonction est parfaitement semblable à celle que remplit, dans le corps physique du Sauveur, son Cœur envisagé comme organe matériel. Pas plus que le corps naturel du Verbe incarné, son corps mystique n'a reçu, à sa naissance, son plein accroissement.

Dès lors, sans doute, l'âme de ce corps possède l'intégrité de ses forces; mais le corps lui-même, combien il est encore peu développé! Il ne manque d'aucun de ses membres essentiels; mais combien d'accroissements il devra prendre, avant d'accomplir sa destinée! Jésus-Christ, qui est tout à la fois la tête et le cœur de ce corps divin, Marie, saint Joseph, la famille de Jean-Baptiste, quelques saintes âmes qui soupiraient après le règne de Dieu, voilà l'Église tout entière aux premiers jours de son existence; voilà ce corps qui doit un jour couvrir la terre et remplir le ciel. Comment pourra-t-il croître et acquérir de nouveaux

membres? De la même manière que s'accroît notre corps.

Il ira à travers les siècles, comme nous allons nous-mêmes à travers l'espace, et il empruntera à toutes les sociétés humaines des éléments qu'il transformera en sa divine substance.

Ces sociétés sont abruties, corrompues; la mort s'en est emparée, et y a laissé à peine quelques vestiges de la vie divine, que DIEU avait déposée dans leur sein. C'est précisément en cet état qu'elles doivent être, pour que la vertu de DIEU se montre avec plus d'éclat dans leur régénération.

XI

Mais enfin, comment pourra s'accomplir ce miracle? Comment s'est-il accompli pour chacun de nous, ce miracle qui nous a fait naître à la vie de DIEU? Demandons-le au Cœur de JÉSUS : lui seul peut nous le dire, comme lui seul a pu l'accomplir.

Il y a longtemps qu'il nous l'a révélé, ce doux mystère de notre naissance divine. Le Cœur de JÉSUS nous a aimés, et, en nous aimant, il nous a envoyé le divin Esprit par lequel il vit, et par lequel aussi nous devons vivre. L'eau du Baptême et la parole de l'Église ont servi de véhicule à ce divin Esprit; mais c'était l'amour de JÉSUS qui donnait

à cette eau et à cette parole leur divine efficacité; tandis que le prêtre versait de l'eau sur notre tête et nous baptisait, le Cœur de Jésus, par une de ses amoureuses palpitations, envoyait à notre cœur l'esprit qui l'anime; et dès lors nous étions transformés, nous étions vivants, tandis qu'un instant auparavant nous étions morts. Naguère, nous étions des fils de colère, mais tout à coup nous étions devenus les fils adoptifs du Père céleste; nos parents avaient envoyé à l'Église un homme, et l'Église leur rendait un fils de Dieu.

Mais à quels signes pourrons-nous reconnaître cette existence nouvelle, que nous a conférée le Cœur de Jésus par le saint Baptême? Comment cette génération divine, qui a fait de nous les fils adoptifs du Père céleste, pourra-t-elle démontrer sa réalité? Elle la démontrera par les effets qu'elle va produire.

Toute vraie génération a pour effet la ressemblance de nature. La plante reproduit dans sa tige, dans ses fleurs et dans ses fruits, la forme, la couleur, la saveur de la plante qui lui a donné naissance. Le petit de l'aigle a le vol, la vigueur, le courage de sa race; et l'enfant, parmi les hommes, retrace le plus souvent quelque chose des traits et des inclinations de son père. Si le Cœur de Jésus nous a fait naître à la vie de ce divin Sauveur, il faut qu'il reproduise en nous sa ressemblance.

En est-il vraiment ainsi? Oui, pourvu toutefois que nous ne refusions pas de coopérer à la production de cette glorieuse ressemblance; car la conservation de notre génération divine étant toute volontaire, il dépend de notre volonté d'en arrêter les effets. Mais si nous le voulons sincèrement, si nous joignons nos efforts à ceux du Cœur de JÉSUS, rien ne nous est plus facile que de prouver, par la perfection de notre ressemblance avec JÉSUS-CHRIST, que DIEU est vraiment notre Père. Nos pensées deviennent, chaque jour, plus semblables aux pensées de ce Père céleste et de JÉSUS-CHRIST, sa parfaite image; nos sentiments, aux sentiments de ce divin modèle; nos paroles, à ses paroles. Le corps même des vrais disciples du Cœur de JÉSUS, les traits et l'expression de leur visage, leur attitude, leur démarche, toute leur manière d'agir rappelle JÉSUS-CHRIST à l'esprit de tous ceux qui les voient.

Ils glorifient et ils portent DIEU dans leur corps; et il est impossible de jeter les yeux sur eux sans reconnaître qu'ils réalisent admirablement l'ancien adage : *Christianus alter Christus,* « le vrai chrétien est un autre JÉSUS-CHRIST. »

XII

Pour tout homme de bonne foi, il ne saurait y avoir de signe plus certain de la divinité de JÉSUS-

CHRIST et de son Église, que la production première et la reproduction constante de cet admirable type de perfection que nous fournit le Cœur de l'Homme-DIEU. En JÉSUS-CHRIST lui-même, cette perfection étonne l'esprit et ravit le cœur; mais il n'est guère moins étonnant et moins admirable que, dans tous les âges, dans toutes les conditions, au milieu de toute sorte d'obstacles, cette perfection soit constamment réalisée, à des degrés plus ou moins élevés, par tous ceux qui aiment sincèrement JÉSUS-CHRIST. Que l'amour du Cœur de JÉSUS s'empare d'un prince ou d'un esclave, d'un enfant ou d'un vieillard, d'un docteur ou d'une femme ignorante, d'un homme civilisé ou d'un barbare, et, dès lors, on les verra se défaire de tous les vices et acquérir des vertus, concevoir des sentiments, faire des œuvres dont l'humanité, livrée à elle-même, serait à jamais incapable.

C'est là la grande démonstration évangélique, que le Cœur de JÉSUS-CHRIST est sans cesse occupé à écrire dans le monde, et qui dispense la bonne foi de tout autre recherche pour trouver DIEU.

Ainsi, ce que fait le cœur matériel par rapport au corps, ce que fait le cœur, organe de l'amour, par rapport aux âmes, le Cœur de JÉSUS, organe de l'Esprit de DIEU, le fait par rapport à la société divine. Le cœur matériel prend des éléments étrangers au corps humain, et leur donne la forme

propre du corps humain ; l'amour prend des âmes étrangères l'une à l'autre, différentes d'inclinations et d'intérêts, et de ces âmes il ne fait plus qu'une seule âme, il confond leurs inclinations et leurs intérêts. Le premier de ces deux effets est le grand miracle de l'ordre physique, le second est le grand miracle de l'ordre moral ; mais que sont ces deux miracles, comparés au miracle qu'opère le Cœur de JÉSUS dans toutes les âmes qui s'abandonnent à son influence, alors qu'à ces âmes grossières, égoïstes, rabaissées au-dessous de l'homme, il inspire les plus sublimes vertus et en fait de vivantes images de DIEU ?

XIII

Mais voici le comble de la merveille : c'est que cette ressemblance de l'Homme-DIEU, que l'amour du Cœur de JÉSUS imprime sur toutes les âmes dont il s'empare, sans rien perdre de son admirable unité, se diversifie pourtant suivant les conditions de chacun. Ouvrez la vie des Saints. Ce n'est autre chose qu'une galerie de portraits du Verbe incarné. Il n'est pas un de ces portraits qui ne soit parfaitement ressemblant au divin modèle, et pourtant aucun d'eux ne ressemble à l'autre.

Qu'a de commun une jeune enfant de treize ans, montant sur un bûcher, comme sainte Agnès,

avec ces vénérables solitaires qui passent les jours et les nuits dans la contemplation, au sein des déserts de l'Égypte? En quoi un laboureur, comme saint Isidore, ressemble-t-il à un Docteur, comme saint Augustin? En une seule chose : c'est qu'ils sont l'un et l'autre la reproduction d'un même modèle. L'un, c'est JÉSUS-CHRIST instruisant les hommes; l'autre, c'est JÉSUS-CHRIST travaillant de ses mains; dans l'un, nous admirons l'innocence du divin Sauveur; dans l'autre, nous admirons sa pénitence. Le Cœur de JÉSUS a fait également tous ces chefs-d'œuvre; il les a faits d'après un même type, mais avec des matériaux différents. De l'unité de type naît la beauté de l'ouvrage; mais dans la variété des copies se montrent, tout à la fois, la fécondité du modèle et la puissance de l'ouvrier.

Et ici encore le Cœur de JÉSUS ne fait que reproduire, dans l'ordre divin, ce que le cœur matériel fait dans l'ordre physique.

En effet, ces éléments empruntés à toutes sortes de substances, que le cœur transforme en sang, sont destinés à prendre dans le corps mille formes différentes : les uns doivent se joindre aux os et prendre leur dureté; les autres doivent se transformer en nerfs, les autres en muscles, les autres en humeurs. Le cœur va donc leur donner une même nature et une même vie; mais cette unité de nature se prêtera à la plus grande variété

de formes, et cette unité de vie se pliera à la plus grande diversité de fonctions; et c'est ainsi que le corps sera un, quoique ses membres soient multiples, et que de cette multiplicité merveilleuse, jointe à une unité plus merveilleuse encore, résultera la plus grande beauté de l'ordre matériel.

Il n'en est pas autrement du corps mystique de JÉSUS-CHRIST. Ce qui en fait la beauté incomparable, ce n'est pas seulement que chacune des innombrables âmes qui le composent reproduit, en elle, la vie et la ressemblance de son divin Chef, mais aussi que chacun de ses membres a dans le corps sa fonction propre, et fait ressortir un aspect particulier de la perfection infinie rassemblée dans le Chef. Chaque saint est un portrait complet de JÉSUS-CHRIST. Mais, de plus, chacun d'entre eux forme un des traits du portrait immense de l'Homme-DIEU, qui a pour cadre l'étendue du monde et la durée des siècles; ce portrait, c'est l'Église elle-même; et l'artiste qui en exécute avec un art divin les moindres parties, de manière à les proportionner si bien à l'ensemble, c'est l'amour du Cœur de JÉSUS.

XIV

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons attribué à ce divin Cœur la mission de compléter

l'Incarnation du Verbe de DIEU. L'Incarnation, sans doute, a été complète dès le premier jour, en ce sens que, dès ce jour, la nature humaine et individuelle de JÉSUS-CHRIST a été parfaitement unie à la personne du Verbe de DIEU, et a possédé en elle-même toutes les lumières, toutes les vertus, tous les mérites et toute la félicité dont elle était susceptible. Mais il s'en faut bien que cette parfaite divinisation d'une nature individuelle suffise à réaliser les desseins qui avaient conduit sur la terre le Verbe de DIEU. C'est la race d'Adam tout entière qui devait être régénérée et divinisée; c'est dans chacun de ses membres que la nature humaine devait être relevée de sa chute, et ramenée à une hauteur bien supérieure à celle dont elle était tombée.

L'Incarnation du Verbe ne devra pas, sans doute, se renouveler dans chacun des enfants d'Adam; mais elle devra s'étendre à tous. DIEU ne s'unira pas de nouveau avec une nature humaine de manière à ne former, avec elle, qu'une seule personne; cette union est propre au Fils premier-né de MARIE et ne peut convenir à aucun autre enfant des hommes; mais à tous les enfants des hommes qui voudront s'unir au Fils de MARIE, le Cœur de JÉSUS doit communiquer sa propre vie; et c'est ainsi que l'Incarnation ira s'étendant à travers les âges. L'arbre divin restera le même; mais il produira sans cesse de nouvelles fleurs et

de nouveaux fruits. Le Chef ne croîtra pas en perfection et en vertu; mais il communiquera sa perfection et sa vertu à un plus grand nombre de membres; la plénitude de DIEU sera également infinie; mais il y aura un plus grand nombre de vaisseaux d'élection qui se rempliront de cette plénitude.

C'est là la grande œuvre de la Providence, à laquelle nous sommes tous appelés à coopérer, non seulement en nous-mêmes, mais encore dans les âmes de nos frères : car de même que, dans le corps, il n'est pas un seul membre qui en se nourrissant et en se fortifiant lui-même ne doive travailler à la nutrition et à l'accroissement du reste du corps, ainsi dans le corps de JÉSUS-CHRIST il n'est pas un seul membre qui, en recevant l'influence des autres, ne doive à son tour exercer sur leur sanctification quelque influence.

Le corps du Christ, nous dit saint Paul, s'accroît et se construit par la charité; mais il ne peut prendre son accroissement qu'autant que chaque membre y coopère, suivant sa mesure, et c'est afin de pouvoir se servir les uns les autres que tous les membres sont unis, entre eux, par des liens de tout genre. Mais cette force, qui leur est nécessaire pour croître en eux-mêmes et pour coopérer à l'accroissement des autres, ils la reçoivent tous d'un seul principe, de Celui qui est tout à la fois la tête et le cœur de ce grand corps.

C'est donc en nous unissant à lui, tous les jours plus étroitement, que nous devons croître, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'âge de la complète virilité; et que le corps divin ayant acquis sa pleine croissance, les ténèbres de la foi, au sein desquelles il se forme, puissent se confondre avec les splendeurs de la lumière au sein de laquelle il triomphe [1].

XV

Mais que faut-il que nous fassions, de notre côté, pour que le Cœur de Jésus produise cet admirable fruit?

Il faut, avant tout, mettre notre pensée d'accord avec la pensée de Dieu, et nous conformer au plan de sa Providence, en concentrant, comme il l'a fait lui-même, dans le Cœur de Jésus, toute l'œuvre de notre satisfaction : nous bien persuader, ce qui est absolument certain, que ce divin Cœur, sans cesse préoccupé de nos intérêts, a, par rapport à nous, un dessein dont l'accomplissement est la condition de notre bonheur temporel et éternel.

Ce dessein est, dans un sens, le même pour tous les hommes : puisqu'il consiste à faire de nous des images aussi ressemblantes que possible du divin modèle; car c'est là, d'après saint Paul, la voca-

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. II, p. 65 à 77.

tion commune de tous les élus. Mais comme nous sommes dans des situations différentes, comme nous trouvons chacun dans notre nature des ressources particulières et des difficultés spéciales, nous avons chacun notre manière d'imiter JÉSUS-CHRIST, et, sous ce rapport, il y a une grande diversité dans les desseins de son Cœur.

Autant d'âmes, autant de vocations; si tous les saints doivent ressembler au divin modèle, aucune de ces copies vivantes ne doit parfaitement ressembler à l'autre; et c'est de l'accord entre cette diversité infinie des images et l'unité du type divin, que résulte l'incomparable beauté du corps mystique dont JÉSUS-CHRIST est le Chef et dont nous sommes les membres.

Il est donc, pour chacun de nous, d'une souveraine importance de savoir, avec précision, ce que notre divin Chef désire de nous : quel genre de perfection il désire spécialement nous voir acquérir, et quels sont les obstacles à la destruction desquels nous devons appliquer nos principaux efforts. Si nous désirons ardemment acquérir cette connaissance, si nous la demandons avec ardeur et persévérance, le divin Maître ne nous la refusera pas. Il nous la révèlera soit par la lumière intérieure de sa grâce, soit par l'organe d'un sage directeur, soit surtout dans une retraite sérieuse, moyen le plus efficace d'acquérir cette précieuse assurance.

Lorsque nous possèderons cette connaissance générale des desseins du Cœur de Jésus, il restera à en faire l'application pratique à tous les détails de notre vie. Et pour cela, l'assistance continuelle de ce divin Cœur nous est indispensable ; aussi ne saurait-elle nous manquer. De même, en effet, qu'il n'a qu'un seul dessein, à notre égard, pour l'ensemble de notre existence, il n'a, pour chaque moment de cette existence qu'un désir ; et la réalisation de ce désir est l'unique chose que nous ayons à faire dans cet instant.

Nous devons donc avoir sans cesse les yeux tournés vers lui, et lui dire avec saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? La réponse ne se fera pas attendre ; car nous avons en nous l'Esprit de ce divin Sauveur, qui ne réside dans nos âmes que pour nous manifester ses désirs, et nous donner la force de les réaliser. Comme notre âme, présente dans toutes les parties de notre corps, transmet à chacun de nos membres les mouvements qu'elle imprime au cerveau, ainsi l'Esprit-Saint, présent à la fois dans le Cœur de Jésus et dans tous les membres de son corps mystique, reproduit instantanément dans nos cœurs les désirs qu'il fait concevoir à ce Cœur divin.

XVI

Prêter constamment notre concours à la réalisation de ces désirs du Cœur de Jésus, suivre fidèlement l'impulsion de son Esprit, le consulter sincèrement dans tous nos doutes, pour connaître sa volonté ; et, une fois que nous l'avons connue, travailler de toutes nos forces à l'exécuter, voilà la sainteté ; et voilà également la vraie dévotion au Cœur de Jésus. Par là, notre vie sera vraiment divine, puisque toutes nos œuvres seront moins nos œuvres que celles de Jésus-Christ.

Moins heureuse que la vie des saints du ciel, elle sera plus méritoire ; et, sous ce rapport, notre condition sera bien préférable à la leur : car tandis qu'ils ne peuvent que conserver éternellement la participation de la nature divine, qu'ils possédaient en franchissant le seuil du ciel, nous pouvons augmenter à chaque instant ce trésor infini, et nous remplir, avec une plénitude toujours croissante de la plénitude de Dieu, de la plénitude de la vie divine. Oh ! oui, que notre grand travail, que notre seule véritable occupation soit de parvenir, ici-bas, à cet état bienheureux où nous pourrons sincèrement redire avec l'Apôtre : « *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Je vis, non ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION..... 1

PREMIÈRE PARTIE

Considérations générales.

CHAPITRE Ier. — Dans l'ordre présent DIEU veut être glorifié par la divinisation de l'homme..... 23
CHAPITRE II. — DIEU veut être glorifié par JÉSUS-CHRIST. 43
CHAPITRE III. — L'adoption divine, forme générale de notre divinisation..... 63
CHAPITRE IV. — L'incorporation à JÉSUS-CHRIST, forme particulière de notre divinisation..... 79
CHAPITRE V. — Notre divinisation est l'œuvre propre du Cœur de JÉSUS..... 103

DEUXIÈME PARTIE

Moyens généraux de notre divinisation.

CHAPITRE Ier. — L'Incarnation..... 119
CHAPITRE II. — La Rédemption..... 142
CHAPITRE III. — La Grâce..... 166
CHAPITRE IV. — La Grâce dans le Cœur de JÉSUS..... 187

Pages.

Chapitre V. — Le Cœur de Jésus, source de toute grâce. 199
Chapitre VI. — Le Cœur de Jésus, sanctuaire du Saint-Esprit..... 217
Chapitre VII. — La présence réelle du Saint-Esprit dans nos âmes, cause prochaine de notre divinisation.... 234
Chapitre VIII. — Comment l'Esprit de Jésus-Christ opère cette divinisation..... 250
Chapitre IX. — La part spéciale du Saint-Esprit dans l'œuvre de notre divinisation..... 271
Chapitre X. — L'esprit chrétien, sceau de notre divinisation..... 292

TROISIÈME PARTIE

Moyens particuliers de notre divinisation.

Chapitre Ier. — Le Cœur de Jésus et les Sacrements en général..... 311
Chapitre II. — Le Cœur de Jésus et le Baptême..... 326
Chapitre III. — Le Cœur de Jésus et la Confirmation... 341
Chapitre IV. — Le Cœur de Jésus et l'Eucharistie..... 355
Chapitre V. — Dans l'Eucharistie, le Cœur de Jésus s'immole sans cesse pour nous..... 367
Chapitre VI. — Dans l'Eucharistie, le Cœur de Jésus est le compagnon de notre pèlerinage..... 380
Chapitre VII. — Dans l'Eucharistie, le Cœur de Jésus est la nourriture de nos âmes..... 397
Chapitre VIII. — Dans l'Eucharistie, le Cœur de Jésus nous donne la vie éternelle..... 407
Chapitre IX. — Le Cœur de Jésus et la Pénitence..... 421
Chapitre X. — Le Cœur de Jésus et l'Extrême-Onction. 435
Chapitre XI. — Le Cœur de Jésus et l'Ordre..... 447
Chapitre XII. — Le Cœur de Jésus et le Mariage..... 461
Chapitre XIII. — Le Cœur de Jésus et l'État de virginité. 478
Chapitre XIV. — Le Cœur de Jésus et la Justification.. 496
Chapitre XV. — Le Cœur de Jésus et le Mérite..... 508
Chapitre XVI. — Le Cœur de Jésus et le Mérite (suite). 520
Chapitre XVII. — Le Cœur de Jésus et la Grâce actuelle. 539

QUATRIÈME PARTIE

Conclusions pratiques.

Pages.

CHAPITRE Ier. — La dévotion au Cœur de Jésus, forme pratique de notre divinisation..... 563

CHAPITRE II. — Le Cœur de Jésus est le Cœur divin de chaque chrétien..... 579

A. M. D. G.

Toulouse. — Imp. HÉBRAIL. — A. LOUBENS, succr, rue d'Aubuisson, 27.



